BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES

OU

RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR

Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

V

Les Mille et une nuits. (Deuxième partie.)

PRIX : 9 fr.

LIÉGE
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1901

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES OU RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 A 1885.

rab.BO
C 5116

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES

OU

RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR

Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

V

Les Mille et une nuits. (Deuxième partie.)

PRIX : 9 fr.

LIÉGE
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1901

Z
7052
C53
v.5

AVANT-PROPOS.

On trouvera dans ce volume le commencement des résumés des contes contenus dans les différentes collections des Mille et une nuits, dans les Mille et un jours, les Cent nuits, Caylus et Digeon.

Ils sont rangés suivant l'ordre alphabétique, les contes connus ayant conservé leur titre (p. ex. Ali-Baba, Le Pourvoyeur, etc.), les autres étant rangés sous certaines rubriques générales (p. ex. Amoureux, Aumône, Facéties, etc.). Toutefois nous avons réuni tous les contes qui ne sont que des formes différentes d'une même histoire (p. ex. Amine, le faux calife, le bimaristan, etc.)

Chaque résumé est précédé de quatre classes d'indications.

Sous le numéro 1 sont relevés tous les manuscrits où figure le conte.

Sous le numéro 2 sont énumérés tous les textes arabes imprimés.

Sous le numéro 3, toutes les traductions en quelque langue que ce soit.

Sous le numéro 4, enfin, nous avons rassemblé tous les contes identiques qui ne sont pas empruntés au texte même des Mille et une nuits.

Le résumé est fait d'après le texte égyptien, sauf indication contraire. Dans le corps de ces résumés, nous renvoyons à tous les numéros où se retrouve l'un ou l'autre élément utilisé par le conteur.

Après le résumé, nous citons tous ceux qui ont parlé du conte

en question et nous ajoutons toutes les indications complémentaires qu'il nous a été possible de découvrir. Nous avons accordé une attention particulière à tout ce qui intéresse le folklore ; mais, pour cette matière, nous avons surtout utilisé les sources orientales qui nous étaient accessibles; quant aux sources occidentales, nous en avons fait, tout naturellement, un moins grand usage.

On ne manquera pas de trouver des erreurs dans notre travail et l'on constatera, surtout, de nombreuses lacunes. Qu'on veuille bien nous les pardonner en se rappelant que c'est la première fois qu'on tente de faire un travail d'ensemble complet sur les Mille et une nuits.

Nous bornant d'ailleurs à notre rôle de bibliographe, nous citons tout ce qu'on a dit, à notre connaissance, sur les Mille et une nuits, sans nous prononcer sur la valeur de ce que nous citons. C'est au lecteur à faire son choix et à juger. Et souvent il sera déçu : Burton, p. ex., que nous mentionnons tant de fois, donne à mainte reprise des renseignements ou des observations dont la futilité n'est guère rachetée par la pompe avec laquelle il les présente. De même, nous n'avons pas à faire ressortir la haute valeur de certains écrits. Sans cela, nous aurions, p. ex., à louer continuellement M. René Basset, dont les innombrables et savants écrits ont fait faire le plus de progrès à l'étude des Mille et une nuits.

Les textes imprimés des Mille et une nuits que nous citons sont ceux que nous indiquons à la p. 187 de notre quatrième volume.

Quant aux traductions, voici les éditions dont nous nous sommes servi : Burton, n° 229 du tome quatre de notre Bibliographie. — Caylus, n° 335 F. — Chavis, n° 234 A. — Galland, n° 21 Q. — Habicht, n° 253. — Hammer, n° 257. — Lane, n° 268. — Loiseleur, n° 274. — Mille et un jours, Lille, n° 312 E; Loiseleur, n° 318; Pajot, n° 310; Rapilly, n° 312. — Scott, n° 284. — Weil, n° 295 A.

Les ouvrages cités en abrégé sont les suivants :

Damîri, édition de 1305.

Gawzi, Adkiyâ, 1277.

Halbat, 1299.

I'lâm, 1300.

Mouhâdarât (Mouh.), voir Bibliog. ar., **1**, n° 34.

Mouhammad Efendi, 1307.

Moustatraf (Mous.), 1308.

Nafhat (Naf.), 1305.

Qalyoûbi (Qal.), édit. Lees, 1856.

Qazwîni, en marge de Damîri.

Sirâg, 1306.

Tamarât (Tam.), en marge du Moustatraf.

Tazyîne al aswâq, 1279.

Tibr, en marge du Sirâg.

— Alarawiyah. Tales of the Caliph. London. Fisher Unwin. 1887.

Ce livre, dont ont rendu compte l'Academy, **30**, 425 et l'Athenæum, 1887, **1**, 159, est un pastiche assez insignifiant des contes orientaux.

— Bibliothek des Frohsinns. IXe Section. Arabische Mährchen. Stuttgart, 1839. Köhler. 2 vol. 130 et (4), 110.

Ce sont des extraits des tomes 7 et 11 de la Blaue Bibliothek.

— Chalatianz = Armenische Bibliothek. IV. Märchen und Sagen. Leipzig. (C. R. Bruchmann, Zeit. f. Völkerpsych., **18**, 475-477.)

— Clouston. Seul, ce nom renvoie à Popular Tales and Fictions. Avec " Flowers " = Flowers from a Persian Garden. 2e édit. Lond. 1894.

— Elberling. Seul, ce nom renvoie au n° 180 de notre Bibliog. arabe, tome 4. Avec " Aladdin, „ c'est l'ouvrage cité p. 67 ci-après.

— Grimm. Nous citons ainsi le 3e volume de la 2e édition des Kinder u. Haus Märchen. Berlin. 1822. Reimer.

— Houwāra.= Der arabische Dialekt der Houwāra des Wād Sûs in Marokko von Albert Socin... u. Hans Stumme. (Abhandll. de l'Acad. de Saxe, 1894. (2) et 144.)

— W. Irving. Alhambra. Nous citons la traduction allemande de la collection Hendel à Halle. (Bibl. der Gesamt-Litteratur, nos 198-200.)

— Inatula = Contes Persans, par Inatula de Delhi traduits de l'anglois (de Dow.) Amsterdam. 1769. 2 vol.

— Meletaon. = Die wohlangerichtete neuerfundene Tugendschule... Zwey Theile Mit vielen (25) Kupfern. Frankfurt u. Leipzig, in der Raspeschen Buchhandlung. S. d. In-8. **1**, (8) et 1-272; **2**, (2) et 275-588.

Meletaon est le pseudonyme de Joh. Leonhard Rost (1688-1727). La première édition du livre est de 1739; il y en a une autre de Breslau, O. Pietsch, 1755. In-8, 18 et 20 feuilles. Lessing en a parlé (Edit. Hempel, **12**, 616.)

— Oestrup, cité seul = Bibliog. arabe, tome **4**, n° 19 M.

— Socin, Maroc = Zum arab. Dialekt von Marokko, von Alb. Socin. (Abhandd. de l'Acad. de Saxe, 1893, tome **14**, 151-204.)

— Stumme, Tripoli = Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika... von Hans Stumme. Leipzig, Hinrich. 1898. In-8. X, 317 et (3).

— Stumme, Tunis = Tunisische Märchen und Gedichte... Leipzig, Hinrich. 1893. In-8. 2 vol. LX-116 et VIII-158.

— Tamazratt = Märchen der Berbern von Tamazratt in Südtunisien von Dr Hans Stumme. Leip. Hinrich. 1900. In-4.

— Tawney = The Kathá Sarit Ságara or Ocean of the Streams of story translated from the original Sanskrit by C. H.

Tawney. M. A. 2 vol. in-8. Calcutta, 1880, XII et 578; 1881, 681. (Bibl. indica, New Series, n° 456.)

— Tázerwalt = Märchen der Schluh von Tázerwalt von Dr Hans Stumme... Leip. Hinrich. 1895. In-8. (2), XII, (2) et 208.

— Velten, Suaheli = Märchen u. Erzählungen der Suaheli von C. Velten... Stuttgart u. Berlin. W. Spemann. 1898. In-8. XI, (1) et 264.

Depuis la publication de notre quatrième volume, nous avons pu examiner le Tausend und ein Tag de von der Hagen (Bibliog. ar., **4**, n° 313) et nous croyons utile d'en indiquer le contenu, afin qu'on cesse d'attribuer, comme on ne le fait que trop souvent, aux Mille et un jours des contes qui ont une tout autre provenance.

Comme nous l'avons dit, c'est une traduction des Mille et un jours de Rapilly (n° 312), à laquelle l'éditeur allemand a fait quelques additions.

Les tomes 1, 2, 3 et 4 donnent la collection des Mille et un jours; la fin du tome 4 (p. 233 et suiv.) reproduit six contes de Kalîlah, puis quatre histoires prises dans Cardonne.

Les tomes 5, 6, 7 et 8 donnent les contes de Chavis comme Rapilly, sauf le déplacement de Tranchemont.

Ces volumes, de 1 à 8, p. 198, sont donc la traduction pure et simple de l'édition de Rapilly. [1]

---

[1] On trouve encore à la page XXI du tome 11 de l'édition de 1840 des Mille et une nuits ce mot relatif aux Mille et un jours : « Eine der 1001 Nacht nachgebildete Persische Märchensammlung, von welcher die Unternehmer der 1001 Nacht in Paris auch eine neue Redaction angekündigt haben *wovon aber nichts mehr verlautet.* » Donc, en 1840, von der Hagen semblerait ignorer que Rapilly a donné suite au projet et qu'il a, lui-même, publié la traduction allemande de cette édition.

Les tomes 8 (p. 199 et suiv.), 9 et le commencement de 10 contiennent la collection de Caylus (depuis la page 289 du tome **7**; voir le n° 335 F de la Bibliographie; cfr. p. 222.)

Puis le tome 10 donne jusqu'à la page 183 des contes que nous n'avons pas eu le temps d'identifier pendant que nous disposions des Tausend u. e. Tag, mais que nous croyons empruntés à la Bibliothèque des romans : il en est certainement ainsi d'Abduselam (p. 32) qui est tiré de la Bibl. en question, 1777, août, 12-61 et de Mehemet Aly (p. 167), qui se retrouve Bibl. 1777, avril, **2**, 129-144.

A partir de la page 183 du tome 10, vient la collection des 40 vizirs, qui s'achève au tome 11.

Le tome 11 donne ensuite (p. 38) Halil d'après Digeon (Hartmann, Früchte, **1**, 161-231); Hurschid (p. 89) d'après Früchte, **2**, 3-73; Kosru (p. 141) d'après Früchte, **2**, 74-125; Meignun (p. 178) d'après la Bibl. des romans avril 1778, **1**, 7-37; Rebia (p. 203) d'après Bibl. des romans juillet 1777, **1**, 37-69. (Bibliog. ar., **3**, n° 123 A.)

A partir de la page 232 jusqu'à la fin, le volume se compose de traductions de Beloe (Bibliog. ar., **4**, n° 226), que donnait déjà la Blaue Bibliothek; en outre, trois facéties (274, 281 et 283), que cette Bibliothèque ne donne pas. (Voir nos n°s 170 bis, ter et quater.)

Grâce à l'obligeance de M. Zotenberg, nous sommes à même de reproduire ici l'article du Gentleman's Magazine, 1799, février, p. 91 et suiv. que nous n'avions pas pu nous procurer.

" From the beginning of the 75th night with some slight variation in the division of nights, the ms. and the translation agree. The story of the three Calenders terminates in the ms. in the 75th night, in the translation in the 69th. – The Story of

Sindbad is entirely wanting in my ms., the Story of the three apples following immediately that of the Calenders and terminating in the 79 th night.

From the 93 th night in the translation (ms. 80) to the 210 th (ms. 200) the stories, with light variation, proceed in the same series : but, after that, there is a total deviation from the order preserved in the ms. ; for the Story of Nureddin Aly, which in the ms. is continued from night 200 to 229, does not appear in the French translation till the beginning of the 4 th volume, and is followed by the story of Bider Prince of Persia, which in the ms. commences in the 229 th night and ends in night 272. Part of the story of Camaralzaman, from night 272 to 281 finishes the ms... From the foregoing detail, there seems no ground to doubt that M. Galland translated from a copy similar to the ms. in my possession. „

Comme me le fait remarquer M. Zotenberg, c'est avec la traduction de Galland que Russel a comparé son manuscrit. Les différences qu'il signale n'existent pas entre son manuscrit et celui de Galland.

D'après cela, M. Zotenberg a eu raison de classer le manuscrit de Russell comme il l'a fait.

D'autre part, cependant, il est incontestable qu'on a traduit et publié des histoires tirées d'un manuscrit de Russell et qui appartiennent à une autre récension.

La solution de la difficulté nous paraît bien simple : c'est que Russell a rapporté deux manuscrits différents. (Voir Bibliog. arabe, **4**, 209.)

Voici les comptes-rendus dont la Bibliographie arabe a fait l'objet :

J. Stecher, Bull. de la Classe des lettres et des sciences mor. et pol. de l'Académie roy. de Belgique, 1900, 765-766.

R. B., Revue bibliog. belge, **12**, 353.

O. Colson, Wallonia, **8**, 130.

A. de Cock, Volkskunde (Gand), **13**, 207-208.

A. Delescluse, Revue des questions historiques, **69**, 247.

P. Bergmans, Revue (belge) de l'Inst. publique, 1900, 363.

de la Vallée Poussin, Moniteur belge du 5 décembre 1900, 5472.

Von Rosen, Zapiski, **13**, 73-76.

R. Basset, Revue des traditions populaires, **15**, 429-430.

Gaudefroy-Demombynes, Revue critique, 1900, **1**, 156-157.

H. Stein, Polybiblion, **91**, 260-261.

La Tradition, **10**, 324-325.

S. C., Revue franco-allemande, **5**, 116.

Le Tell, 20 juin 1900.

K. Vollers, Centralblatt f. Bibliothekswesen, **17**, 532-533.

H. Stumme, Liter. Centralblatt, 1901, 419.

J. Barth, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, 211-212.

E. Nestle, Schwäbischer Merkur, 1900, n° 291.

C. F. Seybold, dans Vollmöller, Rom. Jahresbericht, **5**, 49-50.

Ed. Montet, Asiatic Quarterly Review, octobre 1900 (p. 4 du tirage à part.)

Luzac's Oriental List, **11**, 179.

Liége, le 25 Juillet 1901.

RÉSUMÉ DES CONTES

1. — *'Abbâs.* 1001 Tag II 293

1. — FF, 2, 491 et 3, 257. — Paris, 624, n° 3655, 15.

4. — Humbert, Analecta, 82-89. — Pihan, Choix de fables, 87-98. — I'lâm, 103-105. — Mous., 1, 216-218. — Tam., 2, 232-236.— Cardonne, Mélanges de litt. or., 1, 104-116.— Palmblätter, n° 43.— Gasp. Gozzi, Œuvres, 9, 270-274.— Sadler, Cours gradué de langue anglaise (versions), 1878, 83-86.

'Abbâs, chef de la garde d'al Mansoûr, a un jour été sauvé dans des troubles à Damas par un inconnu, qui l'a traité généreusement. Chargé plus tard par al Mansoûr de garder un prisonnier, dont il doit répondre sur sa vie, il reconnaît en lui son bienfaiteur. Il veut lui rendre la liberté; mais, aussi généreux qu'*'Abbâs, le prisonnier consent seulement à ce qu'*'Abbâs dise à al Mansour qu'il l'a laissé échapper; si, de ce chef, il doit être mis à mort, il n'aura qu'à déclarer qu'il a encore son prisonnier. Al Mansoûr, touché de la générosité des deux amis, examine l'affaire et reconnaît que le prisonnier a été calomnié; il le comble de bienfaits.

2. — *Abdallah et ses frères.*

Nos 2, (443) et (397.)

1. — Les manuscrits égyptiens.

2. — α, **2**, 576. — β, **4**, 287.— γ, **4**, 125.— δ, **5**, 197.

3. — Hammer, **3**, 187.— Burton, **7**, 364.— Payne, **9**.— Henning, **17**, 64.

Les impôts de Basra étant en retard, Hâroûne y envoie Ishaq de Mossoul comme commissaire auprès du gouverneur, Abdallah, qui allait les envoyer. Il le retient trois jours comme hôte. Ishaq le surprend battant la nuit deux chiens et essuyant ensuite leurs larmes. Ayant assisté plusieurs fois à ce spectacle, il le raconte à Hâroûne; celui-ci le renvoie à Abdallah, qui ne pourra contester son témoignage, afin qu'il l'amène à Bagdad. Là il raconte son histoire au calife.

Abdallah ayant partagé la succession de son père avec ses frères, ils le quittent pour faire le commerce de pays en pays; enrichis, une tempête les ruine et ils reviennent appauvris chez leur frère. Ce dernier ayant gagné dans le commerce autant que comportait la fortune de son père, partage de nouveau avec eux et, cédant à leurs obsessions, entreprend avec eux un voyage à l'étranger.

Dans ce voyage, Abdallah a l'occasion de tuer un dragon noir qui poursuivait un dragon blanc : il se change en femme et l'assure de sa reconnaissance. C'est Sa'îda, la fille d'un roi des génies, le roi rouge, qui a refusé la main du vizir du roi noir et que le prétendant rebuté ne cesse de poursuivre, quelque forme qu'elle prenne, pour attenter à son honneur. Quant au dragon noir, il se consume et est réduit en cendres.

Un autre jour, on descend pour faire de l'eau; mais Abdallah a seul le courage d'entrer dans une ville qu'on aperçoit. Il voit que les habitants sont pétrifiés; partout il ramasse autant de trésors qu'il en peut porter pour les remplacer ensuite par de plus précieux. Pénétrant enfin dans un magnifique palais, il y trouve, au milieu de gens pétrifiés, une jeune femme qui lisait le coran à haute voix et qui le salue de son nom. C'est la fille d'un roi idolâtre qui a refusé d'écouter Hidr, bien qu'il ait vaincu les idoles

du pays; elle échappe seule à la métamorphose à cause de sa conversion et, depuis de longues années, se nourrit de grenadès que produit un arbre merveilleux.

Abdallah se fiance avec elle et l'emmène, emportant de grands trésors. Mais ses frères, jaloux et désireux d'épouser la princesse, le jettent à l'eau. La princesse, au sujet de laquelle ils se disputent, s'y jette aussi. Mais un oiseau d'une grosseur extraordinaire — c'est Sa'îda — le sauve et le ramène au navire. Consentant à ne pas faire mourir les frères, parce qu'Abdallah le lui demande, elle les change en chiens au moyen d'eau et ordonne qu'il les batte tous les jours, s'il ne veut être lui-même battu cruellement. Il l'a été le premier jour, où ses affaires lui ont fait oublier l'ordre de Sa'îda et, une autre fois encore qu'il a voulu laisser à ses frères une journée de relâche. De retour à Basra, il envoie un cadeau au calife, qui le nomme gouverneur de la ville.

Ayant entendu ce récit, Hâroûne ordonne à Abdallah de ne pas battre ses frères cette nuit et lui remet une lettre pour Sa'îda, dans laquelle il la prie de rendre aux chiens leur forme humaine. Le père de Sa'îda lui dit d'obtempérer à cette demande, parce que Hâroûne a la qualité supérieure d'homme, parce qu'il est le calife de Dieu et, troisième raison, parce qu'il a l'habitude de faire tous les jours à l'aurore une prière spéciale.

Abdallah retourne à Basra et y traite généreusement ses frères. Mais, de plus en plus envieux, ils l'invitent un jour et, profitant de son sommeil, le précipitent dans le fleuve. Mais là venait toujours un dauphin à cause des restes de cuisine qu'on y jetait d'ordinaire; il prend Abdallah sur son dos et le porte à l'autre rive. Une caravane qui passe l'emmène et, comme il ne cesse de se plaindre, on le conduit à une savante femme, qui guérit tous ceux qu'on lui confie. C'est sa fiancée, que Hidr a recueillie quand elle s'est jetée à l'eau et qui vient la voir toutes les semaines. Hidr arrive et les ramène à Basra, où ils trouvent les deux frères empalés sur l'ordre de Hâroûne. En effet, quand ils avaient cru leur frère mort, ils avaient raconté que Sa'îda l'avait enlevé et avaient envoyé des présents à Hâroûne pour obtenir le gouvernement de Basra. Irrité contre les génies, Hâroûne les avait fait venir grâce à la puissance que lui donne sa prière et avait appris la vérité de Sa'îda; les coupables bâtonnés ont confessé leur crime et ont été empalés. Abdallah épouse la princesse et habite avec elle Basra.

C'est la transposition du n° 443.

Burton, **8**, 82. — Oestrup, 151. — Réc. égyp., 25 et 30.

L'eau servant à métamorphoser. Nos 13, 21, 31, 73, 116, 147, 222, 252, 371, 396, 398, 443.— Tawney, **1**, 158.— Carmoly, Jardin enchanté, 72-73 et 76.

Dauphin. Damîri, **1**, 306-307. — Mous., **2**, 121.— Qazwîni, **1**, 212.— D'Herbelot, 282, v° Dolfin.— J. asiat., 1877, **1**, 521-522.— Cfr. Bozon, 67; Gesta, 736-737 et 748: Wendunmuth, 120-121; Welcker, Kleine Schriften, **1**, 89.

(**443**.) — *Zobéide.*

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y.

2. — α, **1**, 44. — β, **1**, 47. — γ, **1**, 95. — δ, **1**, 100. — ε, **1**, 308.

3. — Galland, **2**, 228. — Caussin, **2**, 2. — Destains, **1**, 347. — Gauttier, **1**, 368 et **7**, 365 et 366. — Habicht, **2**, 129 et **13**, 299. — Loiseleur, 97. — Scott, **1**, 304. — Lane, **1**, 173. — Mardrus, **1**, 199. — Weil, **1**, 100.— Burton, **1**, 149.—Payne, **1**.— Henning, **1**, 139.

Zobéide a hérité de son père avec deux sœurs aînées, filles d'une autre mère. Ces deux se marient et sont abandonnées par leurs époux, qui les ruinent. Zobéide les recueille, les comble de bienfaits et veut, mais en vain, les empêcher de se remarier. Abandonnées de nouveau, elles reviennent chez leur cadette. (N° 6.)

Celle-ci veut faire un jour un voyage de commerce et elles l'accompagnent. Après avoir caché la moitié de sa fortune en prévision de quelque nécessité, Zobéide emploie le reste à équiper un navire. Mais ce navire perd sa route et on arrive à une ville inconnue. Tous les habitants sont changés en pierre (n° 222). Chacune allant de son côté, Zobéide entre dans le palais du roi : elle le voit sur son trône, transformé en pierre et entouré de sa cour; dans le harem, la reine est également pétrifiée. Dans une salle, il y a un joyau qui éclaire tout ([1]); ailleurs, des flambeaux allumés, qui semblent déceler la présence d'êtres vivants.

([1]) *Joyaux qui éclairent.* Nos 21, 77, 202 et 304.—Loiseleur, M. n., XXVI et 100.— Clouston, **1**, 412.

Ayant erré dans le palais, elle s'y endort. A minuit, elle entend réciter le coran. Elle découvre alors une chapelle, où un beau jouvenceau est occupé à prier; s'adressant à lui, elle apprend son histoire.

Le peuple de la ville pratiquait le culte du feu. Quand le roi eut un fils, qui est le jeune homme, il le confia à une vieille qui était, en secret, musulmane et qui éleva son pupille dans la religion de Mahomet, lui recommandant de ne pas se trahir. A trois reprises, chaque fois à une année d'intervalle, une voix invite les habitants à se convertir; mais, sur le conseil du roi, ils s'y refusent. De là le châtiment.

Zobéide, à qui le jouvenceau a plu immédiatement, le décide à la suivre à Bagdad, où il trouvera des savants. Aussi, le lendemain, vont-ils au navire avec des trésors de grande valeur sous un léger volume. Les sœurs deviennent jalouses de leur sœur et bien qu'elle leur donne tout ce qu'elle a trouvé dans la ville, ne se réservant que le jeune homme, elles la jettent à la mer avec lui quand elles sont en vue de Basra. L'homme se noie et meurt martyr, car il ne sait pas nager. Grâce à un bois, Zobéide arrive à terre. Le lendemain elle voit un serpent poursuivi par un dragon; prise de pitié, elle tue le dragon d'un coup de pierre et le serpent s'envole. Zobéide s'endort ensuite et, à son réveil, aperçoit près d'elle une jeune fille. C'est le serpent, qui est une djinne, qu'un djinn ennemi allait vaincre (1). Elle a transporté toutes les richesses du vaisseau dans la maison de Zobéide et a changé les deux sœurs en chiennes. Elle ramène sa bienfaitrice chez elle et lui enjoint de donner tous les jours à chacune des chiennes trois cents coups de fouet (2) si elle ne veut pas qu'elle apparaisse pour la métamorphoser elle-même en chienne.

Zobéide peut rappeler la djinne en brûlant des cheveux qu'elle a laissés (3). Le calife, à qui elle raconte ses aventures, en brûle; la fée accourt et, au moyen d'eau et de formules (n° 2), elle rend aux chiennes la forme humaine.

---

(1) N° 233.— Hammer, Rosenöl, **1**, 162.— Carra, Abrégé des merveilles, 21-23.— Rev. d. trad. pop., **13**, 28, 220-222 et 477-478.—Tawney, **1**, 55.— J. asiat, 1874, **2**, 269-270 (Radloff).— Rosen, Tuti, **2**, 31.— Abdalla, fils d'Hanif,, Cabinet des fées, **13**, 302.--Dunlop-Liebrecht, 410.

(2) Tawney, **2**, 136.

(3) *Appeler en brûlant des cheveux*, etc. N° 272.— Loiseleur, M. n., 108.— Dubeux, La Perse, 229.—Spitta, Contes, 154.—Cosquin, **1**, 48 et **2**, 351-352. — *Appeler par la pensée.* Tawney, **2**, 106 et 107.

Voir le n° 148, dans lequel l'histoire de Zobéide est encadrée.

Burton, **8**, 129-131.— Oestrup, 30.— Réc. égyp., 25. —Keightley-Wolff, Mythologie d. Feen, **1**, 47. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 91 et suiv.— Man. Vienne, Ecole des langues, 51, n° CLXX, 7.

(**397**.) — *Le deuxième vieillard.*

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — FF.

2. — α, **1**, 8.—β, **1**, 9.—γ, **1**, 13.—δ, **1**, 13.—ε, **1**, 55.

3. — Galland, **1**, 99.— Caussin, **1**, 91.— Destains, **1**, 65.— Gauttier, **1**, 57 et **7**, 359.— Habicht, **1**, 49 et **13**, 296.— Loiseleur, 19.— Scott, **1**, 56.— Lane, **1**, 46.—Mardrus, **1**, 28.—Weil, **1**, 22. — Burton, **1**, 29.—Payne, **1**.— Henning, **1**, 29.

Le deuxième vieillard a hérité avec ses deux frères aînés de 3000 dînârs, qu'ils se répartissent également entre eux. Son commerce prospère alors qu'un voyage ruine les deux autres. Il les admet cependant au partage de ses bénéfices et, après plusieurs années d'instances, consent à voyager avec eux. En route, il épouse une femme malgré sa pauvreté : c'est une fée. Les frères, jaloux, précipitent un jour les époux dans la mer ; mais la fée sauve son mari et le rapporte chez lui. Elle veut tuer les coupables, mais, sur la prière de son époux, elle renonce à son dessein et se contente de les métamorphoser, pour dix ans, en chiens.

3. — *Abdallah l'habitant de la mer & Abdallah l'habitant de la terre.*

1. — Les man. égyptiens.

2. — α, **2**, 516.—β, **4**, 223.—γ, **4**, 331.—δ, **5**, 105.— ε, **11**, 43.

3. — Hammer, **3**, 89 (incomplet.).—Lane, **3**, 565.—Burton, **7**, 237.— Payne, **8**.—Henning, **16**, 81.—Hanley, 206.

Un pauvre pêcheur, Abdallah, auquel il vient de naître un dixième fils, va jeter ses filets au nom du nouveau-né; il ne prend rien, non plus que les quarante jours suivants et il ne vit que grâce au crédit que lui fait un boulanger (N° 154.) Sur le conseil de sa femme, il ne renonce pas, comme il le voulait, à son métier et, après avoir ramené un âne mort, pêche un homme de mer, qui lui demande des fruits en échange de pierres précieuses. Il les offre en vente à des joailliers, qui l'accusent d'avoir volé la reine; mais celle-ci confond les accusateurs et le roi le nomme vizir et lui fait épouser sa fille.

L'homme de mer prend un jour Abdallah avec lui et le promène sous l'eau pendant quatre-vingts jours. Il n'a rien à craindre parce qu'il s'est enduit de la graisse d'un poisson monstrueux, le dandâne, qui meurt quand il mange de l'homme ou en entend crier un. Villes nombreuses; l'une habitée seulement par des femmes condamnées. On ne se nourrit que de poisson cru. Les habitants ne s'habillent point et ont une queue : ils se moquent d'Abdallah qui n'en a pas. S'apercevant de l'étonnement qu'éprouve son hôte en constatant qu'on se réjouit de la mort de ses proches, l'homme de mer comprend que la coutume humaine diffère; il rompt avec son ami, le ramène à terre et, jamais plus, ils ne se revoient.

Cfr. nos 16 et 73.

Burton, **8**, 140.—Oestrup, 151.—Réc. égyp., 7, 12, 23 et 30.

Ondins. N° 304.— Basset, Mélusine, **2**, 310-311.— Qazwîni, **1**, 208.— Damîri, **1**, 40 et 144.— Mous., **2**, 116.— Rev. d. trad. pop., **9**, 482-483. — Man. Berlin, **19**, 525, 2.—Malcolm, Sketches of Persia, 1888, **1**, 32-34.— Spitta, Contes, 55.

4. — *'Abd al rahmâne.*

Le catalogue des manuscrits de Berlin, **20**, 101, 1-2, désigne comme faisant partie des mille et une nuits l'histoire d''Abd al rahmâne avec la princesse Dâmiria. Le commencement et la fin du manuscrit que reproduit le catalogue ne permettent pas de reconnaître le conte ni de faire juger pourquoi le rédacteur du catalogue y voit un récit des mille et une nuits.

5. — *Aboulcassem albasri et la dame dans un sac.* 1001 a

1. — Berlin, **6**, 448. – Vienne, Ecole des langues, 54, CLXX. —

3. — Mille et un jours, Lille, **1**, 9. — Rapilly, **1**, 7. — Pajot, 217. — Loiseleur, 6.

4. — Burton, **8**, 274 (Jewâd.) — Göt. gel. Anz., 1872, 1510. (Radloff.)

Hâroûne, qui se croit le plus généreux des hommes, entend un jour son ministre mettre au-dessus de lui Aboulcassem albasri. Prompt à s'irriter, il fait emprisonner son ministre, mais, ramené à la justice par Zobéide, il consent à ne le punir que s'il n'a pas dit vrai. Pour s'en assurer, il se rend seul à Basra pour mettre Aboulcassem à l'épreuve. Se donnant pour marchand, il reçoit chez lui une hospitalité magnifique. Son hôte lui présente successivement un arbre de joyaux où se trouve un paon d'or plein de parfums qu'il répand en tournant quand on lui touche la tête, une coupe d'un seul rubis que lui apporte un beau page [1], une belle chanteuse. Chaque fois que Hâroûne a exprimé son admiration, son hôte fait disparaître les objets et les personnes; ce procédé lui déplaît, mais, de retour à son caravansérail, il les retrouve avec une lettre qui les lui donne. (N° 233.)

Voulant savoir d'où proviennent de si extraordinaires richesses, il retourne immédiatement chez son hôte et apprend de lui son histoire.

Fils d'un joaillier du Caire immensément riche et d'une mère également opulente, établis à Basra, il se montre si généreux qu'il dissipe toute sa fortune (n° 18). Il va cacher sa misère au Caire. Là il aperçoit une jeune fille, Dardané, à la fenêtre d'un palais et y retourne plusieurs fois, malgré le mauvais accueil qu'elle lui fait d'abord. A la fin, cependant, elle lui permet d'entrer chez elle au moyen d'une corde suspendue à sa fenêtre et lui avoue que, fille d'un vizir disgracié de Damas, elle a été, à sa mort, vendue par sa mère et présentée au sultan d'Egypte, qu'elle n'est pas parvenue à aimer. Survient le sultan, qui fait jeter les deux amoureux dans le Nil.

---

[1] Loiseleur, 9, rapproche la coupe d'Obéron (Huon de Bordeaux).

Aboulcassem [1] s'échappe à la nage et cherche en vain Dardané. Il se met en route pour Bagdad et, près d'une grande ville, est tiré de son sommeil par des plaintes qu'il entend. Il voit qu'on maltraite une femme et qu'on l'enterre vive. Le criminel parti, il la déterre, la panse et la porte au caravansérail, où elle guérit. Elle l'envoie à un marchand, qui lui fait parvenir tout l'argent dont elle a besoin et le charge ensuite de se lier avec un autre marchand en lui faisant de grands achats. Invité par lui à un repas, il lui en rend un le lendemain sur l'ordre de la femme. Puis il retient son hôte la nuit : la femme le tue. C'était un homme dont elle s'était éprise, qu'elle avait fait venir au palais déguisé en fille et qu'étant allée voir un jour chez lui elle a surpris avec une rivale. Elle le frappe pour se venger, mais son amant la maltraite et l'enterre.

Aboulcassem quitte la princesse et se rend à Bagdad. Sans ressources, il entreprend un petit commerce et se lie avec un riche marchand, qui l'emmène à Basra, l'adopte et lui laisse un immense trésor, sous condition qu'il vive comme lui et ses ancêtres sans s'attirer la haine des envieux par de trop grandes dépenses. Malgré ce conseil, il en fait de si fortes que le lieutenant de police, le vizir et, enfin, le roi se doutent qu'il a un trésor ; il n'obtient d'eux la paix qu'en leur affirmant que rien ne lui fera dévoiler son secret et en leur payant une pension journalière considérable.

Hâroûne demande à voir ce trésor et son hôte l'y conduit les yeux bandés la nuit : il voit alors un trésor sans pareil, que semblent garder les premiers maîtres de ces richesses, un prince et une princesse morts.

Hâroûne retourne à Bagdad. Le vizir du roi de Basra, entendant parler des libéralités faites à des étrangers, force sa fille, déjà fiancée ailleurs, à aller séduire Aboulcassem pour lui arracher son secret. Il s'éprend d'elle, mais la voyant désolée du rôle que son père veut lui faire jouer, il la conduit au trésor et lui fait de riches présents.

Sur ces entrefaites, Hâroûne envoie au roi de Basra l'ordre de remettre le gouvernement à Aboulcassem. Le roi et le ministre se consultent et décident de faire courir le bruit de la mort d'Aboulcassem, qu'ils renferment dans un tombeau après l'avoir endormi par une potion (n° 13) et qu'ils comptent forcer par des tortures à révéler son secret. On célèbre publiquement ses funérailles et le vizir donne des marques évidentes de sa feinte

[1] Ce paragraphe est le conte du n° 136 de Syntipas.

douleur. Mais, le lendemain, le prisonnier a disparu; c'est la fille du vizir qui l'a délivré et caché. On le cherche en vain et le roi meurt de chagrin de n'avoir pu le retrouver : à temps pour échapper aux troupes que Hâroûne, soupçonnant quelque ruse, a envoyées à Basra et qui se bornent à ramener le vizir. Aboulcassem s'était, de son côté, rendu à Bagdad. Reconnu par l'esclave qu'il a donné à Hâroûne, il est conduit au calife, qui se fait connaître et l'accueille avec joie. Il retrouve chez lui Dardané, qui était tombée dans les filets d'un pêcheur et qui avait été vendue par lui comme esclave, parce que, mis au courant de son histoire, il craignait la vengeance du sultan du Caire.

Mariage d'Aboulcassem et de Dardané. Il refuse la royauté de Basra; il obtient aussi la grâce du vizir qu'on se borne à condamner à une prison perpétuelle. (N° 58.)

Burton, **8**, 272.

6. — *Aboulfaouaris.*

Voir N° 241.

7. — *Abounadar.*

3. — Caylus, **7**, 430. — Décade, an XII, **1**, 294. — Mille et un jours, Loiseleur, 665. — Pajot, 375. — Palmblätter, n° 37. — Wieland, Dschinnistan, **3**, ou Œuvres, édition Hempel, **30**, 321; cfr. 13. — Hartmann, Asiat. Perlenschnur, 64. — De Algemeene Oefenschoole van Konsten, 6e afdeel., 6e deel, 430.

Le derviche Abounadar tombe malade et est soigné par une veuve de Basra; par reconnaissance, il emmène son fils Abdallah pour un voyage de deux ans. Un jour il le charge d'aller lui chercher un chandelier à douze branches dans un souterrain qu'il ouvre en brûlant des parfums, en lisant et en priant. Malgré la recommandation du derviche, Abdallah se charge de pierres précieuses qu'il trouve; aussitôt le souterrain se referme (n° 389) et ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à s'en échapper par un étroit

passage. Revenu à la lumière, il ne trouve plus son maître et retourne chez sa mère. Là, les trésors disparaissent subitement et il ne reste que le chandelier. Abdallah y met une lumière et, aussitôt, apparaît un derviche qui tourne une heure et disparaît en laissant un aspre. [1] (N° 19.)

Pendant quelque temps la veuve et son fils se nourrissent au moyen des douze aspres, qu'ils peuvent obtenir une fois par jour. Mais trouvant ce profit trop minime, Abdallah se décide à rapporter le chandelier à Abounadar. Il découvre sans peine sa ville et son habitation, qui est un palais regorgeant de richesses. Abounadar lui reproche son ingratitude; il lui fait cependant cadeau d'un esclave, d'un cheval et de deux chameaux, qu'il pourra charger d'autant de trésors qu'il le voudra.

Comme Abounadar lui avait montré qu'en frappant les derviches du chandelier ils se transformaient en monceaux d'or et de pierres précieuses, Abdallah cache le chandelier au fond d'un des sacs qu'il remplit avec la permission de son maître. De retour chez lui, il évoque les derviches et les frappe; mais, comme il tenait son bâton de la main droite alors qu'Abounadar l'avait tenu de la gauche, les derviches le battent cruellement et disparaissent avec le chandelier et tous les dons que le maître avait faits à son ingrat pupille.

Cfr. n° 103 de Syntipas.

Loiseleur, Essai, 53-54 et Mille et un jours, 365.—Wagener, 121.—Benfey, 475-479 et 499.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 132-134.— Cosquin, **2**, 179.— Regnier, Lafontaine, **1**, 295-297.— Lancereau. Hitopadésa, 236.— Kurz, Esopus von B. Waldis, **2**, 2, 81.—Imagerie d'Epinal, n° 554.

8 — *Abou niyyatine et Abou niyyataïni.*

Nos 8, 9 et (158).

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 215.— Destains, **6**, 152. — Gauttier, **6**, 320 et **7**, 395.— Habicht, **11**, 133. -- Loiseleur, 717.— Burton, **11**, 128.— Henning, **24**, 33. -- Kirby, 366.

[1] Cfr. Spitta, Contes, 36, 40 et 41. — Green, Modern arabic stories, 72, 74 et 75.

Abou niyyatine, malheureux dans son pays, s'expatrie, ne possédant qu'un chérif; il rencontre Abou niyyataïni, qui n'en ayant que dix, quitte également son pays. Ils s'associent; mais comme le premier donne une pièce à un pauvre, son associé rompt l'association et le laisse sans rien. Il soupe des restes d'un repas que jette un esclave et il remercie Dieu de cette faveur. L'esclave touché avertit son maître, qui lui envoie dix chérifs et qui, témoin de sa gratitude envers Dieu, le fait entrer, l'emploie et, au bout de l'année, lui donne le dixième de ses revenus, qu'il doit consacrer aux pauvres. Abou niyyatine fait fructifier cet argent et, reconnaissant un jour son associé qui mendie, il lui donne la moitié de ce qu'il a.

Abou niyyataïni s'enrichit à son tour et décide à la longue Abou niyyatine à faire avec lui un voyage de plaisir et d'affaires. (N° 443.) Celui-ci étant descendu dans un puits pour renouveler la provision d'eau, son ami jaloux coupe la corde et disparaît avec toutes les marchandisss. Mais Abou niyyatine ne désespère pas; la nuit, il surprend la conversation de deux méchants génies. L'un dit qu'il possède la princesse de Mossoul et qu'on ne pourra le chasser qu'en versant sur les pieds de la princesse une infusion d'absinthe pendant le service du vendredi. L'autre raconte qu'il a un trésor dans la montagne de Mossoul et qu'on ne peut le découvrir qu'en arrosant le sol du sang d'un coq blanc.

Abou niyyatine se rend à Mossoul où l'on va décapiter, comme on l'avait fait pour plusieurs autres, un médecin qui n'avait pas guéri la princesse. Il s'offre, demandant pour salaire la vie du médecin et guérit la malade. Encouragé par la reconnaissance du prince et charmé de la beauté de la jeune fille, il la demande en mariage. Les vizirs, pour s'assurer qu'il est assez riche, conseillent au père de l'accorder si le prétendant peut donner en douaire des pierres précieuses comme celles qu'on lui montre. Abou niyyatine va à la montagne et en ramène dix chameaux chargés de trésors et, de l'avis des vizirs, le mariage se fait. (N° 19.)

Un jour il reconnaît dans un mendiant son ancien ami et offre de l'aider. Mais l'envieux refuse et, comme son ami lui a conté son histoire, il se hâte de descendre dans le puits, espérant aussi y trouver la fortune. Pendant qu'il y est, les génies viennent se conter leur mésaventure et, de commun accord, comblent le puits qui leur a été si funeste. Ainsi périt Abou niyyataïni.

Les deux sœurs jalouses de la femme d'Abou niyyatine disent deux fois qu'elle a mis au monde un chien. La troisième fois, le mari ne s'éloigne pas :

c'est une fille qui lui naît. Les deux enfants enlevés par les sœurs ont été recueillis par le jardinier. La jeune princesse se sent attirée vers eux et le père est charmé de leurs dispositions martiales ; il s'enquiert et découvre la vérité. (N° 375.)

Burton, **11**, 481-482. — Clouston, **1**, 249-261 et 464-465.—V. Chauvin, Abou Nioute et Abou Nioutine dans Wallonia, **6**, 188-191 et à part.—Gött. gel. Anz., 1870, 1419 (Radloff.) — Jülg, Mongol. Märchen-Samml., 140-144. — Hammer, Redekünste, 116-117.— Rev. brit., 1897, **6**, 246-252. — Rev. d. trad. pop., **12**, 540-542.— Grimm, 196-197 et 429-430.— Heidel. Jahrbb., 1871, 947.— Esprit d. journaux, 1777, **10**, 116-118.

Secret surpris. Tawney, **1**, 264.—Landau, d. Quellen d. Dek., 148.—Jülg, Siddi-K., 61, 78, 150-151.—Tázerwalt, 89-90 et 201.— Ma Bibl. arab., **2**, n° 148, 12.—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 132 et 134.— St Marc Girardin, Souvenirs, **2**, 83-84.— Grimm, 300 et 301.

Coq. N° 233.— Rev. d. trad. pop., **7**, 386-387, et **13**, 218-219.— Mous., **2**, 113-114.—Tazyîne, 366-367.

Voix du sang. Voir nos 31, 237, 270, 277 (β, **1**, 186 et 315) et 327.— Zotenberg, Histoire d''Alâ al-dîn, 2 et 5 (ou Notice et ext., **28**, 1, 236 et 239.).—Syntipas, nos 50 et 57.— Spitta, Contes, 104 (Green, Modern ar. stories, 114).—Artin Pacha, Contes pop. inéd. de la vallée du Nil, 202-203. — Basset, Nouv. contes berb., 103-104 et 304.—Kunos, Turkish fairy tales, 58-59, 63 et 65.— Keightley, Tales a. pop. fictions, 168 et 310.—Keightley-Wolff, Mythologie d. Feen u. Elfen, **2**, 297.— Grimm, 285.— *Le lait qui se montre* : Jülg, Mongol. Märchen-Samml., 223; Zotenberg, Histoire des rois des Perses, XXVII et 396.

9. — *Mouhsine et Mousî.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 374.

Se rencontrant en voyage, chacun avec ses vivres, Mouhsine et Mousî conviennent de consommer ensemble d'abord ceux du premier, puis ceux

du second. Quand Mouhsine n'a plus rien, son compagnon ne lui donne un peu à manger qu'à condition de se laisser éborgner, puis aveugler. Il le pousse ensuite dans un puits.

Pendant qu'il y est, il entend causer deux djinns, qui se moquent de l'ignorance des gens. L'un possède la princesse et on ne pourra le tenir à distance que si on tue à ses pieds un coq noir le jour du sabbat. L'autre dit que les feuilles d'un arbre voisin du puits guérissent les aveugles si on en fait une compresse.

Passe une caravane qui retire l'aveugle. Il demande seulement à manger et se fait mener à l'arbre. La caravane partie, il se guérit de sa cécité et, arrivé à la ville, se proclame médecin. Il rend la vue aux aveugles et accepte de sauver la princesse à condition de l'épouser ; s'il ne lui rend pas la santé, on le mettra à mort. Après un délai de trois mois, il sacrifie un coq et guérit la princesse, qui fait entendre à son père, dont elle est l'unique enfant, qu'elle veut épouser son sauveur.

A la mort du roi, les grands mettent Mouhsine à sa place. Il revoit un jour Mousî et se fait reconnaître de lui en lui contant leur histoire. Il lui conseille ensuite de se rendre au puits. Là, les génies se plaignent que leur secret ait été surpris : l'un d'eux aperçoit Mousî et le déchire en quatre morceaux.

Burton, **11**, 484.

Plantes qui rendent la vue. Bibliog. arabe, **2**, n° 148, 12. — Wünsche, Midrasch bemidbar, 456.

(**158.**) — *L'envieux et l'envié.* (1)

1. — A. — I. — J. — FF.

2. — γ, **1**, 70. — δ, **1**, 74. — ε, **1**, 228.

3. — Galland, **2**, 92. — Caussin, **1**, 354. — Destains, **1**, 254. — Gauttier, **1**, 302 et **7**, 364-365. — Habicht, **2**, 65 et **13**, 298-299. — Loiseleur, 71. —

---

(1) Voir encore, pour le thème de l'envie, n° 1[illegible] et Bibl. arabe, **2**, n° 113, 107.

Scott, **1**, 223.—Lane, **1**, 149.—Weil, **1**, 75.—Burton, **1**, 113.—Payne, **1**.—Henning, **7**, 160.

Un homme auquel un voisin porte envie s'établit dans la capitale, parce qu'il croit que le voisinage seul a irrité l'envieux. Il fonde dans sa nouvelle demeure un couvent de derviches. L'envieux vient l'y trouver et, sous prétexte de lui communiquer une affaire importante, l'emmène à l'écart et le jette dans une citerne. Soutenu par des fées et des génies qui l'habitent, il tombe doucement et entend une voix dire que la fille du roi est possédée et qu'elle sera délivrée si on lui parfume la tête de la fumée de sept brins des poils blancs qu'un chat noir du couvent a au bout de la queue. Le derviche se tire de la citerne, reçoit la visite du roi qui vient le consulter, guérit la princesse, l'épouse et succède à son beau-père. Apercevant un jour l'envieux dans la foule qui se presse autour de son cortège, il lui fait remettre de magnifiques cadeaux.

10. — *Aboû Qîr et Aboû Sîr.*

1. — Man. égyptiens.— F F.

2. — α, **2**, 503. — β, **4**, 208. — γ, **4**, 309. — δ, **5**, 82. — ε, **10**, 144 et **11**, 4.

* Conte d'Aboukir et d'Abousir. Texte arabe et traduction par J. RICHERT. Alger. 1876. In-8. 49 et 49 de texte arabe.

3. — Hammer, **3**, 68.— Lane, **3**, 531.—Weil, **4**, 172.— Burton, **7**, 208.—Payne, **8**.—Henning, **16**, 47.— Hanley, 250.

Un teinturier d'Alexandrie, Aboû Qîr, ayant perdu tout crédit parce qu'il employait à son profit les étoffes qu'on lui confiait, décide le barbier Aboû Sîr, qui ne fait pas grand bénéfice, à aller avec lui à l'étranger. Sur le navire, Aboû Sîr gagne beaucoup d'argent et nourrit son ami, qui ne travaille pas. Arrivés dans une ville, ils continuent de même jusqu'à ce qu'Aboû Sîr tombe malade; son ami l'abandonne en lui enlevant sa bourse.

Les teinturiers de ce pays, qui ne connaissaient que deux couleurs, refusent les services d'Aboû Qîr; celui-ci obtient du roi de grands capitaux et installe une teinturerie qui l'enrichit. Aboû Sîr guéri va trouver son ami, qui feint de voir en lui un voleur et le bâtonne. Voulant aller au bain pour se remettre des coups, il apprend que les bains sont inconnus dans cette ville. A son tour il obtient des capitaux du roi, établit des bains et se faisant payer, sur l'ordre du roi, proportionnellement à la fortune des clients, devient extrêmement riche.

Aboû Qîr vient le voir et est bien reçu. Mais, jaloux de sa prospérité, il lui conseille d'employer dorénavant une poudre épilatoire et court dire au roi qu'Aboû Sîr, s'il l'empoisonne, sera affranchi avec sa femme et ses enfants par le roi chrétien qui les a en son pouvoir : le roi le croit quand Aboû Sîr lui offre de faire usage de la poudre épilatoire. (1)

Il est condamné à être jeté à l'eau dans un sac de chaux vive; mais l'amiral, reconnaissant d'avoir été bien traité au bain, met des pierres à sa place et le cache dans une île. Au moment de l'exécution, le roi laisse tomber dans la mer un anneau qui a la propriété de lancer un éclair qui tue raide ceux contre qui il est irrité quand il les montre de la main. (2) Aboû Sîr pêche pour l'amiral, qui doit pourvoir le roi de marée; dans un poisson qu'il prend il trouve l'anneau et se le passe au doigt; il tue, sans le vouloir, deux pourvoyeurs royaux à qui il montre, en remuant la main, où se trouve l'amiral. Celui-ci le fait rentrer en grâce auprès du roi, que la perte encore dissimulée de son anneau allait mettre à la merci de son peuple, que, seule, la puissance de l'anneau retient dans le devoir. Aboû Qîr est mis dans un sac et exécuté; Aboû Sîr, largement récompensé, demande à retourner à Alexandrie. Arrivé au port, il voit le sac qui contient le cadavre d'Aboû Qîr. De là le nom donné à la baie.

Burton, **8**, 139.—Oestrup, 151.—Réc. égypt., 7, 9 et 10.

---

(1) Cfr. N° 145 de Syntipas.—Bib. arabe, **2**, n° 148, 20.—Tawney, **1**, 289. —Wünsche, Midrasch wajikra, 174-175.—Rev. d. trad. pop., **14**, 352-353.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 184-194 et 311-321.—Altd. Blätter, **2**, 81, n° 17.

(2) Regard qui ronge le cœur, Trumelet, Saints de l'Islam, 147-8 et 198.— Regard qui paralyse, J. asiat., 1877, **1**, 401.— Mot qui tue, Perron, Voyage au Dârfour. 439-440.

Il est bien remarquable que ce conte se retrouve dans le Dialogus creaturarum de Nicolaus Pergamenus, n° 120. (Litt. Verein, n° 148, 276.)

Anneau retrouvé dans un poisson. Polycrate.—Weil, Bibl. Legenden d. Muselmänner, 273. — Liebrecht, Gervasius, 77-78. — Bull. de corresp. afr., **5**, 156. — Junod, Les chants et les contes des Ba-Ronga, 287 et 290.— Zeit. d. deut. morg. Gesell., **31**, 319 et **48**, 136. — Rev. d. trad. pop., **9**, 622 et **15**, 16.—St Marc Girardin, Souvenirs, **2**, 235-236.— Sitzungsb. de l'acad. de Vienne (philos. histor.), **139**, 5, 66-67 et 136.—Jubinal, Nouveau recueil de contes, **1**, 26. — Germania, **25**, 291-292. — Gött. gel. Anz., 1868, 111. — Heidel. Jahrbb., 1867, 73. — Clouston, **1**, 398-403.

11. — *Adileh.*

C'est le n° 104 de Syntipas.

12. — *Ady et Dahy.* 1001 Ty

3. — Mille et un jours, Lille, **5**, 81. — Rapilly, **3**, 2.— Loiseleur, 239.— Wieland, Dschinnistan, **1** ou Œuvres, édit. Hempel, **30**, 43-74; cfr. 12.

Une blanchisseuse, habitant la campagne près de Masulipatan, laisse en mourant deux jeunes filles. Un vieillard très âgé, Dahy, obtient de l'aînée, Fatime, qu'elle décide sa cadette, Cadige, à l'épouser. Quoi qu'elle y répugne, il l'emmène, espérant que ses bons soins le feront aimer. Pendant ce temps l'aînée a disparu et le vieillard et sa sœur ne peuvent la retrouver. Mais, un jour Cadige rêve qu'un jouvenceau blond, qui lui plaît, l'engage à aller rejoindre sa sœur à Sumatra, où elle trouvera en même temps son époux.

Décidée par ce songe, dont Dahy admet aussi le caractère surnaturel, elle le fait consentir à la conduire à Sumatra. En route il lui raconte, que lui et son frère étaient deux génies soumis à un brahmane et chargés par lui de garder sa femme. Celle-ci s'éprend des deux à la fois; ils résistent d'abord, mais, trompés par la nouvelle qu'elle leur donne à chacun que l'autre lui a cédé, ils se laissent séduire. Dénoncés au brahmane par un noir hideux qu'elle a repoussé et surpris par lui, ils sont l'objet de conjurations qui les

dépouillent de tous leurs avantages, sauf celui de ne pas mourir. Le brahmane change la femme et le noir en grenouilles; puis, radouci par le repentir des frères et par les circonstances qui atténuent leur faute, il leur annonce qu'ils reprendront leur forme et leurs avantages si une jeune fille de moins de vingt ans les aime. Mais, jusqu'à présent, Dahy a eu beau faire du bien aux générations qui se sont succédé : il n'a pas pu se faire aimer.

Un orage porte les voyageurs à une ville où ils sont reçus par des hommes à l'air étrange, vêtus de robes peintes et ornées de figures de démons, et coiffés de chapeaux pointus en carton et peints de différentes couleurs. Leur vieille esclave est prise pour le harem du chef des gardes. Quant à la reine, elle veut épouser Dahy, qui n'y consent pas. Conduit à la tour noire, il y revoit son frère Ady, qui a repoussé l'amour de la sœur de la reine dans le pays de laquelle il se trouve, parce qu'un rêve lui a montré une villageoise de dix-huit ans (Fatime), qu'il doit aller chercher à Sumatra : une tempête l'a jeté ici.

La reine et sa sœur, sans tenir rigueur aux prisonniers, veulent, à cause de l'amour que le peuple professe pour la vieillesse, leur conférer les honneurs divins. (1) Pendant qu'ils sont sur une estrade et qu'on brûle de l'encens, du crin, des plumes, du parchemin et du fumier, les deux génies reprennent leur forme, parce que deux jeunes filles s'éprennent d'eux.

Tout le monde s'écarte d'eux avec horreur. Survient le brahmane avec Fatime, qu'il avait enlevée pour Ady. C'est lui qui avait produit les songes et les heureuses tempêtes. Dahy va chercher Cadige qu'on avait, vu sa jeunesse, condamnée à servir dans la cuisine. (N° 18.) Le brahmane rend la liberté aux génies; ils épousent les deux sœurs et les emmènent dans une île habitée par des génies.

Le Sage, Le jeune vieillard (Voir Annales dramatiques, **5**, 216-218.)

---

(1) Cfr. Goldziher, Abhh. z. arab. Philol., **2**, LIV.

13. — 'Agîb et Ġarîb. (1)

1. — Man. égyptiens.— B.— FF.— Paris, 621, nos 3635 et 3636 (autre rédaction.) — Alger, 548, n° 1915, 1 et 551-552, nos 1924 et 1925.— Bull. d. corr. afr., **3**, 263.— Bib. Lindes., 9 et 37.

2. — α. **2**, 105.— β, **3**, 113.— γ, **3**, 172.— δ, **3**, 417 et **4**, 2.— ε, **8**, 350 et **9**, 4.

— Le Caire, 1297. 4e édition. (Rev. d. trad. pop., **11**, 174.)

3. — Hammer, **1**, 318.- Burton, **5**, 162.— Payne, **6**.— Henning, **11**, 59.

Le roi Kandamar a, dans sa vieillesse, un fils, qu'on nomme 'Agîb à cause de sa beauté. Dès l'âge de sept ans il apprend sa religion, puis les arts de la guerre; il se livre alors à des brigandages et est battu sur la plainte qu'on en fait à son père. Il se venge en le tuant et s'empare du pouvoir sans que nul s'y oppose. A cinq mois de là, il voit en songe sortir de son père une bête sauvage d'un aspect terrible qui lui déchire le ventre. Les interprètes lui disent qu'il aura un frère qui le vaincra; trouvant dans le harem de son père une femme qui va être mère, il la livre à deux esclaves pour la noyer. Mais ils se sauvent avec elle et, au moment où ils se la disputent, arrivent des nègres qui les tuent.

La femme s'enfuit seule et met au monde un fils, qu'elle appelle Ġarîb à cause de son exil. Elle tombe un jour sur une troupe de chasseurs arabes, dont le roi est Mardâs, chef des Qahtânites. Il la recueille et en a un fils, Souhaïme al laïl. (2) Les deux frères, remis d'abord à un religieux, puis à

(1) Un autre roman arabe, Ġâbir et Ġoubaïr, traite aussi le sujet des frères ennemis. (Man. Berlin, **20**, 161, 164 et 166.) — Cfr. n° 277.

(2) Souhaïm est le Saïboûb du roman d''Antar; dans un autre roman (hilâlite), c'est Masroûr qui joue ce rôle. (Man. Berlin, **20**, 198 et suiv., 420, etc.) — Cfr. n° 277.

Burton signale d'autres analogies avec le roman d''Antar. (**5**, 166, 176, 189, 191 et 256.)

des héros, apprennent leur religion et les arts de la guerre; à quinze ans, leur éducation est achevée. (1)

Un jour que Mardâs s'est rendu aux noces d'un ami, Ḥamal, chef des Nabhânites, qui s'était vu refuser la fille de Mardâs, Mahdia, surprend la tribu et emmène la jeune fille en captivité. Mais Ġarîb, qui était à la chasse, revient à temps pour la délivrer; il massacre les ennemis et, notamment, tue Ḥamal. Il s'éprend de Mahdia, ce qui irrite Mardâs; sur l'avis d'un conseiller, il dresse avec 150 Amalécites (2) une embuscade à Ġarîb, voulant s'en débarrasser par la mort. Mais le frère de Ḥamal qui, pour le venger, avait engagé 500 Amalécites d'une taille gigantesque, surprend Mardâs, lui tue 60 hommes, le fait prisonnier avec les autres et les emmène tous pour les tuer.

Souhaïm, qui n'avait pas accompagné son frère à la chasse à cause d'une blessure, avait appris de Mahdia ce qui se tramait contre Ġarîb et était allé l'avertir. Revenant ensemble le soir, ils entendent hennir des chevaux; croyant que c'est l'embuscade, Ġarîb met pied à terre et se glisse auprès d'eux. Il reconnaît Mardâs, obtient de lui la promesse qu'il lui donnera sa fille et délivre également les autres captifs. Sur son conseil, ils se dispersent, poussant de grands cris: les Amalécites, se croyant surpris, s'entretuent; le matin, Mardâs et les siens achèvent le massacre. (3)

Le succès de Ġarîb augmente la haine que Mardâs lui a vouée et, obéissant à son conseiller, il met au mariage de sa fille des conditions qu'il croit impossibles (n° 19). Un noir de 70 coudées, qui se sert d'arbres comme armes et qui habite le château de Ḥâm a tué le fils de Mardâs avec ses 300 compagnons de chasse; trois seulement ont échappé et annoncé le désastre.

---

(1) Diez, Buch des Kabus, 577 et suiv. — Bibl. arabe, **2**, n° 144, 18.

(2) Nöldeke, Ueber die Amalekiter. Göttingen, 1864, 25 et suiv. (Tiré à part de Orient. u. Occ., **2**, 614 et suiv.) — N° 154.

(3) On verra plusieurs fois encore dans le cours de cette histoire les ennemis s'entretuer. C'est, évidemment, une réminiscence biblique. (Gédéon.) Voir Juges, **7**, v. 21-22. — Niebuhr, Descr. de l'Arabie, Amsterdam, 1774, 263. — Rosenmüller, d. alte u. neue Morgenland, **3**, 34. — Studer, das Buch der Richter, 204. — Keil, 262-263. — Winer, Bibl. Realwörterbuch, 3e édit., **1**, 427. — N° 277.

Ne pouvant se venger, il jure de donner sa fille à qui le vengerait. A la demande de Ġarîb, il confirme sa promesse de mariage devant les grands de la tribu.

Sans s'arrêter aux prières de sa mère, Ġarîb part avec 200 jeunes gens qui s'offrent à l'accompagner; à la fin du deuxième jour, on arrive à une haute montagne, où, dans une caverne, Ġarîb trouve un vieillard de 340 ans, dont les sourcils couvrent les yeux et, la barbe, la bouche. C'est un 'âdite, qui a cru en Hoûd avec quelques compagnons et qui, ayant survécu au désastre, a assisté à ce qui est arrivé aux Tamoûdites avec Sâlih. Il a embrassé la religion d'Abraham; ici, il se livre à la vie ascétique et Dieu le nourrit. Ġarîb l'aborde avec respect; le vieillard l'instruit dans sa religion et le convertit. Apprenant qu'il veut attaquer le ġoûle, il le blâme de sa folie, car 10000 hommes ne pourraient le vaincre. C'est un anthropophage que son père Hindi, qui a peuplé l'Inde, a chassé de ce pays, parce qu'il n'a pas voulu renoncer à son horrible habitude; établi ici, il s'est livré au brigandage avec ses cinq fils, dont chacun peut tenir tête à 1000 héros et a accumulé des trésors. Mais qu'il attaque Sa'dâne — ainsi se nomme le ġoûle — en proclamant qu'Allah est grand et en se servant des armes (une massue, une épée de pierre, etc.) qu'il lui donne.

Converti par le vieillard, Ġarîb convertit les siens. Le lendemain un cavalier masqué l'attaque, puis se fait connaître : c'est Souhaïm, qui a voulu mettre son frère à l'épreuve ([1]) et que celui-ci convertit à son tour. Quant au ġoûle, il envoie ses fils au combat; quatre sont pris; le cinquième appelle le ġoûle, qui saisit d'abord Souhaïme, mais est fait lui-même captif. Comme ils se convertissent tous sincèrement, Ġarîb peut délivrer 1200 persans qui sont prisonniers avec Fahr tâg, fille de Sâboûr, roi de Perse (n° 237) : le ġoûle, qui l'a respectée jusqu'à présent, l'avait prise avec sa suite un jour qu'elle se rendait au monastère du feu pour y passer, comme chaque année, le mois des fêtes religieuses. (Nos 271 et 277).

Après trois jours de fête dans la vallée des fleurs, Ġarîb envoie son frère et cent cavaliers chercher son beau-père et sa mère avec la tribu. Il enjoint à Sa'dâne de l'attendre ici, craignant pour lui la vengeance du roi de Perse, bien que le ġoûle ne la craigne pas.

([1]) Nos 154, 207, 218, 277 et 347 (Habicht, **14**, 17). — Cfr. Chalatianz, Märchen, 122 et Jülg, Mongol. Märchen, 162-171.

Le roi de Perse, au désespoir de ne pas voir revenir sa fille, avait donné des marques de sa douleur en jetant sa couronne sur le sol, etc., puis avait envoyé des troupes dans différentes directions pour la chercher.

Ġarîb rencontre d'abord un chef de tribu, Samsâm. Le lendemain, malgré les pleurs de la princesse qui s'est éprise de lui, il combat seul dix ennemis et tue Samsâm. Quand on se jette sur lui, il fait sa profession de foi, dont l'audition convertit la bande; il les envoie, gens et biens, à la vallée des fleurs et au château de Sâsâ, où le ġoûle leur fait bon accueil.

Ġarîb se dirige vers Isbânîr. (1) Il rencontre un chef persan, Toûmâne, qu'il renvoie au roi pour qu'il soit récompensé de la bonne nouvelle qu'il apporte. Vient alors le roi de Perse qui remercie notre héros; quoique sa fille soit déjà fiancée, il la lui accorde parce qu'elle menace de se tuer et dit à ses grands que qui l'aime doit donner une robe d'honneur à Ġarîb : il en tombe sur lui comme s'il en pleuvait. (2) Il refuse la dot en argent que le fiancé lui offre et lui demande la tête de Gamraqâne, dans l'espoir qu'il périra dans cette expédition. (N° 19.) Puis on célèbre un tournoi, où Ġarîb, sans armes sérieuses et acceptant d'être tué s'il est vaincu, combat de nombreux héros qu'il ne peut tuer et qu'il doit se borner à marquer de safran : le roi avait même promis en persan à qui tuerait son gendre de donner tout ce qu'on demanderait. Pendant le festin qui suit le tournoi, Ġarîb va trouver sa femme à l'insu de tous.

Arrivée de Souhaïm qui annonce que Mardâs a refusé de se rendre au château de Sâsâ et qu'il est allé rejoindre 'Agîb, auquel il destine sa fille Mahdia. Arrivé, en effet, chez lui, il lui a conté son histoire et 'Agîb, comprenant que Ġarîb est son frère, fait tuer la mère et paie la dot de Mahdia.

Mais Ġarîb, avec des renforts que lui donne le roi de Perse et accompagné du ġoûle qu'il a rallié, arrive à Ġazîra, première ville de l'Irâq; le roi est son oncle Dâmig, qui, vu sa faiblesse, n'a pu venger la mort de son frère; annonçant à Ġarîb, que, sa mère ayant été tuée, il a une double vengeance à exercer, il lui promet de le rejoindre dès qu'il sera prêt.

---

(1) Burton, 5, 183.

(2) N°s 152, 154 et 277. — Stumme. Tunis, 2, 38. — Cfr. Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 169, 172, 254, etc.

Arrivée à Bâbil. Pendant la bataille, le ġoûle tue et mange un héros après l'avoir rôti. (1) Fuite de l'armée; le roi et son peuple se convertissent.

La ville suivante, Miyâfârqîne, est vide : les habitants ont fui de terreur à la nouvelle des exploits du ġoûle.

'Agîb, averti, réunit une nombreuse armée et rencontre Ġarîb. Celui-ci envoie une lettre par Souhaïm pour engager son frère à se convertir, auquel cas il renoncera à sa vengeance et le reconnaîtra pour maître; sinon, il le tuera. 'Agîb veut tuer Souhaïm; mais celui-ci s'échappe après de grandes prouesses.

Les frères ennemis se livrent une bataille qui dure plusieurs jours. Le troisième, Ġarîb a disparu. C'est qu'un émissaire d''Agîb, Sayyâr, vêtu en serviteur, a mêlé du bendj (2) à la boisson du frère de son maître, l'a roulé dans un manteau et apporté à 'Agîb. Celui-ci injurie Ġarîb, qui essaie en vain de le convertir et s'abstient de le tuer sur le conseil de son ministre, qui est musulman en secret : il sera encore temps, dit-il, de le faire mourir s'ils sont vainqueurs; vaincus, il leur sera utile de l'avoir en leur puissance.

La lutte continuant, le ġoûle prend le commandement; malgré ses prouesses, il est blessé et fait prisonnier. Mais Souhaïm s'est vêtu en serviteur et, faisant brûler du bendj, endort tout le monde, y compris les gardes. Il éveille ensuite Ġarîb et le ġoûle et emporte 'Agîb roulé dans un manteau. Pendant que Ġarîb le fait battre cruellement, il entend du bruit dans le camp ennemi : c'est son oncle et allié Dâmig qui arrive avec 20000 cavaliers, fidèle à sa promesse. Garîb se joint au combat et remporte une éclatante victoire.

---

(1) *Effrayer les ennemis en leur faisant croire qu'on les mangera :* Burton, **5**, 198. — Gibbon, édit. Baudry, 1840, **7**, 233-234. — Dozy, Recherches, 2e édit., **1**, 42.

(2) Nos 5, 18, 28, 30, 121, 128, 141, 147, 151, 155, 183, 188, 190, 212, 218, 222, 271 et 277. Cfr. 278 et suiv.

Man. Berlin, **20**, 206, 248, 250, 267, 270, 300, 306, 317, 336, 347, 359, 365, 367, 368, 369, 412, 418, 432.— Gawzi, 128-129. — Mous., **2**, 81.— Rev. d. trad. pop., **14**, 708-709.

Voir sur le bendj (bang) Qazwîni, **2**, 68.— Gött. gel. Anz., 1783, 1846.— Scott, **6**, 418-419.— Behrnauer, d. vierzig Vesiere, 377.—Burton, **5**, 233. — Zeit. d. deut. m. Gesell., **42**, 70.— Hammer, Osm. Dichtk., **2**, 295-302.

Mais 'Agîb a disparu à son tour, emporté par le fidèle Sayyâr, qui profite de ce qu'on garde mal son maître. Ramené à Koûfa, 'Agîb demande à son médecin de le guérir en dix jours et convoque ses 21 gouverneurs avec leurs forces.

Garîb, informé par Souhaïm, marche sur Koûfa. Bataille où Dâmig se distingue dans de nombreux combats singuliers; puis il y a, jusqu'à la nuit, une mêlée générale, suivie, à l'aurore, de la fuite des ennemis. Aux portes de Koûfa, Garîb proclame l'aman pour qui se convertit : toute la population profite de cette faveur. Souhaïm, envoyé à la recherche de Mardâs et de Mahdia, ne les trouve pas où on lui avait dit qu'ils étaient.

Après avoir pris possession de Koûfa, Garîb, affligé de la disparition de Mahdia, va à la chasse dans une belle vallée. Entendant du bruit et voyant emmener des troupeaux, il envoie Souhaïm aux nouvelles. C'est l'amalécite Gamraqâne, chef des 'âmirites, qui a tué Mardâs et enlevé sa tribu. Duel entre Gamraqâne et Garîb: ce dernier est vainqueur et convertit son adversaire, qui adorait un gâteau, que, parfois, il mangeait. (1) Ses gens se convertissent ou sont mis à mort. On retrouve Mahdia dans le harem et Garîb passe la nuit avec elle; il la confie à Dâmig, qu'il nomme gouverneur de tout l''Irâq et part avec une forte armée pour l'Oman et le Yémen, dont le roi, Galand, accorde l'hospitalité à son frère en fuite.

En effet, époux de la fille de son oncle, il prend parti pour lui, surtout à cause de sa religion et envoie son vizir avec 70000 cavaliers. Duel entre le vizir et Gamraqâne, qui fend son adversaire en deux; puis, les ennemis, attaqués de toutes parts, se tuent en partie les uns les autres; beaucoup sont pris et se convertissent. Garîb donne aussi au goûle l'ordre de se rendre en Oman et Gamraqâne marche contre le roi Galand.

Celui-ci, furieux de la défaite de ses soldats, fait mettre à mort les fuyards qui arrivent et envoie contre l'ennemi son fils Qoûragâne, qui vaut 3000 hommes et lui confie une cavalerie considérable. Après douze jours, il rencontre Gamraqâne et se prépare à l'attaquer à la fin de la nuit; mais un espion a surpris le projet et Gamraqâne, averti par lui, envoie en avant, au commencement de la nuit, plus de 20000 chameaux ou mulets pourvus

(1) Tawney, **1**, 8-9.— Hammer, Litg., **1**, 50.—Dozy, Islamisme, 11.— Rückert, **6**. 97.— Liebrecht, Zeit. d. deut. morg. Ges., **30**, 539; z. Volksk., 436-439; Germania, **35**, 351.—Zeit. f. rom. Philol., **8**, 143.

de sonnettes; lui-même suivra. Les ennemis, épouvantés, s'entretuent. Survient l'armée du ġoûle; l'ennemi perd les deux tiers de son effectif, sans compter les nombreux blessés. Le lendemain, Qoûragâne prend sept 'âmirites en combat singulier mais est fait prisonnier par Gamraqâne et, comme il refuse de se convertir, on le tue et on porte sa tête sur une lance. (1) Défaite des ennemis; butin.

Galand, apprenant l'évènement, jette sa couronne à terre, convoque ses gouverneurs et met sur pied une grande armée, d'autant plus que le ġoûle arrive avec une nombreuse cavalerie. Galand jure de se venger et dit qu'il tuera 'Agîb, cause de ses malheurs, s'il est encore vaincu; celui-ci se concerte avec les siens, allume de grands feux devant ses tentes, qui se trouvent à l'écart, et profite de la nuit pour s'enfuir auprès du roi Ya'rob fils de Qahtâne.

Le lendemain, grande bataille. Le ġoûle tue successivement trente héros, met en fuite 200 cavaliers après leur avoir tué 74 hommes et est pris par 10000 hommes qu'on envoie enfin contre lui. Mais quand, amené à Galand, il va être décapité, il arrache l'arme au bourreau et le tue; puis il se fraie un chemin jusqu'au camp de ses amis, qui l'accueillent avec joie.

Ġarîb arrive à son tour; il fait demander au roi de se convertir et de leur livrer 'Agîb; il refuse. Dans la bataille du lendemain, qui dure jusqu'à la nuit, Gamraqâne fait des prouesses. La nuit, d'une part, Souhaïm se déguise en infidèle, pénètre chez les ennemis, endort le roi et le ramène; d'autre part, Gamraqâne enjoint à ses hommes d'entourer le camp, de crier à un signal donné et de se tenir à l'écart; pendant que les soldats réveillés s'entretuent, Gamraqâne entre dans la ville, que les fuyards trouvent occupée quand ils veulent s'y retirer.

Le roi ne consentant pas à se convertir, on le tue en le lardant de flèches, qui le font ressembler à un hérisson. Gamaraqâne est mis à la tête du pays en récompense de ses exploits et l'on consacre dix jours au partage du butin.

Une nuit (2), Ġarîb rêve que deux oiseaux effrayants se jettent sur lui. Pour se remettre de sa terreur, il erre de vallée en vallée, seul avec son frère. Dans l'une d'elles, ils blessent un oiseau et s'endorment. C'est le fils du roi

(1) Niebuhr, Desc. de l'Arabie, 263.

(2) Pour l'épisode de ce paragraphe, voir Tamazratt, 63-64. — N° 194.

des génies, Mar'as, qui était venu dans cette vallée avec son amie, également changée en oiseau. Elle le rapporte à son père et il meurt devant lui; le roi envoie deux génies chercher les meurtriers, qui s'éveillent entre ciel et terre. Puis on les dépose devant le roi, qui est un adorateur du feu et qui a quatre têtes d'animaux. On veut jeter les jeunes gens dans un feu à flammes de différentes couleurs; mais Garîb fait sa profession de foi et un créneau du château brise en tombant le fourneau. Le roi les accuse de sorcellerie; « mais, dit Garîb, le feu pourrait bien se défendre lui-même. »

On fait alors brûler un feu toute la nuit; mais quand, au matin, on amène les jeunes gens, qui invoquent Dieu, une pluie l'éteint (1). Ce double miracle touche le roi et les siens et ils se convertissent. Le roi, pris d'amitié pour eux, ne veut pas les laisser partir et envoie deux génies, Kîlagâne et Qoûragâne, s'informer des leurs, au sujet desquels ils s'inquiètent et qui, eux aussi, s'inquiètent, n'ayant plus trouvé trace de leurs chefs malgré toutes leurs recherches.

'Agîb, d'ailleurs, averti par un espion, veut profiter de la circonstance; ayant obtenu 200000 Amalécites du roi Ya'rob, il se rend à Oman et bloque la ville que Gamraqâne et le goûle défendent en perdant beaucoup de monde. Mais les deux génies, armés chacun d'une énorme épée, font un grand carnage et ne laissent échapper que 50000 fuyards, ayant 'Agîb à leur tête.

Pendant ce temps, Garîb séjourne chez Mar'as, qui montre aux deux frères la ville de Japhet: on en convertit les habitants, qui adoraient le feu. Visite au château et à l'arsenal: on trouve l'épée merveilleuse de Japhet, et, comme Garîb peut la manier, son hôte la lui donne, ainsi que d'autres cadeaux au cours d'une inspection des trésors.

Quand, au bout d'un mois, Garîb veut partir, arrivent 70000 génies soumis au cousin de Mar'as, Barqâne, maître de la ville d'onyx et du château d'or. Averti par un faux converti du peuple de son cousin, il arrive pour le forcer à revenir à la religion du feu. Mar'as, fait prisonnier au moment où son cousin l'embrasse perfidement, est secouru par Garîb qui, au milieu de la mêlée où les génies lancent du feu et grâce à Kilagâne et Qoûragâne, le délivre et massacre des milliers d'ennemis.

(1) Voir la légende d'Abraham.

Barqâne s'étant échappé par l'aide d'un génie et ayant convoqué de nouvelles forces, Mar'as se décide à prendre l'initiative de l'attaque. Il veut congédier les frères; mais Ġarîb n'entend pas l'abandonner dans cette crise; il fait seulement renvoyer à Oman Souhaïm, qui est malade. Mar'as ayant levé de nouvelles troupes, se dirige vers la ville d'onyx et fait, en un jour un voyage d'un an; on en vient aux mains et les musulmans, tout en ne perdant que 10000 des leurs, font périr 70000 ennemis. Barqâne décide alors une attaque nocturne; mais un génie qui penche vers l'islamisme avertit Mar'as. Sur le conseil de Ġarîb, on se divise en pelotons de 100 hommes et on abandonne les tentes; quand les ennemis s'y sont engagés, on se jette sur eux de tous les côtés et on les met en déroute; Barqâne se réfugie au mont Qâf (1), chez le roi bleu.

Mar'as et Ġarîb visitent la ville d'onyx, dont on trouve ici une pompeuse description. Retour des génies qui ont emmené Souhaïm et qui annoncent qu'*'Agîb, réfugié chez le roi de l'Inde, a obtenu sa protection et s'avance pour dévaster l''Irâq. Néanmoins Ġarîb accompagne l'armée qui se rend au mont Qâf, car Mar'as craignait que s'il n'attaquait pas, on l'attaquerait. On arrive à la ville de marbre. Ġarîb conseille de se diviser en quatre corps, d'entourer l'armée et de rester à l'écart en criant « Dieu est grand. » Les ennemis, effrayés, se détruisent entre eux et une attaque de Mar'as achève le désastre. Ġarîb, armé de son épée magique, tue Barqâne et le roi bleu; aussi son allié, visitant avec lui le château, lui donne tout comme étant l'artisan de la victoire. Parmi les femmes on trouve la fille que le roi bleu a eue d'une princesse de Chine enlevée par lui; Ġarîb l'épouse. On détruit ensuite le château et on partage le butin. Retour au château de Mar'as.

Ġarîb se décide alors à rejoindre les siens; bien que son allié lui offre une armée de 10000 génies, il ne veut que Kilagâne et Qoûragâne, plus 1000 génies pour transporter le butin : en deux jours et une nuit, on fait une route de cinquante ans. Arrivé à Oman, Ġarîb apprend que la ville est assiégée et que Gamraqâne s'avance pour se battre en combat singulier; aussi croit-il nécessaire de s'armer de son épée et de monter à cheval.

Voici ce qui s'était passé. Après la défaite infligée par Kîlagâne et

(1) Voir n° 212.

Qoûragâne, 'Agîb s'était réfugié auprès de Tarkanâne, roi de l'Inde, zélé adorateur du feu. Il envoie son fils Ra'd sâh avec mission de lui amener les ennemis prisonniers, afin de faire un exemple. Il lui donne 80000 cavaliers, 80000 hommes montant des girafes et 10000 éléphants. Après deux mois de marche, ils arrivent et l'oncle du roi de l'Inde, héros qui en vaut 5000, Battâs, prend le ġoûle, malgré ses exploits, Qamraqâne et 24 chefs. Mais Ġarîb, armé de la massue de Barqâne, défait Battâs et le fait lier par Souhaïm; il agit de même pour 52 autres héros, à la commune surprise des musulmans et des infidèles. La nuit venue, il se donne à connaître des siens, puis il se fait transporter à Koûfa par les deux génies; en un instant il achève ce voyage, pour lequel un cavalier, faisant de son mieux, prendrait 60 jours. Après avoir vu les siens, il revient.

Ġarîb, de retour, s'arme de l'épée de Japhet et le prince envoie contre lui 'Agîb, qui n'obéit qu'à contre-cœur et est fait prisonnier. Le prince lui-même entre alors en scène. Une première journée ne donne aucun résultat, parce que Ġarîb n'emploie pas son épée, voulant convertir son adversaire, non le tuer. Reprise le lendemain; le prince monte un éléphant qui épouvante le cheval de Ġarîb; il met pied à terre et est pris dans un filet qu'on jette sur lui. Mais il se dégage et les deux génies prennent le prince. Mêlée générale jusqu'au soir. Les pertes des musulmans sont causées par les éléphants et les girafes; mais on lance des balles aux éléphants qui sont en tête et qui, s'enfuyant, écrasent les infidèles, dont les musulmans achèvent alors la déroute.

Ġarîb offre à son frère de se convertir et de reprendre son trône; mais il refuse. Quant au prince il se convertit mais, craignant la colère de son père, il demande que son nouvel ami l'accompagne. Les deux génies portent donc Ġarîb, Ra'd, Gamraqâne et le ġoûle à Cachemire. Le roi s'irrite contre son fils, qui veut le convertir et Ġarîb le coupe en deux. On expose les deux moitiés du cadavre devant le palais. Ra'd est reconnu par les 350 chefs qui, arrivant successivement, sont liés et, épouvantés du traitement qu'a subi le roi, se convertissent. Ils acceptent même de convertir les leurs et de tuer ceux qui s'y refuseront.

Pendant un séjour de quarante jours, on détruit les temples du feu et on bâtit des mosquées. Dons de Ra'd. Retour à Koûfa. 'Agîb continuant à ne pas vouloir embrasser la vraie religion, on le tue et les flèches dont il est

couvert le font ressembler à un hérisson. Ġarîb, de son côté, célèbre ses noces avec Mahdia. Grands festins. Après dix jours, on va installer Souhaïm comme sultan de Bâbil ; après dix jours de séjour, on se rend chez le goûle, où l'on reste cinq jours.

Ġarîb s'occupe alors de la Perse et envoie les deux génies aux nouvelles. Ils rencontrent une troupe de 100000 hommes, que le roi de Perse envoie pour tuer Ġarîb ; prenant le général endormi, ils l'apportent à leur maître. Il s'éveille sous une voûte que forment au-dessus de lui les épées de 100 guerriers et il croit encore rêver ; rappelé au sentiment de la réalité, il se convertit et raconte ce qui est arrivé à Fahr tâg. Dénoncée par une suivante qui a vu Ġarîb venir la voir, elle a été examinée sur l'ordre du roi ; la reine demandant qu'on garde le secret, obtient qu'on la remette à deux hommes pour la jeter dans le Djihoûne.

Ġarîb donne 10000 hommes au général persan pour attaquer l'armée persane; il divise sa troupe en quatre corps et remporte une victoire, dont il est récompensé par le don de tout le butin. Le roi, furieux, jette sa couronne à terre et envoie son fils à la tête de 220000 hommes. Pendant deux jours, on livre une bataille à laquelle tous les héros prennent part et qui se termine par la conquête de la ville. Le roi est pris et battu; 120000 hommes se convertissent. Ġarîb, ayant fait venir les émissaires chargés de jeter la princesse à l'eau, apprend qu'ils en ont eu pitié et lui ont permis de se sauver. Des astronomes recourent au sable (n° 28) et déclarent qu'elle vit et qu'elle a un fils; mais la séparation doit durer vingt années, dont huit seulement sont écoulées.

Survient le fils du roi qui s'était enfui auprès du roi de Ṣîrâz et qui revient avec lui et une forte armée. Les deux génies demandent à agir seuls. Ils prennent les deux chefs ennemis et font un carnage terrible avec deux épées brillantes que l'on voit frapper seules.

Les fuyards courent à Ṣîrâz et avertissent le frère du roi, qui est sorcier. Celui-ci appelle le roi rouge, qui est blessé et retourne chez lui. Le sorcier fait alors venir par ses enchantements le génie Za'âza'. Sur son ordre, il se change en moineau, introduit un morceau de bendj dans le nez de Ġarîb endormi et l'apporte au château des fruits. Le sorcier veut le tuer, mais, craignant la vengeance de Mar'aṣ, le fait jeter dans le fleuve sur un radeau ; les siens, ne le trouvant plus, prennent le deuil.

Lui-même est balloté sur la mer pendant cinq jours ; il se réveille alors

et est recueilli par un navire appartenant à des idolâtres; il les blâme et, attaqué par eux, est mené en captivité à la capitale, où on doit le tuer. Cette ville a été bâtie par un Amalécite; à chaque porte est une statue d'airain qui sonne de la trompette quand arrive un étranger [1] : on le tue s'il ne se convertit pas. Cette fois, le bruit est si violent que le roi est effrayé et va consulter l'idole qui, grâce au démon qui l'habite, parle et crache du feu et de la fumée par la bouche, le nez et les yeux. L'idole conseille de tuer Ġarîb, qui essayera de convertir les habitants. Mais, quand on l'amène, le vizir propose de lui faire subir un plus long supplice; on entretient donc un feu jusqu'au matin, pour l'y jeter. Au matin, quoique les portes soient closes, on ne trouve ni Ġarîb, ni l'idole et le roi, irrité, tue le vizir.

C'est que Ġarîb a prié et que le génie de l'idole, Zalzâl, l'a écouté. Touché de ce qu'il entend, il se convertit. Cette disparition amène des troubles; le roi est mis à mort; les soldats s'entretuent, ainsi que la jeunesse; les femmes fuient et la ville reste vide et n'est plus habitée que par des hiboux.

Le père du génie converti, Mouzalzil, habite les îles du camphre; il adore un veau enchanté, qui est son Dieu. Il apprend un jour de lui que son fils s'est converti et dit aux siens de le saisir quand il l'embrassera. Arrivent les deux jeunes gens. Le fils essaye de convertir son père; mais il refuse, le fait emprisonner et ordonne qu'on jette Ġarîb dans la vallée du feu, qui est entourée d'une haute montagne, de sorte qu'il n'y a pas d'issue.

Mais le génie qui emporte Ġarîb est fatigué; profitant de son sommeil, il le tue avec une grosse pierre. Il reste alors sept ans dans l'île fertile où il se trouve. Deux génies qui passent, portant deux hommes pour le repas de leur roi, le prennent pour un génie à cause de la longueur de ses cheveux. Il les détrompe; l'un d'eux lui promet de le ramener chez lui. Il l'emporte si haut qu'il entend le chant des anges. Une flèche de feu poursuit le génie qui, en descendant, est atteint et réduit en cendres (n° 270.). Ġarîb tombe dans la mer, où il nage; le troisième jour, il arrive à la ville de la reine Ġânsâh, qui, malgré les cinq siècles d'âge, prend les hommes, s'en

---

[1] Bibl. arabe, **3**, n° 143.—N°s 154 et 347.—Kunos, Turkish Tales, 160 et 161.— Hist. litt. de la France, **31**, 172.— Journ. des sav., 1899, 79.

amuse et les tue. Admirant Ġarîb, elle lui offre le mariage et le trône s'il veut adorer son idole d'onyx rouge. Sur son refus, on l'emprisonne auprès de l'idole; il la brise et, le matin, tue 25 hommes en se défendant. La reine, furieuse, jette sa couronne à terre; mais, quand elle arrive, elle voit son héroïsme et s'éprend de lui. Elle l'ensorcelle et lui offre son amour; mais, comme il résiste, elle le change en singe au moyen d'eau et de formules magiques. (N° 2). Au bout de deux ans, il lui fait comprendre par signes qu'il se rendra à ses désirs; elle lui restitue alors sa forme, mais, pendant qu'il feint de vouloir lui obéir, il la tue. Il offre l'islam aux guerriers; ils se jettent sur lui, quand arrive Zalzâl, après avoir occis son père, qui l'a enfin mis en liberté; un rêve lui ayant rappelé son ami, il est accouru à son aide. Les ennemis défaits, Zalzâl transporte Ġarîb à Isbânîr, où ses deux femmes l'accueillent avec joie.

Mais la ville est assiégée par Mouradsâh, le fils de Ġarîb et de la princesse de Perse, à la tête d'une grande armée. En effet, sa mère, laissée libre par ceux qui devaient la tuer, a fui de vallée en vallée, jusqu'à ce qu'un roi des génies l'accueille. Chez lui, elle a mis au monde un fils, qui, à quinze ans, est un guerrier parfait et qui lui promet de la venger de son père en le tuant. C'est pour remplir sa promesse qu'il s'est mis en route. Après avoir pris de nombreuses villes, il arrive devant Isbânîr et attend que sa mère le rejoigne pour qu'elle assiste à l'exécution du roi, son père. C'est alors que Ġarîb est survenu; un demi-jour, le père et le fils se battent et ne se reconnaissent que lorsque le premier a vaincu l'autre.

On met à mort le roi de Perse et son fils, qui refusent de se convertir. Mourâdsâh devient roi des Perses, des Turcs et des Daïlamites. Dâmig est fait roi d'Irâq. Quant à Ġarîb, il règne dorénavant heureusement et en exerçant la justice.

Lane, **3**, 218, 47.— Burton, **8**, 139-140.— Oestrup, 51-55, 129 et 153.— Réc. égyptienne, 19-20, 22 et 30.

Les Berbères de Tamazratt (Tamazratt, 52-59) ont conservé un récit, qui semble bien être la reproduction de la forme primitive de l'histoire d'Agîb et Ġarîb. C'est le nouveau rédacteur qui a ajouté les conversions, les entre-tueries, les histoires des génies, etc.; c'est à lui également que sont dûs les nombres formidables dont il est question à chaque instant.— Cfr. aussi Tamazratt, 63-64.

14. — *Ahmad al Sagîr.*

1. — I. (Turc.)

15. — *Ahmad et Mouhammad.*

1. — Y.

16. — *La ville d'airain.*

Nos 16, (224), (365), (388) et (389.)

1. — Man. égyptiens.—FF.—Paris, 620, n° 3625, 4; 621, n° 3628; 623, n° 3651, 3; 625, n° 3660 (Rev. d. trad. pop, **6**, 450); 625, n° 3662; 626, n° 3668, 7.—Berlin, **19**, 803, n° 8947, 2; **20**, 153, nos 9183 et 9184.

2. — α, **2**, 37.— β, **3**, 40.— γ, **3**, 60.— δ, **3**, 319.— ε, **6**, 343.

3. — Hammer, **1**, 258.— Lane, **3**, 109.—Mardrus, **7**, 7.—Weil, **2**, 267.— Burton, **5**, 1.— Payne, **5**.— Henning, **10**, 99.— Hanley, 324.

Traduction arménienne, Man. Berlin, **10**, 69-70, n° 86.

Le calife 'Abd al Malik (n° 21) apprend de Tâlib ibn Sahl que, dans un pays inconnu où l'a jeté une tempête, il a trouvé des noirs, chez lesquels il voit un vase de bronze scellé du sceau de Salomon ; quand on l'ouvre, il en sort une vapeur qui s'élève jusqu'au ciel et qui se transforme en un être effroyable. (N° 195.) C'est un génie, qui se sauve en demandant pardon à Salomon.

Le calife charge Tâlib d'aller lui chercher un vase de ce genre dans le pays des noirs, avec l'aide du vice-roi d'Egypte, 'Abd al 'Azîz et de Moûsâ, vice-roi du Garb. On prend pour guide un savant voyageur, 'Abd al Samad et l'on se munit de tout ce qui est nécessaire. La route à parcourir est de deux ans et des mois; autant pour le retour.

Après un long voyage, on trouve un magnifique château abandonné. Partout des inscriptions qui parlent du néant du monde et des choses d'ici-bas (1). Nombreux sarcophages. Tombeau du maître de ces splendeurs, Koûs ibn Saddâd ibn 'Âd. Une inscription raconte son histoire : « Il a eu 4000 châteaux; il a épousé 1000 vierges et eu 1000 enfants; il a vécu 1000 ans, croyant qu'il ne mourrait jamais (2). Mais, un jour, la mort a commencé à décimer les siens. Une armée formidable qu'il réunit n'est pas en état de repousser la mort; des trésors immenses qu'il rassemble ne peuvent lui servir à acheter un seul jour de vie. Il a cédé alors au destin et pris patience. » On trouve aussi une table, qu'on emporte : 1000 rois éborgnés et 1000 rois sans cette mutilation y ont mangé. (3)

Reprenant le voyage, on trouve plus loin un cavalier de cuivre; en lui frottant la main, on le fait tourner et c'est le côté où il s'arrête qui indique la voie à suivre. Les voyageurs sont ainsi remis dans le bon chemin.

Un autre jour, on aperçoit une colonne de pierre noire. Un 'ifrît y est retenu par l'ordre de Salomon, parce qu'il a conseillé au roi des génies de lui résister quand il lui demandé sa fille en mariage. Salomon, avec son armée de génies, d'hommes, d'animaux et d'oiseaux a remporté la victoire, après une guerre dont on donne ici les détails.

Cet 'ifrît ayant indiqué la route de la ville d'airain, on finit par y arriver. Il est impossible d'y entrer; un jeune homme, montant un chameau, en fait le tour en deux jours et deux nuits et n'a pu découvrir aucune issue.

---

(1) Notre conte est un spécimen de cette littérature spéciale. Voir encore nos 154 et 183.—Goldziher, Abhh. z. arab. Philol., **2**, XV et suiv. et 26.—Sirâg, 8-9, 15, 16 et 22.—Mous., **2**, 259-961.—Damîri, **1**, 308.—Kosegarten, Chrest. arab., 61-62.—Carra, Abrégé des merveilles, 278.—D'Herbelot, v° Casr, 240-241.—Rev. d. trad. pop., **10**, 146-147.—Gaulmin, De vita el morte Mosis, 397-398.—Rückert, **6**, 37-38.—Rev. pol. et litt., 1889, **2**, 592. — Cfr. H. Halfa, **6**, 395-396.

(2) C'est l'histoire du crâne trouvé par Jésus. Voir Récension égyptienne, 75-76. Aux manuscrits cités dans ce passage, il faut ajouter : Paris, 259, n° 1363, 7; 494, n° 2738, 9 et 498, n° 2761, 4.—Berlin, man. syriaques, **23** 386.

Histoire analogue pour David : Sirâg, 11 et Meisel, Prinz und Derwisch, 1847, 159.

De même pour Abraham : Qabyoûbi, 111-112 et Rev. d. trad. pop., **15**, 356.

(3) Cfr. Juges, **1**, verset 7.

Du haut d'une montagne on voit les édifices et les jardins de la ville; mais tout est vide et mort. On aperçoit aussi sept tables de marbre blanc, dont les inscriptions rappellent le néant du monde.

On fait alors une échelle et on la dresse : elle s'applique exactement. Douze hommes y montent successivement; mais chacun d'eux, à son tour, arrivé au haut a battu des mains et s'est jeté en criant dans la ville. (1) 'Abd al Samad y monte alors, malgré les objurgations de tous, qui craignent de perdre un guide dont on ne peut se passer. Récitant des versets du coran, il triomphe du sortilège : il ne cède pas aux invitations de dix jeunes filles qui paraissent l'appeler dans la ville et se garde de se jeter dans l'eau qui semble être au bas du mur; sinon, il se serait tué comme les douze. Marchant sur le mur, il aperçoit un cavalier d'airain qui tend la main comme s'il montrait; suivant les indication d'une inscription, il frotte douze fois un clou; une porte donnant sur un corridor cède; il pénètre, trouve les clefs et peut enfin ouvrir les portes de la ville à l'armée, dont une moitié entre immédiatement.

Partout on rencontre d'immenses richesses et des momies qui ont l'air de dormir. On arrive au château : toujours des trésors, des morts, des inscriptions morales. Sous un dôme, un trône où repose une dame morte, mais à laquelle des yeux, en vif argent, donnent l'apparence de la vie; deux esclaves morts, l'un blanc et l'autre noir, la gardent. Inscriptions : Où est Adam ? Où est Noé ?.. Puis l'histoire de la ville : « Vivant longtemps, j'ai été juste et j'ai affranchi des esclaves. Mais, n'ayant pas eu de pluie pendant sept ans, nous avons mangé nos provisions, puis nos animaux: enfin, donnant des trésors à des émissaires, nous les avons envoyés partout chercher des vivres; mais ils n'ont rien rapporté d'autre que l'argent et nous nous sommes soumis alors au décret fatal. »

Malgré l'avertissement de l'inscription qui défend de toucher le corps, en permettant d'ailleurs à ceux à qui Dieu facilitera l'entrée de la ville de tout emporter, Tâlib veut dépouiller la dame; les deux esclaves morts le tuent.

On emporte les trésors et, quittant la ville, on en ferme la porte. Puis on arrive au pays des noirs. Le roi, qui sait l'arabe, apprend à ses visiteurs

---

(1) Perron, Glaive des couronnes, 277.—Lacoin de Villemorin, Le jardin des délices, 83.

que Hidr les a convertis à la religion de Mahomet. Il leur donne douze vases, que des plongeurs vont chercher dans la mer et, de même, des ondines. (N° 3.)

Retour en Syrie. On ouvre les vases devant le calife et il s'en échappe des génies, qui demandent pardon. Quant aux filles de la mer, qu'on met dans des bassins de bois pleins d'eau, elles meurent à cause de la chaleur.

Moûsâ demande au calife de le remplacer par son fils, afin qu'il puisse terminer ses jours à Jérusalem en servant Dieu.

Le conte, tel que le donnent les Mille et une nuits et que nous venons de le résumer, nous semble avoir été amplifié par le compilateur, que nous croyons être le second égyptien. La forme ancienne que connaissait Mas'oûdi doit être plus simple. (Voir Mas'oûdi, **1**, 369; d'Herbelot, 7, v° Abdelmelik; Ibn Haldoûne, Not. et extr., **19**, 1, 75-76.) Il se peut qu'elle se retrouve dans l'un ou l'autre des manuscrits que nous avons cités plus haut, mais dont nous n'avons vu nous-même aucun. Le germe de l'histoire pourrait bien être l'anecdote que donne l'Abrégé des merveilles (Carra, 294.)

Burton, **8**, 138-139.— Oestrup, 109 et 153.—Réc. égyp., 21 et 24.— Ed. Review, **164**, 186 et 193.—Basset, Le dialecte de Syouah, 9-14.

Cfr. Dozy, Recherches, 2e éd., **1**, 36.—Pons, Ensayo bio-bibliográfico, 36. — Rev. d. trad. pop., **13**, 617-618.—Basset, Nouveaux contes berbères, 114. — Man. Berlin, **20**, 183, 1.— Carra, Abrégé des merveilles, 33, 295-297, 345 et 349.—Rev. d. trad. pop., **14**, 484-485.—Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 300-338.— Ethé, Sajjid Batthâl, **2**, 139 et suiv.— Hammer, Osm. Dichtk., **1**, 185 et **2**, 31.—Tázerwalt, 190.— Schemseddin, Zéïdouna, 156 et suiv.—Keightley-Wolff, Mythologie, **2**, 246-247.— Louandre, Chefs-d'œuvre des conteurs français, 61-62.— Gerbert (Hock, 163-164; Lausser, 345-346; Quéant, IV-VI; Picavet, 206-207; Loiseleur, M. n., XXVI et 100; Gesta, 729.)

Cfr. nos 5, 233 et 443.

(224). — *Iram aux colonnes.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, n° 3660 (Rev. d. trad. pop., **6**, 450.) — Alger, 428, n° 1553, 11 (Rev. d. trad. pop., **6**, 450 et Journ. d. l. soc. asiat. ital., **5**, 12.) et 519, n° 1915, 15. — Berlin, **19**, 459, 24 b.

2. — α, **1**, 451. — β, **2**, 102. — γ, **2**, 94. — δ, **2**, 356. — ε, **7**, 171.

—* Fl. Groff. التحفة السنية Alger, 1891. In-8. (D'après Alger, n° 1553.)

3. — Hammer, **3**, 281. — Lane, **2**, 303. — Weil, **2**, 330. — Burton, **3**, 236. — Payne, **3**. — Henning, **6**, 170.

Traduction turque, man. Berlin, **6**, 36. — Traduction berbère, Rev. d. trad. pop., **6**, 455.

4. — Coran, 89, v. 6. — Baïdâwi, éd. Fleischer, **2**, 401. — Mas'oûdi, éd. B. de Meynard, **2**, 420-422; **3**, 81; **4**, 88-89 et 92. — Ibn Haldoûne, Not. et extr., **19**, 1, 23-26. — Journ. de la soc. asiat. ital., **5**, 19-21. — Mous., **2**, 125-126. — Qalyoûbi, 200-201 (d'après l'Arâis). — H. Halfa, **1**, 260, n° 532 (?) — D'Herbelot, 47-48 et 461. — Weil, Bibl. Legenden, 47. — Sprenger, Mohammad, **1**, 512-518. — N° 151. — Cfr. Carra, Abrégé des merveilles, 266; Journ. d. sav., 1899, 166.

Abdallah ibn aboû qilâba, cherchant un chameau égaré, trouve dans le désert du Yémen la ville de Ṡaddâd; il en rapporte des choses précieuses, qui inspirent confiance à Mouâwiya. Celui-ci fait venir Ka'b al aḥbâr (1) qui lui raconte que Ṡaddâd, ayant lu d'anciens livres, y voit la description du paradis et veut s'en faire faire un sur terre. Les recherches et les travaux entrepris dans ce but durent des siècles. Mais alors un cri affreux fait périr le roi et sa suite avant qu'ils y entrent.

Mouâwiya demandant si quelque homme pourra parvenir à cette ville, Ka'b l'affirme, en disant que ce sera un compagnon du prophète, fait comme cet homme qui est assis là.

---

(1) Réc. égyp., 121.

Le fils de Ṣaddâd, apprenant la mort de son père, fait creuser un sépulcre où on le met avec une table d'or où sont écrits des vers. Dans la suite, deux hommes y pénètrent et emportent, avec la table, tout l'or et l'argent qu'ils peuvent prendre.

Burton, **8**, 136.—Basset, Journ. de la soc. asiat. ital., **5**, 9; Contes berbères, VII; Loqmân berbère, XXIII.—Kremer, Über d. südarab. Sage, 10, 19 et 138.—Nöldeke, Ac. de Vienne, Philos. hist., Sitzungsb., **140**, 7, 78. — Norden-Langlès, Voyage en Egypte, **3**, 260-261 et 292.— Rosenzweig, Joseph u. Suleicha, 195.

Cfr. Mille et un quart d'heures, Cab. des fées, **21**, 498. (Habicht, **12**, 208.) — J. des sçavans, **109**, 210.—Blanchet, Apologues et contes orientaux, 54-62. – Esprit des journaux, 26e année, **3**, 201-206.—Décade, **11**, 513-517. —* Fraser's mag., septembre 1813.—* Southey, Thalaba the destroyer, livre 1.— Laboulaye, Abdallah, 119 et suiv.

Cfr. nos 250 et 399.

(**365.**) — *Salomon et 'Âd.*

1. — L.—M.—Paris, 551, n° 3118, 3.—Alger, 550, n° 1919, 2.—Berlin, **20**, 10-11, nos 8966 et 8967.

3. — Traduction syriaque, Berlin, **23**, 816.

4. — Houwâra, 124-128.—* Siouffi, Etudes sur la religion des Soubbas, 152-156. (Journ. asiat. 1895, **2**, 407.)

Quand Ṣaddâd était encore berger dans sa jeunesse, trois sages lui demandent un jour d'aller chercher une boîte et un anneau dans une caverne pendant qu'ils prononcent des incantations. Il trouve ces objets mais les garde pour lui et ne rapporte que de l'argent aux sages, qui s'en vont déçus. (N° 19.)

Il frotte avec la matière contenue dans la boîte, l'œil de son chien, qui acquiert ainsi la faculté de découvrir les trésors cachés. Tournant l'anneau,

il fait apparaître sept monstres, auxquels il enjoint de lui bâtir un château immense, mesurant quarante jours de marche d'une tour cornière à l'autre ; il leur fait aussi apporter cinquante exemplaires de tout ce qui existe ici-bas.

Šaddâd se croit alors Dieu ; mais, défié par le diable, qui veut le convertir (?), il essaie de créer un homme avec de l'argile ; en vain, d'autant plus que les monstres se déclarent impuissants à l'aider.

L'ange de la mort lui laisse trois jours pour se convertir ; le diable lui conseille de se cacher dans le cadavre d'un animal, pour que l'odeur repousse l'ange de la mort ; mais le stratagème ne réussit pas. Après sa mort, les vents recouvrent son château de sable.

Salomon entend parler de ce château et convoque les oiseaux. Le hibou, en retard, (1) s'excuse et propose des énigmes dont il donne la solution (n° 207) : il y a plus de jours que de nuits, parce que la lune change certaines nuits en jours ; plus de vivants que de morts, car il y a des morts dont on parle encore ; plus de femmes que d'hommes, car plusieurs femmes ont fait, de leurs maris, de véritables femmes.

Sur le conseil des oiseaux, on en apporte un très vieux, qui indiquera où se trouve le château de Šaddâd. Salomon lui passe trois fois la main sur le dos et lui rend ainsi successivement les plumes, la vue et la force. La première fois l'oiseau s'est envolé et a laissé tomber une pierre, qui arrive à terre avant lui ; la seconde fois, elle arrive en même temps ; la troisième, après. C'est là qu'est le château. Le vent le déblaie et Salomon y erre toute une année, oubliant les siens et les laissant presque mourir de faim. Mais un ver se met alors à sa recherche et ronge son bâton, à la moitié duquel il finit par arriver. Salomon tombe et meurt.

Ne disposant pas des manuscrits cités plus haut, nous avons fait le résumé d'après le Houwâra. Une autre forme du conte se trouve dans * Jellinek, Beth ha-Midrasch, 5, 22 et suiv. et XI-XII et a été reproduite aux pages 82-87 du Midrasch Ruth Rabba de Wünsche. En voici le résumé :

Salomon est mis par Dieu au-dessus de toutes les créatures et il se

(1) *Oiseau en retard.* N° 153.—Cosquin, 1, 48.

transporte avec tout son monde d'orient en occident sur un immense tapis. Comme il s'en enorgueillit, le vent le fait tomber de son tapis et le ramène à la modestie.

Passant un jour au-dessus d'une vallée pleine de fourmis, il se fâche en entendant l'une d'elles enjoindre aux autres de se retirer dans leurs maisons pour que les armées de Salomon ne les détruisent pas. Mais elle n'a donné cet ordre que pour que la curiosité ne les détourne pas de leur devoir de louer Dieu. C'est ce qu'elle dit à Salomon quand il l'appelle; elle demande que le roi la prenne sur sa main pour recevoir ainsi l'honneur dû à celui qu'on interroge et se vante alors d'être plus grande que Salomon, puisque Dieu l'a envoyé pour qu'il la traite si honorablement. Salomon se fâchant, la fourmi l'humilie en lui rappelant son humble origine, une goutte mal odorante.

Une autre fois, il voit une construction d'or, où il ne peut pénétrer. On fait venir un aigle âgé de 700 ans, qui ne sait rien; puis son frère, qui a 900 ans et qui ne sait rien non plus; enfin, leur aîné, âgé de 1300 ans, qui se rappelle que son père lui a dit que l'entrée est à l'ouest. (N° 212.) Mais la poussière l'a recouverte. Salomon ordonne au vent d'écarter le sable. Inscriptions morales. L'une d'elles indique comment, seuls, un roi ou un prophète pourront entrer. Plus loin, on doit écarter un talisman qui a la forme d'un scorpion. (N° 154.) Maison souterraine, portes, inscriptions, etc. En touchant une statue, le roi déchaîne la fureur des démons; mais, en prononçant le nom ineffable de Dieu, il les force à se jeter dans l'Océan.

L'inscription de la statue, qui est en grec, est lue par un jeune homme que Dieu a envoyé dans ce but du désert et qui, en la voyant, reste une heure entière tout abasourdi. Elle dit : « Moi, Ṣaddâd, fils d'ʿÂd, j'ai été roi de milliers de provinces; j'ai chevauché des milliers de coursiers; j'ai eu sous moi des milliers de rois; j'ai tué des milliers de héros. Mais quand s'est approché de moi l'ange de la mort, j'ai été sans force contre lui. »

(388.) — *La mosquée de Theïloun.*

1. — Man. Pajot.—Paris, 624, n° 3655, 14 (?).—Y, **8**, The sultan Taylûn and the generous Fellah (?).

3. — Mille et un jours, éd. Pajot, 181.

Au tyran Theïloun succède son fils Mohammed, qui répare les injustices de son père. Passant en revue tous les fonctionnaires pour augmenter ou diminuer leurs traitements, selon les cas, il apprend qu'un vieillard est largement rétribué pour garder depuis quarante ans un coffre. On y trouve un livre que nul ne peut déchiffrer: mais un savant assure que c'est celui que Hassan a rapporté de la ville d'Aram aux colonnes et dont il se servait pour transmuter les métaux. On découvre Hassan dans une prison et, plein de reconnaissance pour la justice du calife, il lui offre de lui enseigner sa science. Le calife lui fait conter son histoire.

Fils unique d'un riche savant, son père le fait étudier, et, à vingt ans, le marie. Après dix ans de bonheur, il tombe dans la misère et vit d'aumônes dans la compagnie de dévôts. Un jour qu'il n'a rien reçu, un bédouin lui demande l'hospitalité. lui donne de l'or quand il s'aperçoit qu'il veut aller vendre une robe pour pouvoir l'héberger et finit par l'acheter comme compagnon de voyage au prix de 1500 dînârs.

Il quitte sa famille affligée et son maître le distrait en route en lui contant des histoires. (Nos 13 et 11 de Syntipas.)

Après six jours, ils trouvent dans une plaine au sol brillant une colonne au haut de laquelle est la statue de cuivre d'un jeune homme; à chacun de ses doigts, pend une clef de métal différent : celle des misères, celle des souffrances, celle de la mort, celle de la gloire et celle de la sagesse et du bonheur. L'arabe feignant de ne pouvoir atteindre le but, Hassan s'en charge. Il abat successivement la clef des misères et celle des souffrances, que son maître lui donne, puis celle de la gloire et celle de la sagesse, dont il s'empare; il ne lui laisse pas abattre celle de la mort.

Dès lors il devient la proie du malheur. Son maître laisse tomber une flèche qui le blesse au pied; puis il mange un fruit qui durcit aussitôt et lui obstrue la bouche : il n'en est débarrassé que par des insectes qui rongent le fruit en trois jours. Il boit ensuite à une source fraîche qui sort de l'enfer et qui le rend malade.

Les voyageurs arrivent à une montagne, où, tant par reconnaissance que par crainte, Hassan consent à monter pour y prier le matin; l'ombre que projette sa tête indique le lieu où se trouve, sous terre, un cercueil de marbre blanc renfermant le livre qui indique la route de la ville d'Aram aux colonnes, où se trouve le soufre rouge. Mais comme Hassan s'est endormi sur la montagne, il enfle, a peine à revenir et n'est guéri que par des incisions que pratique l'arabe et qui laissent écouler de l'eau.

Quatre jours après, ils arrivent à un fleuve de mercure, qu'ils traversent sur un pont de cristal étroit et glissant en se chaussant de souliers de laine. Dans un sombre vallon, il doit tuer un serpent pour lui prendre le cœur et la tête; il n'obéit que parce que son maître le menace et lui montre les ossements de ceux qui lui ont désobéi et qui ont péri.

Avec le cœur et la cervelle du serpent, auquel il ajoute des germes de vents, un rayon de la lune et du sang de phénix (n° 165), l'arabe fait un onguent dont Hassan lui enduit le dos et les épaules. Il lui pousse des ailes et il s'envole, emportant son serviteur, qui a saisi sa ceinture. Ils arrivent à Aram, ville que Cheddad fils d'Ad a bâtie pour rendre Dieu jaloux; mais la foudre l'a frappé et la ville magnifique est habitée maintenant par des enfants du paradis. Dans le splendide palais entouré de trois rivières, de vin, d'eau de rose et de miel, se trouve un coffret d'or sur un trône placé sous un pavillon. Il contient la poudre rouge, dont l'arabe s'empare. Quant à Hassan, il ne peut rien emporter des joyaux qu'il voit et il retourne en Egypte avec son maître.

Au Caire, il trouve sa maison dévastée par les voleurs. Sa mère est morte des mauvais traitements qu'elle a subis et sa femme a été tuée dans le désert en voulant se rendre chez son frère à Alexandrie.

Hassan reste avec l'arabe, qui passe sa vie dans la splendeur et fait de nombreuses libéralités; mais Hassan lui-même est malade et ne peut jouir de rien.

Un jour l'arabe meurt; Hassan enlève le livre et le soufre rouge et les cache dans son ancienne maison. Il annonce alors la mort de l'arabe, auquel on fait des funérailles magnifiques et dont on confisque les richesses.

Hassan, surpris par un voisin au moment où il fait de l'or, est mandé par Theïloun, qui, ne pouvant tirer de lui son secret, le jette en prison. Mais les clefs sont enfin mangées par la rouille et Mohammed délivre le captif. Avec son aide, il fait changer en or mille quintaux de plomb et emploie cet argent à bâtir en sept ans la plus magnifique mosquée du Caire.

Quant à Hassan, il guérit et reste l'ami du calife jusqu'à ce que la mort l'enlève quand il a cent ans.

Cfr. n° 212.

Réc. égypt., 28 et 30.—Liebrecht, Gervasius, 105 et 214-215.—Sur les trésors trouvés par Ahmad ibn Toûloûne, voir Roorda, Abul Abbasi Amedis Tulonidarum primi vita, 15. 30, 33, 66, 80 et 81: Norden-Langlès. Voy. en Egypte, 3, 306-308.

(389.) — *Le vannier.*

1. — Paris, 625, n° 3660.—Man. Pajot.
2. — Fl. Groff, Contes arabes, 61-72.
3. — Pajot, Mille et un jours, 31.

« Un malheureux, chargé de famille et secouru par un vieillard, entre à son service. Son maître l'emmene dans le désert, et après diverses opérations magiques, trouve la clef d'une ville mystérieuse, remplie de richesses auxquelles il est interdit de toucher sous peine de ne pouvoir revenir en arrière. (N° 7.) Le vieillard se borne à emporter un coffret rempli d'une terre jaune : c'est la kimia (la pierre philosophale). Il en cède une partie à son serviteur qui transmute en or le fer, l'airain et le plomb. Mais sa subite fortune excite la jalousie et il est jeté dans la prison d'où Haroun er Rachid le tire après plusieurs années. »

Basset, Rev. d. trad. pop., 3, 567, auquel nous empruntons le résumé ci-dessus et qui donne *loc. cit.* des détails sur la kimia.—Pajot ajoute des sentences de Sa'di et le conte n° 370 : est-ce d'après son manuscrit ?

Le conte est encadré dans le n° 433.

Cfr. n°s 6, 77 et 241.

17. — *'Alâ al dîne, préfet de Constantinople.* (1)

Voir N° 428.

(1) Il y a encore un autre conte portant le titre d''Alâ al dîne (Alaeddin.) Voir n° 441.

18. — *'Alâ al dîne aboû al sâmât.*

Nos 18, (144) et (271).

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 416.—β, **2**, 65.—γ, **2**, 42.—δ, **2**, 290.—ε, **7**, 40.

3. — Caussin, **9**, 171.—Weber (Bibl. arabe, **4**, n° 186.)—Habicht, **13**, 161.—Lane, **2**, 223.—Weil, **2**, 293.—Burton, **3**, 157.—Payne, **3**.—Henning, **6**, 80.—Hanley, 119.

— Contes arabes. Histoire merveilleuse d'Abou-Shamak et récits d'orient avec étude sur les conteurs arabes par Charles Simond... Paris Henri Gautier, directeur-gérant 55, quai des Grands Augustins, 55. N° 169. (Nouvelle bibliothèque populaire à 10 cents. 1889.) In-8. 32.

Le plus riche marchand du Caire, marié depuis quarante ans, n'a pas d'enfant. On lui indique une recette (1) et il lui naît un fils, qui est d'une

(1) *Conceptions extraordinaires.* Nos 59, 237, 274 et 348. — Maspéro, Contes égyp., 1882, 26 (Bédier, 417).—Tawney, **1**, 85, 355, 382, 577; **2**, 142. — Spitta, Gram., 472 (Green, Mod. ar. stor., 55-56).—Spitta, Contes, 101 (Green, 113).—Rochemonteix, Contes nubiens, 20 (Rev. d. trad. pop., **3**, 393).—Oestrup, Contes de Damas, 29 et 59.—Stumme, Tripoli, 93.—Marcel, Mohdy, **3**, 192.—Carra, Ab. des merveilles, 71.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 253.—Basset, Nouveaux contes berbères, 281, 306 et 307.—Junod, Chants et contes des Ba-Ronga, 170-171, 194 et 201-202.—Man. Berlin, **4**, 995-996.—Rosen, Tuti, **2**, 47 et 87.— Kunos, Turkish tales, 13 et 261.— Gött. gel. Anz., 1872, 1512 et 1513 (Radloff.) — Colona, Contes de la Bosnie, 36.—Westermann's Monatsh., **74**, 147.—Jülg, Mongol. Märchen, 208-209 et 216.—Maspero, Rev. pol. et litt., 1890, **2**, 541.—Mélusine, **8**, 215.—Puymaigre, Romanceiro, 243-244.—Grimm, 106, 107, 295, 312 et 342. — Liebrecht, Gervasius, 68-73.—Cosquin, **1**, 68-70 et 145; **2**, 164.— Clouston, **1**, 87.—Galtier, Rev. d. trad. pop., **14**, 65-71.— Rev. d. trad. pop., **11**, 278 et 281.— Gött. gel. Anz., 1867, 186 et 1872, 1211.—Heidel. Jahrbb., 1869, 119 et 128.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 75; **8**, 352 et **9**, 87.

grande beauté. Craignant pour lui le mauvais œil, il le fait élever dans une habitation souterraine (1), où il reçoit une bonne éducation. Il profite un jour d'une négligence du serviteur pour en sortir; il se montre à des dames invitées par sa mère et fait représenter à son père qu'il doit le faire connaître comme étant son fils s'il ne veut qu'on confisque un jour ses biens comme étant mort sans héritiers. Le père le prend avec lui et manque d'être privé de son rang de chef des marchands à cause des soupçons que fait naître la présence de ce beau jouvenceau; mais tout s'explique et le père donne une double fête à ses collègues et à leur jeunesse. Un vieillard, Mahmoûd, prenant plaisir à le voir, amène par la promesse de dons les jeunes convives d''Alâ al dîne à lui conseiller de voyager, ce à quoi ils le décident en se moquant de lui : Mahmoûd espère trouver ainsi l'occasion de le faire tomber en son pouvoir.

'Alâ al dîne obtient de son père la permission de se rendre à Bagdad (n° 269 ; il reçoit de l'argent et des marchandises, est confié à la direction d'un entrepreneur de transports, Kamâl al dîne, et se joint à la caravane de Mahmoûd. Invité trois fois par lui et ayant deux fois refusé sur le conseil de son guide, il accepte enfin, s'aperçoit du but de son hôte, le repousse et se sépare de la caravane. N'écoutant pas Kamâl al dîne, il veut à toute force camper dans une vallée dangereuse au lieu de se hâter un peu pour entrer à Bagdad. Des bédouins attaquent la caravane affaiblie par la séparation d'avec Mahmoûd. Alâ al dîne, caché dans un coin, échappe au massacre; il fait le mort, mais un bédouin, lui voyant donner encore signe de vie, veut le frapper; par un miracle dû au saint 'Abd al Qâdir al gîlâni, dont il avait honoré la tombe avant son départ et qu'il invoque maintenant, le bédouin frappe deux morts au lieu de lui. Il fuit encore vers une citerne où, tout aussi miraculeusement, un scorpion pique celui qui veut le frapper. Les bédouins partent et 'Alâ al dîne, dépouillé de tout, est recueilli par

(1) N° 150. — N° 57 de Syntipas. — Bibl. arabe, **3**, n° 76, 16. — Stumme, Tunis, **2**, 57-58. — Oestrup, Contes de Damas, 11 et 49. — Artin Pacha, Contes pop., de la vallée du Nil, 201-202. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 667. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 39-47. — Journ. asiat., 1874, **2**, 278-279 (Radloff.) — Babrius-Crusius, 124-126 et 198. — Esope-Halm, 171-172. — Robert, **2**, 150. — Fleckeisen, Jahrbb., **21**, 303. — Pentamerone, trad. Liebrecht, **1**, 294 et Grimm, 321. — Grimm, 313. — Cfr. n° 206.

Mahmoûd; trop bien reçu par lui, il le quitte avec indignation et se retire dans une mosquée. Là il rencontre le chef des marchands que son neveu supplie de lui rendre sa fille Zobéide, qu'il a répudiée trois fois parce qu'elle se montre indifférente à son égard. Le chef cède à ses prières et, voulant se mettre en règle avec la loi, offre à Alâ al dîne d'épouser sa fille pour la répudier le lendemain; il recevra pour cela de riches présents, mais doit promettre une dot considérable, ce qui le forcera à tenir sa parole. (1)

Le neveu, voulant empêcher les nouveaux époux de se rapprocher, charge une vieille de faire croire à chacun d'eux que l'autre est lépreux. Mais Zobéide reconnaît à la pureté de la voix d''Alâ al dîne quand il lit un chapitre du coran qu'il a été calomnié. Lui aussi, entendant chanter sa femme, découvre la ruse et le but du neveu est manqué.

Les nouveaux époux conviennent de ne pas se séparer. Cité en justice, 'Alâ al dîne corrompt le juge et obtient un délai de dix jours pour payer la dot. Le soir, quatre derviches (c'est le calife Hâroûne, avec trois courtisans déguisés comme lui) sont attirés par le chant de Zobéide et demandent à être introduits. (N° 148) L'un d'eux promet de procurer la dot et laisse cent pièces d'or en s'en allant. Ils reviennent plusieurs jours et agissent de même. Enfin, Hâroûne envoie une caravane, prétenduement de la part du père d''Alâ al dîne, avec des richesses qui lui permettent de payer la dot. (Nos 22 et 250.) Il garde donc sa femme et le neveu meurt de chagrin. Il

---

(1) Nos 6, 18, 144 et 369.— N° 115 de Syntipas. — Behrnauer, Vierzig Veziere, 376.— Rev. d. trad. pop, **6**, 256.—Artin Pacha, Contes, 124-130. —* Bahar Dan., **3**, 284.— Malcolm, Sketches, 1888, **2**, 50-56.

— Le Sage et Dorneval. Arlequin Hulla, ou la femme répudiée. 1716. (Œuvres choisies de Le Sage, **12**, 1783, **12**, 371-412.).—Mercure de France, an XIV, **22**, 84-85.

— Dominique et Romagnesi. Arlequin Hulla. 1728.— Annales dram., **1**, 345-346.— Lettres sérieuses et badines, **5**. 588-589.— Mercure de France, an XIV, **22**, 85-86.

— Voisenon ? -- Journ. encyclop., 1782, **3**, 265.

— Murville. Le Hulla de Samarcande ou le divorce tartare. Comédie en cinq actes et en vers. 1793.— Ann. dram., **5**, 21-22.—Esprit d. journ., 1793, **10**, 322-325.

— Anonyme. Le Hulla, en 3 actes.— Ann. dram, **5**, 22.— Esprit d. journ., 1793, **10**, 323.

— Lachabeaussière et Etienne. Gulistan, hulla de Samarcande. (Musique

apprend alors que Hâroûne est intervenu : en un si court délai, son père n'aurait pu être informé ni, surtout, lui envoyer l'argent à temps.

Hâroûne, lui continuant sa faveur, le nomme chef des marchands à la place de son beau-père, en fait un de ses convives, et lui donne même l'emploi du chef du conseil des 60, qui vient de mourir sans héritiers, ainsi que sa succession.

Notre héros se fait alors adopter par le chef de la garde, Ahmad al danaf. Mais Zobéide meurt subitement; rien ne peut consoler son mari; en vain le calife lui envoie-t-il sa favorite, Qoût al qouloûb : il la lui renvoie. Finalement le calife le décide à acheter une belle esclave, Yâsmîne, qu'il affranchit et épouse.

Mais il l'a achetée en haussant contre le lieutenant de police Hâlid, qui la destinait à son fils, aussi laid que peu intelligent. Sa mère le voyant mourir d'amour pour Yâsmîne, gagne à sa cause Ahmad Qamâqim, voleur habile employé dans la police, condamné alors à mort pour un crime, mais gracié par le calife, qui lui inflge un emprisonnement perpétuel. La mère d'Ahmad obtient de la femme de Hâlid qu'elle demande sa grâce à son mari. Rétabli dans son poste, il s'emploie à procurer Yâsmîne au fils de Hâlid.

Dans ce but, il pénètre chez Hâroûne, qui est auprès de l'une de ses femmes et enlève son manteau, son rosaire, le sceau de l'État et un chandelier en endormant les grands (n° 13); pénétrant chez 'Alâ al dîne,

---

de Daleyrac.).— Ann. dram , **4**, 253-255.— Abeille, **5**, 276-278.— Archives littéraires, **8**, XXIX-XXX.— Décade, an XIV, **1**, 113-118. — Mag. encycl., 1805, **6**, 202-203.— Mercure de France, an XIV, **22**, 86-87.— Esprit des journaux, 1805, **10**, 267-272.

— Dénouville. Le Houllah.— Esprit des journ., 1810, **6**, 277-278.

— Der vergnügte Hulla, oder das verstossene Ehe-Weib ingleichen die wiedergefundene Liebste und Tochter. Lustspiel. Aus d. Frantzös. Franckf. u. Leipzig. 1748.

— Gotter, Das Tatarische Gesetz.— Esprit d. journ., 1779, **1**, 315.

C'est une imitation de Carlo Gozzi (I pitocchi fortunati). Voir Royer, Le théâtre fiabesque de C. Gozzi, 29.

— Hauch. Bajazet. (Elberling, 18)

De toutes ces imitations, c'est celle de Lachabeaussière qui suit le plus le n° 144.

il cache les objets dérobés sous un marbre de sa chambre et ne garde que le chandelier.

Hâroûne, s'apercevant le matin du vol, se revêt d'habillements rouges pour montrer sa colère ([1]) et veut faire mettre à mort le lieutenant de police. Celui-ci met en cause Qamâqim, qui saisit l'occasion : le vol n'ayant pu être commis que par un grand, il perquisitionne chez tous les hauts fonctionnaires et retrouve les objets chez 'Alâ al dîne, en brisant le marbre comme par mégarde. Profitant du désordre que cause l'arrestation d''Alâ al dîne et de la mise sous scellés de ses biens, il enlève Yâsmîne et la mène au fils de Hâlid; mais elle menace de se tuer; aussitôt la mère la condamne à un service humiliant dans la cuisine. (N°s 12 et 375.)

'Alâ al dîne est condamné à mort; mais son ami Danaf, averti à temps par Hasane Sawmâne, lui substitue au moment fatal un condamné à mort qui lui ressemble. Il le mène ensuite à Alexandrie, où, avec les dépouilles de deux juifs, il lui achète un petit commerce. Quant au calife, il va voir le criminel exécuté et reconnaît, à un tatouage, que c'est un chiite et non pas 'Alâ al dîne.

Peu après, Yâsmîne donne le jour à un fils, qu'elle appelle Aslâne. Pénétrant un jour par hasard auprès du lieutenant de police, il lui plaît et est dorénavant traité par lui comme un fils, ce pour quoi il passe d'ailleurs aux yeux de tous. Devenu parfait chevalier à l'âge de dix-huit ans, il se lie avec Qamâqim. Celui-ci, quand il boit, a l'habitude de prendre le chandelier; Aslâne le lui demande; il le lui refuse, mais, ivre, lui raconte toute son histoire. D'autre part, rencontré par Danaf, qui est frappé de sa ressemblance avec 'Alâ al dîne, il apprend de lui qui il est, ce que Yâsmîne lui confirme.

Voulant venger son père, il se fait, sur le conseil de Danaf, emmener à une revue dans l'espoir d'attirer l'attention de Hâroûne. Un hérétique avait projeté de tuer le calife en lançant sur lui une balle du jeu de mail; Aslâne détourne le coup et rejette la boule sur le meurtrier, qui confesse son crime. Au calife reconnaissant, Aslâne demande justice pour son père.

([1]) *Vêtement rouge.* N° 176.– Cardonne, Mélanges, **1**, 113.—Man. Berlin, **20**, 328, 1. — Tamazratt, 52. — Cfr. Grimm, 21. — Pour indiquer le deuil, n° 274.

On saisit Qamâqim, qui est porteur du chandelier; Yâsmîne est remise en liberté, les scellés des biens d''Alâ al dîne sont levés et Danaf, qui apprend au calife qu''Alâ al dîne vit encore, est envoyé à Alexandrie pour le chercher.

'Alâ al dîne avait un jour trouvé dans sa boutique une pierre précieuse à cinq faces et revêtue de caractères magiques. (N° 276.) Un marchand franc la lui achète à haut prix et l'emmène dans son navire, sous prétexte de le payer. Mais il l'enlève, prend en route un navire musulman et arrive à Gênes. Là, le roi du pays fait mettre à mort tous les captifs qui avouent venir d'Alexandrie. Quand arrive le tour d''Alâ al dîne, qui fait la même déclaration, une religieuse le réclame pour le service de l'église. Chargé de besognes écrasantes, il obtient d'elle un bâton surmonté d'une croix qui lui permet de requérir qui il veut pour l'aider.

Ainsi se passent dix-sept ans. La religieuse lui ayant dit un jour de s'éloigner, parce que la princesse doit visiter l'église, il se cache, la voit et reconnaît dans sa compagne Zobéide et se fait reconnaître d'elle. La princesse, Housn Miryam, lui apprend alors que le sort l'a destinée à devenir sa femme et que tout ce qui s'est passé est l'œuvre du destin. C'est elle qui a fait enlever Zobéide par un génie pendant qu'un autre prenait sa forme; c'est elle qui a mis le joyau chez lui, qui a envoyé le capitaine, désireux de l'épouser, le prendre; qui l'a fait sauver par la religieuse. Convertie à l'islamisme, parce qu'elle a vu le nom de Mahomet dans le pentateuque, l'évangile, le psautier et le coran, elle a reçu le talisman de sa grand mère. Celle-ci, à son lit de mort, prédit, grâce à la géomancie (n° 28) au roi, son fils, qu'un Alexandrin le tuera : c'est pour ce motif qu'il arrête tous les navires musulmans et qu'il fait périr les gens qui viennent d'Alexandrie. Elle même a appris alors par la géomancie qu'elle doit épouser 'Alâ al dîne.

La princesse se rend ensuite auprès de son père et l'endort. 'Alâ al dîne le lie, l'éveille, l'engage à se convertir et, ne pouvant l'y décider, le tue, laissant une lettre où il raconte ce qui s'est passé.

Grâce à la gravure d'une des faces du talisman, représentant un sofa, 'Alâ al dîne et Zobéide sont transportés dans une vallée. Grâce aux autres faces, on obtient une tente, de l'eau et des arbres, une table chargée de mets et, enfin, quand accourt le frère de la princesse pour venger son père, un guerrier qui met tout le monde en fuite : car 'Alâ al dîne a avoué ne pas être grand preux.

Arrivée à Alexandrie, où on trouve Danaf. Voyage au Caire, d'où l'on emmène les parents d''Alâ al dîne. A Bagdad, 'Alâ al dîne coupe lui-même la tête à Qamâqim. Il épouse Housn. Nomination d'Aslâne au poste de chef du haut conseil des soixante. Tous vivent heureux.

Cfr. nos 121 et 216.

Burton, **8**, 82 et 135.— Oestrup, 50, 94, 96, 127, 128, 133, 151 et 153.— Réc. égypt., 28-29.—Edinb. Rev., **164**, 190.—Mercure, **32**, 19-22 (un résumé du conte).—Reinaud, Monum. Blacas, **2**, 166-167.—Oestrup, Contes de Damas, 11.— Laboulaye, Abdallah, 50-57.

(**144**.) — *Couloufe et Dilara.* (1)

3. — Mille et un jours, Lille, **1**, 216 et **2**, 7.—Rapilly, **1**, 156.— Loiseleur, 48.

Un vieux marchand très riche obtient enfin un fils en suivant les prescriptions d'un médecin indien : il le fait instruire dans toutes les sciences, ainsi que dans les arts corporels. A sa mort, son fils se ruine en prodigalités et est abandonné de ses amis. (N° 22.) Il se met au service du roi des Keraïtes, se distingue à la guerre et se lie avec le prince Mirgehan, qui hérite bientôt du trône de son père.

Un jour une vieille (n° 189), sous prétexte de lui vendre une esclave, le mène habillé en femme dans un palais où il s'éprend de Dilara, qui avait désiré faire sa connaissance. Le roi veut l'accompagner et joue pour cela le rôle d'esclave. Comme la veille Couloufe avait dit à Dilara qu'elle est plus belle que la favorite du roi, elle le taquine au sujet de cette femme ; le roi, jaloux, exile Couloufe, qui se rend à Samarcande.

(1) Le Koulouf de Pixerécourt est une variante du Dormeur éveillé. Voir n° 155.

Là, sa science lui vaut un petit emploi à la mosquée. Un riche marchand vient l'y chercher afin qu'il épouse la femme que son fils Taher a répudiée et qu'il la répudie le lendemain moyennant salaire pour que son fils puisse la reprendre.

Couloufe accepte et reconnaît Dilara, que son père, lors d'une ambassade à Samarcande, avait fiancée à Taher. D'accord avec elle, il refuse de la répudier bien que le juge le fasse battre. Le lendemain, il se dit fils du riche marchand Massaoud de Cogende et promet une forte dot. On envoie à Cogende pour vérifier ses dires et on attend la réponse dans quinze jours.

Couloufe, voulant profiter du délai pour fuir, demande à mener sa femme dans une autre maison, ce qui lui est accordé quand, à la grande surprise de Taher, elle se prononce contre lui. Mais on surveille la maison pour empêcher toute évasion.

L'histoire des amoureux s'étant répandue en ville, un officier du roi vient les voir et semble s'intéresser à eux. Le dernier jour du délai arrivent quarante chameaux avec la dot et une lettre de Massaoud, confirmant tout ce que Couloufe a dit. Celui-ci craint que le fils de Massaoud ne soit réellement en ville et qu'il n'y ait là qu'un malentendu. Mais, avant qu'il ait pu se sauver, le roi le mande et il reconnaît en lui son visiteur : touché de son sort, le roi a fait préparer la dot qu'on a amenée et a donné au courrier du marchand les ordres nécessaires pour que la fraude ne soit pas découverte. Dès lors Couloufe et Dilara restent à la cour du roi.

Loiseleur, M. n., XXIV.

Le négociant de Bagdad.

2. — Humbert, Arab. analecta, 89-126 et (195.)

3. — * Aventures d'un négociant de Baghdad ; conte oriental par Pihan. Paris (imp. Prève.) 1853. In-8. 1 feuille.

— * Aventures... oriental ; par Michel Sabbagh, de Saint-Jean d'Acre. Traduit de l'arabe en français, par A. P. Pihan... Paris (imp.

Pommeret) chez Just Rouvier. 1855. In-8. 2 feuilles. (Extrait de la Rev. de l'Orient, 1855, juin-août.)

— Pihan, Choix de fables, 98-145.

4. — Oestrup, Contes de Damas, 49-57 (Rev. d. trad. pop., **12**, 413-414 et 506.)

Un riche négociant de Damas donne un double repas à ses amis et à leurs fils; ceux-ci parlent tant de pays étrangers au fils du négociant, Hasane, qu'il se met en tête de voyager aussi; à force de supplications, il obtient la permission d'aller deux mois à Bagdad.

Chargé de riches marchandises, il y arrive et est bien reçu par un négociant très opulent, qui sait même faire de l'or et de l'argent et qui lui donne sa fille en mariage. Il attribue sa fortune à ses efforts et ne reconnaît jamais qu'il la doit à Dieu. (1)

Hasane obtient de son beau-père la permission d'aller voir ses parents; son père étant mort, il le remplace.

Pendant ce temps, le négociant perd sa fortune: ses maisons s'écroulent et ses correspondants se ruinent ou le trompent. Quand il veut retirer ses richesses des décombres, des flammes l'en empêchent. Il se rend alors à Damas. Son gendre, qui le reconnaît parmi les hôtes, le repousse pour ne pas être enveloppé dans la malédiction dont Dieu l'a frappé. Mais sa fille l'accueille et son gendre lui impose alors de se rendre à la campagne, d'y planter un rameau déssèché et de l'arroser tous les jours en demandant pardon à Dieu : quand il reverdira, il sera rentré en grâce. (2)

(1) Cfr. Bibliog. arabe, **4**, n° 341, 3.

(2) *Reverdir ou porter des fleurs, des fruits.* Qazwini, **1**, 270-271 et **2**, 32. — Tabari, **1**, 302 —Tamazratt, 48.—Trumelet, Saints de l'Islam, 7 et 48.— Winer, Bibl. Realw., 3e édit., **1**, 3-4.— Knobel, Numeri, etc., 1861, 90-91. — Migne, Dict. des apocryphes, **1**, 1054 et 1067-1068.— Liebrecht, Gervasius, 22 et 112.— Rhode, Der griech. Roman, 194-195.— Grimm, 254.— Rev. d. trad. pop., **9**, 504; **13**, 505 et 593; **15**, 61.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 328 et **10**, 196.—Nouv. arch. historiques, **5**, 155-156.—Bibliog. arabe, **2**, nos 148, 36.

Il reverdit trois ans après. Pardonné, le marchand recouvre ses richesses, que les flammes ne l'empêchent plus de reprendre.

Telle est l'origine du pêcher *Zahri.*

La ressemblance du commencement de ce conte avec celui d''Alâ al dîne aboû al Sâmât est encore plus frappante dans le conte de Damas.

(**271.**) — *Noûr al dîne et Miryam la faiseuse de ceintures.* (1)

1. — Man. égyptiens.—Paris, 620, n° 3624, 2.—Berlin, **20**, 151, n° 9187.
2. — α, **2**, 405.— β, **4**, 103.— γ, **4**, 157.— δ, **4**, 386.— ε, **10**, 204.
— * Le Caire, 1297. In-8. (Rev. d. trad. pop., **11**, 176.)
3. — Hammer, **2**, 319.— Burton, **7**, 1.—Payne, **8**.—Henning, **15**, 5.

Noûr al dîne, fils d'un très riche marchand du Caire qui aime les voyages, s'amuse un jour avec ses amis dans un jardin magnifique. Se laissant entraîner pour la première fois à boire et charmer par une jeune chanteuse, il rentre ivre et frappe son père (nos 155 et 175), qui jure de répudier sa femme s'il ne coupe à son fils la main droite.

Sa mère l'ayant pourvu d'argent et s'étant lui-même emparé de 1000 dînârs, il se réfugie à Alexandrie chez un ami de son père, auquel il laisse son argent en dépôt. On vend un jour une belle esclave, Miryam, qui a le droit de ratifier la vente (nos 28, 211 et 269); elle rebute plusieurs acheteurs qui lui déplaisent, tels un vieillard décrépit, un bossu, etc., et fait si bien que Noûr al dîne, qui lui agrée, l'achète pour 1000 dînârs. Les amoureux vivent d'abord de l'argent prêté par l'ami ; puis Miryam fait une ceinture, qu''Alâ al dîne vend pour dix dînârs. Cela dure un an.

(1) Ce nom se retrouve encore Man. Berlin, **20**, 115, 65b et 135, 38b.

Bien qu'averti par Miryam d'avoir à se défier d'un certain vieillard borgne et boiteux qu'elle a rencontré, Noûr al dîne consent à lui vendre un magnifique fichu qu'elle lui a fait; car les assistants, qui entendent les hausses du vieillard, l'y poussent. Invité par son acheteur à souper avec lui, il s'enivre et, excité encore une fois par les convives, il vend Miryam pour 1000 dînârs. (N° 28.)

Or ce vieillard est le vizir du roi chrétien dont Miryam est la fille. Elle avait été enlevée par des corsaires quand elle se rendait en pélerinage à un monastère (n° 13) en suite d'un vœu fait à cause de maladie; vendue à un persan, qu'elle soigne avec dévouement pendant une maladie, elle a obtenu de lui le droit de n'être adjugée qu'à celui qui lui plairait.

Le vizir avait longtemps cherché Miryam et, maintenant, il l'emmène. Noûr al dîne s'embarque à sa recherche et ils arrivent ensemble à Constantinople. La princesse avouant qu'elle a eu des aventures fâcheuses, le roi décide d'effacer sa faute en mettant cent musulmans à mort. Au moment où Noûr al dîne va périr comme ses compagnons, une vieille le réclame, parce que le roi avait fait vœu de donner cinq musulmans pour le service de l'église si Dieu lui rendait sa fille. (1)

Pendant un an il sert l'église. La vieille lui donne alors un congé d'un jour et lui dit de remettre ses anciens habits, parce que Miryam doit venir avec quatre cents suivantes. Quand Noûr al dîne l'interpelle, les suivantes veulent le tuer; mais, inspiré par Miryam, il feint la folie. La princesse, qui lui a d'abord fait des reproches, se réconcilie avec lui et ils conviennent qu'il se rendra la nuit prochaine au bord de la mer.

Il y trouve un vaisseau dont le capitaine tue tous les matelots, parce que, recevant l'ordre de partir, ils disent que, du palais, on leur a donné d'autres instructions. Ce capitaine, c'est Miryam, qui, après avoir tué et écorché le capitaine, s'était déguisée au moyen de sa barbe et qui, maintenant, conduit son amant à Alexandrie.

Noûr al dîne y débarque seul en quête de vêtements à la mode d'Egypte pour Miryam. Mais elle est reprise et ramenée à Constantinople par un navire que le roi envoie quand il comprend ce qui s'est passé. Il veut tuer sa fille; il finit pourtant par la donner en mariage au vizir, à condition qu'il la garde dans un palais à l'abri des entreprises des musulmans.

---

(1) Cfr. Damîri, **1**, 217, *in fine.*

Noûr al dîne se rembarque aussi et est pris par des corsaires, auxquels le roi a ordonné une guerre sans merci. Amené au roi, il est remis au vizir, qui a fait le vœu d'inaugurer son palais en tuant trois musulmans. En attendant d'en avoir deux autres encore, il enferme son prisonnier dans une écurie où sont deux chevaux extraordinaires : l'un a une tache à l'œil, que le vizir est chargé de faire disparaître; l'autre lui a été également remis, parce que son compagnon ne sait s'en passer.

Noûr al dîne, préférant mourir, compose un remède dont l'effet sur le cheval excitera la fureur du vizir; mais Dieu guérit l'animal et Noûr al dîne est affranchi et mis à la tête des écuries. La fille du vizir l'ayant aperçu, admire sa beauté et en parle à sa belle-mère, qui est Miryam. Celle-ci se met d'accord avec Noûr al dîne, qui, la nuit, se rend hors ville avec les deux chevaux. Miryam, de son côté, fait meilleur accueil à son époux, l'invite à souper et lui présente un verre contenant une poudre soporifique. (N° 30.)

Elle peut alors aller rejoindre Noûr al dîne. Mais il s'était endormi (n° 28) tenant la bride des chevaux et un noir, envoyé par un roi désireux depuis longtemps de s'emparer de ces animaux, les lui enlève en coupant la bride. Miryam le prend pour son ami et se met en selle; mais, reconnaissant son erreur, elle tue l'esclave et va retrouver Noûr al dîne.

Survient une armée qui poursuit les fugitifs. Noûr al dîne ne montrant pas grand courage, la princesse attaque tour à tour ses trois frères et les tue. Le roi s'enfuit et écrit au calife Hâroûne de lui rendre sa fille; il promet de grandes récompenses à l'ambassadeur s'il réussit.

Arrivés à Damas et contant ouvertement leur histoire, les fugitifs sont pris et conduits à Bagdad. Miryam, en sa qualité de musulmane, obtient la protection de Hâroûne et coupe la tête à l'ambassadeur. On marie alors les fugitifs, qui, après un séjour à la cour, vont au Caire retrouver les parents de Noûr al dîne.

Burton, **8**, 82.—Oestrup, 50, 94-97, 100, 133, 143 et 153.—Réc. égypt., 8, 10 et 29.—Goldziher, Abhandd., **2**, XLVI.

Karl der grosse und seine Tochter Emma in Tausend und eine Nacht. Von Prof. Dr. Bacher. Dans Zeit. d. deut. morg. Ges., **34**, 610-616.—Cfr. Rev. pol. et litt., 1881, **2**, 96; H. Varnhagen, dans Archiv f. Litteraturg., **15**, 1-20, spécialement 6-8, et 449-451; * Lammens, Al-Machriq, **1**, 744-745.

19. — *Aladdin ou la lampe merveilleuse.*

Nos 19 et 20.

1. — C.—D.

2. — Notice sur quelques manuscrits des Mille et une Nuits et la traduction de Galland, par M. H. Zotenberg. (Notices et extraits, **28**, 1, 233-316 et 317-320. Ou dans le tirage à part, Histoire d'Alâ al-dîn, 1-82 et 83-86 du texte arabe.)

Cfr. Bibliog. arabe, **4**, n° 19 H.— Academy, **31**, 58, 60-61, 94 et **32**, 53 et 390.—Elberling-Alad., 10 et suiv.

3. — Galland, **9**, 238 et **10**, 1.—Caussin, **5**, 377 et **6**, 1.—Destains, **4**, 317. — Gauttier, **4**, 207 et **7**, 380. — Habicht, **7**, 114, **8**, 3 et **13**, 305. — Loiseleur, 479.— Scott, **4**, 284 et **5**, 1.—Weil, **3**, 67.— Burton, **10**, 33 (d'après Zotenberg). — Payne, **13** (d'après Zotenberg; cfr. Athenæum, 1892, **2**, 96 et 130). — Henning, **20**, 5 (d'après Zotenberg.)— * Oestrup, Arabiske Sange og Eventyr. 1889, 74-175 et dans l'édition Thisted (*Biblioy. ar.*, **4**, n° 182 A), **4**, 191-263; cfr. Elberling-Alad., 13-17 (d'après Zotenberg).

— Traduction géorgienne. (Orient. Bibliog., **4**, 41, n° 915.)

— Traduction ourdoue. (G. de Tassy, Histoire, **2**, 507.)

— Traduction malaie : A. F. van de Wall. Hikâjat Aladdin. Batavia. 1292 et 1296. In-4. (Burton, **8**, 238 dit qu'il y a une édition de 1869, dont il appelle l'auteur Van der Lawan.)

— Traduction berbère (zouaoua) dans * Mouliéras, Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie, 1893, 381-420. (D'après Galland ?). Cfr. Basset, Journ. asiat., 1885, **1**, 354.

La traduction de Galland a souvent été éditée à part, soit en français, soit en différentes autres langues, à savoir :

— * Aladin, ou la lampe merveilleuse. Tr. nouvellement de l'arabe. Paris (imp. Lottin de St Germain) Veuve Demoraine et Boucquin, rue du Petit-Pont, n° 18. 1826. In-18. 3 feuilles ; 1 planche.

— * Aladin, ou la lampe merveilleuse, traduit de l'arabe par Galland. Edition complète. Paris (imp. Pommeret) chez Lebailly, quai des Augustins, 27. 1851. In-18. 3 f.

— * Aladin... Galland. Paris... Lebailly, rue Cardinale, 6. 1854. In-18. 3 f. (Bibliothèque sentimentale, etc.)
— * Aladin... Galland. Edition complète. Paris... 1855. In-18. 3 f.
— * Aladin... Paris (imp. Pommeret et Moreau)... 1858. In-18. 108; fig. (Bibl. sentim.)
— * Aladin... Paris (imp. Gaittet.)... 1862. In-18. 107. (Bibl. récréative.)
— * Aladdin... Paris (imp. Parent)... 1867. In-18. 107. (Bibl. sentim.)
— * Aladdin... Paris (imp. Loignon et Cie à Clichy) 1867. In-18. 107; fig.
— * Aladdin... 1869. In-18. 108; fig. (Bibl. sentim.)
— * Aladdin... 1869. In-18. 107; vign.
— * Aladdin... Paris (imp. Loignon, P. Dupont et Cie à Clichy)... 1870. In-18. 108; vign. (Bibl. sentim.)
— * Aladdin... Paris (imp. P. Dupont)... 1881. In-18. 107; vign.
— * Aladdin... 1883. 107; vign.
— * Aladin, ou la Lampe merveilleuse, conte tiré des *Mille et une nuits.* Paris (imp. Lahure) Hachette. 1853. In-16. 6 1/2 feuilles. (Bibl. des chemins de fer.)
— * Aladin ou la Lampe merveilleuse. Paris (imp. Walder) librairie Renault et Cie 1859. In-18. 108.
— * Aladin... Paris (imp. Noblet.)... 1865. In-18. 108.
— * Histoire d'Aladin, ou la Lampe merveilleuse. Avignon, imp. et librairie Offray aîné. 1859. In-32. 85.
— * Aladin, ou la Lampe merveilleuse, extrait des Mille et une nuits. Paris (imp. et libr. Moronval, frères) libr. Bernardin Béchet. 1865. In-18. 108.
— Bibliog. arabe, **4**, n° 75 B.

— * Histoire d'Aladin, ou la Lampe merveilleuse, conte arabe traduit spécialement pour la jeunesse; augmenté de moralités. Paris (imp. Réné) chez Letaille et tous les libraires. 1839. In-18. 3 1/2 feuilles; sept gravures découpées et un frontispice. (Bibl. du jeune âge.)
— * Histoire.. conte arabe... et augmenté de moralités et orné de nombreuses figures découpées. Paris (imp. Réné) Gautier frères. 1842. In-18. 3 1/2 f.
— * Histoire... arabe revu spécialement pour les enfans, augmenté de moralités. Paris (imp. Schneider) chez Bédelet, rue des Grands-Augustins. 20. 1847. 3 1/2 f.: 1 lithog. (fig. noires ou coloriées.)

— * Les mille et une nuits. Contes choisis. Aladin. – Ali-Baba.—Ali Cogia. Revus pour les enfants. Paris (imp. Schneider) Bédelet... 1850. Gr. in-16. 4 1/2 f.; 12 vign.

— * Ant. Galland. Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse. Conte arabe traduit. Edition soigneusement épurée par un abbé français. Münster, Theissing'sche Buchhandlung. 1855. In-32. 184.
3e édition. 1872 (?)

— * Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse. Conte arabe traduit par Galland. Edition soigneusement épurée par un abbé français Mit einem Wörterbuche. Herausgegeben von J. H. Lohmann. Quedlinburg, Basse. 1862. In-18. 135.—Cfr. Elberling-Alad., 33.
Nouvelle édition en 1883 ?

— * Histoire d'Aladdin par Ant. Galland. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch herausgegeben von E. Schmid. Bielefeld u. Leipzig, Velhagen u. Klasing. 1893. In-8. 184.—Cfr. Elberling-Alad., 33.

— * Aladdin, ou la Lampe merveilleuse. Conte adapté des Mille et une nuits. Paris (imp. Brodard à Coulommiers) Hachette et Cie. 1891. In-12. 71; grav. (Bibl. des écoles et des familles.)

— * Editions de Troyes. Voir Rev. d. trad. pop., **9**, 373.

— * La lampara maravillosa ó sea historia de Aladino; cuento oriental. Traducido del francés. Barcelona, lib. de Verdaguer y V. de Mayol. 1841. In-8.

— * Aladin ó la Lámpara maravillosa... Cuento árabe, traducido del frances por D. P. C. Madrid, imp. de Sanchiz, lib. de Cuesta. 1842. In-8.

— * Historia de Aladino, ó la lámpara maravillosa. Madrid, imp. de M. Minuesa, desp. de Marés, plazuela de la Cebada, núm. 96. 1854. In-4. 32.

— * Fieweger, Jul. Aladdin und die Wunderlampe. In stenograph. Schrift herausgegeben. Breslau, Aderholz' Buchh. 1882. In-8. 48.

— * Kletke, Märchensaal, **3**.

— Geschiedenis van Aladdyn of de wonderbare Lamp. Een verhaal uit de Duizend en een nacht. Prijs 25 centiemen. Gent Drukkerij Snoeck-Ducaju en zoon, Veldstraat. S. d. In-12. 48.

— * Aladdin eller den förtrollade Lampan. Stockholm, Alb. Bonnier. 1872. In-4. 6 pl. col.—Cfr. Elberling-Alad., 31-32.

— * Aladin, eller den underbara Lampan. En saga för de små. Malmö, Cronholmska bokh. 1876. In-8. 6 pl.

— * Sagan om Aladdin och Underlampen. Öfversatt af Fridolf Iveson. Alingsås. Tryckt hos J. D. Michelsens enka. 1878. In-12. 105 et (1).

— * Fortällinger og Eventyr. VI. Aladdin, eller : den forunderlige Lampe .. Kjöbenhavn. Jul. Strandbergs Forlag... (1866.).— Cfr. Elberling-Alad., 28-29.

— * Aladdin og den vidunderlige Lampe. Kjöbenhavn. Forlagt af C. G. Iversens Boghandel. 1873.—Cfr. Elberling-Alad., 29-31.

— * Aladdin eller den forunderlige Lampe, et österlandsk Aeventyr. Köbenhavn, Alfred Jacobsens Forlag. 1898. In-8. 92; 13 vign.— Cfr. Elberling-Alad., 32-33.

— * Aladdin; or, the Wonderful Lamp. Embellished with Four elegant Copperplates. A new and corrected edition. London : Printed for the booksellers. 1816. In-12. 35. (New juvenile library.)

— * Aladdin or the Wonderful Lamp, an Eastern tale, with eight coloured engravings. A new edition corrected and adapted for juvenile readers of the present time, by a lady. London, Dean and Munday. (1840). In-12. 36.

— * Aladdin or the wonderful Lamp, and Sindbad the Sailor. illustrated with thirty-one engravings. London, Adda and Co. 1853. In-12. 51.

— * Aladin or the wonderful Lamp; Ali baba... and other tales. Paris, Baudry. 1853. In-12. (2e édition.)

— * Aladdin and the Wonderful Lamp. London : Dean and son. 1862. In-4. 11.

— * The Story of Aladdin or the Wonder-Lamp. an Arabian tale. Herausgegeben und mit einem vollständigen, bezifferten Wörterbuche versehen von Dr. M. Silberstein. Quedlinburg, G. Basse. 1866. In-8. IV et 162.

Nouvelle édition, 1883.

— * Sammlung französischer u. englischer Textausgaben zum Schulgebrauch. X. Aladdin or the Wonderful Lamp. Leipzig, Rengersche Buchhandlung. 1890. In-8. 80.—Cfr. Elberling-Alad., 33-34.

— * Aladdin's Picture Book containing Aladdin, The Yellow Dwarf, Princess Belle-Etoile, The Hind in the Wood, with seventy-four pages of illustrations by Walter Crane. Printed in colours by Edmund Evans. London, George Routledge and Sons. (1876.) In-4. 70.

— * Aladdin; or, the Wonderful Lamp. Sindbad the Sailor; or, the Old Man of the Sea. Ali Baba; or, the Forty thieves. Revised by M. E. Braddon, author of « Lady Audley's Secret », etc. Illustrated by Gustave Doré and other artists. London : John and Robert Maxwell. (1880). In-4. 96.

— * Aladdin or the Wonderful Lamp. Lond. Dean and Son. (1880). In-12. 16.

— Bibliog. arabe, **4**, n° 270 B.

Un magicien africain (n° 252), auquel son art magique a appris qu'en Chine il y a une lampe au moyen de laquelle on obtient le pouvoir de faire faire tout ce que l'on veut à des génies, se rend dans ce pays. Mais il ne peut s'en emparer que par l'intermédiaire d'Aladdin [1]; c'est le fils d'un tailleur, qui, n'ayant jamais rien fait de bon ni voulu apprendre de métier a causé ainsi la mort de son père et dont la mère se nourrit, elle et son fils paresseux, du travail de ses mains.

Il se présente à l'enfant, après avoir pris des renseignements sur lui auprès d'un camarade, comme frère du défunt et invoque la voix du sang. (N° 8.) Il fait des cadeaux qui lui gagnent la confiance de la mère et du fils et promet d'établir son prétendu neveu comme marchand. Puis un jour,

[1] *Intermédiaires*. Nos 154, 212 et 365. Cfr. n° 101.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 255.—Trumelet, Saints de l'islam, 81-82.— Grimm, 205.

sous prétexte de promenade et après lui avoir fait parcourir de nombreux jardins au dehors de la ville, il l'emmène plus loin, à l'endroit marqué. Là, allumant un feu dans lequel il jette un parfum [1] et prononçant des formules incompréhensibles, il fait paraître une pierre couvrant l'entrée d'un souterrain. Effrayé, Aladdin, veut fuir, mais le magicien, pour le réduire à l'obéissance, lui donne un coup. Puis, par de bonnes paroles, il le décide à ôter la pierre, qu'il fait céder sans peine en prononçant son nom et ceux de son père et de sa mère, quoiqu'il ait objecté sa faiblesse; puis, à descendre dans le souterrain.

Se conformant aux indications du magicien, qui lui a remis un anneau, lui disant que cet objet le tirerait de tous les dangers, il descend un escalier d'une douzaine de marches et trouve au fond une place divisée en quatre salles. Dans chacune il y a quatre vases d'or et d'autres, pleins d'or, qu'il ne doit pas toucher ni même effleurer de sa robe, non plus que les murs; en outre, il ne doit pas s'arrêter dans les trois premières, sous peine d'être changé en pierre noire. (N° 222.) Dans la quatrième, il ouvre une porte en prononçant les mêmes noms que tantôt et pénètre dans un jardin plein d'arbres chargés de pierres précieuses de toutes les couleurs et où chantent des oiseaux. Il s'avance d'une cinquantaine de coudées sur le chemin qui le mène à un pavillon, avec un escalier d'une trentaine de marches. Là est une lampe qu'il éteint et qu'il met dans son sein après l'avoir vidée.

Ayant pris sur les arbres, comme cela lui est permis, des joyaux qu'il croit être du verre, il revient. Ses pierres se trouvant au-dessus de la lampe, il ne peut la retirer pour la donner au magicien; il refuse donc de bonne foi de le faire avant d'être remonté. Le magicien, qui ne parvient pas à vaincre sa résistance, se fâche et voulant le tuer pour empêcher du même coup la lampe de venir au jour, il jette un parfum dans le feu et renferme Aladdin en lui coupant en même temps l'accès du jardin souterrain. Puis, déçu, il regagne son pays.

Le troisième jour, Aladdin, qui a reconnu la perfidie du magicien, se frotte les mains comme le font les gens affligés. Il touche ainsi l'anneau : aussitôt apparaît le génie soumis à cet anneau et lui demande ses ordres;

---

[1] *Fumigations*. N° 252.—Trumelet, Saints, 81.—Rochemonteix, Contes nub., 113, 114 et 115.—Reinaud, Mon. Blacas, **1**, 69-70.—Delphin, Rec. de textes, 125-126.

Aladdin lui enjoint de le faire sortir; il a peine à reconnaître l'endroit où il s'était trouvé avec le magicien.

De retour chez sa mère, qu'il trouve plongée dans la douleur, il se restaure, lui conte ses aventures et s'endort. Sortant enfin d'un long sommeil, comme sa mère n'a plus rien à lui donner à manger, il se décide à aller vendre la lampe. La mère, la trouvant malpropre, la frotte et fait ainsi apparaître le génie de la lampe. Elle s'évanouit de frayeur, mais Aladdin, qui a déjà appris à connaître les génies, lui donne des ordres : s'y conformant, il apporte un repas dans une nappe d'argent, des plats, etc.

Ils vivent ainsi quelques jours; les ressources épuisées, Aladdin prend, l'un après l'autre, les objets apportés par le génie et les vend à un juif, qui, ne sachant s'il en connaît ou non la valeur, lui remet sans rien dire un dînâr, dont il se contente. Tout étant dépensé, il fait revenir le génie avec un repas; sa mère s'esquive pour ne pas voir un objet si effrayant. Mais, cette fois, providentiellement, il arrive, avec les objets à vendre, à la boutique d'un honnête orfèvre musulman, qui lui donne le juste prix, soit 70 dînârs par plat.

C'est ainsi qu'Aladdin et sa mère vivent quelques années avec modération. Aladdin prend l'habitude de fréquenter chez les marchands, évitant les mauvaises sociétés de son enfance, et apprend ainsi notamment à connaître la valeur des joyaux qu'il a rapportés du trésor.

Un jour il entend proclamer l'ordre que tout le monde rentre chez soi et ferme sa boutique, parce que la fille du sultan, Badr al boudoûr se rend au bain et parcourt la ville. (1) Aladdin se cache derrière la porte du bain et voit ainsi la princesse. Ne connaissant d'autre femme que sa vieille mère, il tombe amoureux de la princesse.

Il prie alors sa mère d'aller demander pour lui au sultan la main de la princesse. Il triomphe des objections que le bon sens suggère à sa mère, notamment en lui disant que le sultan sera très charmé du présent qu'elle lui fera des pierres du souterrain, car aucun roi n'en possède d'aussi belles. A part lui, il a confiance dans le pouvoir des génies; il prie sa mère de ne pas en parler au roi.

---

(1) *Sortie des femmes.* Nos 121, 306 et 376. — Loiseleur, M. n., 492. — Benfey, 457. — Chardin-Langlès, **6**, 32. — Bernier, Voy., **2**, 242. — Green. Mod. ar. stor., 100. — G. Sand, Kourroglou, 16. — Tales of the Zenana, **1**, 129. — Contes mogols, Cab. d. fées, **22**, 491. — Cfr. Liebrecht, z. Volksk., 105.

La mère se rend plusieurs fois à l'audience, mais sans ouvrir la bouche. Un jour le sultan, qui l'a remarquée, lui demande ce qu'elle veut et fait sortir tout le monde, sauf son vizir. Elle lui présente alors sa demande après s'être assurée d'avance du pardon pour son audace; le sultan, apprenant ce qu'elle veut, rit au lieu de se fâcher. Il est, d'ailleurs, tellement charmé du cadeau qu'il reçoit qu'il donne son consentement au mariage; mais le vizir, auquel il a promis de marier son fils avec la princesse, le décide à remettre le mariage à trois mois, délai pendant lequel il assure que son fils lui fera un cadeau de plus grande valeur encore.

Joie d'Aladdin au retour de sa mère; elle l'avertit cependant aussi que le vizir s'est entretenu en secret avec le sultan. Après deux mois, dont Aladdin a compté les heures, sa mère sortant un jour voit la ville en fête et apprend que le cortège qu'elle aperçoit attend au bain le fils du vizir pour le mener à la fille du sultan, qu'il vient d'épouser. Aladdin, averti, ordonne au génie d'apporter (1) les époux dans sa chambre et fait renfermer le marié dans un cabinet, où il se morfond toute la nuit. Lui-même, il dit à la princesse que son père la lui a promise et qu'elle est en sécurité auprès de lui; il s'étend à ses côtés après avoir mis son épée entre elle et lui. (2)

Le matin, le génie, sur l'ordre d'Aladdin, rapporte les mariés chez eux. Le sultan va voir sa fille, qui, encore sous l'empire de la terreur, refuse de lui parler. La reine, arrivant à son tour, reçoit les confidences de sa fille mais croit que ce n'est qu'un rêve, d'autant plus que le fils du vizir nie tout dans la crainte que le mariage ne soit rompu.

---

(1) Nos 270 et 376.—Kunos, Turkish tales, 180.—Wend., 138.—Bolte, Serendip, 215-216.— Arch. f. Litteraturg., **7**, 240.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 138.— Grimm, 205.— Cfr. Dunlop-Liebrecht, 106 et 474.

(2) *Épée qui sépare.* N° 348.—Syntipas, n° 225.—Man. Berlin, **20**, 279.— Landau, d. Quellen d. Dekam., 266 (Prym et Socin, Syr. Mär.).— Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **29**, 127.— Rev. d. études juives, **35**, 69-70.— Grimm, 107, 110 et 297; cfr. 293.— Grimm, d. arme Heinrich, 190-191, 195 et 219-220; deutsche Rechtsalt., 168-170.— Keller, Sept sages, CCXXXV et Dyocletianus, 64.—Dunlop-Liebrecht, 515.—Liebrecht, Gervasius, 101-102.—Loiseleur, Essai, 164-165 et M. n., 502.— Clouston, **1**, 316.— Cosquin, **1**, 79.— Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 79.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 76.— Bull. du Folklore, **2**, 28.— Vienne, Sitzungsb. Philos. hist., **92**, 224.— G. Paris, Charlemagne, 215.

Le lendemain, même aventure. Mais, cette fois, le sultan se fâche et obtient de sa fille un récit exact : le fils du vizir doit le confirmer. Le roi rompt le mariage et ordonne de mettre fin aux festivités, au grand étonnement de tous, sauf Aladdin.

Le troisième mois expire et Aladdin envoie sa mère rappeler au sultan sa promesse. Sur le conseil du vizir, le sultan, pour se tirer d'embarras, demande une dot extraordinaire (1) : quarante plats pleins de pierres comme celles qu'il a déjà reçues et portés par quarante jeunes filles servies par autant d'esclaves. Grâce au génie, Aladdin s'exécute sans peine et envoie, avec sa mère, un cortège dont tous les membres sont magnifiquement vêtus. La foule admire. De même le sultan, qui n'a plus d'objection à la venue d'Aladdin : il raconte tout à sa fille, qui se console du chagrin qu'elle éprouvait au sujet de son premier fiancé.

Aladdin, averti par sa mère, se fait baigner par le génie dans un bain splendide et revêtir d'habits magnifiques. Il demande quarante huit esclaves, dont une moitié le précède et l'autre le suit, chacun ayant 1000 dînârs à distribuer au peuple. De même douze jeunes filles richement vêtues accompagnent sa mère.

Le peuple accueille bien le cortège, d'autant plus que la lampe a la vertu de conférer à son maître la beauté, la richesse et la science : on sait, d'ailleurs, qui est Aladdin. Le sultan le reçoit en grande pompe et est charmé de sa politesse ; mais le vizir pense mourir d'envie. Après un festin, on appelle les juges et les témoins et l'on dresse l'acte de mariage. Aladdin demande un terrain près du palais du roi, pour y bâtir un palais digne de sa femme. Il retourne chez lui et fait faire en une nuit au génie un palais magnifique (2), dont on ne laisse inachevé qu'un grillage, pour que le sultan puisse le terminer. Le génie étend aussi d'un palais à l'autre un tapis pour l'arrivée de la princesse. Le roi est frappé d'admiration et le vizir perd ses peines à accuser Aladdin de sorcellerie.

---

(1) *Demande de choses difficiles pour empêcher un mariage.* Nos 13, 45, 49, 55, 234 et 247.—Keightley, Tales a. pop. fict., 189.—Benfey, 266.—Cosquin, **2**, 301-302, etc., etc.

(2) Nos 175, 365, 372 et 377.—Trumelet, Saints de l'Islam, 11.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **41**, 459.—Loiseleur, M. n., 513.—Dunlop-Liebrecht, 66 et 124.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 174.—Cosquin, **2**, 173.

Largesses au peuple. Festin chez le roi, auquel on est accouru, même de loin. Ce qui étonne le plus le prince, c'est le costume dans lequel la mère d'Aladdin, si riche, se présentait autrefois à lui. Prouesses d'Aladdin au cirque : elles éveillent l'amour de la princesse pour son époux.

Après de nouvelles largesses au peuple, on amène la femme d'Aladdin. Nouveau banquet. Le lendemain, Aladdin va voir son beau-père et, après avoir dejeûné avec lui, le ramène pour faire un repas chez lui. Malgré le vizir, qui parle toujours de sorcellerie, le roi admire tout. Voyant le grillage inachevé, parce que, lui dit-on, les ouvriers n'ont pas eu le temps de le terminer, il s'offre à le faire faire et Aladdin se réjouit d'obtenir ainsi de lui un souvenir. Mais il épuise ses trésors et ceux de ses officiers sans y parvenir : Aladdin, grâce au génie, fait faire l'ouvrage sans peine mais ne dit pas au roi comment il y est parvenu.

Dorénavant Aladdin passe sa vie à chasser, à lutter, à distribuer de l'argent, ce qui le rend populaire chez les grands et les pauvres. Voyant ses prouesses, sa femme se réjouit que Dieu l'ait gardée pour son vrai mari. Puis Aladdin remporte une grande victoire sur les ennemis du royaume; on fête son triomphe et sa popularité n'a plus de bornes.

Le magicien, persuadé de la mort d'Aladdin, croyait la lampe en sûreté dans la caverne. Un jour, en voulant s'en assurer par la géomancie (n° 28), il apprend qu'Aladdin est sauf et parvenu au faîte des honneurs. Il se rend aussitôt en Chine. Résolu à reconquérir sa lampe, il s'informe dans toute la ville et se fait mener au palais d'Aladdin. Son art magique lui apprend qu'Aladdin est parti pour la chasse sans emporter sa lampe. Il saisit l'occasion, se fait faire des lampes de cuivre et parcourt la ville en criant qu'il échange des lampes neuves contre de vieilles. (1) De nombreux enfants l'entourent en se moquant de lui et les cris dont ils poursuivent cet homme qu'ils croient fou attirent l'attention de la princesse. Voulant juger jusqu'où va sa déraison, elle lui envoie la lampe, dont une femme lui a signalé la présence : car Aladdin ne l'avait pas serrée dans son trésor. Le soir venu, le magicien, à l'écart, mande le génie et lui fait transporter en Afrique, au milieu de jardins, le palais avec tout ce qu'il renferme.

Le roi, ne voyant plus le palais, fait venir son ministre, qui triomphe. On arrête Aladdin et on l'amène chargé de chaînes, ce qui excite la

(1) Benfey, 319. — Basset, Contes berb., 232. — Bull. d. corr. afr., 3, 577.

compassion de tous. Il trouve son beau-père irrité et ne sait que lui répondre. Il va être mis à mort, quand le peuple, qui l'adore, attaque le palais. Le sultan est contraint de faire grâce et il accorde quarante jours à Aladdin pour lui ramener sa fille.

Aladdin cherche plusieurs jours; désespérant de retrouver sa femme, il veut se jeter à l'eau : mais, en bon musulman, il fait d'abord ses ablutions et frotte ainsi son anneau. Aussitôt apparaît le génie de l'anneau, qui ne peut ramener le palais à cause de l'autre esprit, mais qui transporte Aladdin à sa demande en Afrique.

Assis sous un arbre, il est aperçu par une suivante, qui avertit sa femme et lui ouvre une porte secrète. Il apprend que, jusqu'à ce jour, Badr a rebuté le magicien par son mauvais accueil. Quant à la lampe, ce dernier la porte toujours sur lui. Sur le conseil d'Aladdin, Badr se pare, reçoit bien le magicien, feint de vouloir se consoler et l'épouser et le retient à souper. (N° 30.) Sous prétexte de suivre une coutume du pays à la fin des banquets, elle boit à la coupe du magicien et lui tend la sienne où a été versée une poudre de bendj (n° 13) qu'Aladdin s'est procurée. Il tombe privé de sentiment. Aladdin accourt, lui enlève la lampe, lui coupe la tête et fait transporter le palais en Chine à sa place antérieure.

Le sultan l'aperçoit, car il regardait tous les jours l'endroit où il avait été auparavant. Il accourt, retrouve sa fille et Aladdin, qui lui expliquent tout le mystère. Le sultan s'excuse de ce qu'il a fait sur l'amour qu'il a pour sa fille unique et ordonne des festivités d'un mois.

Mais le magicien avait un frère qui, un jour, apprend, grâce à la géomancie, le sort de son frère. Pour le venger, il se rend en Chine et force une pieuse solitaire, Fatime, qui fait des miracles et, notamment, opère des guérisons, à le déguiser de façon qu'on le prenne pour elle; puis il la tue. S'insinuant dans les bonnes grâces de la pieuse Badr, il est invité à rester au palais et il accepte à condition de manger seul : car sa barbe le trahirait s'il levait son voile. Visitant le palais avec la princesse, il lui dit qu'il serait parfait si, au dôme, on suspendait un œuf de rokh. [1] (N° 373.)

Badr, convaincue, n'a pas de peine à convaincre son mari. Il évoque le génie, qui accourt furieux, parce que le rokh est sa souveraine. Il aurait

[1] Cfr. Mélusine, **8**, 14.—Kunos, Turkish tales, 78.—Scriptorum veterum vatic. coll., **4**, 2, 597.

même réduit Aladdin en cendres s'il ne savait que sa demande n'est pas spontanée et qu'elle lui a été suggérée par la fausse Fatime, dont il lui dévoile les desseins. Ainsi averti, Aladdin feint d'avoir mal à la tête et, quand le magicien s'approche de lui et veut le poignarder, il le poignarde avec son arme. La princesse, d'abord étonnée, est convaincue, à la vue de la barbe de la fausse Fatime, que son mari a, pour la seconde fois, risqué sa vie pour elle. Le sultan fait brûler le cadavre.

Aladdin succède bientôt à son beau-père.

Burton. **8**, 96, 97, 263 et **10**, XIV-XVI et 33.— Oestrup, 108 et 152.— Benfey, 216, 266, 319 et 479. — Reinaud, Mon. Blacas, **1**, 65 et 69.— Keightley, Tales, 111. — Loiseleur, M. n., XXXII et 478.— Clouston, **1**, 314-351 et 470-482 (Elberling-Alad., 35).— North Amer. Rev., **123**, 40.— — Anfrage über Tausend und Eine Nacht von Prof. Brockhaus dans Zeit. d. deut. morg. Ges., **6**, 109-110.— * Was Aladdin one of the original Arabian Nights dans Amer. Notes a. Queries, **3**, n° 5.—* H. C. Coote. The sources of some of M. Galland's Tales dans Folk-Lore Record, **3**, 2e partie. (Academy, **18**, 371 et Clouston, **1**, 346.)—Zotenberg, Notice, 194, 197, 199, 200 et 208-209 (Tirage à part, 28, 31, 33, 34 et 42-43.)

Cfr. nos 7, 250 et 365.—N° 103 de Syntipas.—Tawney, **1**, 558.—Houwâra, 118-120. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 29-45 et 53. — Basset, Contes berbères, 61-62 et 168-170; Nouveaux contes berbères, 138-144 et 343-350. (Rev. d. trad. pop., **13**, 351); Zenatia du Mzab, 130-136; Bull. de corr. afric., **3**, 417-420.—Inatula, Contes persans, **2**, 105.—Chalatianz, 21-42.— Junod, Ba-Ronga, 282-287.—* Finamore, Tradizioni popolari abruzzesi, **1**, n° 87 (Polybiblion, **44**, 450.)—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 390-391.— Cosquin, **2**, 1-8.—Tradition, **7**, 150-152.— Grimm, 205 (Elberling-Alad., 41-42); cfr. 335-336.—* Jahn, Volksm. a. Pommern (Elberling-Alad., 45-46.) — En Danemark, (Grundtvig, Andersen et Kristensen), Elberling-Alad., 36-40, 43-44 et 44-45.— En Grèce (Hahn), Elberling-Alad., 40-41.— Arch. f. slav. Philol., **5**, 40. —Arch. f. Litteraturg., **12**, 113-114 et 146-147.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 86, n° 28.—Rev. d. trad. pop., **12**, 468-470.—L'analogie que Schack (Poesie u. Kunst. d. Araber in Spanien, 1865, **2**, 93) trouve avec la légende de Gerbert (ci-dessus, p. 35) est assez lointaine.

Sur les pièces de théâtre tirées d'Aladdin voir Gauttier, **7**, 380-381;

Habicht, **13**, 305 et, surtout, Elberling-Alad., 47 et suiv. (Horneman, 53-59.— Etienne, 59-61 et supplément, 1.— Théaulon, 61 et suppl., 1-13. — Scribe, 62.— Carmouche, 62.— Pièces anglaises, 62-66.— Raeder, 66-71.— Hambourg, 74-75.— Pièces danoises, 76 et 77-78.)

Ont des rapports plus ou moins éloignés le Höhle Xaxa de Görres (Elberling-Alad., 22-27); le Wunderlampe de Ovm, 27-28; les écrits que signale Elberling, 80-81, 81-82, 82, 82-83 (Murdofer) et 83-84. Il n'y a que le titre de commun dans Aladin, a Tale (Weekly Amusement; voir J. des sçav., 1765, **10**, 567-572.); le Nouvel Aladin de Paul de Musset; la Lampe merveilleuse de P. Sales (1892), etc.

L'œuvre d'Oehlenschlaeger (Aladdin eller den forunderlige Lampe) mérite une attention toute particulière.

Éditions danoises, Elberling-Alad., 5-6.— Trad. suédoise, *ibid.*, 4. — Édition allemande, Elberling, Oehlenschlaeger, 53-57.— Trad. anglaise, Athenæum, 1858, 79-80.

Voir Elberling, Oehlenschlaeger (Bibl. arabe, **4**, n° 180) 24-57 et 126.— Et og Andet om Aladdin af Carl Elberling. Kjöbenhavn. Thieles Bogtrykkeri. 1899. In-8. 86 (tiré à 100 exemplaires.)—Le supplément de cet écrit : Til Laeserne af mit Skrift Et og Andet om Aladdin. 13 et (1.) (30 avril 1900.)

Voir aussi * Jenaische Allg. Litz., 1809, n°s 215 et 216.—* J. P. Richter, tome **44** de l'édition de 1826-1838.—(Wiener) Jahrbb. d. Lit., **90**, 242-243. —Nordische Rundschau, **4**, 255.—* Blackwood, novembre 1834.—* Hauch, Aesthetiske Afhandlinger, 392.—* Svensk Månadskrift de Warburg, **1**, 111 et suiv.—* Oestrup, Dagbladet du 19 janvier 1891. (Elberling-Alad., 17-21.) — * Brandes, Tilskueren de Neergaard, 1886, 571 et suiv. — Brandes, Deutsche Rundschau, **61**, 90-111.—Menschen und Werke. Essays von Georg Brandes. 2te Aufl. Francf. a. M. 1895, 97-136.— Quæ in Oehlenschlaegerii carmine « Aladdin » inscripto e germanicis litteris pendeant. Thesim Litterarum Facultati in Universitate Parisiensi proponebat Fernand Baldensperger. Nanceii typis Berger-Levrault et Sodalium via dicta des Glacis, 18. 1899. In-8. 87 et (3).—Voir aussi les Mémoires d'Oehlenschlaeger.

Sur Oehlenschlaeger : X. Marmier. Rev. d. deux Mondes, 1837, **10**, 436-446. (Édit. belge.). — * Arentzen, Baggesen og Oehlenschlaeger, 1870-1878, 8 vol. et Oehlenschlaeger. Literatur-historisk Livsbillede, 1879. — * Schroeder, Adam Oehlenschlaeger og den romantiske Skole. Kjöbenhavn 1888, in-8, 204.— * V. Andersen. Adam Oehlenschlaeger, et Livs Poesi. Kjöbenhavn 1899, in-8, 414 et 1900, 304.

20. — *Le fils du pêcheur.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 210. (Clouston, **1**, 330-335.). — Destains, **6**, 147. — Burton, **11**, 113. — Henning, **24**, 18-30. — Kirby.

Le fils d'un pêcheur relâche un poisson dont il a pitié et se sauve, craignant la colère de son père. Au marché, il voit un juif (n° 147) acheter très cher un coq, qu'il soustrait à la femme du juif en lui apportant, prétendûment de la part de son mari, deux poules en échange. Il trouve dans le coq un anneau magique qui lui soumet des génies.

Se mettant sur les rangs pour épouser la princesse dont les prétendants sont condamnés à mort s'ils ne remplissent certaines tâches, il fait enlever une montagne de sable et bâtir un palais et épouse la princesse.

Le juif, arrivé dans le pays à la recherche de l'anneau, se doute de tout en apprenant ces merveilles et échange contre des anneaux neufs le vieil anneau que la princesse se rappelle avoir vu. Aussitôt elle est transportée avec le château dans une île lointaine.

Le fils du pêcheur se retrouve sur la montagne de sable; il achète un chien, un chat et un rat, qu'un homme offre en vente. Il traite bien ces animaux, qui sont magiciens et qui, reconnaissants, l'aident à chercher l'anneau. Arrivé à la mer, le chien passe sur son dos le chat et le rat, qui vole l'anneau au juif endormi. Au retour, le chien veut porter l'anneau dans la gueule et force le rat, sous menace de le noyer, à le lui jeter; mais il manque le coup et l'anneau tombe à l'eau. Heureusement le poisson reconnaissant le rapporte.

Retour du château et de la princesse; le juif est brûlé et le gendre du sultan succède à son beau-père quand celui-ci meurt.

Habicht, **11**, XXI. — Burton, **11**, 480-481.

Le conte de la Bague noire que donne Caise (Bibliog. arabe, **4**, n° 231, 253-289) semble plus voisin de la forme primitive. En voici un résumé :

Un smyrniote laisse à sa femme, Feldja, trois cents pièces d'or qu'elle donnera à leur fils Boudali comme capital pour faire le commerce. Quand le jeune homme, qui gagne sa vie comme calligraphe, est adulte, sa mère lui remet cent pièces, avec lesquelles il achète un chien qu'on maltraite; un an après, pour le même prix et dans les mêmes circonstances, un chat; deux ans après, une souris blanche.

Ruiné, il se fait pêcheur; un jour qu'il n'a rien pris, il pénètre dans un palais désert et voit une corbeille où se trouve une bague noire. Il se la passe au doigt et un génie se met à son service. Il lui fait apporter des mets et décide sa mère à aller demander pour lui au sultan la main de sa fille.

Ce sultan, Ramiz, est un homme cruel. Un jour, par exemple, vaincu, il a obtenu de ses officiers qu'ils se laissent enterrer et qu'ils parlent aux soldats pour leur dire qu'ils sont au paradis et que tous ceux qui seront tués dans cette guerre y entreront également. Grâce au courage qui leur est ainsi inspiré, Ramiz est vainqueur. Il bouche alors les ouvertures qui permettaient aux officiers de respirer et fait mourir avec eux le secret de son imposture. (1)

C'est à ce sultan que s'adresse la mère : sans succès. Le lendemain, elle apporte en cadeau des diamants et obtient le consentement au mariage si son fils bâtit un palais. L'esprit le construit et le sultan accepte définitivement si Boudali répartit dans sept chambres sept espèces de grains mêlés qu'elles renferment; grâce à des fourmis envoyées par le génie, la condition est remplie sans peine. (N° 372.)

Mariage. Un certain Mouchitou, ayant appris d'un devin la source des richesses de Boudali, se décide à lui enlever la bague. Il se déguise en marchand de bagues et, reçu par la princesse, lui insinue que le bijou que porte son mari est le cadeau d'une maîtresse. La princesse obtient la bague de son mari, qui veut calmer ainsi sa jalousie; le faux marchand, revenant la voir, l'étourdit de flatteries et lui enlève adroitement la bague. Maître du génie, il lui fait transporter le château au-delà des sept mers. Quant à Boudali, il se retrouve misérable comme auparavant.

---

(1) Burton, **11**, 138.— Dozy, Islamisme, 374-375.— Journ. asiat., 1877, **1**, 363.—* Prévost, Contes, aventures, etc. Œuvres, **35**, 570-572.

Par qui et quand cet épisode a-t-il été introduit dans le conte ?

Mais les animaux, qui ont tout vu, ont entendu que le château serait transporté au-delà des mers. Ils partent, passent l'eau sur le dos du chien et arrivent au palais. Mouchitou avait caché la bague sous ses sept culottes, liées au haut et au bas. Pendant son sommeil, la souris perce les sept enveloppes et le chat, introduisant sa queue dans le nez du dormeur, le fait éternuer et rejeter la bague par la contraction musculaire de l'endroit où il l'avait fourrée.

Le chien veut à toute force porter la bague dans la gueule; mais, sur l'eau, il la laisse tomber. Désespérés, les animaux se mettent à vivre du produit de la pêche que fait le chat juché sur le chien. Ils font tant de ravages parmi les poissons, que leur roi demande à les racheter : ils exigent la bague, qu'on finit par découvrir dans l'ouïe gauche d'un cétacé.

Retour auprès de Boudali et rétablissement des choses dans l'état antérieur. Mouchitou, contre les entreprises duquel de fidèles serviteurs ont protégé la princesse, est mis en cage; devant lui on étale des trésors, dont la vue le fait bientôt mourir fou à force d'impuissantes tentations.

Pour les animaux reconnaissants, voir Bibliog. ar., **2**, n° 113, 71.

21. — *Ali et Zaher de Damas.*

1. — Man. Gotha n° 2729. (Pertsch, **4**, 450 et **5**, 56.)

3. — Weil, **4**, 194.— Kirby, 1-123.

C'est une histoire racontée au calife 'Abd al Malik. (N° 16.)

Zaher, riche habitant de Damas, reçoit en rêve la visite de Farha, fille du roi Mutaa, maître de la ville des coraux située dans une île de la mer noire près de la mer verte. Initiée à la magie et laissée libre par son père d'épouser qui elle voudra, elle refuse tous les partis et parcourt magiquement le monde pour trouver qui lui plaise : elle a choisi Zaher.

Celui-ci part pour Bagdad et les Indes et a, pendant trois mois, une heureuse navigation. Surpris par une tempête et balloté par la mer sur une

planche, il est recueilli par un navire monté par un officier de Mutaa et reçu avec magnificence : c'est l'un des dix vaisseaux envoyé à sa recherche. Le navire rencontre celui du roi ; Zaher est reçu avec pompe, conduit au palais et marié avec Farha, après qu'on la lui a montrée dans 72 toilettes différentes (n° 270). L'époux donne un anneau à l'épouse et reçoit d'elle un bracelet.

S'éveillant le matin, Zaher se trouve dans un désert, où une voix l'avertit qu'il sera prochainement délivré. Encouragé, il se met en marche et arrive à un couvent où il entend prier un moine. Les moines l'entourent. Ils n'ont vu ni homme ni génie depuis 80 ans ; le couvent est situé sur une île carrée inaccessible de la mer noire, qu'il faut mettre dix ans à traverser avant d'atteindre la mer bleue ; un voyage de dix ans mène de là à la mer verte, d'où, en dix ans, on arrive à la mer grecque. Les moines sont abondamment pourvus de tout, parce que le pays est fertile et que la mer, qui s'élève et se retire alternativement, leur apporte des poissons et des joyaux, dont ils se servent pour faire briller leur couvent. (N° 443.)

Pendant qu'on cause ainsi, on aperçoit dans l'air de petites lumières et des guerriers qui se battent. C'est un roi des génies, Schuhalek qui, a tel point amoureux de Farha qu'il a tué son frère en rivalité avec lui, a été repoussé par elle et veut s'emparer de Zaher. Il combat contre un autre roi de génies, Tud, que Farha a envoyé à la recherche de Zaher. Un autre roi, à demi aveugle, Abou Tawaif, irrité comme les autres génies de voir ses frères se battre pour un homme, essaye de les réconcilier ; on convient de jeter Zaher à la mer, laissant à Dieu le soin de régler son sort.

Mais le roi Seisam, fils d'Abou Tawaif, survient, envoyé par Farha. Les génies conviennent alors de renvoyer Zaher dans sa patrie, comme le demande Schuhalek. Mais on ne le retrouve plus. C'est qu'il a été enlevé par le génie Dalhudsch, qui le maltraite pour le punir du tort qu'il cause aux génies. Son gardien, Mifradsch, ayant eu pitié de lui et ayant été maltraité pour ce motif, veut le sauver et l'emporte. Zaher, étonné d'avoir parcouru en une nuit un espace de dix ans, prononce l'acte de foi mahométan : une flèche de feu réduit le génie en cendres (n° 270) et Zaher tombe sur la terre. Il se trouve ainsi dans l'île des diamants, dans la mer verte, qui s'étend jusqu'au mont Qâf (n° 212), formé d'une perle verte : ici résident des êtres nobles et des anges, qui exécutent les ordres de Dieu ; dans la ville, qui est magnifique, une colonne lumineuse apparaît quand il faut prier et remplace ainsi les muezzins.

On le mène au roi Amrad. Pendant qu'il conte ses aventures, arrive une

armée, composée des troupes de Dalhudsch, Schuhalek, Tud et Seisam. Dalhudsch, en effet, cherchant Zaher et ayant appris où il est par la conversation de deux génies, était retourné chez lui et y avait trouvé les trois autres qui venaient réclamer Zaher; avertis par Seisam dont la femme de Mifradsch avait imploré le secours, ils se sont rendus auprès d'Amrad.

Celui-ci refuse de livrer son hôte, qui ne veut pas suivre les génies. Craignant Amrad, les génies feignent d'être contents de le savoir en vie et se décident, sur le conseil d'Abou Tawaif, de s'en aller laissant quelques génies, qui, cachés, se saisiront par surprise de Zaher. Averti de ce complot par un ange, Amrad charge un génie de rapporter Zaher à Damas : celui-ci ne demande pas mieux, à cause de ce qu'il a enduré chez les génies. Le messager le dépose sur une montagne, lui remet une bourse pleine de joyaux et lui indique le sentier qu'il devra suivre le lendemain. Mais, impatient, il se met immédiatement en route et, s'égarant, arrive dans un affreux désert. Ayant imploré Dieu dans son désespoir, il voit deux renards qu'il suit et qui le mènent à une galerie. Là il lit une inscription gravée sur une table d'or qu'une statue de cuivre sur une colonne tient en main et apprend que Salomon l'a fait creuser pour sauver le voyageur qui s'égarerait dans cette solitude. Il suit l'obscur conduit, qui le mène à un beau port. Survient un navire; il conduit à Damas Zaher, qui, avec quelques pierres précieuses, s'était concilié l'équipage.

Pendant ce temps, Farha a donné le jour à Ali. Celui-ci ayant un jour frappé un esclave qui lui déplait, s'entend reprocher par lui qu'il est né illégitimement d'un homme obscur [1] : il exige de sa mère des explications, qui le satisfont et le décident à aller à la recherche de son père. Sa mère et son aïeul le lui défendent; feignant de se soumettre, il obtient de Farha l'anneau de son père, part en secret et s'embarque.

Le vaisseau est arrêté par un calme plat et des monstres marins l'attaquent; il est sauvé parce qu'un vent favorable souffle à propos. Mais une tempête s'élève et quatre vagues le brisent. Ali se tient deux jours sur un sac de farine, qui, comme on le sait, peut flotter quarante jours; fatigué, il le lâche et est recueilli par un génie qui le porte à un château d'or soutenu par quatre génies gigantesques.

---

[1] N° 270. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 262. — Basset, Nouv. contes berb., 131. — Keightley, Tales, 118 et 139. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 392. — Archiv f. slav. Philol., **5**, 18.

On l'entoure de luxe quand il revient de son évanouissement; il apprend qu'il est sur le grand océan qui entoure la terre. Devant lui est une île ronde entre deux hautes montagnes au sommet desquelles se dresse un château d'or. L'île abonde en aloès et a une source bleue avec des poissons sans arètes, aux yeux jaunes, aux oreilles pointues et tranchantes; cette source a une écume, qui est de l'ambre. (N° 373.) La ville de cette île, Asaf, est magnifique et digne de la reine Turaja, fille du roi Farkad, qui l'habite. Cette reine a fait bâtir à sa frontière le château où Ali est recueilli afin de faire échapper les naufragés à une reine voisine, la reine bleue, fille du roi Kana et grande sorcière, qui se fait amener les beaux hommes qu'on trouve et qui, après les avoir gardés à son caprice, les change en quadrupèdes ou en oiseaux (n° 73).

Amené à Asaf, Ali est mandé au palais tout de suite et non après trois jours, comme c'est la coutume. Ali plait à la reine, ne déplait pas au roi et épouse Turaja. Le lendemain, en l'absence de sa femme, un oiseau l'enlève de la terrasse où il est allé jouir du panorama de la ville. Quand ils sont arrivés le soir dans une île riante, l'oiseau se change en jouvenceau vêtu en roi. C'est Tarad, fils d'Anan, roi de la montagne fumante. Épris de Turaja, il a envoyé, pour la prendre, une armée qui a été vaincue. Turaja s'est alors fait amener Tarad; sur les supplications d'Anan et d'Abou Tawaif, accourus pour chercher à le sauver, et grâce à leur garantie, elle épargne Tarad, lui faisant promettre de ne plus jamais revenir chez elle ni de prononcer son nom. Depuis lors, sous la forme d'un oiseau, il vole dans les environs et, ayant vu Ali, l'emporte pour lui demander des nouvelles de Turaja. Ali se garde de lui dire qu'il a épousé Turaja; profitant du trouble que cause à Tarad une lettre que Turaja lui envoie, il s'échappe alors que sa femme arrive bientôt après pour le délivrer.

Un oiseau, sous la forme duquel s'est caché un génie, l'emporte lui disant qu'il le ramène à Turaja. Après s'être élevé si haut qu'il n'est plus qu'à une main de distance du ciel, il le dépose sur le sommet d'une montagne élevée, prend la forme d'un oiseau effrayant et l'y laisse étendu sous le poids d'une lourde pierre. Ce génie, c'est le roi Sarech, épris de Turaja.

Pendant qu'Ali souffre, arrivent les quatre filles de la reine bleue. L'une, Djauharah, le délivre. Elles l'emmènent et le restaurent. Deux d'entre elles se le disputent alors et, sur le conseil des autres, il s'esquive pour se rendre au château de l'une d'elles. La vieille gouvernante des princesses, Feirusadj, y pénètre s'étant teinte en nègresse et charge un génie de le rapporter au château de Djauharah. A mi-chemin, Ali prononce l'acte de foi et une flèche brûle le génie.

Ali tombe dans la mer et se soutient sur un grand poisson mort. Après minuit, des monstres marins dévorent le poisson, sauf le morceau où se trouve Ali. Il se laisse aller à l'eau et se trouve sur un roc, d'où, le lendemain, il aperçoit une ville. Un pêcheur le recueille, fait grâce à lui une bonne pêche, qu'il porte à la reine du pays et lui parle du jeune homme qu'il a sauvé : c'est la reine bleue; elle mande Ali et, ne pouvant le rendre infidèle à Turaja, le métamorphose en chien. (N° 371.)

Attaqué par d'autres chiens, il est recueilli par la magicienne Djarda, qui, au moyen d'eau et de fumigations (nos 2 et 19) lui rend la forme humaine. Bien traité par Djarda et ses filles, il craint la même aventure que chez la reine, à laquelle Djarda compte d'ailleurs le conduire le lendemain, et s'échappe. S'étant endormi sur un banc, il est recueilli par un jeune homme qui le traite généreusement et le remet trois jours après à un marchand, Maher, qui doit le ramener à Turaja.

Pendant son voyage avec Maher, il prend un jour de repos dans une belle vallée. S'étant écarté seul, la nuit le surprend et il monte sur un arbre par crainte des bêtes féroces. Arrivent deux personnes montées, l'une sur un éléphant, l'autre, sur un lion ; ce sont les deux frères de Tarad qui cherchent Ali, parce que Turaja a pris Tarad et ensuite Anan pour les garder jusqu'à ce qu'on lui rende Ali. Ils l'aperçoivent sur son arbre, s'expliquent et l'amènent à Turaja, qui assiégeait encore le château d'Anan; ils ont quelques combats à soutenir en route.

Turaja, heureuse de revoir son mari, relâche Anan, qui est innocent et garde Tarad prisonnier, parce qu'il n'a pas tenu parole; elle le traite toutefois en roi.

Les époux se promenant un jour avec Anan sont surpris et vaincus par une armée de plus de 2000 génies, conduite par la reine bleue, Tarad, Feirusadj et Djarda. Ces deux dernières, voyant leur reine emmenée en captivité, avaient délivré les prisonniers, profitant de ce que Farkad était parti en avant, les laissant à la garde de quelques centaines de soldats, qui sont tous tués.

Pour empêcher Ali de séduire encore par sa beauté, Feirusadj le change en corbeau, lui jetant à la face un peu de terre mouillée de salive et marmottant une formule. Quant à Turaja, menée captive à la reine bleue, elle se remet de son trouble et lui dit qu'elle triompherait encore si elle était déliée. La reine bleue accepte le défi. Turaja se change en oiseau et veut s'envoler. La reine, prenant la même forme, la poursuit; mais Turaja devient fourmi et la reine, coq, quand Turaja, changée en feu, lui brûle les

aîles. (N° 116.) La reine la poursuit alors avec ses troupes et va la tuer, quand son père Farkad vient la sauver; inquiet de ne pas voir arriver les prisonniers, il était retourné sur ses pas, avait trouvé les siens occis et était accouru au secours de sa fille. On tue la reine bleue et on donne son royaume à Anan.

Pendant ce temps, le corbeau est maltraité par d'autres corbeaux et jeté dans un filet. Le chasseur, qui lui croit d'abord une mauvaise influence, le maltraite aussi; mais il revient à de meilleurs sentiments quand il le voit attirer des oiseaux et faire marcher son chameau en le frappant du bec. Les traits d'intelligence du corbeau le rendent si célèbre que le roi du pays, l'achète pour en amuser sa femme et ses filles : celles-ci reconnaissent que c'est un homme enchanté (n° 116) et le portent à leur vieille institutrice, qui descend des Amalécites (n° 13). Celle-ci, à l'aide d'une eau qu'elle fait bouillir au moyen de formules et d'une fleur jaune qu'elle fait pousser, lui rend la forme humaine. Elle offre de le faire passer pour son neveu et de lui laisser sa succession; il accepte par crainte, se réservant de chercher à fuir; bien inspiré en cela, car un refus l'eût fait changer de nouveau en corbeau. Les filles du roi admirent sa beauté et la vieille semble vouloir le séduire. Encouragé par un rêve où il voit Turaja l'exciter à reconquérir sa liberté, il enivre la vieille et se sauve. Au pied d'une montagne, où il s'est restauré, il revoit en rêve la vieille le menacer de le tuer.

Éveillé par cette terreur, il entend deux génies, dont l'un, Meischum, est envoyé à sa recherche par Turaja; l'autre, Barari, lui dit que l'homme qu'ils ont aperçu tous les deux est cet Ali. Meischum s'en va pour annoncer la bonne nouvelle à Turaja, mais sans emporter Ali qui le gênerait dans sa course pressée et qu'il laisse avec Barari.

Barari étant aller chercher des vivres, un génie enlève Ali et l'apporte à la sœur de Turaja, Schuhba, qui l'a fait chercher à cause de sa réputation de beauté. Le voyant devant elle enlaidi par ses fatigues, elle se décide à s'en servir pour se réconcilier avec sa sœur, qu'elle avait jalousée jadis à cause de l'affection que lui portait leur père et de sa réputation de magicienne qu'elle eût voulu égaler; vaincue par elle en combat singulier, elle avait quitté son père pour fonder un royaume nouveau.

Déçue maintenant sur Ali, elle avertit sa sœur qu'il est chez elle. Mais le voyant peu après réconforté, reposé et ayant repris toute sa beauté, elle s'en éprend, ne parvient pas à le séduire et le change en une statue, qu'on cache dans un épais fourré. (N° 222.)

Turaja arrive et ne retrouve plus Ali qui, lui dit sa sœur, s'est un jour

éloigné et n'a plus reparu. Elle va à sa recherche et, désespérée, implore Dieu et son prophète; sur quoi, une voix lui fait savoir tout ce qui s'est passé. S'enfonçant dans le bois, elle arrive au moment où deux génies se disputent la statue.

Voici ce qui s'était passé. Sader, envoyé par Turaja, cherchait Ali quand il voit arriver Duha, princesse qu'on avait voulu forcer à épouser le laid prince de l'île des lions, qui s'était réfugié auprès de Farha, mère d'Ali. Celle-ci l'avait chargée de chercher son fils; mais, arrivée au bois, elle avait été chassée par les deux génies qui gardaient la statue.

Sader et Duha se décident à agir en commun. D'accord avec Duha, Sader la mène liée aux deux génies et gagne leur faveur en la leur livrant; quand ils ont bu ensemble, Duha se les concilie aussi en se faisant passer pour amie de Schuhba. Ayant dit qu'elle croit celle-ci éprise d'Ali, un des deux génies, qui l'aime, ne veut plus garder la statue et son compagnon le suit. Sader et Duha la prennent alors et se la disputent, voulant chacun remplir leur mission. C'est alors que survient Turaja. Elle répand sur le sol, avec des formules, un peu de la terre attachée à la statue; pousse une fleur rouge, dont le suc, étendu sur la statue par Turaja qui prononce une formule, remet Ali dans son état antérieur. Quant à Duha, elle fait avertir Farha. Elle même reste avec les époux et, le matin, enlève Ali pour le porter à sa mère : mais en passant près de l'île des lions, ils vont être pris par Djahak, roi du pays, quand Farha survient et les délivre : sur l'avis de Duha, craignant qu'elle ne pût emmener Ali sans que son père, qui ne veut plus entendre parler de son petit-fils, ne l'apprenne, elle s'était mise en route et arrive à propos.

Turaja, qui, ne retrouvant plus Ali, s'était doutée que c'était l'œuvre de Duha, arrive aussi. La famille est réunie et on donne à Duha le royaume de Djahak.

Le soir, les époux font une promenade, s'égarent et s'abritent sous une tente luxueuse qu'ils trouvent à l'abandon; c'est celle des frères de Djahak, qui surviennent et vengent leur frère. Ils chargent un génie de porter Ali derrière le mont Qâf. Mais, arrivé assez haut pour voir la moindre étoile aussi grosse que la plus haute montagne et pour entendre les anges louer Dieu, Ali prononce l'acte de foi et, le génie étant brûlé par une flèche, il tombe, à Damas, sur le toit d'un homme qu'on avait déjà volé. Pris pour le voleur, il est maltraité et conduit au juge, qui rit de ce qu'il raconte, quand son père, Zaher, survenant, reconnaît son fils à l'anneau.

Ali se lie avec le roi de Damas. Un jour arrivent des génies; c'est Farha

et Turaja : Farha, inquiète de ne pas voir revenir ses enfants avait envoyé Duha à leur recherche et elle était arrivée chez Turaja fort à propos. Averties maintenant par Duha, qui, chargée de la poursuite du génie qui emportait Ali, avait appris tout par un autre génie et par des conversations qu'elle entend tenir dans un café de Damas, elles se sont rendues à Damas. Grâce à l'intervention du roi, Farha pardonne à son mari qui n'avait pas cherché à la revoir et séjourne trois jours à Damas ; puis elle retourne chez son père. Quant à Turaja, elle reste avec Ali et le rend père de nombreux enfants.

'Abd al Malik garde Ali auprès de lui et se fait parfois raconter par lui des histoires.

22. — *Ali du Caire.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 603. — β, **2**, 276. — γ, **2**, 316. — δ, **3**, 90. — ε, **8**, 314.

3. — Hammer, **1**, 69.—Lane, **2**, 546.—Weil, **4**, 165.— Burton, **4**, 122.— Payne, **4**. — Henning, **8**, 109. — Hanley, 82.

Ayant hérité d'immenses richesses de son père, joaillier du Caire, Ali se laisse peu à peu si bien distraire de son deuil par ses amis qu'en trois ans il dissipe tous ses trésors. (1) Repoussé par ses amis, mais voyant sa femme et ses enfants assistés par une personne généreuse, il va à Bagdad chercher fortune ; en route la caravane est attaquée par des brigands.

A Bagdad, il annonce que sa caravane le suit avec ses marchandises et que lui-même a été attaqué par des brigands quand il la précédait pour lui préparer des logements. Un marchand lui laisse le choix entre deux maisons ; il en prend une troisième, que personne ne veut habiter parce que des

(1) Nos 28, 58, 141, 144, 154, 155, 387, 435, 441 et 442. — Nos 65 et 116 de Syntipas.— Bibliog. arabe, **2**, nos 113, 17.

esprits y tuent quiconque y passe la nuit : cette circonstance décide Ali, qui est fatigué de la vie.

La première nuit il répond à un esprit qui l'appelle par son nom et qui apprend ainsi que c'est celui qu'il attend. Au lieu de le tuer, comme il l'a fait pour ses prédécesseurs, qui ont eu peur, (1) il fait pleuvoir de l'or sur lui. Ali promet de l'affranchir, ainsi que l'esprit qui garde un autre trésor dans le Yémen, quand il lui aura ramené sa femme et ses enfants. Ce qu'il promet de faire en trois jours : en effet, ayant enlevé la famille dans les airs, il la ramène avec une caravane rapportant les trésors. Puis cette caravane, que les marchands sont allés recevoir avec leurs femmes pour faire honneur à la femme, disparaît.

Ali fait de riches présents au roi qui le prend comme vizir et qui, du consentement de la cour et de la femme d'Ali, veut lui faire épouser sa fille. Mais il obtient de lui qu'il la marie à son fils Hasane. A son lit de mort, le roi, de l'aveu de son conseil, choisit Hasane pour successeur. Il règne, son père étant vizir, ainsi que ses trois enfants après lui.

Cfr. nº 250.

Burton, **8**, 82. — Oestrup, 152. — Réc. égyp., 7 et 10. — Edinb. Rev., **164**, 190.

23. — *Ali le fils du hawâga et sa cousine.*

1. — FF.

Trois histoires reliées entre elles, parce que le héros de la deuxième est le fils de celui de la première; le fils du héros de la deuxième est le héros de la troisième.

1. Conte de sorcellerie dans le genre d'Aladdin.

(1) Cfr. Grimm, 9-15.— Cosquin, **2**, 253-263.— Or. u. occ., **2**, 679-680.— Rev. d. trad. pop , **8**, 80-84.—Zeit. d. Ver. f. Volksk , **10**, 107, etc., etc.

2. Substitution d'un petit chien à un enfant qui vient de naître. (N° 375.)
3. Délivrance de la princesse prisonnière dans la ville de Macédoine. Prise de cette ville et conversion de ses habitants.

24. — *Ali Baba.*

1. — On n'a pas encore retrouvé le texte arabe d'Ali Baba; mais Palmer a entendu raconter une histoire tout à fait semblable par des arabes du Sinaï. (Edinb. Rev., **164**, 169 et Burton, **8**, 234-235.)—Cfr. Zotenberg, 196, 199 et 200. (Tirage à part, 30, 33 et 34.)

3. — Galland, **11**, 65.—Caussin, **6**, 342.—Destains, **5**, 110.—Gauttier, **5**, 99 et **7**, 384.—Habicht, **9**, 3 et **13**, 306.—Loiseleur, 567.— Scott, **5**, 132.— Weil, **3**, 193.—Burton, **10**, 209. (D'après un texte hindoustani.).—Henning, **21**, 59. (D'après Burton.)

La traduction de Galland a souvent été éditée à part, soit en français, soit en différentes autres langues, à savoir :

— * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave, suivi du Cheval enchanté et terminé par le Roi grec et le médecin Douban. Traduit de l'arabe par Galland. Paris (imp. Pommeret et Moreau) librairie de Le Bailly. 1858. In-18. 108; fig.

* Rééditions : 1864 (imp. Dupray de La Mahérie.). — 1869 (imp. Loignon et Cie à Clichy.) — 1870 (imp. Loignon, P. Dupont et Cie à Clichy.) — 1882 (imp. Paul Dupont.)

— * Les quarante voleurs, histoire d'Ali-Baba, suivi du Cheval enchanté ou les Amours et aventures surprenantes du prince de Perse et de la princesse de Bengale, terminé par le Roi grec et le médecin Douban. Traduit de l'arabe par Galland. Nouvelle et complète édition. Paris (imp. Pommeret et Moreau.) lib. Le Bailly. 1858. In-18. 108; fig.

* Rééditions : 1862 (imp. Gaittet.) — 1863 (imp. Bonnet et Cie.)— 1866 (imp. Parent.) — 1867 (imp. Loignon et Cie à Clichy.) — 1870 (imp. Loignon, P. Dupont et Cie à Clichy.)

— * Histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs exterminés par une esclave, suivie de l'histoire du Cheval enchanté; par Galland. Avignon, imp. et libr. Offray aîné. 1859. In-32. 193; vign.

— * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave, suivie de celle d'Ali-Khodjah, marchand de Bagdad, contes; et l'Ane, le bœuf et le laboureur, fable, extraits des Mille et une nuits. Paris (imp. Moronval frères) lib. Bernardin-Béchet. 1865. In-18. 108.

Il y a des exemplaires portant : Libr. Veuve Desbleds.

— * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave, suivie d'Ali-Cogia, marchand de Bagdad. Paris (imp. Réné) chez Letaille et tous les libraires. 1839. In-18. 3 1/6 f.; sept gravures découpées et un frontispice. (Bibl. du jeune âge ou Lectures amusantes.)

— * Histoire.... Paris (imp. Réné) Gautier frères. 1842. In-18. 3 f.

— * Histoire d'Ali-Baba, des quarante voleurs et d'Ali-Cogia, marchand de Bagdad. Contes arabes, revus spécialement pour les enfants. Paris (imp. Schneider) chez Bédelet, rue des Grands-Augustins, 20. 1847. In-18. 3 f.; 5 lithog. (fig. noires ou coloriées.)

— * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave; suivie de l'Histoire du pêcheur, contes arabes, traduits en français par Galland. Epinal (imp. Pellerin) chez Pellerin. 1853. In-18. 3 f.

— * Histoire d'Ali-Baba, conte Persan; par M. l'abbé Laurent. Limoges, imp. et libr. F. F. Ardant, frères; Paris, même maison. 1868. In-32. 93; vign. (Bibl. chrétienne de l'adolescence et du jeune âge.)

— * Histoire d'Ali-Baba, revue et corrigée pour la jeunesse; par V. B. Limoges, imp. et lib. F. F. Ardant, frères; Paris, même maison. 1873. In-12. 95; vign. (Bibl. chrét., etc.)

— * Prosateurs français à l'usage des écoles. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing. 1884. In-12. N° 54. A. Galland. Histoire d'Ali-Baba. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch bearbeitet von E. Schmid. 72.

— * Ali-Baba ou les quarante voleurs. Paris, imp. et libr. Quantin. 1885. In-4. 16; 8 chromotypographies.

— * Ali-Baba, ou les Quarante Voleurs, conte oriental. Paris (imp. Brodard et Gallois à Coulommiers) lib. Hachette et Cie. 1889. In-12. 71. (Bibl. des écoles et des familles.)
2e édition, 1891.
— * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs. (Extrait des Contes des mille et une nuits.) Illustrations de Bellichon. Paris (imp. Oudin et Cie à Poitiers.) lib. Lecène, Oudin et Cie. 1891. In-12. 71.
— * Edition de Troyes. Voir Rev. d. trad. pop., **9**, 373.
— Voir, plus haut, p. 57.

— * Ali-Babá, ó los Cuarenta Ladrones (cuento oriental) Paris (imp. Brodard et Gallois à Coulommiers) lib. Hachette et Cie. 1889. Pet. in-8. 71; grav. et chrom. (Bibl. de las escuelas y de las familias.)

— * Ali baba und die vierzig Räuber. Eine Erzählung aus 1001 Nacht. Reutlingen, Ensslin und Laiblin's Verlagsh. 1875. In-8. 48.
— * Ali-Baba, oder die vierzig Diebe. Ali-Baba, ou les Quarante Voleurs. Histoire renfermant : 1° toutes les racines allemandes; 2° toutes les règles et exceptions de la grammaire allemande dans l'ordre grammatical par M. l'abbé J. N. Wagner, professeur agrégé de l'Université. 2e édit. Trèves, impr. Saint-Paulin. L'auteur, à l'école de Pontlevoy (Loir-et-Cher.) (1884). In-16. VII et 36.
C. R. Th. P. Polybib., **29**, 430-431.
— * Exercices gradués sur l'histoire d'Ali-Baba, d'après l'ordre du mémento de la grammaire allemande; par M. l'abbé J. N. Wagner, professeur. Trèves... (1880) In-16. 56.
— * Kletke, Märchensaal, **3**.

— * J. J. A. Goeverneur. Volksboekjes. Leiden, A. W. Sijthoff. Post-8. **7**. Ali-Baba en de veertig roovers. (1880 ?)

— * Ali Baba och de Fyratio Röfvarena. Saga ur « Tusen och en Natt. » Med Kolorerad Gravyr. Stockholm, Hörbergska Boktryckeriet. Rylanders e. Komp. förl. 1852 In-16. 27 ; 1 pl.

— * Gamla Sagar, å nyo berättade för de små. Stockholm. Alb. Bonnier. 1876. In-8. **3**. Ali Baba och de 40 röfvarne. 15 ; 6 pl.

— * Ali Baba ; or the Forty Thieves, destroyed by Morgiana, a slave on which is founded the New Grand Operatical Romance. Newcastle. M. Augur and Son, Printers. (1815). In-12. 24.

— * Ali Baba... operatical performance. Hull. J. Ferraby. (1825.) In-12. 23.

— * The history of Ali Baba and the Forty Thieves destroyed by a slave. Printed and Sold by W. and F. Fordyce. Newcastle. (1840). In-12. 24.

— * Forty Thieves. London, George Routledge and Sons. (1876.) In-4. 11.

— * Ali Baba and the forty Thieves. London, Dean and Son. (1880) In-12. 16.

— * Sindbad the Sailor, and Ali Baba and the forty thieves. New York, Scribner's Sons. 1895. In-8.

— * Sindbad the sailor and Ali Baba and the forty thieves. London, Lawrence. 1895. In-8. 288 ; ill.

— * History of Ali Baba and the forty thieves. London, Dent. 1895. In-8. 64 ; ill.

— Voir Bibliog. arabe, **4**, n° 270 B.

— Voir, plus haut, p. 58 et 59.

Un pauvre bûcheron, Ali-Baba, surprend des brigands qui exercent leurs rapines dans d'autres pays au moment où ils font s'ouvrir une grotte où ils entassent leurs richesses en prononçant les paroles magiques de « Sésame, ouvre-toi. » (1) Après leur départ, il y entre à son tour et charge d'or ses

---

(1) * Beal, Further Gleanings from the Si-yu-ki (Academy, **25**, 154 ; Athenæum, 1884, **1**, 254.).—G. de Tassy, Bag o Bahar, 183.—Bull. de corr. afr., **3**, 84 et 391.—Rev. d. trad. pop., **9**, 102 et 107.—Zéïdouna, 13 et 370. — Cfr. n° 101.

trois ânes. De retour chez lui, il le cache; mais sa femme veut savoir combien ils ont acquis et emprunte au frère de son mari, Cassim, marchand enrichi, une petite mesure. La femme de Cassim, par curiosité, enduit de suif le fond de la mesure : une pièce d'or y reste collée. (1)

Ainsi mis au courant, Cassim exige qu'on lui fasse part du secret et se rend à la grotte; mais il oublie le mot de passe et les voleurs, l'y ayant trouvé, le coupent en quatre quartiers. Ali-Baba, inquiet de l'absence de son frère, retourne à la grotte et en ramène le cadavre. Grâce à l'adresse d'une esclave de Cassim, Morgiane, qui, entre autres mesures, fait recoudre le mort par un savetier qu'elle a amené les yeux bandés, tout le monde croit à une fin naturelle.

Le chef des voleurs, se voyant découvert, charge l'un des siens de retrouver celui qui a surpris leur secret. S'étant rendu en ville et étant tombé par hasard sur le savetier, il obtient de lui qu'il se laisse bander les yeux et refasse la route qu'il avait faite (n° 176) : ils retrouvent ainsi la maison de Cassim, qu'Ali-Baba, qui a épousé sa veuve, occupe actuellement. Il y fait une marque blanche à la craie. Morgiane la voit le matin et, mise en défiance, en fait une semblable aux maisons voisines. (2)

Même série d'évènements : un second voleur marque la maison en rouge et paie son insuccès de sa vie.

Le chef vient alors lui-même et conduit le savetier : il regarde bien la maison et y retourne déguisé en marchand avec dix-neufs mulets portant trente-huit outres, dans chacune desquelles est caché un des voleurs, sauf une, qui contient de l'huile (3). Ali-Baba lui accorde l'hospitalité. Comme il

---

(1) Kunos, Turkish Tales, 44.—Clouston, **1**, 120 et **2**, 241-242.—Cosquin, **1**, 223, 225, 227, 229, 230 et **2**, 67.—Grimm, 105.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 169.—Cfr. Loiseleur, M. n., 569.

(2) N° 385.— Artiu Pacha, Contes, 215.— Houwâra, 110-111.— Journ. asiat., 1874, **2**, 272-273 (Radloff.)—Inatula, Contes persans, **2**, 177.—Junod, Ba-Ronga, 161 et 163.—Dunlop-Liebrecht, 227 et 488-489.—Clouston, **2**, 164-165.— Cosquin, **2**, 6, 7, 8, 70, 72, 73, 74 et 83.—Landau, d. Quellen d. Dek , 76-77.— Loiseleur, M. n., 575.— R. Voss, Luigia Sanfelice (Grotthus, Probleme, 2e édit., 1898, 191.)—Cfr. le conte de Rhampsinite.

(3) Man. Berlin, **20**, 269-270 et 366.— Gawzi, 143-146.— Rev. d. trad. pop., **13**, 243-244.— Bibl. des romans , juillet 1777, **1**, 47.— Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 328-335.— Maspero, Contes égyptiens, XXVI-

doit aller au bain le lendemain, il commande certains préparatifs à Morgiane, qui, n'ayant plus d'huile, songe aux outres du marchand. Elle découvre tout, fait bouillir de l'huile et étouffe tous les voleurs dans leurs outres. Le chef, voyant son coup manqué quand il a averti en vain ses complices et qu'il a pu alors constater qu'ils sont morts, s'échappe en secret.

Il revient s'établir comme marchand, et liant connaissance avec le fils d'Ali-Baba, est invité chez ce dernier. Il n'accepte le festin qu'à condition qu'on lui donne des mets sans sel (n° 368). Mais Morgiane, que cette exigence a frappée, reconnaît le chef, vient danser devant les invités et, profitant d'une figure de la danse, poignarde le chef de brigands. (1)

Ali-Baba, qui l'avait affranchie lors de la mort des voleurs, la donne en mariage à son fils. Ayant laissé s'écouler assez de temps pour être fondé à croire que les deux voleurs dont il ne connaît pas le sort ne reparaîtront plus, il retourne à la grotte et use modérément des richesses qu'il en tire. Ainsi font aussi ses descendants.

Voir n° 329.

Burton, **8**, 96, 234-235 et **10**, XVI. — Oestrup, 152. — Clouston, **2**, 160. — North Amer. Rev., **123**, 41. — Coote, The sources, etc. (ci-dessus, p. 66.)

Grimm, 235-236 et 432. — Deutsche Jahrbb., 1842, 623. — Academy, **1**, 171. — * Nerucci, Sessanta Novelle popolari Montalesi. (Academy, **19**, 61.). — Ortoli, Contes populaires... de Corse (Romania, **13**, 168-176, spéc. 173.) — Rev. d. trad. pop., **11**, 671; cfr. **8**, 28-29. — Cfr. Caise (Bibliog. arabe, **4**, n° 231), 221, Le Bûcheron et le génie.

* Pixerécourt, Ali-Baba ou les quarante voleurs, mélodrame en 3 actes. Paris, Pollet. 1822. In-8. — * Scribe, Ali-Baba. (Rev. de Paris, édit. belge, 1833, **4**, 212-218.) — * Vanloo et Busnach, Ali-Baba ou les quarante voleurs opéra comique en cinq actes et huit tableaux. (Analyse de la pièce, Toulouse, 1894, in-8. 4.) — * Joh. Strauss, Indigo. 1870. (?)

XXVIII et 86 et Rev. pol. et litt., 1890, **2**, 542. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **11**, 352. — Hall Caine, La vengeance des frères (Rev. brit., 1896, **2**, 372.) — Bibliog. arabe, **2**, n° 113, 48.

(1) Man. Berlin, **20**, 299-300. — Bibl. des romans, juillet 1777, **1**, 49 et 61. — Junod, Ba-Ronga, 167-168. — Laboulaye, Abdallah, 220 et suiv.

25. — *Alibengiad.*

3. — Chavis, **39**, 257.—Rapilly, **4**, 221.

Prisonnier de Moavie, Alibengiad se jette par la fenêtre dans un char que de faux oiseaux du paradis lui procurent mais dont il dissipe l'enchantement en prononçant la profession de foi de l'islam au lieu d'invoquer Kokopilesobe, seul Dieu de la terre. Il devient fou.

26. — *Ali Cogia.*

1. — Cfr. Zotenberg, 196, 199 et 200. (Tirage à part, 30, 33 et 34.)

3. — Galland, **11**, 171.—Caussin, **7**, 1.— Destains, **5**, 177.—Gauttier, **5**, 158 et **7**, 385.— Habicht, **9**, 55 et **13**, 306.—Loiseleur, 585. — Scott, **5**, 183.—Weil, **3**, 222.— Burton, **10**, 235 (D'après une version hindoustane.). — Henning, **21**, 92 (D'après Burton.)

Voir, plus haut, p. 57 et 80.

Le marchand Ali Cogia ayant vu trois fois en rêve un vieillard l'avertir de s'acquitter du devoir du pélerinage à La Mecque, se décide à partir. Il règle ses affaires, loue sa maison et dépose chez un voisin un pot d'olives, au fond duquel il a secrètement caché mille pièces d'or.

De La Mecque, tant par désir de faire des affaires que par curiosité, il va de pays en pays et reste absent sept années environ.

Pendant ce temps, la femme du dépositaire ayant manifesté le désir de manger des olives, le dépositaire veut en prendre, malgré les objurgations de sa femme, qui lui représente que tout dépôt est sacré. Il découvre le trésor et s'en empare sans rien dire à personne. Il remplace, d'ailleurs, les olives gâtées par d'autres, dont il remplit tout le pot.

Ali Cogia revient et reprend le pot. N'y trouvant plus son or, il réclame et est forcé de citer le dépositaire en justice. Le cadi, en l'absence de témoins, lui défère le serment et Ali Cogia perd son procès. Mais il remet un placet à Hâroûne, qui jugera l'affaire en appel le lendemain.

Le soir, Hâroûne, se promenant déguisé, voit des enfants qui jouent à rendre la justice et qui représentent l'affaire d'Ali Cogia. L'enfant (1) qui fait le cadi, ne voulant déférer le serment qu'à défaut d'autres moyens de preuve, obtient d'experts la déclaration que les olives ne peuvent se garder sept ans; que celles du pot sont de l'année. Aussi condamne-t-il le feint dépositaire. (2)

Le lendemain Hâroûne mande l'enfant au palais ainsi que les parties, des experts et le cadi, à qui il veut donner une leçon. Il laisse l'enfant prononcer le même jugement, sauf qu'il réserve au calife le droit de condamner le dépositaire à être pendu.

Burton, **8**, 96 et **10**, XVI.— Oestrup, 151.— Dunlop-Liebrecht, 247.— Clouston, **2**, 13.— Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **22**, 118-122 —Wünsche, Midrasch Ruth Rabba, 75-77.— Rev. d. trad. pop., **6**, 68-70.

* Mélesville (Pixerécourt) et Brazier. Le baril d'olives. Paris, Pollet. 1825. In-8. (Mercure du 19e siècle, **8**, 238-239.)

27. — *Aly Djohary.*

1. — Man. arabe ou persan de Langlès ? (Gauttier, **7**, IV.)

3. — Gauttier, **7**, 91 et 399.—Habicht, **12**, 82 et **13**, 313.

Aly Djohary, fils d'un intendant des califes de Bagdad retiré à Damas, épouse sa cousine, qui devient gravement malade. Un très savant émir de

(1) Benfey, 116.— Journ. asiat., 1844, **1**, 354-355.— Pour les enfants sages, en général, voir le n° 27 de Syntipas.

(2) Cfr. Hammer, Rosenöl, **2**, 300.—Tam., **1**, 135-136.— Gawzi, 56-57.— Mercier, Chaouia, 48-50.— Cfr. n° 149.

Koûfa, qui est venu à Damas, dit qu'il n'y a pas d'autre remède que l'herbe des oiseaux qui croît dans une île gardée par des génies à six mois de marche au-delà du Caucase : lui-même il peut, en attendant, empêcher la malade de mourir.

Aly se décide à partir et l'émir fait planter par son père désolé un cotonnier qui, s'il se dessèche, annoncera la mort d'Aly. (1) Quand il arrive dans la capitale de la Chine, on reconnaît qu'il est musulman et on le jette en prison pour le sacrifier aux idoles. Mais un seigneur, qui avait séjourné à Damas et y avait reçu des bienfaits du père d'Aly, se décide à le sauver. Brûlant des parfums (n° 19) et prononçant des paroles magiques, il se change en oiseau et va rejoindre Aly dans sa prison.

Le chinois ayant oublié d'éteindre le feu, le grand-prêtre des idoles, qui passe par là, apprend par une conjuration ce qui a eu lieu. Il avertit le geôlier, qui empêche toute tentative de fuite.

Battu tous les jours comme Aly en attendant le sacrifice, le chinois, désespéré, jette un jour sur le sol une émeraude qu'il porte sur lui et qu'il donnerait volontiers pour un marteau de fer. Elle se brise et ainsi est délivré un génie que Salomon y avait enfermé et qui, reconnaissant, transporte les deux amis dans un magnifique palais de Salomon.

Malgré les avis du génie, Aly s'obstine à reprendre son voyage et il obtient de lui une pelote qui roule devant lui pour le guider. (2) Il arrive ainsi dans une grotte où une ogresse rôtit trois hommes à la broche. Elle le reçoit bien, ainsi que son fils, mais, étant en guerre avec les génies de l'île aux oiseaux, ils ne peuvent l'aider que de quelques renseignements.

Arrivé à son but, au milieu d'éclairs, dont l'un tue son cheval, et de cris de géants et de fantômes (nos 203 et 375), il va mettre la main sur l'arbre où se trouve la cage dont lui ont parlé les génies ; mais entendant un

---

(1) *Signe de mort.* Nos 273 et 375.—Spitta, Contes, 124.— Grimm, 5, 150, 196 et 296.— Clouston, **1**, 169-172.— Cosquin, **1**, 60, 64, 70, 79 et **2**, 352.— Archiv f. Litteraturg., **12**, 99 et 106.

(2) *Peloton.* Nos 286 et 375.—Spitta, Contes, 17, 19, 23 (Green, Mod. ar. St., 63, 64 et 66) et 130.—Benfey, 488.—Zeit. d. dent. morg. Ges., **42**, 134-136.— Grimm, 87 et 418; cfr. 110-111.— Germania, **36**, 376.— Cosquin, **2**, 120 — Rev. d. trad. pop, **3**, 480; **5**, 735-739 et **9**, 178-179.— Gött. gel. Anz., 1866, 1120.

gémissement dans lequel il croit reconnaître la voix de son ami le génie (cfr. n° 154), il tourne la tête et, au même moment, un sabre le coupe en quatre.

Le cotonnier de Damas se flétrit; on apprend ainsi la mort d'Aly et on célèbre ses obsèques. Le chinois, averti de l'évènement par des opérations magiques, arrive à Damas transporté par le génie et se présente chez son bienfaiteur.

Le génie envoie son rokh (n° 373) chercher les quatre quartiers; on les réunit et on les frotte d'une pommade composée par Salomon même et on les lave avec de l'eau de la fontaine de vie. (N° 239.) Vingt-quatre heures après, le jeune homme renaît. Il refuse de suivre le conseil du génie qui l'engage à retourner chez ses parents; le génie le fait alors, comme il le demande, porter par son rokh dans l'île verte.

Au moment de tenter un nouvel essai, il veut prier et faire des ablutions au sable; mais deux aigles lui apportent de l'eau et un pain. Ayant prié et s'étant restauré, il tire son sabre : aussitôt les phénomènes terribles recommencent. Sans se laisser troubler, il saisit la cage et exige de l'oiseau-génie (n°s 273 et 375) qu'il lui indique le lieu de l'herbe des oiseaux; sinon, il le tuera.

L'oiseau essaye de le tromper en lui offrant de lui montrer les trésors des génies. Mais il veut d'abord cueillir l'herbe et ne se laisse pas décevoir non plus quand, revenant à son sujet, l'oiseau lui parle d'une machine qui représente le système de l'univers, ou de l'eau de la vie, etc. Pensant à sa femme, il résiste et, tenant toujours l'oiseau par le cou, se fait transporter à Damas.

Heureux retour, salué avec joie par tous. Guérison de la femme. Cependant les époux meurent prématurément, épuisés par leurs trop fortes émotions de malheur et de bonheur.

Burton, **8**, 241.— Oestrup, 93.

A la p. 96 de Gauttier (Habicht, 85), l'anecdote d'un soldat qui jette le rabbin dans le Tigre pour qu'il rince les coupes de festin qu'Isaac et Jacob préparent pour un renégat qui va être pendu.

28. — 'Ali Ṣâr.

Nos 28 et (196.)

1. — Man. égyptiens.— Man. Berlin, **20**, 151, n° 9177.

2. — α, **1**, 484.— β, **2**, 137.— γ, **2**, 143. — δ, **2**, 415.— ε, **7**, 262.

3. — Hammer, **1**, 1.— Lane, **2**, 387.— Mardrus, **6**, 205.—Weil, **2**, 356.— Burton, **3**, 306.—Payne, **4**.— Henning, **7**, 49.— Hanley, 45.

— The Chandos Classics. Eastern Tales... edited by Mrs Valentine. London, Frederick Warne and Co, 524-540 : Alischar and Smaragdine.

'Ali Ṣâr, né dans la vieillesse de son père, dissipe la fortune qu'il lui a laissée et se trouve réduit à la mendicité. (Cfr. n° 22.) Il assiste à la vente d'une belle esclave, qui, ayant obtenu qu'on ne la vendrait qu'à une personne qui lui plairait, refuse un horrible vieillard, Rasîd al dîne, un homme à la barbe teinte, un borgne, un barbu. Elle choisit 'Ali, à qui, sur l'aveu qu'il fait de sa pauvreté, elle remet 1000 dînârs, dont il garde 100; le reste est livré au vendeur. Elle lui donne aussi de quoi s'acheter des meubles et de quoi vivre. Très savante, elle brode chaque semaine un voile, qu'il vend 50 dînârs et le ménage vit ainsi une année.

Bien que Zoumourroud (ou Smaragdine)—ainsi se nomme la jeune fille — lui ait dit de ne vendre ses voiles qu'aux marchands et non aux passants, à cause des ennemis qui les épient et qui amèneraient leur séparation, un jour il en vend un à un chrétien qui fait monter les enchères. Le chrétien le suit, s'introduit chez lui, lui demande un verre d'eau, puis le prie de lui acheter à ses frais quelque chose à manger; il obtient enfin, en citant le proverbe disant que celui-là est illégitime qui ne mange pas avec son hôte, qu'‘Ali prenne un fruit où il a mis du bendj (n° 13) et de l'opium. Pendant qu'il s'endort, il lui prend sa clef et va quérir son frère Rasîd al dîne, au service de la vengeance duquel il a mis sa ruse. (1)

(1) Tout ce début présente la plus grande ressemblance avec celui du n° 271.

Rasîd enlève Smaragdine et, chrétien lui-même quoique se donnant pour musulman, il veut la forcer à abjurer; mais elle résiste à tous ses mauvais traitements.

'Ali se met à sa recherche; une bonne vieille l'aide et, sous prétexte de vendre des parures de femme, parvient jusqu'à elle et prépare son évasion pour la nuit. Pendant qu'·Ali, devant le château, attend le moment de l'aider, la fatigue l'accable et il s'endort (n° 271); un brigand kurde enlève Smaragdine et la mène à la caverne de sa bande.

Smaragdine endort la vieille mère du voleur en lui donnant des soins de propreté et, s'emparant des dépouilles et du cheval d'un homme assassiné par les voleurs, se déguise et se sauve. (N° 31).

Au bout de quelques jours, elle arrive à une ville dont le roi vient de mourir sans enfants; d'après la coutume du pays, on la prend pour roi, parce qu'elle arrive par la route où on attend trois jours le premier venu. (N° 239.)

Au bout d'un an, pour retrouver 'Ali, elle fait construire un amphithéâtre; le premier de chaque mois elle y donne un festin auquel tout le monde est invité. (1)

Mois par mois elle retrouve ainsi et feint de reconnaître par la géomancie (2) le frère de Rasîd, le brigand qui l'a enlevée et Rasîd lui-même. Elle les fait écorcher. Les assistants croient qu'elle les punit parce qu'ils ont pris d'un certain mets, qu'ils évitent depuis lors et dont, un jour, 'Ali, qui est arrivé à son tour, se rassasie sans qu'elle le punisse. (Cfr. nos 321 et suiv.)

Elle l'emmène et, sans se faire reconnaître, s'amuse d'abord à l'effrayer par des exigences auxquelles il ne cède qu'à contre-cœur, croyant qu'elle

---

(1) *Artifices pour retrouver quelqu'un.* Nos 30, 196 et 441.—Tawney, **1**, 276 et **2**, 590.— Gött. gel. Anz., 1872, 1207-1208 et 1215-1216.— Bibliog. arabe, **2**, n° 144, 8.— Rosen, Tuti, **2**, 210.—Muséon, **12**, 23.—Grimm, 201. —Cosquin, **2**, 70 et 73.—Cabinet des fées, **13**, 325.—Cfr. nos 153 et 348.

(2) Nos 18, 29, 147 et 347.— Man., Berlin, **20**, 223, 224, 227, 228, 230, 233-234, 248, 250, 251, 293, 300, 301, 302, 305, 306, 307, 315, 328, 333, 334, 348, 360, 361, 372, 375, 379, 386, 388, 392, 410, 411, 418, 420, 422, 423, 424, 427, 432, 433, 438, 441, 456 et 459.— Lacoin, Jardin des délices, 100.— Voir le chapitre de la Bibliographie consacré aux superstitions.

est un homme. Prenant le lendemain un prétexte pour quitter son royaume, elle va vivre heureuse avec son mari.

Burton, **8**, 136.— Oestrup, 30, 93-94, 96, 150 et 153.— Réc. égypt., 7 et 11.— Edinb. Rev., **164**, 194.

(**196.**) — *Ghulnaz.*

3. — Cardonne, **2**, 36.— Rapilly, **3**, 232. — Gas. Gozzi, Œuvres, 1819, **9**, 213-221.

La fille d'un roi de Cachemire étant, malgré sa beauté, malade de jalousie à cause de la beauté de Ghulnaz, fille du vizir, celui-ci, préférant son ambition à son devoir, vend sa fille dans un coffre pour 40000 aspres, à condition qu'on l'achète sans savoir ce qu'il contient. (Nos 188 et suiv.)

Un jeune porteur d'eau en court enfin le risque et, charmé de la beauté de son esclave, se décide à l'épouser. Il la conduit à sa mère; Ghulnaz l'enrichit au moyen d'un diamant qu'elle a emporté.

Un jeune homme, qui s'éprend d'elle mais qu'elle repousse, la calomnie auprès du porteur d'eau et prétend que la source de ses richesses est impure. Le porteur d'eau la frappe d'un poignard et elle se jette par la fenêtre.

Un juif la recueille et, comme il s'est épris d'elle à son tour, elle se précipite, pour lui échapper, dans la mer qui baigne les murs de la maison, pendant que le porteur d'eau, désabusé par sa mère, se repent et la cherche en vain.

Ghulnaz est sauvée par trois pêcheurs qui se la disputent. Un cavalier survenant décide que celui-là des trois l'obtiendra qui aura le plus vite atteint une des trois flèches qu'il va tirer. Pendant qu'ils courent, le cavalier l'enlève. (N° 212.)

Feignant de se rendre à ses vœux et pour assurer prétendûment leur sécurité, elle lui offre de se vêtir en homme (n° 31); puis, montrant son

adresse à cheval, elle se sauve et arrive à une grande ville, dont les habitants, se conformant au testament du roi, mort sans héritiers, la nomment roi, ce qu'ils doivent faire pour le premier qui se trouverait à l'ouverture des portes de la ville.

Le nouveau roi fait construire une fontaine où l'on met un portrait d'elle vêtue en reine, avec ordre de lui amener quiconque, en le voyant, donnera des marques de douleur. Ainsi sont arrêtés successivement le porteur d'eau, qui la cherchait, les trois pêcheurs, le cavalier et le juif.

Quand ils sont réunis, elle se fait reconnaître. Elle épouse le porteur d'eau, qu'elle fait proclamer roi et renvoie les autres comblés de présents.

Cfr., outre le n° 28, les nos 30 et 321 et suiv.

29. — *L'amant des étoiles.*

3. — Chavis, **39**, 366.—Rapilly, **3**, 400.

Dalhuc, resté veuf avec un fils, épouse une intrigante, Narilha, qui a un fils peu intelligent, Badur. Le fils de Dalhuc ayant dû se défendre contre Badur, est chassé par son père et se réfugie chez un oncle pauvre, Cassanak ; Badur se fiance avec la fille d'un barbier, qui devait épouser le fils de Dalhuc.

Cassanak recourt à un géomancien de ses amis (n° 28), qui promet de démasquer la méchante Narilha. Suivant les instructions de son ami, il s'habille en arménien, va acheter très cher les fruits de Narilha et les fait disparaître dans l'air, comme si des mains invisibles les saisissaient (1) : il se dit pourvoyeur des astres. Il revient plusieurs fois, faisant le même manège et persuadant au sot Badur que l'étoile du matin est amoureuse de

(1) Clefs jetées en l'air et saisies par une main invisible. Schwab, Talmud, **5**, 306.

lui. Pour lui envoyer son portrait, il lui dit de se mirer dans de l'eau qui disparaît comme les fruits; il adresse de même des fleurs à la céleste fiancée. Après ces prodiges, il n'a pas de peine à décider Badur à se faire coiffer d'une façon ridicule. Pleins d'orgueil, Narilha et son fils se livrent à des rêves extravagants (1); n'ayant plus de marchandises, parce que l'arménien a tout pris, ils repoussent grossièrement leurs pratiques.

Celles-ci s'adressent alors au fils de Dalhuc, qui a monté une boutique de fruitier et qui a même acheté un jardin pour se fournir à bon prix de marchandises. L'argent employé à cette fin est celui que le faux arménien donne à Narilha et qui lui revient magiquement, en ramenant aussi celui de Narilha (2); mais on ne prend pas plus que ce que celle-ci a détourné au détriment de son mari.

L'arménien fait si bien que le sot se brouille avec son ancienne fiancée et que celle-ci consent à épouser le fils de Dalhuc. Quand le père, ramené par la prospérité de son fils et réconcilié avec lui, revient d'avoir assisté à son mariage, il est mal reçu par Narilha. Mais, ne cédant ni à ses menaces ni à ses caresses, il la répudie. Pour se venger, elle veut faire croire que son mari avait trouvé un trésor, pour que le calife le confisque; mais celui-ci, mis au courant, refuse.

Quant au sot Badur, l'arménien l'a fait aller attendre l'étoile du matin dans un canal de Bagdad; il y contracte une fluxion et est battu de verges par des mains invisibles.

Hammer, **1**, XXXVII.

---

(1) Bibliog. arabe, **2**, n° 113, 60.

(2) *L'argent qui revient.* Orient u. Occ., **3**, 360-361. — Carra, Abrégé des merveilles, 284. — Rev. d. trad. pop., **12**, 277.

30. — *Les amants de Syrie.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 246.— Destains, **6**, 173. — Gauttier, **6**, 348 et **7**, 395.— Habicht, **11**, 151 et **13**, 311. — Loiseleur, 720. — Burton, **11**, 167. — Henning, **24**, 56.

4. — Le même récit se trouve dans le Toûti traduit par Barb, Naurus, 80-88.

Un orphelin pauvre, recueilli par un oncle riche, enlève sa cousine. Pendant qu'avant de s'embarquer il s'occupe à vendre ses montures, le capitaine du navire part avec la jeune fille. Usant de ruse, elle accepte de l'épouser; mais, quand il est à terre pour faire les préparatifs nécessaires, elle part avec le navire et en prend le commandement.

Elle aborde ailleurs et le sultan de la ville veut l'épouser, lui envoyant la fille du vizir avec trente-neuf autres dames. Elle s'échappe la nuit avec ces personnes.

Débarquant pour faire de l'eau, elle est surprise avec ses compagnes par des brigands. Elle feint de condescendre à leurs désirs et, pendant le banquet, leur fait boire un soporifique. (N°s 19 et 271.) Puis on les tue tous, sauf le chef dont on rase la barbe et les moustaches et qu'on garrotte en lui suspendant son cimeterre au cou. (1)

Voyant plus loin un port magnifique, les dames débarquent, mais ont soin de se vêtir en hommes. (N° 31.) Elles trouvent la ville en deuil à cause de la mort du roi. Le vizir les accueille avec faveur parce que, d'après la coutume, le trône, auquel même les étrangers peuvent prétendre, est donné à celui sur la tête duquel se pose un oiseau magique : c'est la jeune fille qui est ainsi choisie. (N° 239.)

Obligée d'épouser la fille du vizir, elle se confie à elle (n° 31) et fait bâtir un caravansérail où elle oblige tout étranger à passer et à laisser son nom; à la porte, elle fait mettre une statue à sa ressemblance, que des gardes surveillent avec ordre d'amener quiconque manifeste en la voyant quelque émotion. (N° 28.)

---

(1) N°s 58 et 147 : cfr. n° 188.

Arrivent successivement le père de la jeune fille, son fiancé, le capitaine du navire, le sultan et le vizir auxquels on a enlevé les quarante dames, et le chef des brigands. On se reconnaît; le chef des brigands est mis à mort; mais les quarante dames préfèrent rester auprès de la jeune fille, qui se marie avec son fiancé, lui cède la couronne et l'autorise à épouser aussi la fille du vizir. (N° 120.)

Cfr. nos 196 et 321 et suiv.

Burton, **11**, 483.—Dunlop-Liebrecht, 223-224 et 488.—Landau, d. Quellen d. Dek., 296-297.— La Fontaine, édit. Regnier, **4**, 394-395. (La fiancée du roi de Garbe.)

31. — *Ameny.*

1. — Manuscrit arabe ou persan de Langlès ? (Gauttier, **7**, IV.)

3. — Gauttier, **7**, 1 et 397-398.—Habicht, **12**, 3 et **13**, 312.

— La fleur lascive orientale... Oxford (Paris)... 1882, 51-74. (Ne donne que l'histoire même d'Ameny, augmentée d'une partie érotique, due, non à « un arrangeur persan », mais à l'auteur anonyme de la Fleur lascive. « Nous avons, ajoute cet auteur, réduit considérablement le roman du texte Habicht et du texte de Boulak. » Mais le conte d'Ameny ne se trouve dans aucun des textes arabes connus des Mille et une nuits.)

Un roi des Indes, n'ayant pas de fils, achète à grands frais une esclave dont on dit ici la rare beauté et les soins qu'on prend d'elle. Mais elle se refuse à son maître parce que les faveurs des rois déshonorent leurs esclaves quand ils en achètent qui sont dignes d'être épousées et lui raconte son histoire. (Cfr. n° 73.)

Fille d'une princesse descendant des Pharaons d'Egypte réfugiés en Abyssinie et mariée au sultan de la Grande Tartarie, elle est, dès son enfance, convertie à l'islamisme par sa nourrice et instruite par elle. (N° 443.) On veut, selon la coutume, la marier à l'un de ses frères; mais,

abhorrant cette union, elle obtient délai jusqu'à ce qu'elle ait appris à monter à cheval comme les femmes tartares. Ayant peine à échapper aux obsessions de son frère, sur le conseil de sa nourrice, elle prend un habit d'homme (1) et quelques bijoux et s'enfuit à cheval, se dirigeant sur Bagdad, où elle doit retrouver sa fidèle institutrice.

Le soir, dans une caverne, elle voit un noir féroce qui va massacrer une jeune fille qui lui résiste ; d'une flèche, elle tue le noir.

C'était la fille de Cara Oglou, roi de Balkh, qu'un guerrier noir, en grande faveur pour sa vaillance, a enlevée en tuant le cousin auquel elle était fiancée et qui était accouru la défendre. Sur le conseil d'Ameny, elle se couvre des habits du noir et, sans savoir que son libérateur est une femme, monte en croupe, parce qu'elle ne sait pas aller à cheval.

Errant plusieurs jours, elles vivent de la chasse d'Ameny. Elles rencontrent enfin un vieillard vénérable, riche possesseur de troupeaux, qui les accueille avec bonté et leur accorde longtemps une large hospitalité.

Le voyant seul, elles apprennent qu'au retour d'un voyage, on lui a annoncé la mort de sa femme et de son fils. Conduite dans les étables, Ameny est frappée de l'affection d'une chamelle et de son petit pour le vieillard, demande à ouvrir la tombe de la femme et de l'enfant pour leur rendre la vie et y trouve deux morceaux de bois au lieu de cadavres. (2)

Elle prend deux monnaies d'Ismaël à l'empreinte du chameau, les chauffe et les jette dans de l'eau ; l'empreinte fait place à une figure humaine. Avec cette eau, et grâce à certaines paroles, la chamelle et son petit reprennent forme humaine : ce sont la femme et le fils du vieillard.

---

(1) Nos 28, 120, 143, 196, 229, 277, 327, 339 et 375.— N° 90 de Syntipas. — Man. Berlin, **20**, 386. — Bibliog. arabe, **2**, n° 144, 38. — Scriptorum veterum vat. coll., **4**, 2, 318, n° 31.— Man. (syriaques) Berlin, **23**, 377-378; cfr. 382, 396 et 398.— Sachau, The chronology... Albîrûnî, 283.— Carmoly, Mille et un contes, 43.— Dunlop-Liebrecht, 291.— Grimm, 125 et 344. — Pentamerone, trad. Liebrecht, **2**, 68. — Louandre, Conteurs français, 111.—Archiv f. Litteraturg., **7**, 248.— Rev. d. trad. pop., **9**, 97.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 67. — Bolte, Montanus, 631. — Souvent dans Lope de Vega.—Bradamante.—Dans Huon (Guessard, XLVII), un miracle régularise le mariage de deux femmes.

(2) Nos 63 et 188.— Stumme, Tunis, **2**, 23-24.— Stumme, Tripoli, 133 et 136.— Rochemonteix, Contes nubiens, 80.— Mercier, Chaonia, 49.— Lambel, Erzählungen, 101.— Cfr. n° 75.

Ils avaient été métamorphosés par la sœur de la femme. Cette sœur, dédaignant son cousin, laisse sa sœur, qui a employé sa part de succession à acheter des troupeaux, se marier à ce cousin et, avec sa part, va courir le monde vêtue en homme. Au Caire, où elle vit avec luxe, elle s'éprend du fils d'un grand seigneur et joue un jour contre lui aux échecs toute sa fortune, sous la condition, écrite dans un billet cacheté, qu'il l'épousera. Le père, qui la regarde comme une aventurière, s'empare du billet et ne le remet qu'après en avoir gratté la condition. Ayant tout perdu à dessein, la jeune fille ne peut se faire épouser par son ami.

Elle revient chez sa sœur, obtient d'elle de l'argent et se rend à Bokhara ; en route, des voleurs lui prennent tout. Elle se lie avec une vieille sorcière, qui l'initie à son art.

Profitant d'un voyage de son beau-frère, elle revient et n'obtenant pas d'argent de sa sœur en l'absence du mari, satisfait sa haine en la métamorphosant ainsi que son fils. A son beau-frère qui revient, elle fait accroire qu'ils sont morts.

Ameny et sa compagne se remettent en route; elles arrivent sur le territoire de Hamah, dont le roi est le père de la jeune fille enlevée. Elles le rencontrent à la chasse, à laquelle il se livre pour se distraire. Grâce à la voix du sang (n° 8), la vue seule de sa fille le console un peu ; car elle ne se fait pas reconnaître d'abord pour ne pas lui causer une trop vive émotion. Puis a lieu la reconnaissance.

Ameny se voit forcée d'épouser la jeune fille, qui s'est éprise d'elle. Il se confie à elle; mais le chagrin que lui cause sa déception, ainsi que les ennuis et les bruits auxquels donne lieu sa fausse position, est tel qu'elle devient malade et se tue.

Ameny est exilée et tombe aux mains de Curdes, qui la vendent à des marchands d'Alep en échange de trois moutons. Celui à qui elle échoit en partage la vend au sultan des Indes.

Burton, **8**, 241.

32. — *Les quatre amis.*

1. — Man. Paris, 625, nos 3660, 3661 et 3662. (Cent nuits.)

33. — *Amine.*

Nos 33, (171), (175), (176) et (177).

1. — Man. égyptiens.—A.—I.—J.—Y.—F F.

2. — α, **1**, 47.—β, **1**, 51.—γ, **1**, 102.—δ, **1**, 108.—ε, **1**, 327.—ζ, manque.

3. — Galland, **2**, 261.— Caussin, **2**, 32. — Destains, **1**, 369.— Gauttier, **1**, 385 et **7**, 365.—Habicht, **2**, 144 et **13**, 299.— Loiseleur, 103.— Scott, **1**, 324.— Lane, **1**, 181.— Mardrus, **1**, 216.—Weil, **1**, 106.— Burton, **1**, 160.— Payne, **1**.— Henning, **1**, 147.

Amine [1] hérite de son père et d'un mari, avec qui elle n'a vécu qu'un an; devenue ainsi prodigieusement riche, elle se fait faire de splendides toilettes.

Un jour une vieille (n° 189) vient la supplier d'assister par charité au mariage de sa fille orpheline. Elle consent et arrive à un magnifique palais où une belle jeune fille la reçoit et, avouant son stratagème, lui offre d'épouser son frère, qui est aussi beau qu'elle. Amine accepte et son mari lui fait promettre de n'aimer nul autre que lui.

Un mois s'étant écoulé, elle obtient d'aller faire des achats et prend la vieille avec elle. Le marchand demande un baiser comme paiement et, sur les instances de la vieille, elle cède. Mais le jouvenceau, après l'avoir embrassée, lui mord fortement la joue.

A son retour, son mari voit la blessure : elle prétend qu'un chameau portant des bois l'a blessée. Son mari lui disant qu'il fera étrangler tous les bûcherons, elle assure qu'elle est tombée d'un âne; mais, comme il fait des menaces du même genre, elle avoue. Il veut alors la faire couper en morceaux par ses esclaves; mais cédant aux prières de la vieille, il se borne à la faire battre de telle façon qu'elle en gardera les marques. Puis

[1] Le texte ne donne pas ce nom, que nous empruntons aux versions.

il la renvoie chez elle et quand, guérie quatre mois après, elle veut revoir la maison où elle a été si malheureuse, elle trouve tout démoli et dévasté. (N° 239.) Elle se rend alors chez sa sœur Zobéide.

Hâroûne fait écrire cette histoire et ordonne de la déposer au trésor. (N° 318.)

Encadré dans le n° 148.

Réc. égypt., 25. — Cfr. Marryat, The Pacha of many tales, Paris, Baudry, 1840, 80-98.

(**174.**) — *Le faux calife.*

1. — Man. égyptiens. — C. — F F. — Paris, 623, n° 3651, 12 et 625, n° 3663, 4. — Berlin, **20**, 151, n° 9176 et **20**, 60, n° 9086, 2. (?)

2. — α, **1**, 459. — β, **2**, 110. — γ, **2**, 105. — δ, **2**, 369. — ε, **7**, 184.

3. — Caussin, **9**, 398. (D'après lui, * Weber, Bibliog. arabe, **4**, n° 186, **2** et * Von der Hagen, Erzählungen und Mährchen, 1824, **1**.) — Lane, **2**, 338. — Mardrus, **7**, 247. — Weil, **2**, 334. — Burton, **3**, 252. — Payne, **3**. — Henning, **6**, 188. — Hanley, 79.

4. — Islâm, 66-73.

Hâroûne, Ga'far et Masrour voient une nuit le Tigre sans embarcations, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire. Ayant obtenu d'un batelier qu'il les mène, ils voient un bateau où se trouve un jeune homme, entouré de dignitaires qui ressemblent à ceux de Hâroûne; un homme proclame que le calife a défendu à quiconque, sous peine de mort et de confiscation, de se promener sur le Tigre. Le lendemain, même aventure. Cette fois, Hâroûne se joint au cortège qui débarque et, saisi par les gens du prétendu calife, s'excuse sur ce que lui et ses compagnons sont des marchands étrangers à peine arrivés et ignorant le décret. On leur pardonne et on les introduit dans un palais magnifique, où ils assistent à un festin royal. A chaque chant d'amour, le faux calife déchire son précieux vêtement et ses hôtes s'aperçoivent qu'il a le corps couvert de cicatrices Ils lui en demandent la raison et obtiennent le récit de son aventure.

Très riche marchand, 'Ali, fils de Mou'ammad le joaillier, a reçu un jour la visite de la sœur de Ga'far, qui lui achète un collier précieux. S'éprenant d'elle comme elle est éprise de lui (n° 129), il la suit dans son palais et l'épouse immédiatement en donnant le collier comme dot.

Il ne la quitte pas pendant tout un mois. Comme elle sort un jour, elle lui fait promettre de ne pas bouger. Mais on vient le chercher de la part de Zobéide et il n'ose pas refuser d'aller causer avec elle. Quand il rentre, sa femme, irritée, veut le tuer ; mais, écoutant les supplications des esclaves, elle se borne à le faire battre cruellement et à le chasser.

Il joue alors le rôle de calife dans l'espoir que Hâroûne entendra parler de lui et le réconciliera avec sa femme. C'est ce qui arrive.

Oestrup, 150. — Rec. égypt., 25 et 30. — Platen, Abbassiden. (Voir n° 130)

La version que donne Gauttier (**2**, 371 et **7**, 371 ; Habicht, **4**, 65 et 21 et **13**, 301) est due à Langlès.

La fin diffère. « Le lendemain du mariage, la femme s'éloigne et envoie une esclave pour soumettre son mari à l'épreuve d'une séduction ; il va succomber quand l'épouse irritée le livre à la police comme voleur : il est cruellement battu et emprisonné.

» Une fée lui apparaît, lui remet un talisman tout puissant dont il se sert pour se faire bâtir un palais (n° 19) et se met à jouer le rôle de calife pour attirer l'attention de Hâroûne et obtenir de lui qu'il le réconcilie avec sa femme.

» Hâroûne, qui s'est donné pour un familier de la cour, lui promet d'intervenir auprès du calife. Le lendemain, Ga'far décide sans peine sa sœur à demander pardon à son mari.

» Pendant un an, 'Ali aide Hâroûne de sa puissance surnaturelle. Mais sa femme étant venue à mourir, il la suit dans la tombe : on les enterre dans le même cercueil (n° 37), après que le calife a fait en vain chercher le talisman. »

(**175.**) — *Le bimaristan ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue.*

1. — C. — D. — E. — C C.

3. — Caussin, **8**, 79. — Chavis, (Halechalbé et la dame inconnue) **38**, 271 ou Rapilly, **3**, 253.

Hâroûne, Ga'far et Masrour se déguisent et visitent l'hospice des fous; ils conviennent d'en interroger chacun un.

Masrour demande des fruits à un fou qui prétend en vendre; le fou lui frotte le visage d'ordure. (Cfr. Syntipas, n° 175.)

Ga'far interroge un prétendu prophète, qui, quand il lui réclame un miracle, l'engage à se jeter du haut d'un bâtiment élevé; il se rompra le cou, mais le prophète le remettra en bon état. (1)

Hâroûne fait la connaissance d'un jeune marchand établi par son père. Une jeune dame avait l'habitude de lui acheter des marchandises à crédit et de les payer après, mais de telle façon qu'elle contracte une dette de dix bourses. (N° 129.) Un jour, une vieille (n° 189) lui propose d'épouser la dame, dont la dette servira de dot. Il se laisse bander les yeux et mener dans un palais luxueux, où le cadi (qui sait que la dame peut disposer d'elle) dresse l'acte de mariage. L'épouse fait promettre à son mari de ne sortir qu'une fois par an et de ne pas parler inutilement aux esclaves. Mais, au bout d'une semaine, se représentant le chagrin que ses parents doivent éprouver

(1) La littérature arabe est riche en anecdotes sur les faux prophètes. Voir, p. ex., Weil, Geschichte der Chalifen, **2**, 289. — Rev. d. trad. pop., **13**, 227, 229, 232, 239, 243, 286-287, 490-491, 492, 493-494, 496 et **15**, 286. — Girgas et Rosen, Chrest. ar., 12 et 13 (Socin, Arab. Grammatik, 1885, 104-106.) — Qalyoûbi, 215-216. — Mouhammad Efendi, 95. — Belkassem ben Sedira, Cours de litt. arabe, 2e édit., 1-5 du texte arabe. — Machuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 4e édit., 272-273. — Decourdemanche, Nasr-eddin-Hodja, 118-119 et 132-134. — Cfr. Sachau, Albîrûnî, Chronology, 192-198 et 372-373. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **6**, 513, 452.

à cause de sa disparition mystérieuse, il obtient la permission d'aller les voir et les trouve occupés à pleurer sa mort. En attendant que la vieille vienne le chercher, il reprend son commerce et les voisins s'imaginent que les djinns l'avaient emporté.

Lors d'un nouveau retour à sa boutique, une dame lui offre en vente une cassolette, pour un baiser; il cède, mais la dame le mord : c'est qu'elle avait été envoyée par la femme du marchand pour éprouver sa fidélité.

Quand il revient au palais, il prétend s'être blessé en ouvrant sa boutique; mais sa femme sait ce qui en est et veut qu'on le mette à mort. Vaincue par les prières de la vieille, elle se borne à le faire battre cruellement et jeter dans la rue.

De retour chez lui, il s'abandonne à la mélancolie, repousse sa mère et menace de frapper son père (n° 271). On le renferme alors dans l'hospice des fous, où, revenu au calme, il espère que le calife le délivrera.

Hâroûne le mande le lendemain et, comme il répète textuellement son histoire sans se contredire, il reconnaît qu'il est guéri. Il le renvoie à son commerce et fait aposter des gens pour saisir la vieille, si elle revient.

Ses prévisions se réalisent parce que la dame, désespérée de ce qu'elle a fait, envoie l'entremetteuse pour se réconcilier avec son mari. On la saisit et elle avoue que la dame mystérieuse est la fille de Ga'far. Celui-ci accepte les faits accomplis et ne blâme pas même le cadi, qui n'a violé aucune loi.

Burton, **8**, 263.—Habicht, **13**, XXIX.—Scott, **6**, 415-416.
Chavis et Cazotte n'ont pas trop défiguré cette histoire.

(**176**.) — *Histoire du premier fou.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 31.— Destains, **6**, 30.— Gauttier, **6**, 187 et **7**, 392. — Habicht, **11**, 26 et **13**, 309.—Burton, **10**, 381.—Henning, **23**, 34.

Le fou est un marchand à qui une vieille dame fait une fois un achat qu'elle ne peut payer, n'ayant pas d'argent sur elle; elle l'emmène donc chez elle après lui avoir bandé les yeux.

Là, dans un palais luxueux, il trouve la fille de la vieille dame, qu'il épouse le jour même, après avoir promis qu'il ne ferait jamais attention à aucune autre femme. Puis il obtient la permission d'aller voir sa mère, que son absence inexpliquée avait plongée dans la douleur. Il reprend son commerce et revient tous les soirs les yeux bandés chez sa femme. Une esclave lui explique un jour tout le mystère : la jeune fille, l'ayant aperçu devant sa porte, s'est éprise de lui, est devenue malade et a été examinée par une vieille, qui a deviné son mal; après vingt jours d'instances, elle a tout avoué et sa mère arrange le mariage.

Un jour une jeune fille lui offre un bijou, qu'il veut acheter pour sa femme et qu'elle ne lui cède que pour un baiser; mais, en le lui donnant, elle le mord. De retour, il trouve sa femme vêtue d'écarlate (n° 18); il lui dit d'abord qu'il a acheté le bijou; mais elle lui fait remarquer sa blessure; sur son ordre, on apporte, décapitée, la jeune fille qu'elle avait envoyée pour le mettre à l'épreuve; puis elle chasse son mari.

Désespéré, il parcourt les rues en se plaignant; on le croit fou et on l'enferme.

Le sultan charge son vizir de retrouver la maison, qu'il découvre enfin en parcourant avec le prétendu fou la rue où on lui bandait les yeux. (Cfr. n° 24.) Il réconcilie le jeune homme avec sa femme, qui est la fille d'un ancien sultan du Caire.

Encadré dans le n° 231.

Scott, **6**, 415-416.—Habicht, **11**, XX-XXI.—Loiseleur, M. n., 698.

(**177**.) — *Manjab (Mundschab).*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 343. (Incomplet.) — Gauttier, **6**, 376 et **7**, 396. (Id.) — Habicht, **11**, 174 et **13**, 311. (Id.) — Burton, **11**, 197.

Hâroûne, dégoûté de tout, demande à Masrour, son eunuque, de le

distraire [1]. Il lui propose de se promener dans ses jardins, d'aller dans son harem, d'inspecter les curiosités de son trésor, de causer avec ses ministres et les savants du royaume. Mais rien ne tente le calife et il ne se déride que lorsque Masrour lui offre en plaisantant de l'amuser en se faisant décapiter. Enfin, on fait venir un conteur, qui ne parvient pas à le désennuyer.

Il se décide alors à se déguiser pour parcourir sa capitale. Ga'far veut l'en dissuader, disant qu'on lui manquera peut-être de respect et que, dans sa colère, il décrètera des vengeances dont il se repentira plus tard.

Hâroûne tient bon et, sous prétexte de demander un verre d'eau à boire, on s'introduit dans une belle maison où il est inscrit partout que « celui qui s'informe de ce qui ne le regarde pas, éprouvera bientôt ce qui ne lui agréera point. » (N° 148.) Reçu magnifiquement, il voit son hôte s'évanouir et s'aperçoit qu'il porte des cicatrices.Comme il en demande la cause, malgré l'avertissement, il est mis à la porte. Il songe d'abord à punir son hôte et à faire démolir sa maison (n° 239); mais Ga'far l'apaise.

Mandé le lendemain au palais, Manjab raconte son histoire.

A la mort de son père, il dissipe ses richesses avec ses amis, qui, dans sa détresse, l'abandonnent. (N° 22.) Mais il trouve chez lui un trésor et invite ses amis : ceux-ci avouent avoir reçu de lui des dons et un cadi, caché, en prend note. Ayant recouvré sa fortune, il se remet au commerce.

Une vieille (n° 189) vient plusieurs fois et le mène un jour à un palais, où il trouve une belle jeune fille. Elle veut bien l'épouser s'il accepte, en cas d'infidélité, d'être battu, de se voir couper la langue et les mains et d'être rendu aveugle.

Une bédouine, un jour, lui offre un collier pour un baiser et il consent. Rappelé par sa femme, il n'a pas le temps de faire ses ablutions et, consulté par elle sur le coran, il n'ose toucher le livre sacré. On appelle le cadi; Manjab est battu et mis dehors.

Hâroûne ordonne à Ga'far de retrouver la dame dans les trois jours, sous peine de mort. N'y parvenant pas, Ga'far va faire ses adieux à sa sœur, qui avoue qu'elle est l'héroïne de l'aventure. (N° 302.) Réconciliation.

Burton, **11**, 483.

---

[1] Nos 162, 165, 166, 209, 276 et 374. Cfr. n° 234.

34. — *'Âmir et Ġâdir.*

1. — C.

C'est un épisode du roman d''Oumar (n° 277), qui ne se trouve que dans le manuscrit C.

Zotenberg, Notice, 204. (Tirage à part, 38.)

Amoureux.

Nos 35 à 56.

35. — *Moutawakkil et Mahboûba.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 530. — β, **2**, 185. — γ, **2**, 210. — δ, **3**, 11.

3. — Hammer, **3**, 338. — Lane, **2**, 461. — Weil, **4**, 63. — Burton, **3**, 402. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 153.

4. — N° 129. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, XVIII. — Mas'oûdi, édit. B. de Meynard, **7**, 281-286. — Mous., **2**, 137. — D'Herbelot, v° Haroun, 650.

La favorite, fière de son ascendant sur le calife, l'irrite. Le calife la repousse et défend aux gens du palais de lui parler d'elle. Ayant rêvé qu'il s'est réconcilié avec elle, il entend Mahboûba réciter des vers disant qu'elle a reçu en rêve la visite du calife. Ils se réconcilient et c'est la seule des femmes de Moutawakkil qui ne se soit jamais consolée de sa mort ; on l'enterre auprès de lui.

Burton, **8**, 136.

36. — *L'esclave rendue à son ancien maître.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, nº 3658, 10. (?)

2. — α, **1**, 564. — β, **2**, 220. — γ, **2**, 259. — δ, **3**, 53.

3. — Hammer, **3**, 344. — Lane, **2**, 518. — Burton, **4**, 35. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 32.

4. — Tazyîne, 253. — Tam., **1**, 198-197.

Un bagdadien, tombé dans la misère, vend son esclave, comme elle le lui conseille. Voyant leur désespoir, l'acheteur la rend à son ancien maître avec l'argent.

C'est la première forme du Nº 75.

Nos 206 et 313. — Cfr. Cardonne, **1**, 32-38. — Kosegarten, Chrest. arab., 28-34 (Tazyîne, 254-256; cfr. Landberg, Proverbes, 155.) — Rev. d. trad. pop., **15**, 353-354. — Man. Leide, 1re édit., **1**, 333-334. — Marsollier, Gulnare. (Œuvres, **2**, 5.)

37. — *Mort d'un amoureux 'oudrite.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 564. — β, **2**, 220. — γ, **2**, 259. — ε, **8**, 196.

3. — Lane, **2**, 519. — Weil, **4**, 47. — Burton, **4**, 36. — Payne, **4** — Henning, **8**, 34.

4. — Tazyîne, 203-204.

Un 'oudrite s'éprend d'une jeune fille et meurt de cet amour. La jeune fille consent à aller le voir à son lit de mort, s'éprend à son tour et meurt trois jours après lui; on les met dans la même tombe.

Les 'ondrites sont les héros de nombreuses histoires de ce genre. Voir la Chrestomathie arabe de Kosegarten, 46 et suiv. et Burton, **8**, 137.

L'histoire qui ressemble le plus à la nôtre est celle de *Hind et Bisr* (Man. Paris, 544, n° 3070, 4; 610, n° 3522, 3; 625, n° 3662.— Alger, 552, n° 1927, 2; 553, n° 1932.— Berlin, **20**, 61, n° 9089.— Leide, 1re édit., **1**, 349-350.—Gotha, **4**, 462, n° 2754.— Tazyîne, 156-157.) En voici le résumé :

Hind, éprise de Bisr, lui envoie des poésies, mais il ne cède point, parce qu'elle est mariée et il se réfugie même à La Mecque pour lui échapper. Hind fait croire à son mari qu'un ange, dans un rêve, lui a ordonné de se rendre à La Mecque; mais, là encore, et malgré les efforts d'une entremetteuse (n° 189), Bisr lui résiste. Le mari survient et répudie sa femme. Dès lors Bisr la recherche; mais elle le repousse à son tour et il tombe gravement malade. Au moment où il va mourir, Hind, persuadée par la sœur de son amoureux, vient le voir; à sa vue il expire et Hind meurt de douleur. On les enterre dans une même tombe, où l'on plante deux arbres qui s'entrelacent et qu'on appelle dès lors « l'amant et l'amante. »

Même tombe. Nos 45, 52 et 174.— Man. Berlin, **20**, 453.— Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 190. — Tazyîne, 169, 187, 193, 201, 207, 208 et 222. — Nafhat, 50-51. — Hartmann, Früchte, **1**, 414-415. — Blanchet, Variétés, **1**, 115-130.

Arbres nés sur la tombe. Basset, Contes berbères, 205-208.— Rev. d. trad. pop., **10**, 111.

Arbres s'entrelaçant. Tazyîne, 135-136. — Tázerwalt, 105-107 et 202 — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 273 et 274.—Colonna, Contes de la Bosnie, 13-14. —Bédier, Fabliaux, 84.—Grimm, d. arme Heinrich, 194.—Mélusine, **4**, 60, 85, 142; **5**, 39 et **10**, 168.— Journ. asiat., 1874, **2**, 264-266.

38. — *Le vizir discret.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 565.— β, **2**, 221.— γ, **2**, 260.

3. — Hammer, **3**, 345. — Mardrus, **7**, 162. — Burton, **4**, 38. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 35.

4. — Tazyîne, 346-347.— Tam., **2**, 183-184.—Halbat, 341-342.

Badr al dîne, vizir du Yémen, ne trouble pas l'entretien de son frère avec son maître.

39. — *Les écoliers amoureux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 566.— β, **2**, 222.— γ, **2**, 261.

3. — Hammer, **3**, 346.— Lane, **2**, 520. — Weil, **4**, 66.— Burton, **4**, 39.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 37.

4. — Rev. d. trad. pop., **15**, 108. (D'après Qalyoûbi.) — Mouhammad Efendi, 101.

Le maître d'école et le propriétaire d'une esclave ayant lu des vers dans lesquels un jeune homme et cette esclave se déclarent leurs sentiments, manifestent de même leur approbation. Le maître de l'esclave la donne en mariage au jeune homme.

40. — *Le poète Moutalammis.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 566.— β, **2**, 222-223.— γ, **2**, 262. — δ, **3**, 54.— ε, **8**, 198.

3. — Weil, **4**, 47.— Burton, **4**, 40.— Payne, **4**.—Henning, **8**, 38.

Forcé de fuir le roi Nou'mâne fils de Moundir, le poète disparaît et on le croit mort. Sa femme cède enfin aux vives instances de ses gens et consent à se remarier; mais Moutalammis revient à temps le jour du mariage pour reprendre sa femme.

N° 6.

* W. Splettstösser, der heimkehrende Gatte und sein Weib in der

Weltlitteratur. Berlin. 1899 (Bull. du Musée belge, **3**, 102.) — Man. Berlin, **20**, 53-54. — Rev. d. trad. pop., **13**, 672-674. — St Marc Girardin, Souvenirs, **2**, 123-124. — Vogt, Beiträge z. Ges. d. deut. Sprache u. Lit., **12**, 431 et suiv. — Bolte, Zeit. f. deut. Philol., **32**, 370-371. — Dunlop-Liebrecht, 542. — Bartsch, Herzog Ernst, CXIV et CXV. — Uhland, Schriften, **4**, 286 et suiv.

41. — *Mariage de Mous'ab.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 568. — β, **2**, 224. — γ, **2**, 265. — ε, **8**, 202.

3. — Hammer, **3**, 350. — Burton, **4**, 44. — Payne, **4**.

4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 221.

Voulant épouser 'Âiša, fille de Talha, le poète Mous'ab se la fait décrire par une femme spirituelle, qui est allée la voir à sa demande.

42. — *L'esclave enlevée.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 574. — β, **2**, 230. — γ, **2**, 274. — δ, **3**, 61. — ε, **8**, 220.

3. — Lane, **2**, 526. — Burton, **4**, 57. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 54.

4. — Tibr, 113-114.

Ga'far ibn Moûsâ ayant refusé de vendre une belle esclave à Mouhammad al Amîne, celui-ci enivre Ga'far et enlève l'esclave. Puis il la lui fait entendre chanter chez lui sans qu'il se plaigne et le comble de cadeaux précieux.

43. — *Da'bal alhouzâ'i et son amie.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 587.—β, **2**, 244.— γ, **2**, 291.— ε, **8**, 255.

3. — Hammer, **3**, 380.— Burton, **4**, 88.—Payne, **4**.

S'éprenant d'une jeune fille qui répond par des vers à ses vers, Da'bal, qui n'a pas alors de maison convenable, la mène dans celle d'un ami. Pendant qu'il va chercher des vivres et tout ce qu'il faut, son ami la lui prend.

N° 435.— N° 76 de Syntipas.— Cf. n° 120.

44. — *Les trois victimes de l'amour.*

1. — Man égyptiens.

2. — α, **1**, 590.— β, **2**, 247.— γ, **2**, 298.— ε, **8**, 266.

3. — Hammer, **3**, 384.—Burton, **4**, 94.— Payne, **4**.—Henning, **8**, 92.— * Basset, Bordah, 13.

Une jeune fille aime un jeune homme, qui aime une chanteuse; celle-ci aime la jeune fille. Le jeune homme meurt de désespoir; les autres aussi. On les enterre tous le même jour.

H. Weber. Entlehnung oder zufällige Uebereinstimmung. Dans Deutsche Rundschau, **100**, 303-309.— Prévost, Le doyen de Killerine (Le Breton, le roman au XVIIIe siècle, 141.)

45. — *Les amoureux réunis.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 591.— β, **2**, 248. — γ, **2**, 299.— ε, **8**, 268.

3. — Hammer, **3**, 385.—Lane, **2**, 539.— Burton, **4**, 97.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 93.

Qâsim ibn 'Adi, à la recherche d'un chameau, voit deux amoureux se réunir malgré l'opposition de la tribu et mourir dans les bras l'un de l'autre : c'était une jeune fille, que son père avait refusée à son cousin. On les réunit dans la même tombe. (N° 37.)

46. — *Le prétendu fou.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 591—β, **2**, 248.—γ, **2**, 300.— ε, **8**, 270.

3. — Hammer, **3**, 386.—Lane, **2**, 540.— Burton, **4**, 98.—Payne, **4**.— Henning, **8**, 94.

4. — Mas'oûdi, éd. B. de Meynard, **7**, 198.— Tazyîne, 211-213 ; cfr. 358-359.—Tam., **2**, 260.— I'lâm, **1**, 46 47.

Un voyageur, à qui on a parlé d'un jeune mystique devenu fou, comprend à ses paroles qu'il est amoureux et que son amie est morte. Quand il le lui dit, le prétendu fou tombe mort.

47. — *L'amour d'Aboû 'Îsâ.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 594.— β, 2, 251.— γ, 2, 301.— δ, 3, 86.— ε, 8, 286.

3. — Hammer, 3, 392. — Lane, 2, 543.— Mardrus, 7, 226. — Burton, 4, 104.— Payne, 4.— Henning, 8, 102.

Aboû 'Îsâ, frère de Ma'moûne, est amoureux en secret d'une esclave qu'il ne parvient pas à acheter de son maître, 'Ali ibn Hisâme. Il persuade son frère d'aller voir les grands à l'improviste afin de connaître leur générosité. Maigre réception chez l'un. Réception luxueuse chez 'Ali. Vers chantés par quatre chanteuses, appartenant à quatre groupes qui se succèdent. Aux vers qu'échangent Aboû 'Îsâ et l'esclave, 'Ali comprend qu'ils s'aiment; il l'offre à Aboû 'Îsâ, du consentement de Ma'moûne.

48. — *Différence entre les hommes.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 603.— β, 2, 276.— γ, 2, 316.— ε, 8, 313.

3. — Hammer, 3, 410.—Mardrus, 7, 172.—Burton, 4, 121.—Payne, 4.

Une femme, qui aime un homme fait, vante cet amour à une autre, qui aime un jouvenceau.

49. — *'Outba et Rayà.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 624, n° 3655, 8.

2. — α, **2**, 165. — β, **3**, 177. — γ, **3**, 267. — δ, **4**, 62.

3. — Hammer, **3**, 457. — Lane, **3**, 218. — Burton, **5**, 289. — Payne, **6**. — Henning, **12**, 5.

4. — Tazyîne, 161-163. — Tam., **2**, 149-155. — I'lâm, 19-21. — Journ. asiat., 1822, 144-154.

Grâce à Abdallah ibn Ma'mar le Qaïsite, qui a entendu 'Outba réciter des vers à la tombe du prophète, la tribu du poète intervient auprès du père de son amie. Ne voulant pas refuser ouvertement, sur le conseil de sa fille, il demande une dot exorbitante (n° 19), qu'on lui fournit. Quand les époux sont partis, le père les fait attaquer par des cavaliers. 'Outba est tué en se défendant et sa femme tombe morte de désespoir. Le sépulcre où on les réunit reste fameux; on orne l'arbre qui y grandit. (N° 37.)

50. — *Divorce et mariage de Hind.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, n° 3658, 11.

2. — α, **2**, 167. — β, **3**, 180. — γ, **3**, 272. — δ, **4**, 65.

3. — Hammer, **3**, 464. — Burton, **5**, 295. — Payne, **6**. — Henning, **12**, 10.

4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses 239-240. — Mous., **1**, 50-51. — I'lâm, 26-27. — Hammer, Rosenöl, **2**, 31-33.

Haggâg (Hégiage) surprenant sa femme, Hind fille de Nou'mâne, au moment où elle parle de lui avec mépris, la répudie. Le calife 'Abd al Malik, connaissant sa beauté et son esprit, l'épouse malgré l'objection

47. — *L'amour d'Aboû 'Îsâ.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 591. — β, 2, 251. — γ, 2, 304. — δ, 3, 86. — ε, 8, 286.

3. — Hammer, 3, 392. — Lane, 2, 543. — Mardrus, 7, 226. — Burton, 4, 104. — Payne, 4. — Henning, 8, 102.

Aboû 'Îsâ, frère de Ma'moûne, est amoureux en secret d'une esclave qu'il ne parvient pas à acheter de son maître, 'Ali ibn Hisâme. Il persuade son frère d'aller voir les grands à l'improviste afin de connaître leur générosité. Maigre réception chez l'un. Réception luxueuse chez 'Ali. Vers chantés par quatre chanteuses, appartenant à quatre groupes qui se succèdent. Aux vers qu'échangent Aboû 'Îsâ et l'esclave, 'Ali comprend qu'ils s'aiment; il l'offre à Aboû 'Îsâ, du consentement de Ma'moûne.

48. — *Différence entre les hommes.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 603. — β, 2, 276. — γ, 2, 316. — ε, 8, 313.

3. — Hammer, 3, 410. — Mardrus, 7, 172. — Burton, 4, 121. — Payne, 4.

Une femme, qui aime un homme fait, vante cet amour à une autre, qui aime un jouvenceau.

49. — *'Outba et Rayà.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 624, n° 3655, 8.

2. — α, 2, 165. — β, 3, 177. — γ, 3, 267. — δ, 4, 62.

3. — Hammer, 3, 457. — Lane, 3, 218. — Burton, 5, 289. — Payne, 6. — Henning, 12, 5.

4. — Tazyîne, 161-163. — Tam., 2, 149-155. — I'lâm, 19-21. — Journ. asiat., 1822, 144-151.

Grâce à Abdallah ibn Ma'mar le Qaïsite, qui a entendu 'Outba réciter des vers à la tombe du prophète, la tribu du poète intervient auprès du père de son amie. Ne voulant pas refuser ouvertement, sur le conseil de sa fille, il demande une dot exorbitante (n° 19), qu'on lui fournit. Quand les époux sont partis, le père les fait attaquer par des cavaliers. 'Outba est tué en se défendant et sa femme tombe morte de désespoir. Le sépulcre où on les réunit reste fameux; on orne l'arbre qui y grandit. (N° 37.)

50. — *Divorce et mariage de Hind.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, n° 3658, 11.

2. — α, 2, 167. — β, 3, 180. — γ, 3, 272. — δ, 4, 65.

3. — Hammer, 3, 464. — Burton, 5, 295. — Payne, 6. — Henning, 12, 10.

4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses 239-240. — Mous., 1, 50-51. — I'lâm, 26-27. — Hammer, Rosenöl, 2, 31-33.

Haggâg (Hégiage) surprenant sa femme, Hind fille de Nou'mâne, au moment où elle parle de lui avec mépris, la répudie. Le calife 'Abd al Malik, connaissant sa beauté et son esprit, l'épouse malgré l'objection

qu'elle tire de ce qu'elle a été mal mariée. Elle n'accepte d'ailleurs qu'à condition que son premier mari la mène au calife pieds nus et tenant son chameau par la bride. En route elle jette un dînâr et demande qu'on lui ramasse le dirhem qu'elle a laissé tomber. Sur l'observation de Haggâg que c'est un dînâr, elle remercie Dieu d'avoir remplacé une pièce d'argent par une pièce d'or.

51. — *Yoûnis le secrétaire et son esclave.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 170.— β, **3**, 183.— γ, **3**, 277.— δ, **4**, 70.

3. — Hammer, **3**, 472.— Weil, **4**, 104.— Burton, **5**, 302.— Payne, **6**.— Henning, **12**, 19.

4. — Flâm, 33-35.— Hammer, Rosenöl, **2**, 53-55.

Yoûnis voulant vendre une belle esclave pour payer ses dettes, rencontre dans le désert un jeune homme inconnu et, après avoir bu avec lui, lui vend à crédit l'esclave, que l'autre emmène. Il laisse partir sa caravane pour attendre son acheteur; ses inquiétudes cessent quand Walîd ibn Sahl le fait venir et lui paie le prix convenu, plus une somme pour ses frais de voyage et en récompense de sa confiance. Quand il devient plus tard calife, il le comble de faveurs.

52. — *Les amoureux et le lion.* [1]

1. — Man. égyptiens.— Y.

2. — α, **2**, 176.— β, **3**, 189.— γ, **3**, 286.— δ, **4**, 75.
—* Ouseley, Oriental collections, **2**, 349-367 (Texte et traduction.)

---

[1] Les deux titres que porte ce conte dans les traductions sont le comble de l'absurde : *Les aventures d'un courtisan* et *Histoire d'Al-Raoui.* Quant au premier, il suffit de dire qu'il n'arrive rien au courtisan lui-même et que

3. — Scott, **6**, 229.— Destains, **6**, 164. — Gauttier, **6**, 332 et **7**, 395.— Habicht, **11**, 142 et **13**, 311. – Lane, **3**, 226.— Burton, **5**, 314.—Payne, **6**. — Henning. **12**, 31.

—* (Henley), The Story of Al Raoui, a Tale from the Arabic. London, Geisweiler. 1799. In-8. 59. (Avec une traduction allemande.) (2 éditions.)

C. R. Alg. Litz., 1800, **3**, 87-88 et 1801, **2**, 583-584.— Mag. encyclop., 1799, **4**, 286-287.

— Littérature orientale. Histoire d'Al-Raoui, conte arabe. Dans Mag. encyclop., 1799, **4**, 343-351 et Esprit des journaux, 29e année, **4**, 93-101.

— Hartmann, Früchte, **2**, 171-188.

— * Al-Raoui, scène de la vie arabe, traduit par A. Kuhlke, prof. à l'Ecole égyptienne de Paris. Dans Revue amér. et orientale, **2**.

— Bibliog. arabe, **4**, n° 45.

4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 103-107.— Mous., **2**, 150-151. — I'lâm, 58-61. — Hammer, Rosenöl, **2**, 148-156. — Tazyîne, 206-207.

Gamîl, égaré dans le désert, y rencontre un jeune homme qui le traite dans sa tente isolée avec un luxe royal. C'est, comme il l'apprend, un sien cousin, qui, amoureux d'une cousine mariée à un autre, la reçoit tous les jours dans sa tente. Gamîl offre de l'aider; mais un lion tue ce jour-là la jeune femme et l'amoureux, après avoir coupé la tête au lion, meurt de chagrin. Gamîl enterre les amoureux dans la même tombe. (N° 37.)

Burton, **8**, 262 et 265. — Deutsche Jahrbb., 1842, 621. -- Zeit. d. deut. morg. Ges., **30**, 143.

---

ce qui arrive n'a rien de commun avec sa qualité de courtisan. L'autre signifie tout simplement « histoire contée par le conteur » : ce titre convient à chacune des histoires des Mille et une nuits, donc à aucune en particulier.

Mais il y a mieux : Loiseleur, M. n., 720 le transforme en « *Aventure d'une courtisane* » et Hammer, dans la traduction de Trébutien, **1**, XLVI, en « *Al-Kavi.* » C'est sans aucun doute une faute d'impression.

53. — *L'arabe et sa femme.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 357, n° 2009, 3. (?). — Berlin, **20**, 58 (?)

2. — α, **2**, 179. — β, **3**, 193. — γ, **3**, 291. — δ, **4**, 80.

3. — Hammer, **3**, 476. — Burton, **5**, 321. — Payne, **6**. — Henning, **12**, 39.

4. — Freytag, Chrest. arabe, 1834, 77-83. — Girgas et Rosen, Chrest. arabe, 56-61. — I'lâm, 9-11. — Hammer, Rosenöl, **2**, 10-13. — Autre forme : Tazyîne, 242-243 et Leide, 1re édit., **1**, 324.

Mouâwiya voit un bédouin arriver par la chaleur et ordonne de l'introduire. Appauvri, son beau-père lui a repris sa femme et quand il la réclame auprès du gouverneur, Marwâne, celui-ci, ébloui par sa beauté, l'épouse. Le calife fait amener la femme et veut, à son tour, se marier avec elle. Il lui laisse cependant le choix et elle préfère retourner avec son mari, à qui le calife fait présent de 1000 dînârs.

54. — *Damra et sa bien-aimée.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 181. — β, **3**, 195. — γ, **3**, 295. — δ, **4**, 84.

3. — Hammer, **3**, 479. — Burton, **5**, 326. — Payne, **6**. — Henning, **12**, 44.

4. — I'lâm, 56-58. — Hammer, Rosenöl, **2**, 89-93.

C'est le résumé du n° 374.

Burton, **11**, 199.

55. — *Ishaq de Mossoul et le jeune arabe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 185.— β, **3**, 199.— γ, **3**, 301.— δ, **4**, 89.

3. — Hammer, **3**, 486.— Lane, **3**, 230.—Burton, **5**, 335.—Payne, **6**.— Henning, **12**, 54-57.

4. — Halbat, 64-65.—I'lâm, 84-85.—Tazyîne, 240-242.

Un jeune Médinois, à qui une jeune fille a été refusée par les parents, compose des vers touchants, qu'Ishaq met en musique. Il les communique à Hâroûne et à Ga'far. Le calife marie les amoureux.

56. — *Aboû 'Âmir.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 186 — β, **3**, 200.— γ, **3**, 303.— δ, **4**, 91.

3. — Hammer, **3**, 487,—Burton, **5**, 338.—Payne, **6**.—Henning, **12**, 57.

4. — Halbat, 192-193.—I'lâm, 85-86.

Ce vizir donne au roi Nâsir un jouvenceau qui lui a plu, puis une esclave qu'il lui demandera, lui semble-t-il. Sur le conseil d'envieux, le roi met son vizir à l'épreuve en lui faisant écrire par le jeune homme qu'il le regrette. Mais le vizir ne tombe pas dans le piège et jouit, dès lors, d'une faveur inébranlable.

57. — *Le sultan d'Andalousie.*

1. — Y.

C'est une répétition en prose de l'histoire du n° 206, dit Burton, **12**, 319.

58. — *Anîs al galîs.* [1]

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — G. — I. — W. — Y. — FF. — Paris, 622, n° 3646, 2 et 623, n° 3651, 1.

2. — α, **1**, 106. — β, **1**, 115. — γ, **1**, 203. — δ, **1**, 229. — ε, **3**, 67. — ζ, **2**, 282.

— ... Enis el-Djelis ou histoire de la belle persane conte des mille et une nuits Traduit de l'arabe et accompagné de Notes par A. de Biberstein Kazimirski. Paris (imp. Pommeret et Moreau) chez Théophile Barrois, libraire 13, quai Voltaire, à la Tour de Babel. 1846. In-8. (7) et 4-176.

Texte et traduction en regard. — C. R. * Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1848.

3. — Galland, **7**, 1. — Caussin, **4**, 167. — Destains, **3**, 285. — Gauttier, **3**, 278 et **7**, 375. — Habicht, **5**, 158, **6**, 3 et **13**, 303. — Loiseleur, 331. — Scott, **3**, 282. — Lane, **1**, 390. — Mardrus, **2**, 197. — Weil, **1**, 255. — Burton, **1**, 329. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 104.

— Traduction partielle (p. 72-93 de Kazimirski) dans Hadj-Abd'el-Hamid-Bey (du Couret), Les mystères du désert. Paris. 1859, **2**, 142-152.

---

[1] Ces mots servent souvent de titre à des ouvrages arabes, voir, p. ex. Flügel, H. Hal., **1**, 487.

Bien que du Couret semble avoir eu sous les yeux un texte un peu différent de celui de Kazimirski et qu'il assure avoir fait la version, les traductions actuelles ne pouvant lui servir (p. 142, note), il est visible qu'il a utilisé largement celle de Kazimirski.

Le roi Basra, Mouhammad ibn Soulaïmâne al zaïni a deux ministres, l'un, Fadl, qui est bon et populaire, l'autre Mou'îne, qui est mauvais.

Il désire avoir une jeune esclave, belle et douée de qualités rares. On en trouve une, aussi belle que savante, pour laquelle son maître a dépensé plus de 10000 dînârs Fadl l'achète à ce prix avec l'argent du sultan et, avant de la lui présenter, la garde pour la laisser se reposer dix jours. Mais son fils, 'Ali noûr al dîne, apprend sa présence, chasse les servantes qui gardent sa porte, lui dit que son père l'a achetée pour lui et s'en empare. Craignant son père, il se cache un mois; mais Fadl le prend un jour et veut le tuer, inquiet pour sa fortune et sa vie, à cause surtout de l'autre ministre, qui est jaloux de lui. Mais sa femme l'apaise et il marie son fils avec la jeune fille, lui faisant jurer de ne pas épouser d'autre femme ni de la vendre.

Un an s'écoule en paix, le roi ayant oublié l'affaire et le ministre envieux n'osant rien dire à cause du crédit de Fadl. Mais celui-ci vient à mourir et son fils se livre à sa douleur; puis, entouré d'amis, il dissipe son bien en fêtes et en largesses, malgré les avertissements de son intendant. Un des convives entend un jour qu'on lui annonce sa ruine complète; il disparaît aussitôt avec tous les autres amis. 'Ali va en vain les trouver: aucun ne l'aide. (N° 22.) Après avoir vendu tout ce qui lui reste, il écoute le conseil d'Anîs qui l'engage à la vendre: si Dieu a résolu leur réunion, ils finiront par se retrouver. (N° 75.)

Au marché, c'est Mou'îne qui veut acheter Anîs. Mais le courtier avertit 'Ali qu'il lui donnera probablement une reconnaissance en paiement, que ses intendants, sur instructions secrètes, le traîneront en longueur et lui arracheront la traite. Suivant donc son avis, il feint de n'avoir conduit Anîs au marché qu'en exécution d'un serment et il veut l'emmener, quand le vizir s'en prend à lui. Mais il le bat et les assistants empêchent les gardes d'intervenir: vizir et fils de vizir se réconcilieront peut-être, disent-ils, et eux alors pâtiront.

Sanglant et couvert de boue, Mou'îne se présente au sultan, lui raconte

l'histoire de l'esclave acquise avec l'argent royal et prétend avoir dit à 'Ali qu'il voulait l'acheter pour son maître. Le sultan furieux ordonne de piller et de démolir la maison d''Ali (n° 239) et de le lui amener avec la jeune fille, liés et en les traînant sur la face. (N° 30.) Mais un des chambellans, jadis esclave de Fadl, court avertir 'Ali et, n'ayant pas davantage, lui remet quarante dînârs.

Pendant qu'on démolit et qu'une proclamation promet une récompense pour qui le prendra et commine une peine contre qui négligerait de le dénoncer, 'Ali et Anîs s'embarquent pour Bagdad et arrivent dans des jardins. L'un d'eux est le parc de plaisance de Hâroûne, où s'élève un château. Ils s'endorment à la porte et le vieux jardinier, Ibrahim, qui a le droit d'agir comme il l'entend contre des délinquants de l'espèce, veut d'abord les battre; mais frappé de leur beauté, il les réveille; touché des pleurs d''Ali, il les invite à visiter le jardin dont, pour les rassurer, il se dit propriétaire. Description de ce jardin. On entre dans le palais et on y mange. 'Ali demande à boire, mais réclame du vin. Ibrahim, qui n'en a plus pris depuis treize ans, proteste vivement : le prophète a maudit ceux qui boivent du vin, ceux qui pressent les grappes, ceux qui transportent le vin. Pour échapper à la défense, 'Ali dit qu'il suffira de payer quelqu'un pour acheter du vin et l'amener au moyen d'un âne. (N° 269.) Ibrahim, qui a d'abord refusé de boire, finit par s'enivrer et permet aux jeunes gens d'allumer toutes les lampes du château.

De son palais, Hâroûne aperçoit cette illumination : il n'est plus calife, dit-il, si de telles choses peuvent se produire à son insu. Ga'far prétend alors avoir donné les permissions nécessaires au jardinier, qui voulait célébrer la circoncision de ses enfants.

Le calife apaisé et Ga'far, déguisés, se rendent au château, dans l'espoir d'y assister à des scènes édifiantes, car on sait qu'Ibrahim est pieux et fréquente les religieux. A leur arrivée, ils grimpent sur un arbre et voient d'autres miracles que ceux auxquels ils s'attendaient. Le calife entend 'Ali inviter Anîs à chanter. Si elle chante mal, il crucifiera tout le monde; si elle chante bien, il ne fera exécuter que Ga'far. « Plaise à Dieu, dit Ga'far, qu'elle chante mal, pour que je meure en société. »

En réalité, elle chante fort bien et Hâroûne désire l'entendre de plus près. Apercevant un pêcheur qui a trouvé la porte ouverte et qui s'est introduit malgré la défense antérieure du calife, il lui prend son attirail et ses vêtements, lui donnant les siens en échange : joie du pêcheur qui

s'attendait à être puni et qui plaisante sur les insectes qu'on trouvera dans ses habits.

Le calife, entrant seul, offre ses poissons; on les accepte, s'ils sont frits. Hâroûne s'amuse à les préparer en personne, malgré Ga'far qui veut s'acquitter de ce soin. 'Ali lui remet trois dînârs, s'excusant de ne pouvoir faire plus; (1) il l'admet à écouter la chanteuse et, voyant combien il l'admire, la lui donne.

Hâroûne se fait alors raconter son histoire et se disant l'ancien condisciple du roi de Basra, lui confie une lettre pour ce sultan, dans laquelle il lui enjoint de se démettre de sa place au profit d''Ali. 'Ali part et Hâroûne, après avoir pardonné au jardinier, emmène Anîs et la loge à part.

Quand 'Ali arrive à Basra, le roi veut d'abord exécuter l'ordre de Hâroûne; mais Mou'îne lui représente qu'il a pu trouver une feuille avec l'écriture du calife et y avoir ajouté ce qui lui plaît. Le roi le croit, d'autant plus qu''Ali n'est accompagné d'aucun mandataire du calife. En attendant des nouvelles, qu'on demande à Bagdad, on emprisonne 'Ali, avec ordre de le battre tous les jours; mais le geôlier traite son prisonnier avec douceur.

Quarante jours après arrive un don de Hâroûne, qui fait penser à 'Ali et le ministre décide le roi à le faire mettre à mort. Ceux qui l'amènent offrent de le sauver, mais il refuse; la foule aussi montre la pitié que lui inspire son sort. En ce moment, on aperçoit un nuage de poussière : c'est Ga'far, que Hâroûne a envoyé à la demande d'Anîs, qu'il a entendue un jour pleurer et qui lui rappelle sa promesse de la réunir bientôt à 'Ali. Ga'far fait reconnaître 'Ali comme sultan et, après les fêtes, l'emmène à sa demande à Bagdad avec le vizir. Hâroûne lui dit de tuer lui-même son ennemi; mais le vizir lui ayant dit qu'il a agi comme le voulait sa nature et qu'il agisse comme le veut la sienne (2), 'Ali jette le glaive et le calife charge Masrour de l'exécution. (N° 5.)

---

(1) C'est une règle de la politesse musulmane et l'on en trouve des exemples sans nombre dans les textes. Voir, p. ex., Fleischer, Ali's hundert Sprüche, 66, n° 28; 80, n° 216; 102.

(2) Cfr. Cardonne, **2**, 118-119.— G Gozzi, Œuvres, **9**, 268.— Malcolm, Sketches, **2**, 69 et 80.

'Ali demande de pouvoir renoncer à sa royauté pour vivre auprès de Hâroûne; celui-ci le lui permet et le comble de présents.

N° 190.

Burton, **8**, 132-133 et 269.— Oestrup, 150. — Réc. égypt., 8. — Benfey, 322.—Zotenberg, Notice, 182. (Tirage à part, 16.) — Mercure, **31**, 400-401. —Deutsche Jahrbb., 1842, 621.— Journ. asiat., 1887, **2**, 356.— Le Pavillon du calife (Mercure de France, an XII, **16**, 169-173 et Esprit des journaux, 1801, **4**, 270-275).

59. — *Ardasîr.*

Nos 59, 60, 61 et (112.)

1. — Man. égyptiens. — Y.— F F. — Paris, 625, n° 3662. — Alger, 552, 1927, 1 et 1928.— Bull. de corr. afric., **3**, 251.

2. — α, **2**, 215.—β, **3**, 232.—γ, 352.— ε, **5**, 130.

3. — Hammer, **2**, 64.— Weil, **2**, 107.— Burton, **6**, 1.— Payne, **6**.— Henning, **12**, 137.

Le roi de Sîrâs, craignant pour ses sujets après lui, obtient enfin dans sa vieillesse un fils grâce à un breuvage (n° 18); cet enfant, Ardâsîr, reçoit, jusqu'à quinze ans (n° 13), la meilleure éducation. Il demande pour son fils la main de Hayât al noufoûs, fille d''Abd al Qâdir, roi de l''Irâq, mais essuie un refus, parce que la princesse aimerait mieux mourir que de se marier. Il veut déclarer la guerre au roi de l''Irâq, mais son fils préfère se rendre incognito dans sa capitale. Le roi met d'immenses richesses à sa disposition et lui donne comme compagnon un sage vizir, qui se fait passer pour son père.

Ardasîr loue un magasin et sa beauté attire bientôt un grand concours de monde : on croit que le portier du paradis l'a laissé échapper. La nourrice de la princesse (n° 189) s'étant un jour rendue chez lui, il lui fait de grands cadeaux et obtient d'elle qu'elle remette une lettre à la jeune fille. Bien

que la princesse se soit mise en fureur en la recevant, elle cède aux suggestions de la nourrice et répond par un refus. Malgré sa colère, elle continue cette correspondance, où elle se borne d'ailleurs à menacer l'audacieux de mort. A la fin, elle se fâche tout de bon, fait battre la vieille et la chasse.

La nourrice se réfugie auprès d'Ardasîr et lui explique la cause de l'aversion de la princesse pour les hommes : elle a vu un jour en rêve un oiseau mâle pris dans des filets et délivré par sa femelle; quand la femelle est prise à son tour, le mâle l'abandonne à son sort en s'envolant. Elle en a conclu que les hommes ne sont tous que des égoïstes.

La nourrice conseille alors à Ardasîr d'aller dans le jardin royal, où la princesse se rend une fois par an ; si elle le voit, elle ne pourra s'empêcher de l'aimer.

Le prince songe à enlever la jeune fille; mais le vizir lui donne de meilleurs conseils. Feignant de s'intéresser au jardinier, il lui remet de l'argent pour bâtir un pavillon, qu'il dira avoir érigé à ses frais afin de gagner ainsi la faveur de ses maîtres. Dans ce pavillon, le vizir fait représenter par un peintre le songe de la princesse en y ajoutant un tableau où un oiseau de proie tue le mâle : ce qui explique pourquoi il n'est pas revenu pour sauver sa compagne.

La princesse, voulant faire sa visite annuelle au jardin, a besoin, pour cela, de la nourrice, qui connaît les fruits et les arbres; elle se réconcilie donc avec elle.

Le prince, averti par la vieille, feint d'être brouillé avec son prétendu père et obtient asile du jardinier. Arrive la princesse, qui, sur le conseil de sa nourrice, éloigne sa suite. Elle visite le pavillon et, voyant les tableaux, comprend qu'elle a jugé les hommes trop sévèrement. La nourrice lui dit que ces tableaux sont dûs aux anges gardiens; elle profite de l'occasion pour entreprendre l'éloge des hommes et du mariage : elle lui cite le cas d'une reine qui s'est fait enterrer vive avec son époux décédé et celui d'un roi qui en a fait autant.

Ainsi disposée, elle voit le prince qui apparaît à un signal convenu avec la nourrice, et les deux s'éprennent à tel point qu'ils s'évanouissent. (1) Ils ont peine à se quitter; sur les instances de la princesse, la nourrice amène

(1) Rhode, d. griech. Roman, 161.

trois jours après le prince, qui s'est vêtu en femme et auquel elle a appris à marcher. L'eunuque, croyant que c'est la princesse, le laisse passer.

Les amoureux ne peuvent se séparer. Mais le père, ayant reçu des cadeaux, envoie un collier en présent à sa fille. L'eunuque qui l'apporte les surprend ensemble et, comme la princesse lui avait un jour fait arracher les dents, il court avertir le roi après avoir obtenu de lui le mouchoir de l'amâne.

Outré de fureur, il ordonne la mort des amoureux et défend qu'on le consulte de nouveau sur ce point. (1) L'exécuteur, pris de pitié, traîne les choses en longueur. Fort heureusement, car on aperçoit des nuages de poussière, dont la vue inspire au roi une grande terreur et une complète soumission. C'est, en effet, une armée amenée par le père d'Ardasîr.

La princesse, voyant la puissance de son amoureux, craint qu'il ne la dédaigne; Ardasîr la rassure et empêche aussi son père de punir le roi de Sîrâs. Celui-ci, édifié d'ailleurs sur la vertu de sa fille par des matrones qui l'ont examinée, est heureux de la marier avec son ami.

Burton, **8**, 140.—Oestrup, 30, 38, 90 92, 149 et 151.

60. — *L'amant et l'amante.*

1. — Man. égyptiens.— B.— I.— FF.

2. — α, **1**, 228.— β, **1**, 246.— γ, **1**, 377.— δ, **2**, 1.

3. — Lane, **1**, 469.— Mardrus, **3**, 290.— Weil, **3**, 376 (La fin n'est que résumée.) — Burton, **2**, 179.— Payne, **2**.— Henning, **4**, 30.— Hanley, 101 et 166.

4. — Jewad, n° 3. (Burton, **8**, 274.)

Soulaïmâne, roi de la ville verte derrière la montagne d'Ispahan, n'ayant pas d'enfant, envoie son ministre demander la main de la fille du roi du

(1) De Sacy, Chrest. arabe. **1**, 27.

pays blanc. Elle lui est accordée et la jeune princesse est reçue en grande pompe; toutes les femmes de la ville, notamment, doivent se porter à sa rencontre.

Du mariage naît un prince, Tâg al mouloûk, dont on soigne l'éducation sous tous les rapports. Quand il a atteint l'âge de dix-huit ans, il fait un jour une partie de chasse et rencontre une caravane, où il trouve un jeune homme triste, qui cherche à lui cacher un mouchoir portant de chaque côté une broderie représentant une gazelle, l'une en fils d'or, l'autre en fils d'argent.

Ce jeune homme est 'Azîz, qui, pressé de questions, finit par raconter son histoire (n° 71) et apprend au prince que le mouchoir est l'œuvre de la princesse Dounyâ, fille du roi des îles du camphre.

Il s'éprend d'elle et son père envoie son vizir et 'Azîz en ambassade pour demander sa main. Mais, ne voulant pas se marier, elle refuse et dit que, si on la force, elle tuera son époux.

Soulaïmâne, qui avait d'abord voulu déclarer la guerre à cause de cette réponse, y renonce et le prince se décide alors à tenter lui-même l'aventure. Se munissant d'argent et de marchandises, il entreprend, avec le vizir et 'Azîz, un long voyage, pendant lequel il a un rêve de bon augure. Arrivé à la capitale, il se fait passer pour marchand. Son luxe et sa bonne mine attirent l'attention de tous, surtout parce qu'il a soin de se concilier les bonnes grâces du chef des marchands.

La vieille gouvernante de la princesse, gagnée par les cadeaux et la beauté du prétendu marchand, porte ses lettres à la princesse et la décide à lui répondre; mais elle ne s'y prête que pour lui faire connaître sa colère. Elle chasse même enfin la vieille. C'est alors que le vizir, se mettant en rapport avec le jardinier et le comblant de cadeaux, réussit à faire peindre, dans un pavillon du jardin, un tableau représentant, à côté d'une colombe que tuent des chasseurs, le mâle, qu'un épervier déchire quand il veut secourir sa compagne. Il répond ainsi à un rêve de la princesse, qui lui a fait concevoir, de la fidélité des hommes, la plus fâcheuse opinion.

Grâce au jardinier, le prince pénètre dans le parc et se montre à la princesse, qu'accompagne la vieille. Elle s'éprend de lui et la vieille le lui amène vêtu en femme; par ses beaux discours, elle décide l'eunuque à les laisser passer. Les amoureux restent ainsi longtemps ensemble; mais, un jour, l'eunuque, chargé de porter à la princesse un collier précieux que le roi vient de recevoir, les surprend et les dénonce. Tâg va être mis à mort et la princesse est sur le point de se tuer, quand arrive Soulaïmâne;

averti par le vizir, qui est persuadé que le prince est mort, vu qu'il n'est plus sorti du jardin, il est accouru avec une armée pour chercher son fils ou le venger. Mariage des amoureux.

Encadré dans le n° 277.
Burton, **8**, 133 et 274.—Oestrup, 91-92, 108 et 154.

61. — *Ins ibn Qaïs.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **12**, 116.

3. — Habicht, **15**, 40.— Burton, **9**, 378. — Payne, **12**.

Ins ibn Qaïs, roi de Bagdad, obtient enfin une fille, Miryam, qu'il jure de se laisser marier à son gré et qui refuse plusieurs partis.

'Abbâs, fils d''Azîz, roi du Yémen, entend parler d'elle et en devient amoureux (n° 112). Pour le distraire, son père lui fait bâtir un palais, qu'un pauvre étranger se disant peintre a été invité à orner et où il a représenté Miryam, comme il l'avoue, quand 'Abbâs s'évanouit à la vue de ce portrait.

'Abbâs obtient de son père la permission de passer un an à Bagdad avec son seul écuyer 'Âmir et pourvu de grandes richesses. Arrivé sur le territoire de Bagdad, il voit que la tribu de Saïbâne a été battue par un chef arabe et il se joint à l'armée que le roi envoie à son secours. Dans un premier combat singulier, le champion des Bagdadiens est tué; dans un autre, pour lequel nul n'ose se présenter, 'Abbâs tue le chef arabe et met son armée en déroute.

Arrivé à Bagdad, il gagne à un marchand toute sa fortune aux échecs. Mandé devant le roi, il en reçoit des remerciements et des dons, mais lui offre deux cassettes contenant chacune deux rubis valant dix fois ce qu'il a obtenu. Il rend ensuite à la femme du marchand tout ce qu'il a gagné à son mari et se lie d'amitié avec lui.

Le roi l'invite à un festin; Miryam, cachée derrière un voile le voit et s'éprend de lui. En s'en allant, il l'aperçoit à sa fenêtre et elle lui fait

grande impression. Aux vers qu'il fait à ce propos, la femme du marchand, ancienne nourrice de Miryam, comprend qu'il est amoureux et lui offre ses bons offices. Elle donne des lettres de lui à la princesse et rapporte les réponses, qui sont toutes défavorables, bien que le prince ait fait entendre qu'il est un puissant personnage. A la dernière même, la princesse chasse la nourrice en la faisant battre. 'Abbâs, irrité de sa conduite, cesse de l'aimer.

Se découvrant à la nourrice, il lui assure des avantages pour compenser la rente de la princesse qu'elle a perdue et part pour aller voir son cousin 'Ouqaïl, chef d'une tribu, et retourner ensuite chez son père. Il rencontre la tribu de Souhaïr; celui-ci, ayant appris qu'Ouqaïl veut cesser de lui payer tribut, est sur le point de l'attaquer. 'Âmir, envoyé pour chercher de l'eau, est mené captif à Souhaïr. Le prince, pour le délivrer, tue Souhaïr et son vizir et fait grand carnage parmi les cavaliers; le reste se soumet et l'accompagne chez 'Ouqaïl, qui le reçoit avec bonheur.

Le père d''Abbas, inquiet de ne pas revoir son fils au bout de l'année, se rend à Bagdad avec 25000 cavaliers et s'arrête à une demi journée de marche. Il envoie les 25 mamlouks du prince s'informer de lui dans la ville. Le roi, comprenant qu'il s'agit de l'étranger inconnu, promet de leur donner de ses nouvelles.

Miryam a assisté derrière un grillage à cette réception; elle se repent de sa conduite et députe une esclave à sa nourrice, qui refuse de revenir.

'Abbâs envoie son écuyer à Bagdad avec le butin; lui-même suit avec son armée et retrouve son père. Entrée triomphale; il fait des présents au roi, à la nourrice, à tout le monde, sauf Miryam, qui lui en fait demander un et qui reçoit ainsi un beau collier.

A son tour, elle lui écrit deux fois pour lui avouer le changement de ses sentiments. La première fois, 'Abbâs répond par un refus; la seconde, il ne répond pas, mais fait chanter en présence de l'esclave de Miryam des vers sur la séparation par cinq de ses dix femmes que son père lui avait amenées.

Miryam dit qu'elle va mourir; qu'on remette le collier au prince et, quand il sera également mort de chagrin, qu'on les réunisse dans un même tombeau. 'Abbâs, touché, vient la voir et la ranime. Il l'épouse. Cadeaux; noces; retour au Yémen; fêtes où 'Abbâs affranchit les dix femmes, qui se livrent à la piété. Sept ans après il succède à 'Azîz.

Oestrup, 153.—Alg. Litz. 1828, 2, 369.

(**112.**) — *Cadre des Mille et un jours.*

3. — Mille et un jours, Lille, **1**, 1 et **5**, 260.— Rapilly, **1**, 1 et **5**, 430.— Pajot, 9 et 412.—Loiseleur, 5 et 274.

La fille de Togrul-bey, roi de Cachemire, Farukhnas, ayant, en se montrant sans voile, causé la mort de plusieurs personnes, son père ne la laisse plus sortir du palais (1); mais elle obtient la promesse qu'on ne la mariera pas contre son gré et elle refuse tous les partis (2), parce qu'elle a conçu une opinion fâcheuse de la fidélité des hommes, pour avoir rêvé qu'une biche tirait un cerf d'un piège, mais que le cerf l'abandonnait quand, à son tour, elle tombait dans un piège.

Craignant la colère des prétendants évincés, Togrul-bey charge la nourrice de Farukhnas de lui conter des histoires pour lui montrer les hommes sous un jour plus favorable.

Quand elle en a raconté pendant 1001 jours, le frère de la princesse devient malade et est guéri par un prêtre de Kesaya. La princesse veut aller le voir, mais il refuse de la recevoir, parce qu'elle n'obéit pas aux lois de Dieu.

Il la reçoit enfin et on l'introduit dans une salle, où, en trois endroits, on voit peinte une biche qu'un cerf essaye de délivrer et, en un seul endroit, une biche qui regarde un cerf pris sans le secourir. Il lui apprend aussi que le fils du roi de Perse s'est épris d'elle pour l'avoir vue en songe le repousser; elle avoue qu'elle a eu le même rêve mais que le prince lui a fait impression. Le prêtre ajoute que, pour expier sa fierté, elle devra se rendre chez le prince pour l'épouser et le roi consent à cette expédition.

En route, on se repose près d'un pavillon dans un jardin. Le prêtre reconnaît que c'est celui de la magicienne Mehrefza et, la princesse ayant accepté qu'il risque tout, il entre auprès d'elle et en triomphe.

---

(1) Cfr. Grimm, 17.

(2) Cfr. Nos 218 et 348.—Tawney, **2**, 588-589.

Il fait alors connaître toute la vérité à la princesse. Lui, Simorgue, confident du prince de Perse, a appris un jour de lui que la maladie qui l'accable provient d'un songe qui l'a rendu amoureux d'une princesse inconnue. Partis ensemble à sa recherche, ils arrivent à Caznine, dont le roi, qui vient de perdre son fils, adopte le prince de Perse. Comme il lui confie un jour que son fils est mort de chagrin, parce que la princesse de Cachemire, libre de se marier à son gré, l'a rebuté à cause du songe du cerf et de la biche, il apprend ainsi qui est la princesse qu'il désire et il envoie Simorgue pour qu'il tâche de l'obtenir pour lui, en agissant selon les circonstances.

Simorgue est arrivé un jour au pavillon, où il voit des biches blanches pleurer et tâcher de le retenir (n° 73); mais une belle dame l'appelle; il arrive : elle le change en cerf (n° 371) et le met avec beaucoup d'autres. Mais la sœur de la magicienne, Ghulnaze, usant mieux de sa science, veut rendre sa forme à l'un des cerfs en lui faisant avaler le suc de certaines herbes; c'est, par hasard, Simorgue qui a la chance d'être délivré.

Ghulnaze, qui s'est éprise de lui, lui dit comment il gagnera la princesse de Cachemire pour son ami. Qu'il se rende au temple de Kesaya; il s'oindra d'une graisse qu'elle lui donne pour traverser impunément un fossé plein d'eau bouillante, qui se durcira sous ses pieds, et une plate-forme de lames d'acier rouges et brûlantes. Au bout de quelques jours, il tuera le grand prêtre avec une poudre qu'elle lui remet et sera nommé à sa place. Il guérira alors le prince en disant une oraison et pourra agir sur la princesse.

Simorgue a suivi ces instructions et fait ensuite ce qui a été rapporté plus haut.

Maintenant, en pénétrant chez la magicienne, il a trouvé Ghulnaze enchaînée. Sur son conseil, il est allé chercher sous la tête de la magicienne endormie un sac renfermant la clef de ses fers; mais, sous peine d'être pendu, il doit soustraire le sac sans l'éveiller : pour cela, il se décide à lui trancher la tête.

On rend alors leur forme humaine aux biches et aux cerfs, parmi lesquels se trouve le prince de Perse. Mariage de ce prince avec Farukhnas et de Simorgue avec Ghulnaze chez le roi de Caznine, qui, en mourant, laisse sa couronne au prince de Perse. Mais il la cède à Simorgue et va règner en Perse, à la place de son père, qui semblait n'attendre pour mourir que le retour de son fils.

Loiseleur, M. n., XXII — Dunlop-Liebrecht, 413 et 519. — Clouston, **2**, 189 et Flowers, 131-136.—Tawney, **1**, 397-400. — Putlibai, Rev. d. trad. pop., **10**, 510-511.— Rosen, Tuti, **2**, 209-217.— X. Marmier, Deux contes turcs. Dans Rev. britannique, 1883, **6**, 361-364. - Guys, Voyage en Syrie, 314-326.

Amour né de la vue d'un portrait. Nos 113, 218 et 318. — Nos 14 et 66 de Syntipas. — Tawney, **1**, 490 et 541 ; **2**, 158, 185-186, 370, 371, 588 et 614.— G. de Tassy, Bag o Bahar, 226. — Stumme, Tunis, **2**, 90.— Hartmann, Früchte, **2**, 57-58 et 81 et suiv. — Rosen, Tuti, **2**, 209-210.— Inatula, **1**, 115 et suiv.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **43**, 586. — Man. Berlin, **6**, 391 et 392 (en turc.). — Hammer, Osm. Dichtk., **2**, 47, 49, 56 et 95. — Westermann's Monatsh., **65**, 701.— Cab. des fées, **13**, 360 et suiv.— Dunlop-Liebrecht, 157, 335 et 372-373.—Loiseleur, M. n., XXIII.—Grimm, 17.—Lope de Vega, El mas galan Portugues et La prision sin culpa (Grillparzer, Œuvres, **8**, 230 et 235.)

Né d'une description. Nos 73 et 154.— Tawney, **2**, 113.— 'Antar, édit. de 1286, **1**, 110.—Hartmann, Früchte, **2**, 83.—Rosenzweig, Joseph u. Sul., 212. —Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 74, 76 et 158.—Carmoly, Mille et un contes, 193. — Clouston, Flowers, 163. — W. Irving, Alhambra, Halle, 130-131.— G. Paris, Charlemagne, 385. — Man. de Leide, 1re édit., **1**, 236, no 378 : ذكر من أحبّ بالوصف

Né d'une mention. Tawney, **1**, 489, 540 et 560; **2**, 429.— Man. Berlin, **20**, 454.— Bibl. univ. des romans, août 1777, 28.— Rosen, Tuti, **2**, 16, 93, 191 et 255.—Hammer, Osm. Dichtk., **2**, 47.— Dunlop-Liebrecht, 155, 156 et 314.

Né d'un rêve. No 12.— Rhode, d. griech. Roman, 44-51.—Bédier, Fabliaux, 84-85. — Clouston, **2**, 228 et 488-489 et Flowers, 133. — Litbl. f. germ. u. rom. Phil., **6**, 18.— Tawney, **1**, 276, 277 et 576; **2**, 588 et 591. — Rosen, Tuti, **2**, 209-210 et 255. — Zotenberg, Hist. d. rois d. Perses, 246 et suiv. —Redekünste, 331.—Kunos, Turkish Tales, 33 et 154.—Dunlop-Liebrecht, 105, 107, 108, 154, 161 et 474-475.—Wieland, Oberon, chants 4 et 5.—Rev. des Deux-Mondes, 1898, **148**, 963-964.—Leide, ذكر من أحب في النوم

Le bon sens des conteurs a parfois protesté contre ces imaginations : Hammer, **3**, 374. Weil, **4**, 77 et β, **3**, 69.

62. — *Asma'i, le tailleur, la jeune fille et le calife.*

1. — M.— Paris, 624, n° 3658, 5.

63. — *Atalmulc, le vizir triste.*

3. — Mille et un jours, Lille, 3, 32.— Rapilly, 2, 4.— Pajot, 278.— Loiseleur, 117.

Le père d'Atalmulc, riche joaillier de Bagdad, voyant son fils Hassan disposé à la prodigalité, l'engage en mourant à ne pas dissiper ses richesses ou, s'il le fait, à se pendre à un arbre qu'il lui indique. Orphelin, il est bientôt ruiné et abandonné de ses amis (n° 22). Quand il veut se pendre, la branche casse et il voit que le tronc creux de l'arbre est plein de joyaux. (N° 65 de Syntipas.)

Il s'associe alors avec deux joailliers de Bagdad et s'embarque avec eux pour Ormus. Mais ils le jettent à l'eau; il se sauve et des paysans le mènent à Ormus, où il retrouve ses associés. Le juge, prévenu contre lui par eux, l'emprisonne comme voleur; mais le témoignage des paysans le fait remettre en liberté, d'autant plus que les associés se sont enfuis.

Hassan se rend à Chiras où un officier du roi s'intéresse à lui et l'admet au nombre de ses pages.

Rêvant un jour à ses malheurs dans les jardins du sérail, il néglige de les quitter à l'heure voulue pour que les femmes puissent s'y promener. Une dame lui fait des agaceries; il l'embrasse, mais, à ses cris, des femmes accourent. On le revêt d'une robe de femme et on l'introduit dans la chambre de la fille du roi de Perse. Pendant le festin, il déclare qu'il préfère la dame qu'il a rencontrée et qu'il prend pour une suivante à la princesse même.

Huit jours après un eunuque lui apporte un billet par lequel Calé Cairi lui fixe un rendez-vous. Il l'y trouve éplorée parce qu'elle dit que la princesse s'est éprise de lui. Hassan proteste qu'il lui restera néanmoins fidèle. La prétendue suivante avoue alors qu'elle est la princesse Zélica. Il se promène avec elle et elle lui promet de lui faire sous peu connaître jusqu'à quel point il lui est cher.

Mais, bientôt après, il apprend que Zélica vient de mourir et il assiste désespéré à ses funérailles. Remis de la maladie que lui a causée son chagrin, il quitte en secret le palais et se lie avec des faquins, aux débauches desquels il prend part deux ans.

Ils arrivent alors à Candahar et pénètrent pendant une fête à la cour du roi. Là, l'eunuque de Zélica, Chapour, l'aborde; le lendemain, il l'installe dans une maison et lui apprend que son amie vit encore.

Voulant s'unir à son amant, elle a suivi les conseils de Calé Cairi et s'est laissé mettre dans l'oreille une feuille qui la fait tomber en léthargie. Conformément aux promesses qu'elle a obtenues du père, Calé Cairi lui rend seule les derniers offices, passe seule la première nuit dans son tombeau, l'en fait sortir, y met à sa place des draps en forme de corps (n° 31) et la cache dans une petite maison. (1)

Apprenant que Hassan a disparu, elle part à sa recherche, accompagnée de Calé Cairi et de Chapour et munie de l'argent que le roi a donné à la suivante. Mais des voleurs la prennent et elle est vendue comme esclave au roi de Candahar.

Hassan retrouve Zélica. Il a le tort, après être allé voir celui des faquins avec qui il est le plus lié, de le convier à un festin et, sous l'influence du vin, de tout lui raconter. Le lendemain même il l'invite au repas qu'il fait avec Zélica et pendant lequel le faquin se permet de l'embrasser.

Revenu de son ivresse, il s'excuse et promet de quitter Candahar sur l'heure: au lieu de cela, il dénonce les amants au roi. Celui-ci les fait arrêter et va les faire pendre quand Hassan lui révèle qui est l'esclave qu'il a achetée. Touché de leur amour, il punit le faquin et réunit les amants. Au lieu de la maison de Hassan, qu'il avait fait piller et raser (n° 239), il leur en donne une autre, ainsi que de grands présents.

Mais les amants préfèrent s'établir à Bagdad. Hassan y retrouve ses associés et les accuse; on confisque leurs biens, dont une partie lui est allouée comme dédommagement: eux-mêmes échappent au châtiment en se cachant.

---

(1) Roméo. — Loiseleur, M. j., XXVIII et 128-129; M. n., XXIV. — Dunlop-Liebrecht, 269-271, 289, 192 et 539.—Stiefel, Zeit. f. vergl. Littg., N. F., **4**, 274-286: Fränkel, ibid., 48-91.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 145-146. —Cfr. n° 6 et Bibliog. arabe, **4**, n° 341, 8.

Après quelque temps de vie heureuse, Hassan revenant un jour chez lui trouve tous ses esclaves ainsi que Chapour et Calé Cairi égorgés; quant à Zélica, elle a disparu. Ces malheurs, il les attribue à ses associés. Quittant Bagdad, il se rend à Moussel, où, employé grâce à un parent au service du vizir, il gagne sa confiance et, enfin, à sa mort, le remplace. Rendu suspect par des ennemis, il est déposé et se retire à Damas, où il devient ministre de Bedreddin Lolo, toujours triste à cause de l'incertitude qui plane sur le sort de Zélica.

Encadré dans le n° 99.
Benfey, 98.

64. — 'Attâf.

Nos 64, 65 et 66.

1. — E.— I.— C C.— Paris, 624, n° 3654.

3. — Chavis, **38**, 112 (Le pouvoir du destin.).—Caussin, **9**, 1.—Gauttier. **7**, 231 et 402.—Habicht, **13**, 3 et 314.—Burton, **12**, 114.—Burton, **12**, 138 (Traduction de Cotheal).— Henning, **22**, 127.

Hâroûne ayant, à la fois, ri et pleuré [1] en lisant un livre magique, Ga'far lui demande pourquoi il agit ainsi à l'exemple des insensés. Le calife lui répond de ne reparaître devant lui que quand il saura lui dire ce que le livre contient.

[1] *Rire et pleurer*. Bibliog. arabe, **2**, n° 139, 2. — Tawney, **2**, 299, 300 et 353.—Oesterley, Baitál Pachísí, 105-106, 147-148, 156-158, 166, 203, 212 et 215. — Artin-Pacha, Contes, 186 et suiv. — Tázerwalt, 160. — Junod, Ba-Ronga, 64.—Migne, Dict. des apocryphes, **2**, 1143. —Wünsche, Midrasch Kohel., 148 et Mid. Schir ha schirim, 90. — Cosquin, **1**, 91-92. — Zéïdouna, 39. — Heine, Reisebilder, Philadelphie, 1859, **1**, 54.— G. Paris, Villon. 60, 80, etc.

Sur le conseil de son père, Ga'far se rend à Damas, où 'Attâf le reçoit et l'héberge magnifiquement pendant plusieurs mois. Un jour il devient amoureux d'une dame qu'il a vue à sa fenêtre et tombe pour ce motif gravement malade. 'Attâf, informé par le médecin qui a tout reconnu au pouls (1), reçoit les confidences de son hôte et, sans lui dire que cette dame est sa femme, la répudie et la lui fait épouser (2); il lui avait, pour cela, conseillé de se rendre dans une ville voisine et d'en revenir en pompe en montrant ce qu'il est.

Ga'far parti pour Bagdad, on insinue au gouverneur de Damas qu'Attâf qui a reçu chez lui Ga'far incognito, veut le supplanter. On jette un cadavre dans son jardin; pour éviter à ses voisins d'avoir à payer le prix du sang, il s'accuse du meurtre et est mis en prison. (3) Comme on n'aurait osé exécuter publiquement un homme aussi généreux sans courir le risque d'une émeute, on se décide à l'étrangler dans son cachot. Mais le geôlier, reconnaissant de certains bienfaits, se fait baillonner par lui et le laisse fuir; le gouverneur, dupe du stratagème, se borne à destituer le geôlier.

'Attâf se rend à Bagdad et, par suite de divers incidents malencontreux, ne peut arriver jusqu'à Ga'far. Il tombe par hasard sur un cadavre, se relève souillé de sang et est condamné à mort. (Nos 218 et 434.) Au moment de l'exécution, Ga'far passe, le reconnaît et le délivre. Il lui rend aussi sa femme, qu'il lui gardait depuis le jour de son départ de Bagdad : car c'est à ce moment, lors de la première entrevue, qu'elle avait appris à son nouveau mari le généreux sacrifice d'Attâf.

Dès le retour de Ga'far à Bagdad, Hâroûne lui avait montré, dans le livre magique, le récit de ce qui lui était arrivé; il lui fait voir maintenant la suite, appelle 'Attâf, et, à sa demande, confirme le gouvernement à celui qui l'avait si mal traité, mais en lui adjoignant comme surveillant le geôlier, auquel 'Attâf donne, en outre, toute sa fortune. Ga'far, de son côté, enrichit son ami.

(1) Comme dans l'histoire d'Antiochus et de Stratonice. Rhode, d. griech. Roman, 53. — Bédier, 88 et 218-219. — Burley (Litt. Ver., n° 77), 295. — Cardonne. **2**, 153-155 et d'Herbelot, v° Sina, 793-794 (Avicenne.)

(2) Man. Berlin, **20**, 60.

(3) Pierre Alphonse (Schmidt, 36). — Dunlop-Liebrecht, 437.

Burton, **12**, 197.—Loiseleur, M. n., XXXII.—Habicht, **13**, XXXI-XXXII et 292-293.—Dunlop-Liebrecht, 251-252.—Landau, d. Quellen d. Dek., 265. -- La Harpe, Aboulcasem, drame lyrique. (Œuvres, 1820, **2**, 667-673.)

Le conte de Chavis et Cazotte est amplifié au moyen de répétitions sans fin.

65. — *Nasiraddolé.*

3. — Mille et un jours, Lille, **5**, 171. — Rapilly, **3**, 67. — Loiseleur, 257.

Le roi de Moussel s'est lié d'amitié avec Abderrahmane, qu'il a connu quand il voyageait incognito. Comme il a fait voir au roi sa femme Zeineb et qu'il s'en est épris, il la lui cède désolée, lui-même étant désespéré. Des envieux l'accusent d'avoir médit du calife : on confisque ses biens, on rase sa maison (n° 239) et on l'emprisonne pour le mettre à mort. Le concierge, sûr de son innocence, facilite son évasion.

Arrivé à Moussel, il n'est pas reçu par le roi, qui lui fait remettre deux cents pièces d'or, lui disant de les faire valoir et de se présenter dans six mois. Il en perd une partie et reçoit un nouveau capital aux mêmes conditions. Cette fois il gagne et le roi le reçoit, parce qu'il voit que le bonheur lui est revenu et qu'il ne risque pas, en le recevant, de se perdre avec lui (¹), ce qui l'empêcherait de l'aider encore. Il lui rend aussi Zeineb, dont il s'est gardé de se faire aimer. Un des accusateurs d'Abderrahmane avoue son crime; on punit l'autre; le concierge reçoit en don les biens confisqués, qu'on a restitués maintenant à leur ancien propriétaire.

66. — *Naz-Rayyar.*

3. — Caylus, **7**, 208.

(¹) Tawney, **1**, 515-518. — P. 51, ci-dessus. — Nos 127 et 401. — No 108 de Syntipas.

Le prince du Korassan, hôte de Naz-Rayyar, s'éprend de sa femme, sans savoir qui elle est. Naz-Rayyar la répudie sans lui dire pourquoi et le prince l'épouse. Mais, apprenant ce qui s'est passé par la joie qu'elle manifeste à cause de ce mariage qu'elle considère comme une revanche de l'outrage souffert par elle, il la garde pour son mari, qui est absent.

Naz-Rayyar, ruiné, se rend au Korassan; le prince, devenu roi, ne le reçoit pas et lui confie un troupeau de moutons, lui faisant dire de se représenter l'année suivante. Deux fois le troupeau périt; la troisième année, Naz-Rayyar réussit dans les soins qu'il donne à ses bêtes et le roi, voyant que le malheur a cessé de le poursuivre, lui rend sa femme.

L'aumône.

Nos 67, (136) et 68.

67. — *Les mains coupées.*

1. — Man. égyptiens.— Paris, 346, n° 1931, 13.

2. — α, **1**, 527.— β, **2**, 181.— γ, **2**, 204.— δ, **3**, 8.— ε, **8**, 684.
— * Cherbonneau, Anecdotes musulmanes, 19.
— Gorguos, Cours d'arabe vulg., **2**, 90-94 (texte) et 295-296 (trad.)
— Belkassem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2e édit., 183-185.
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 70-72.

3. — Hammer, **3**, 333.— Lane, **2**, 455.—Weil, **4**, 41.— Burton, **3**, 393.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 143.
— Basset, Mélusine, **2**, 309-310.

4. — Rev. d. trad. pop , **6**, 152-153 et 294.—Radloff, Mélusine, **2**, 447-448 et Gött. gel. Anz., 1872, 1511.

On coupe les mains à une femme, parce que, contrevenant à la défense du roi de rien donner aux pauvres (1), elle a remis deux pains à un mendiant. Plus tard, le roi l'épouse à cause de sa beauté; mais, trompé par les calomnies de femmes envieuses, il la chasse avec son enfant. Errante, elle le laisse tomber par accident dans l'eau; grâce aux prières de deux hommes (ce sont les deux pains), miraculeusement, son enfant est sauvé et les mains lui sont rendues. (2)

Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **22**, 74-75. — Mélusine, **2**, 309-310, 312, 392-397 et 446-448. — Rev. de l'hist. d. relig., **13**, 83-96 et 215-218 et **14**, 228-232. — Réc. égypt., 72.

Pour la *Manekine*, voir n°s 321 et suiv.

Personnifications. Tawney, **1**, 267, 311, 381, 485 et 520; **2**, 136, 253, 324, 446-447, 448, 449 et 483-484. — Mous., **1**, 9 et 103. — Lammens, Les Nosairis, notes sur leur histoire et leur religion, 26. — Oppenheim, Fabula Josephi et Asenethæ apoc. e libro syr. latine versa, 32. — Man. Paris, 728, n° 4588, 23 : « Discussion des passages du Coran où il est dit que les œuvres de l'homme prendront un corps matériel pour se présenter à lui au jour du Jugement, et qu'il en serait de même de la mort. »

(**136.**) — *La colombe d'or.*

1. — Paris, 551, n° 3118, 18. — Berlin, **20**, 50, n° 9060.

3. — S. Munk, Hermes, **33**, 315-316. (Résumé.)

Raconté par Ka'b al Ahbâr. (3)

(1) Cette défense n'est pas nécessairement un acte tyrannique; elle peut se rattacher à l'organisation de la bienfaisance publique. « Un sultan, qui voulait abolir la mendicité », dit la Rev. d. trad. pop., **6**, p. 152.

(2) Tawney, **2**, 184. — Büttner, Suaheli Schriftstücke, 120.

(3) Réc. égypt., 121.

Il y a bien longtemps, vivait en Orient un roi qui, quoique ayant atteint l'âge de deux cents ans, n'avait pas encore d'enfant. Un miracle lui donne enfin une fille, qu'il fit élever avec le plus grand soin dans le culte des idoles, qu'il professait lui-même. Un jour que la princesse était agenouillée devant son idole, une colombe d'or lui apparut et lui dit : « Proclame qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allah et que Mahomet est l'envoyé d'Allah. » Là-dessus, la colombe lui dépeignit les récompenses des musulmans au paradis et la punition des infidèles en enfer.

La princesse brise l'idole et se convertit à l'islamisme. Son père la croit d'abord folle, parce qu'elle professe une religion, qui, à cette époque, n'était absolument connue nulle part encore. Il cherche à la ramener par ses exhortations, puis la menace des peines les plus sévères : en vain. Il finit par ordonner qu'on lui coupe les mains et par la faire jeter aux bêtes sauvages dans un désert. Mais les animaux, loin de lui faire du mal, la pourvoient de nourriture et elle vit ainsi quelque temps dans une caverne. Le hasard ayant amené un prince en ces régions, il l'aperçoit, est séduit par sa beauté et la choisit pour femme. Elle lui conte son aventure et ne consent à le suivre que si, lui aussi, il renonce au culte des idoles. Là-dessus, il l'emmène dans sa patrie et l'épouse.

La mère du prince s'attache à sa bru et renonce également à l'idolâtrie. Au bout d'un an, naissance d'un fils. Le père, forcé de faire un voyage, recommande sa femme et son enfant aux bons soins de sa mère et de toute la domesticité royale. Mais les autres femmes du prince, détestant la princesse, qu'il leur préfère, résolvent sa perte. Elles écrivent au nom du prince plusieurs lettres à la mère pour lui enjoindre d'éloigner tout de suite du château la princesse avec son fils, prétextant qu'elle est adonnée à la magie.

L'exilée erre au désert avec son enfant ; elle y est miraculeusement nourrie et, cédant à ses prières, Dieu lui rend ses mains pendant qu'elle dort, afin qu'elle puisse porter l'enfant.

Entretemps le prince revient et, dès qu'il est informé de ce qui s'est passé, il se met en route avec sa suite à la recherche des exilés : il les retrouve bientôt et les ramène dans son palais.

Le prince va ensuite voir son beau-père. Étonné du miracle qui a sauvé sa fille, il y reconnaît l'intervention d'une puissance supérieure. Lui aussi, il renonce à l'idolâtrie, se convertit à l'islamisme et vit en paix avec ses enfants.

Ce conte ressemble plus à certaines formes qui seront citées au sujet de la *Manekine* que le n° 67.

68. — *Le pieux israélite.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 527-528.— β, **2**, 181.— γ, **2**, 205.— δ, **3**, 9
— Gorguos, Cours d'arabe vulg., **2**, 94-97 (texte) et 296-298 (trad.)
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 72-73.

3. — Hammer, **3**, 334.—Lane, **2**, 456.—Weil, **4**, 60.— Burton, **3**, 395.— Payne, **4**.—Henning, **7**, 145.

4. — Qalyoûbi, 68-70.— Basset, Rev. d. trad. pop., **15**, 24-26.

Un pieux israélite, qui vit de son gain quotidien, donne un jour son salaire à un pauvre corréligionnaire; il n'a donc plus de quoi nourrir sa famille ni acheter les matières premières pour son travail. Il essaie de vendre une vieille cruche et un vieux bonnet; un pêcheur lui offre en échange un poisson gâté, dont personne n'a voulu. Quand on l'ouvre, on y trouve une perle non percée, pour laquelle il reçoit 70000 dirhems. Un pauvre lui demande part : il offre la moitié. Mais le pauvre refuse, car c'est un envoyé de Dieu qui doit l'éprouver. Le juif est, dorénavant, hors d'affaire.

Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **22**, 70-75.—Réc. égypt., 72-73.

Perle, etc., dans un poisson. N° 202.— Réc. égypt., n° 47.—Wünsche, Midrasch Kohelet, 146.— Polano, Talmud, 258.

Une perle non percée est *res nullius* : Damîri, **2**, 64.— Gillotte, Traité de droit musulman, 2e édition, 70.

L'aumône. Les histoires racontant la récompense de l'aumône sont très nombreuses dans la littérature arabe et semblent presque toutes d'origine juive. Réc. égypt., nos 19, 32, 43, 44, 45 et 46; p. 109 et p. 114.—Journ. asiat., 1835, **2**, 370-372.—Qalyoûbi, 35-36.—Rev. d. trad. pop., **12**, 400-401 ;

13, 190 et **14**, 709-710.—Rev. des études juives, **33**, 62-63 et 239 et suiv. — Clouston, Flowers, 227-229 et 270.—Wünsche, Midrasch Bereschit, 144. — Schemot, 286-287; Wajikra, 34-35; Debarim, 61.—Wajikra, 244-245 et 259-260.— Kohelet, 144-146.—Wajikra, 241 et Ruth, 43.—Zeit. f. rom. Philol, **12**, 69 et 85.—Diez, Denkwürdigkeiten, **1**, 106 et Kabus, 340.— Rückert, Poet. Werke, **4**, 193-196.

69. — *Avicenne.*

Nos 69 et 70.

3. — Mille et un jours, Lille, **4**, 70.— Rapilly, **2**, 230.—Loiseleur, 180.

S'étant rendu célèbre avant sa vingtième année par ses études à Bocara, Avicenne devient ministre à Samarcande; mais il se démet de ses fonctions pour se livrer à la science. Le roi de Caschgar ayant demandé qu'il vienne le voir avec un autre philosophe, Fazel Asphahani, celui-ci lui propose de signaler leur voyage en ne mangeant rien : il avait fait des pillules, dont une seule lui suffisait par jour. Avicenne, qui s'est composé un opiat, accepte et Fazel, qui a perdu ses pillules, meurt en route. (N° 6.)

Avicenne, qui n'avait déjà pas montré grand enthousiasme pour la visite au roi, parce qu'il croit la science supérieure à tout, se décide à voyager; il distribue tout aux esclaves qui l'accompagnent et arrive à Carizme.

C'est l'époque où la caverne dans laquelle Chababeddin a mis tous ses livres s'ouvre magiquement pour quelques quarts d'heure afin que les habitants puissent emporter des livres jusqu'à l'année suivante et rapporter, sous peine d'être maltraités, ceux qu'ils ont empruntés l'année d'avant. (1)

Avicenne s'y laisse renfermer; il dompte les génies du lieu et se fait servir par eux l'année qu'il y passe à étudier avec fruit les ouvrages qui

(1) *Sorcier et livres dans la montagne.* Damîri, **1**, 195.— G. de Tassy, Bag o Bahar, 42.— Bartsch, Herzog Ernst, CLI.— Perron, Voyage au Dârfour, 143.— Cfr. Migne, Apocryphes, **2**, 1120 et Carra, Abrégé des merveilles, 168.

s'y trouvent. Quand il sort, l'air effrayant que lui donnent sa chevelure, sa barbe et ses sourcils le fait prendre pour le sorcier Mouk et on veut le brûler; mais, d'un bois, il se fait un char de triomphe et s'envole. (N° 130.)

Il voyage dix années et arrive à Astrakan; avec quarante baguettes, il se fait des serviteurs, qui lui construisent un bain et un autre pour Hormoz.

Il lui amène Rezia et lui assure la victoire sur ses ennemis. Puis, s'éprenant de Rezia et étant repoussé par elle, il la rend victime d'un enchantement, après quoi il disparaît.

Encadré dans les nos 99 et 217.

Ce conte doit être tiré, en tout ou en partie, du roman turc d'Avicenne, que nous n'avons pu nous procurer. (Man. Berlin, **6**, 466 et 466-467.— Gotha, Oriental. Hand., **2**, 203-204 et Arab. Hand, **5**, 551.— * Jewad voir Burton, **8**, 273.— Une rédaction abrégée a paru en lithographie à Constantinople en 1264, in-8.—* Traduction en tatare. Kazan. 1881. In-8.— * Nasyrov, Avicenne, sa vie et ses actes. Kazan. 1898. In-8. 112. En tatare.)

70. — *Ebou Ali Sina.*

3. — Caylus, **7**, 296.

Le derviche Ebou Ali Sina, pour récompenser une pauvre femme de l'avoir hébergé, arrange une pierre du mur de telle façon que, par un robinet, elle donne du vin. La femme a dû promettre de ne pas regarder ce qu'il a mis derrière la pierre; un jour, la curiosité l'emporte : elle découvre dessous une grappe de raisin; mais l'enchantement est à jamais rompu.

Tawney, **2**, 4.— Clouston, Flowers, 158 et 181-182.

Voir encore pour la légende d'Avicenne, le n° 64, note 1 de la p. 136.— Nöldeke, Garkoch, 50.—N° 157 de Syntipas.

71. — 'Aziz et 'Aziza.

1. — Man. égyptiens.— B.

2. — α, 1, 235.— β, 1, 253.— γ, 1, 388.— δ, 2, 12.

3. — Lane, 1, 480.—Mardrus, 3, 309.—Weil, 3, 380.—Burton, 2, 193.—Payne, 2.— Henning, 4, 45.— Hanley, 101 et 112.

— Laboulaye a traduit la version de Lane dans Abdallah, dont la première édition a paru en 1859. La 2e et la 3e sont de 1868; la 4e est de 1871 (p. 285-347); la 5e, de 1874; la 6e, de 1878; la 7e, de 1879 (p. 293-347.) 8e, 1882; 9e, 1884. (Le conte d'Azîz figure-t-il déjà dans la 1re édition ?)

* Abdallah oder das vierblätterige Kleeblatt. Ein arabisches Märchen. M. Port. Heidelberg. 1870. — 2e édit., 1883.

*Abdallah of het klaverblad van vieren. Eene Arabische vertelling. Uit het Fransch vertaald door J. van Witzenburg. Met een woord van aanbeveling van W. Jesse. Deventer, v. d. Sigtenhorst. 1883. In-8. XVI et 227.

* Abdallah; or, the Four Leaves. By Edouard Laboulaye. London, Sampson, Marston and Co. 1885. (The Bayard Series.)

* Abdallah ó el trébol de cuatro hojas.

— V. Jamati. Aziz et Aziza conte d'amour oriental. Dans Revue contemporaine, 1885, 1, 258-272.

Traduction partielle, arrangée par Forgues. Les auteurs croient le conte inédit.

'Azîz, élevé avec sa cousine 'Azîza, doit l'épouser. Le jour même où le mariage va se célébrer, il aperçoit à une fenêtre une femme, Dalîla, dont il s'éprend; s'attardant devant sa maison, il ne trouve plus les gens de la noce en rentrant. Sa cousine l'aime assez pour servir son nouvel amour; sans se laisser rebuter par son égoïsme ou même ses mauvais traitements, de jour en jour elle lui explique les signaux de Dalîla, puis les emblèmes dont elle se sert, quand, à sa grande colère, elle le trouve endormi au lieu

du rendez-vous. (1) C'est ainsi que, le dirigeant en tout, elle finit par réunir les amants et, grâce aux vers ou aux paroles qu'elle enseigne à son cousin, à faire durer les bonnes dispositions de Dalîla. Mais elle-même meurt le cœur brisé et Dalîla, mise au courant de ce qu'elle a fait, la pleure et lui élève un tombeau.

Une autre femme, à l'aide de sa vieille mère, attire 'Azîz chez elle, se marie avec lui et le garde un an dans sa maison qui ne s'ouvre qu'un jour par an. Voulant aller voir alors ses parents, Azîz passe devant la demeure de Dalîla et entre dans le jardin. Dalîla va le faire tuer, quand il rappelle un des mots d'·Azîza; Dalila est touchée et se borne à faire mutiler 'Azîz. (Cfr. n° 179.)

Repoussé aussi par sa femme, il retourne chez ses parents; mais son père est mort.

Il comprend enfin toute l'étendue de l'amour de sa cousine et il la pleure sincèrement. (2) Sa mère peut alors lui remettre un souvenir que sa cousine lui a laissé pour le cas où il la regretterait : c'est un morceau d'étoffe où la princesse Dounyâ a brodé deux gazelles; il y a aussi des vers et une lettre de pardon et de conseils.

Voyageant avec ce souvenir, il rencontre un jour le prince Tâg al Mouloûk (n° 60), qui est frappé de ses pleurs et auquel il ne peut cacher la broderie. Il lui conte son histoire et l'aide à faire la connaissance de la princesse Dounyâ. Tâg lui donne de grands présents et il retourne auprès de sa mère, qui lui avait élevé un tombeau dans sa maison. (N° 75.)

Burton, **8**, 134.— Oestrup, 92. – Edinb. Rev, **164**, 194.

---

(1) *Langage symbolique.* N° 121.— N° 43 de Syntipas.—Tawney, **1**, 235-237. – Jülg, Mongol. Märchen, 246-247.— Tamazratt, 52.— Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 403-404 et 427-429.

Amoureux endormi. N° 277.—Man. Berlin, **20**, 443.—Sitzunsgb. de l'acad. de Vienne (philos. histor.), **7**, 819.—Cfr. Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 352.

(2) Une idée analogue dans Ebner-Eschenbach, Nach dem Tode.

72. — *Baba Abdallah.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 195, 199 et 200. (Tirage à part, 29, 33 et 34.)

2. — Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Ægypten, 444. — Green, Modern arab. Stories, 6.

3. — Galland, **10**, 241. — Caussin, **6**, 205. — Destains, **5**, 8. — Gauttier, **5**, 8 et **7**, 382. — Habicht, **8**, 149 et **13**, 306. — Loiseleur, 539. — Scott, **5**, 54. — Weil, **3**, 153. — Burton, **10**, 171. — Henning, **21**, 10.

— Meletaon, 31-53 (avec des additions).

— Voir au n° 120.

— Chamisso, Abdallah. (Kürschner, Deutsche nat. Litter., **148**, 225-230; cfr. XXIV.)

— Rückert, Poet. Werke, **12**, 293-304.

Baba Abdallah, possesseur de quatre-vingts chameaux, qu'il loue à des marchands de caravane, rencontre un jour un derviche qui lui propose d'aller chercher avec lui un trésor; il y consent si le derviche se contente d'un chameau et lui laisse les autres; mais, sur les représentations du derviche, il finit par accepter un partage égal.

Ils arrivent dans une étroite vallée, où le derviche jette un parfum sur un feu qu'il allume. (N° 19.) Apparaît un palais plein de trésors dont ils chargent de préférence les pierres précieuses sur leurs bêtes. Le derviche prend aussi une petite boîte d'onguent.

Ils partagent et se séparent; mais l'envieux et ingrat Baba Abdallah rappelle le derviche et obtient de lui qu'il lui cède dix de ses chameaux, puis, dix par dix, tous les autres. Il réclame aussi l'onguent, qui, appliqué à l'œil gauche, fait voir tous les trésors de la terre (n° 365) et, à l'œil droit, rend aveugle. Le derviche cède encore et lui enduit l'œil gauche; mais n'ajoutant pas foi à ce qu'il lui dit, l'avare exige qu'il lui enduise l'œil droit. Le derviche obéit et emmène tous les chameaux quand Baba Abdallah est devenu aveugle. (Cfr. n° 7.)

Réduit à la mendicité, il se fait, par pénitence, donner un soufflet par

quiconque lui accorde une aumône. Mais Hâroûne lui assure une pension et met fin à cette pénitence publique, le mérite de l'aumône étant effacé par le mauvais traitement.

Encadré dans le n° 209.

Burton, **10**, XVI.— Oestrup, 151 et Contes de Damas, 11. – Clouston, **1**, 400-403.— * Waldau, Böhm. M., 152-159.— * Jaba, 94.

73. — *Badr Bâsim et Gawhara.*

1. — Man. égytiens.— A.— B.— C.— E. – I.— F F.

2. — α, **2**, 242.— β, **3**, 261.— γ, **3**, 396.— δ, **4**, 179.— ε, **9**, 400.

3. — Galland, **7**, 157.— Caussin, **4**, 296.— Destains, **3**, 381.— Gauttier, **3**, 361 et **7**, 376.— Habicht, **6**, 38 et **13**, 303.— Loiseleur, 358.— Scott, **3**, 368 et **4**, 1.— Lane, **3**, 234.— Weil, **3**, 1.— Burton, **6**, 54.— Payne, **7**.— Henning, **13**, 5.

Le roi du Hourâsâne, dont la capitale et le royaume s'étendent le long de la mer, est déjà âgé et n'a pas d'enfants. Un jour il achète une esclave d'une beauté merveilleuse, Goulnâze, avec laquelle il vit un an sans qu'elle parle; il la préfère néanmoins à toutes ses femmes et les quitte pour elle. Touchée enfin de son amour et de ses bons procédés, elle rompt le silence et lui annonce qu'elle va le rendre père. (Cfr. n° 31.) Largesses aux pauvres.

Elle raconte alors que, fille d'un roi de la mer, elle a eu une querelle avec son frère Sâlih et a quitté sa mère. Un homme s'est emparé d'elle sur le rivage et, ne pouvant se faire aimer, l'a vendue à un marchand, qui, après l'avoir bien traitée trois ans, l'amène enfin au roi. Celui-ci, par sa bonté, a triomphé de son orgueil et lui a inspiré un amour sincère.

Après ce récit, elle appelle par des fumigations (n° 19) et des incantations sa mère, son frère et cinq cousines. Son mari, à qui elle a dit de se cacher, lui entend conter ses aventures et louer la sincérité de son affection pour elle. La parenté se réjouit et demande le roi pour manger avec lui le pain

et le sel (n° 368.) Le roi, qui a eu d'abord peur en leur voyant cracher du feu par la bouche, se montre et s'entend à merveille avec eux : il les retient trente jours.

Peu après naît un prince, que, le septième jour, sa parenté, à qui on a réservé cet honneur, nomme Badr Bâsim. A la grande terreur du roi, l'oncle plonge avec l'enfant dans la mer, après avoir prononcé sur lui les noms du sceau de Salomon : cette coutume marine préserve du danger de se noyer et des autres périls de la mer. Le roi se rassure et reçoit des pierres lumineuses (n° 443), dont une seule vaut autant que son royaume.

L'enfant, que sa parenté vient souvent voir, atteint l'âge de quinze ans ; sa beauté et ses connaissances sont également parfaites. Le roi le fait reconnaître pour son successeur. Il s'exerce à ses fonctions et, pendant une année, parcourt l'empire ; le roi étant alors venu à mourir, il lui succède sans contestation.

Quand il a règné un an, son oncle qui le voit non marié malgré ses dix-sept ans et qui ne voudrait pas mourir sans héritiers, passe un jour en revue avec sa mère les noms de toutes les princesses de la mer. Badr, qui est présent, feint de dormir et entend ainsi son oncle vanter la beauté merveilleuse de l'une d'elles, Gawhara. S'il n'en a pas parlé plus tôt, c'est que son père, le roi Samandal, qui est inintelligent et orgueilleux, a rebuté tous les prétendants à la main de sa fille ; il vaudrait donc mieux traiter l'affaire à l'insu de Badr, pour qu'ainsi un refus éventuel ne puisse l'atteindre.

Badr, qui a tout entendu, est devenu amoureux. (N° 112.) Son oncle consent donc à l'emmener sous la mer après avoir prononcé les noms voulus, mais sans avertir Goulnâze, qui n'aurait pas permis ce voyage.

On arrive chez la grand mère, puis on fait la demande au roi Samandal, qui, se fâchant et se moquant, veut mettre l'oncle à mort ; mais ses troupes arrivent à temps pour faire le roi prisonnier.

La princesse s'enfuit dans une île. Badr, qui se voit la cause de ces évènements malheureux, croit qu'on le recherchera et s'enfuit aussi : il arrive dans la même île. Voyant la princesse sur un arbre, il lui demande de l'épouser ; elle feint de consentir et, quand il est près d'elle, elle prononce des paroles mystérieuses et lui crache au visage : il est changé aussitôt en un bel oiseau blanc au bec et aux pattes rouges. (N° 371.) Elle le remet ensuite à une servante pour le porter dans une île aride, où il mourra de soif ; mais elle a pitié de lui et le dépose dans une île fertile.

Pendant ce temps, Sâlih, vainqueur de Samandal, cherche la princesse

et son neveu ; en vain. Goulnâze, de son côté, ne retrouvant pas son fils, arrive chez sa mère et s'irrite contre son frère : jadis cause de sa fuite, il l'est maintenant d'un autre malheur. Mais, pour conserver le royaume à la famille, elle y retourne pour l'administrer.

Un chasseur prend Badr et ne voulant pas le vendre à qui le mangerait, le donne au roi, qui le récompense. Il appelle la reine pour lui faire partager son admiration et son étonnement de ce qu'il prend part au repas royal après avoir refusé ce qu'on lui offrait. La reine se voile aussitôt (1), car elle a reconnu que c'est un homme. Elle prononce, sur de l'eau (n° 2), des paroles incompréhensibles et, au nom de Dieu, lui rend sa forme.

Badr, ayant obtenu un navire, des hommes et des vivres, part ; mais, le cinquième jour, une tempête brise le vaisseau sur un rocher ; trois jours il flotte sur une planche et, quand il aborde, des mules, des ânes, des chevaux accourent et tâchent de le repousser. (2) Il entre néanmoins dans une ville déserte. Un vieil épicier le reçoit et lui apprend que la ville est au pouvoir d'une magicienne, adoratrice du feu (n° 120), Lâle, qui, après quarante jours change ses amants en bêtes (cf. nos 13 et 21). Il fait passer Badr pour un neveu, qui, devenu orphelin, est arrivé se consoler chez lui. Survient un jour la reine dans un pompeux cortège ; elle emmène le neveu, promettant de ne pas l'ensorceler. Quarante jours elle le traite avec la plus grande magnificence.

S'éveillant une fois la nuit, Badr ne voit plus la reine et la cherche ; au jardin, il aperçoit, au milieu d'autres oiseaux, une colombe blanche qui s'accouple avec un oiseau noir. Puis la colombe, qui est Lâle, reprend sa forme : l'oiseau noir est un homme qui lui a été infidèle ; elle l'a métamorphosé, comme les autres oiseaux, et vient le voir ainsi quand la fantaisie lui en prend. A son retour, Badr ne lui parle plus et elle comprend qu'il a vu et qu'il est jaloux.

Son oncle, qu'il obtient la permission d'aller voir, l'avertit de se garder de la rancune de la reine ; mais il le protègera, car il est musulman et grand magicien, employant sa science à faire le bien ; il a ainsi sauvé plus

---

(1) *Se voiler*. Nos 116, 147, 396 et 398.—Oestrup, 30-31.—Forster, (Bibliog. arabe, **4**, n° 241), XIII.— Rev. d. trad. pop., **13**, 629.

(2) N° 112.— Contes péruviens, 1783, **1**, 138 et 152.— Wieland, Oberon, chant 2, vers 689 et suiv.

d'un des maléfices de Lâle, qui ne peut rien contre lui, non plus que les autres magiciens de la ville, adorateurs du feu.

Quand il revient, la reine l'enivre et lui fait avouer sa jalousie. S'éveillant un peu plus tard, il feint de dormir et voit la magicienne (1) prendre d'une bourse quelque chose de rouge qu'elle plante dans le château et qui devient un fleuve : elle sème ensuite de l'orge sur la terre et l'arrose de l'eau du fleuve ; une moisson s'élève, dont elle prend du grain qu'elle réduit en farine. Puis elle vient se coucher.

Badr conte tout au vieillard ; averti par lui, il feint de manger le gâteau que lui offre la reine : elle l'asperge ensuite d'eau ; mais l'enchantement ne réussit pas et elle prétend avoir voulu plaisanter. A son tour, il lui fait manger d'un gâteau que le vieillard lui a remis et, lui jetant de l'eau au visage, la change en mule ; il lui met ensuite la bride (2) qu'il lui a fourni également, l'avertissant de ne la donner à personne et de quitter la ville.

Montant sa mule, il arrive en trois jours à une cité où un vieillard lui offre l'hospitalité. Une vieille, prétextant que la mule de son fils est morte, veut lui acheter la sienne ; il y consent, demandant 1000 dînârs, parce qu'il pense qu'elle ne pourra se procurer tant d'argent. Mais elle les lui donne et quand il dit qu'il a voulu plaisanter, le vieillard l'avertit que, dans cette ville, le mensonge est puni de mort.

A peine la vieille, qui est la mère de Lâle, a-t-elle la mule qu'elle lui ôte la bride et, l'aspergeant d'eau, lui rend la forme humaine. Puis elle siffle et un 'ifrît comme une montagne prend les trois sur son dos et les ramène en un instant au château. Lâle, aspergeant Badr d'eau, le change en laid oiseau et l'encage pour le faire mourir de faim et de soif. Mais une servante, prise de pitié, le nourrit et va avertir le vieil épicier. Celui-ci appelle un 'ifrît à quatre ailes et lui fait porter la jeune fille chez Goulnâze et sa mère.

Elle arrive en un instant sur son toit ; la ville est en fête parce que Badr

---

(1) Cet épisode est dans Tawney, **2**, 167-168.

(2) *Bride.* N° 252.— N° 147 de Syntipas.— Dunlop-Liebrecht, 111 et 538. —Stumme, Tunis, **2**, 97-100.— Green, Mod. ar. Stor., 57 et 58-59.— Houwâra, 116-117.— Socin, Maroc, 163, 165 et 167.— Mercier, Chaouia, 78.— Kunos, Turkish Ta'es, 131-132, 148-149 et 151.— Colonna, Contes de la Bosnie, 133-186. - Burton, **12**, 195.— Bédier, 122.— Gröber, Zeit., **17**, 239.— Keightley, Tales, 123-125.—Clouston, **1**, 415-417.—Wend., 122.—Pauli, 505.

est retrouvé. La parenté réunit une armée de djinns ainsi que des troupes de la mer, qui lui obéissent depuis l'emprisonnement de Samandal. Prise du château et de la ville de Lâle; massacre des infidèles. Avec de l'eau, Goulnâze rend à son fils sa forme. Mariage de la servante avec l'épicier, que Goulnâze fait roi de la ville. (1)

Retour triomphal. Badr demande la main de Gawhara; on fait venir le père, qui se soumet, et sa fille, qui accepte également. Samandal retourne dans ses états.

Burton, **8**, 140. — Oestrup, 65, 89-90 et 149. — Krümmel, Deutsche Rundschau, **86**, 437-438. — Clouston, **1**, 417-420 et 444. — Liebrecht, Gervasius, 132.

La Zobeïda de Carlo Gozzi est l'histoire de Lâle. Cette pièce a été traduite par Royer, Théâtre fiabesque de Carlo Gozzi, 231-287, par * Werthes, Berne, 1795 et * Fr. Treitschke, Vienne, 1807 ; voir aussi * Streckfuss, Bearbeitung der Märchen Gozzi's. Berlin. 1805. La « Zobeide, a Tragedy » de Craddock (Londres, 1772) n'a rien de commun avec celle de Gozzi : c'est la traduction des Scythes de Voltaire.

C'est aussi l'épisode de Lâle qui a inspiré Duquesnel, La tragique histoire de la princesse Aniza et des six kalenders, fils de roi. (Illustration, **117**, 154-156.)

Le sujet des *Aventures dans la mer* a été souvent traité. Voir n° 3. — Tawney, **2**, 265-271 et 289. — Paléfate, Histoires incroyables, chapitre 28 (Glaucus le marin). — Ethé, Sajjid Batthâl, **2**, 199 et suiv. — Contes péruviens, 1783, **2**, 77 et suiv. — Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **1**, 312-314. — Clouston, **1**, 192-198. — * G. F. Daumer, Die Mythen u. Volkssagen von wundersamen Meergeschöpfen u. Meerbewohnern. Braunschweig. 1868.

74. — *Le Bagdadien et le baigneur.*

1. — I. (Turc.)

(1) Dans la version de Galland (p. ex. Gauttier, p. 462), les amants de la reine reprennent leur première forme parce que le charme est rompu par la mort de la magicienne. Cfr. Behrnauer, Die vierzig Veziere, 255: Gibb, 246. — Contes péruviens, 1783, **2**, 47.

75. — *Le Bagdadien et la chanteuse.*

1. — Man. égyptiens. — Man. Paris, 625, n° 3658, 10. (?)

2. — α, **2**, 457.— β, **4**, 159.— γ, **4**, 235.— δ, **5**, 4.— ε, **10**, 430.
— Kosegarten, Chrest. arabica, 22-27; cfr. X. (Roorda, Bib. crit. nova, **5**, 285-287 et 302-303; cfr. 291.— de Sacy, J. des sav., 1829, 416.— Rückert, Jahrbb. f. wiss. Krit., 1830, **2**, 206-208.— R(ö liger), (Hall.) Allglitz., 1830, **1**, 486.)
— Petermann, Brevis ling arab. gram., 33-41. (D'après Kosegarten.)

3. — Hammer, **3**, 193.— Lane, **3**, 524.— Habicht, **10**, 10.—Weil, **4**, 342. — Burton, **7**, 101.— Payne, **8**.— Henning, **15**, 99.
— Ph. Wolff, das Buch der Weisen, **2**, 234-246. (D'après Kosegarten.)

4. — Iken u. Kosegarten, Touti Nameh. 1822, 236-247.— Rosen, Tuti, **2**, 269-278.—Cfr. Zeit. d. deut. morg. Ges., **21**, 546-547.

Un jeune Bagdadien se ruine pour son esclave, qui est aussi son élève dans le chant. Sur son conseil, il la vend à un Hâsimite, mais, affligé de cette séparation, il s'endort dans une mosquée où un voleur lui prend tout son argent après avoir eu la précaution de lui lier le pied à un piquet. (1) Il veut se tuer, mais on le retire de l'eau et un vieillard le réconforte. Un ami l'aide et l'engage à utiliser son talent de calligraphe. Voulant se rendre à Wâsit, il trouve le bateau du Hâsimite et obtient d'y entrer en se déguisant en matelot. Son amie, affligée, ayant chanté des vers, il s'évanouit. Profitant d'un moment où on est descendu sur la rive, il accorde le luth d'une certaine façon. (N° 225.) On apprend ainsi sa présence et le généreux patron lui promet d'affranchir la chanteuse et de la lui faire épouser, à condition qu'il la lui laisse parfois entendre. Suit une fête où l'on

(1) Gawzi, 170.

s'enivre. Descendu à terre, le Bagdadien s'endort pendant que l'embarcation s'éloigne. Eveillé, il se rend à Basra; il prend service chez un épicier qui l'a vu écrire et qui admire son écriture; il finit par épouser sa fille, mais sans pouvoir se consoler. Sortant un jour de fête, il retrouve les bateliers, qui lui disent qu'on l'a cru noyé et que la chanteuse n'a cessé de le pleurer auprès d'un cénotaphe qu'elle lui a élevé. (1) Il se rend auprès d'elle et l'épouse, grâce au Hâsimite, qui tient toutes ses promesses. D'accord avec l'épicier, il répudie sa fille.

Voir nº 36.

76. — *'Ali ibn Bakkâr et Šams al nahâr.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — F F. — Man. Paris, 624, nº 3657 et 625, nº 3662. (?)

2. — α, **1**, 320. — β, **1**, 345. — γ, **1**, 525. — ε, **2**, 319 et **3**, 4. — ζ, **2**, 189.

3. — Galland, **5**, 146. — Caussin, **3**, 229. — Destains, **2**, 412. — Gauttier, **3**, 1 et **7**, 372. — Habicht, **4**, 111 et 214 et **13**, 302. — Loiseleur, 238. — Scott, **2**, 425. — Lane, **2**, 1. — Mardrus, **4**, 253. — Weil, **1**, 217. — Burton, **2**, 383. — Payne, **3**. — Henning, **5**, 58.

'Ali ibn Bakkâr, prince persan et Šams al nahâr, favorite de Hâroûne, se rencontrent chez Ibn Tâhir, marchand et familier de la cour et s'éprennent l'un de l'autre. Le prince, accompagné de son ami, se rend à l'invitation de la favorite et est magnifiquement reçu dans son palais; mais l'arrivée du calife le force à se retirer et le chagrin que les amoureux en éprouvent les rend malades l'un et l'autre. Ils correspondent par l'intermédiaire d'Ibn Tâhir, qui, bientôt, craignant pour lui-même, s'absente de Bagdad.

(1) *Cénotaphe.* Nos 71, 120, 212 et 237. — Man. Berlin, **20**, 105. — Stumme, Tunis, **2**, 14. — Cfr. nº 31.

Un joaillier, ami et confident de Tâhir, s'offre à le remplacer et ménage une entrevue aux amoureux dans une maison qui lui appartient et qu'il meuble en partie d'objets appartenant à ses amis. Des voleurs, qui ont vu l'emménagement, pillent la maison et emmènent 'Ali et Ṣams prisonniers. Ils les respectent à cause de leur grand air et apprennent du joaillier qui ils ont chez eux; ils leur rendent alors la liberté et restituent la majeure partie des objets volés au joaillier. Ils les ramènent et chacun retourne chez soi. Mais le joaillier apprend que le calife a été informé de ce qui se passe par une esclave irritée contre Ṣams qui l'a fait battre (n° 59). Il emmène 'Ali et ils sont dépouillés par des brigands. 'Ali devient plus malade et meurt. Ṣams, elle aussi, meurt de chagrin, quoique Hâroûne l'ait traitée avec douceur. La foule s'intéresse aux amoureux et se porte aux funérailles.

Burton, **8**, 134. — Oestrup, 150. — Edinb. Rev., **164**, 191. — Forster (Bibliog. arabe, **4**, n° 241), XXVII. — Rev. d. trad. pop., **7**, 639.

77. — *Baloûqiyà.*

Voir au n° 241.

Le barbier et ses frères.

Nos 78 à 86.

78. — *Le barbier bavard.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Berlin, **20**, 64.

2. — α, **1**, 88. — β, **1**, 95. — γ, **1**, 175. — δ, **1**, 193. — ε, **2**, 210. — ζ, **2**, 97.

3. — Galland, **4**, 232. — Caussin, **3**, 45. — Destains, **2**, 283. — Gauttier, **2**, 272 et **7**, 369. — Habicht, **3**, 195 et **13**, 301. — Loiseleur, 205. — Scott, **2**, 311. — Lane, **1**, 328. — Mardrus, **2**, 87. — Weil, **1**, 183. — Burton, **1**, 276. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 51.

Dans un festin auquel assiste le tailleur, un jeune homme veut s'en aller parce qu'il aperçoit le barbier, qui a été cause qu'il s'est cassé la jambe.

Fils d'un riche marchand de Bagdad, il détestait les femmes, quand, un jour, il aperçoit la fille du juge arrosant ses fleurs. Malade d'amour, il reçoit des visites et, entre autres celle d'une vieille (n° 189), qui l'encourage et va trouver la jeune fille. Elle est d'abord mal reçue, ce qui aggrave l'état du jeune homme; puis, touchée de ses souffrances, elle lui fait dire de venir la voir le vendredi, pendant que son père est à la mosquée. Au jour dit, la vieille engage l'amoureux à aller au bain. Il mande un barbier, qui lui fait perdre son temps en lui racontant une foule de choses inutiles, (1) en consultant la position du soleil, etc. Pour s'en débarrasser, il lui fait cadeau des mets, des boissons, des parfums dont il a besoin pour une fête qu'il doit donner à ses amis et court au rendez-vous. Mais le barbier, qui a chargé quelqu'un de tout porter chez lui, se cache et le suit à son insu. L'amoureux trouve la porte ouverte, mais il est si tard que le père revient presque en même temps et ferme la maison. Il bat une esclave en faute ainsi qu'un esclave qui veut la défendre. Le barbier aux aguets croit qu'on tue son client et ameute la foule. Le jeune homme se cache dans un coffre; mais le barbier l'emporte; c'est alors qu'il saute de la boîte et se casse la jambe. Jetant de l'or aux gens pour détourner leur attention de sa personne, il se sauve, toujours suivi par le barbier. Il se réfugie dans une boutique; puis il se décide à liquider sa fortune et à quitter la ville.

A ce récit, le barbier répond que, sans lui, le jeune homme aurait souffert de plus grands maux encore et, pour prouver qu'il n'est pas bavard, raconte son histoire et celles de ses frères (nos 80 et suiv.).

Quand le barbier les a contées, le calife l'exile de Bagdad.

Encadré dans le n° 105.

---

(1) Qalyoûbi, 106-107.—Denon, Voyage dans la basse et la haute Egypte. 4e édition, 3, 151-152.—Cfr. le rôle du barbier dans le Tales of the Zenana.

Burton, **8**, 76-77 et 144. — Oestrup, 123-126. — Edinb Rev., **164**, 192 et 197-199. — Basset, Rev. d. trad. pop., **8**, 445-447 et 512. — Habicht, **3**, 226-227.

Palissot. Le Barbier de Bagdad. (Œuvres, 1788, **1**, 169-227.) — * S. Der Barbier von Bagdad. (Frankf. Museum, 1858, n° 52).— * P. Cornelius. Der Barbier von Bagdad. 1890.

79. — *Le barbier et le Cairote.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 333. — Henning, **24**, 107.

Un capitaine est invité par un ami; sa femme profite de l'occasion pour appeler son amant. Celui-ci était chez son barbier; il le paie largement sans le laisser achever, lui promettant de revenir. Le barbier le suit, l'accoste deux fois et se poste devant la maison de la belle. Le mari revenant parce qu'un contretemps a fait remettre la fête, le barbier le prie de le rappeler au souvenir de l'homme qui est entré chez lui. La femme, voyant revenir son mari, cache son amant dans une citerne, si bien que le capitaine et le barbier le cherchent en vain. Le mari bat le barbier et s'endort rassuré. La femme va rejoindre son ami, le garde quelques heures, réveille alors son mari et lui fait battre encore une fois le barbier.

C'est la contrepartie du n° 78.

80. — *Le barbier parasite.*

1. — Man. égyptiens.— A.— C.— G.

2. — α, **1**, 94.— β, **1**, 101.— γ, **1**, 186.— δ, **1**, 205.— ε, **2**, 253.— ζ, **2**, 124.

3. — Galland, **5**, 9.— Caussin, **3**, 100.— Destains, **2**. 324. — Gauttier, **2**,

302 et **7**, 370.— Habicht, **4**, 3.—Loiseleur, 215.— Scott, **2**, 345.— Lane, **1**, 342.— Mardrus, **2**, 120.—Weil, **1**, 191.— Burton, **1**, 292.— Payne, **1**.— Henning, **2**, 67.

4. — Mas'oûdi, éd. B de Meynard, **6**, 12-16.—Tazyîne, 270.—Tam., **1**, 195.

Le barbier voit un jour dix personnes richement vêtues s'embarquer; ce sont des gens qui ont encouru la colère du calife et qu'on lui mène. Les prenant pour de riches personnages qui vont s'amuser, il se glisse au milieu d'eux. Amenés tous devant le calife, ils sont décapités, sauf le barbier, qui fait le onzième et qui n'a pas de peine à expliquer le malentendu causé par son silence.

Burton, **8**, 132.— Cfr. N° 422.— Basset, Nouv. contes berbères, 162-163 et 353-354.— Rev. d. trad. pop., **13**, 494-495.

81. — *Le premier frère du barbier.*

1. — Man. égyptiens.— A.— C.— Y.

2. — α, **1**, 94 — β, **1**, 102.— γ, **1**, 187.— δ, **1**, 207.— ε, **2**, 257.— ζ, **2**, 129.

3. — Galland, **4**, 16.— Caussin, **3**, 107.— Destains, **2**, 329.— Gauttier, **2**, 305 et **7**, 370.— Habicht, **4**, 6.— Loiseleur, 216.— Scott, **2**, 350.— Lane, **1**, 344.— Mardrus, **2**, 124.— Weil, **1**, 196.— Burton, **1**, 294.— Payne, **1**.— Henning, **2**, 69.

— * Blackwood, 1837, novembre. (?)

Le propriétaire et sa femme exploitent le tailleur Baqboûq, premier frère du barbier. Amoureux de la femme, il travaille pour rien; on le marie avec l'esclave et on l'envoie au moulin : la nuit, le meunier feint de le

prendre pour un bœuf et lui fait tourner la meule en le fouettant. La femme l'apaise cependant et lui donne un rendez-vous, où le mari le surprend. Conduit au juge, il est battu, promené en ville sur un chameau et exilé. C'est en tombant du chameau qu'il s'est cassé la jambe.

Pour les noms des frères, voir Zotenberg, Notice, 181 (Tirage à part, 15) et Habicht, **4**, 213.

82. — *Le deuxième.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Y.

2. — α, **1**, 96. — β, **1**, 101. — γ, **1**, 190. — ε, **2**, 266. — ζ, **2**, 139.

3. — Galland, **5**, 31. — Caussin, **3**, 122. — Destains, **2**, 339. — Gauttier, **2**, 313 et **7**, 370. — Habicht, **4**, 13. — Loiseleur, 219. — Scott, **2**, 360 — Lane, **1**, 348. — Mardrus, **2**, 133. — Weil, **1**, 199. — Burton, **1**, 299. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 74.

Une vieille (n° 189) aborde Haddâr (Baqbaq) et l'invite chez une dame, à condition qu'il ne parle pas trop Quand il lui demande pourquoi on l'a choisi, elle lui rappelle qu'il ne doit rien dire. Chez la dame, il est battu; on lui dit de se raser et il revient le visage rouge; puis on le bat encore et on lui dit de se déshabiller et de courir ainsi après la dame. Dans sa course, il se trouve tout-à-coup dans la rue, où les gens le battent et le conduisent sur un âne au lieutenant de police; là, encore, il reçoit cent coups.

83. — *Le troisième.*

1. — Man. égyptiens. - A.— C.— Y.

2. — α, **1**, 97.— β, **1**, 105.— γ, **1**, 192.— δ, **1**, 210.— ε, **2**, 274.— ζ, **2**, 147.

3. — Galland, **5**, 50.— Caussin, **3**, 140.— Destains, **2**, 351.— Gauttier, **2**, 323 et **7**, 370.— Habicht, **4**, 22.— Loiseleur, 222.— Scott, **2**, 372 — Lane, **1**, 351.— Mardrus, **2**, 139.— Weil, **1**, 202.— Burton, **1**, 303.— Payne, **1**.— Henning, **2**, 77.

Le troisième frère, Baqîq, qui est aveugle, frappe à une maison et ne répond pas aux questions de celui qui l'occupe. Ce dernier le fait monter au haut de la maison et, quand il lui demande une aumône, répond : « que Dieu t'assiste. » Il refuse ensuite de le mener en bas et l'aveugle roule sur l'escalier et se blesse à la tête. (1)

Dans la rue, il rencontre ses amis et leur dit qu'il veut prendre de l'argent qu'ils ont mis de côté. L'hôte de la maison, qui l'a suivi, l'entend et, accompagnant les aveugles à leur insu, entre avec eux dans leur chambre. Ils ferment la porte et s'assurent qu'il n'y a personne : l'intrus échappe à leurs recherches en se suspendant à une corde qui descend du plafond. Ils prennent ce qu'il leur faut et cachent 10000 dirhems. Pendant qu'ils mangent, la main de Baqîq tombe sur celle de l'intrus. A leurs cris, les gens accourent ; l'intrus, fermant les yeux fait l'aveugle et réclame l'intervention de l'autorité. La police arrive. L'intrus demande qu'on les batte et lui tout le premier, afin de leur faire avouer la vérité. Quand on le frappe, il ouvre successivement les deux yeux et prétend qu'ils feignent tous d'être aveugles pour pouvoir entrer dans les maisons et tromper les femmes ; qu'ils ont gagné ainsi 10000 dirhems et qu'on lui refuse sa part, qui comporte le quart de cette somme. On bat en vain les autres, notamment trois fois Baqîq : l'intrus soutient qu'ils s'obstinent pour ne pas avoir à rougir devant le public. L'officier de police le fait sortir de la ville et donne le quart à l'intrus.

(1) Decourdemanche, Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja, 292-294.— Clouston, Flowers, 68.

Cfr. n° 433.

Cfr. Les trois aveugles de Compiègne. Dunlop-Liebrecht, 207-208, 257, 281 et 191.— Bédier, 276-277 et 401.— Romania, **18**, 143.— Germania, **1**, 269. — Pauli, 545 et 556. — Frey, Gartengesellschaft, 236. — Imbert, Historiettes ou Nouvelles, 1774, 79 82.

Marsollier. Les deux aveugles de Bagdad. (Journ. encyclop., 1782, **7**, 479-481.— Esprit des journaux, 11e année, **11**, 301.— Annales dramat., **3**, 150) et Les aveugles de Tolède. (Décade, 1806, **1**, 310-312.— Esprit des journaux, 1806, **2**, 280 et suiv.)

Cherbonneau. Les Cinquante aveugles, ou les Dinars de Nadir-Khouli, conte arabe. Dans Magasin pittoresque, **15**, 262-263; 266-267 et 274-275.

84. — *Le quatrième.*

1. — Man. égyptiens. — A.— C.— Y.

2. — α, **1**, 98.— β, **1**, 106.— γ, **1**, 193.— δ, **1**, 213.— ε, **2**, 280. — ζ, **2**, 151.

3 — Galland, **5**, 66.— Caussin, **3**, 151.—Destains, **2**, 360.— Gauttier, **2**, 331 et **7**, 370.—Habicht, **4**, 29.—Loiseleur, 225.—Scott, **2**, 380.—Lane, **1**, 355.— Mardrus, **2**, 146.— Weil, **1**, 205.— Burton, **1**, 306.— Payne, **1**.— Henning, **2**, 81.

Le quatrième frère, Al Koûz, est un boucher, qui s'enrichissait, quand un vieillard se mit à lui acheter et à lui donner de l'argent, qu'il mettait de côté. Voulant un jour en dépenser, il s'aperçoit que ce sont des feuilles. Quand le vieillard revient et qu'il s'entend accuser devant les gens ameutés, il se venge en changeant en homme un bélier suspendu à l'étal. On bat le boucher et le vieillard lui arrache un œil; puis on le mène au chef de la garde, qui lui fait donner cinq cents coups : on l'eût même tué, n'avait été l'importance de ses biens, qu'on lui enlève; après quoi, on le bannit.

Arrivé dans une autre ville, il s'établit comme savetier; entendant le hennissement d'un cheval, il veut admirer la chasse du roi. Mais celui-ci, qui ne souffre pas de voir un borgne, ordonne qu'on le batte. [1]

---

[1] Bibliog. arabe, **2**, n° 148, 61.— Gawzi, 119.— Rev. d. trad. pop., **12**, 59 et **13**, 483.— Clouston, Flowers, 107-108.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **37**, 194.— Sachau, Fellichi-Dial., 67.— Rev. d. trad. pop., **10**, 626.

Il se réfugie dans une autre ville ; un jour, il entend encore un hennissement et, devenu craintif, veut se cacher. Il pénètre dans une maison où deux esclaves le battent, le prenant pour le voleur qui les tourmente depuis trois jours ; ils croient que le tranchet qu'il porte est un poignard et, à cause des traces de coups qu'ils remarquent, ils s'imaginent que c'est un grand criminel. Le préfet de police lui fait donner cent coups et ordonne qu'on le promène en ville sur un chameau, des hérauts proclamant que tel est le salaire de qui s'attaque aux maisons des gens.

Habicht, **11**, VIII et XXI.

Fascination des yeux. N° 252. — Flügel, H. Halfa, **3**, 646-647 ; cfr. **2**, 322 et **3**, 545-546. — Perron, Darfour, 352. — Mornand, Vie arabe, 117-119. — Carra, Abrégé des merveilles, 393-394. — Nöldeke, Garkoch, 49. — Jewad (Burton, **8**, 274). — Carmoly, Jardin enchanté, 69. — Rev. des trad. pop., **14**, 557. — Bibliographe moderne, **2**, 179, n° 24. — St Augustin (Lalanne, Curiosités des traditions, 6). — Tentzel, Monatliche Unterredungen, 1695, 290-291. — Liebrecht, Gervasius, 64-65. — Grimm, 243. — Mone, Anzeiger, **4**, 408, 28 et **7**, 226, 27. — Journ. encyclop., 1776, **4**, 532-534. — Wolf, Studien, 687. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 273. — Mélusine, **3**, 537-540. — Heidelb. Jahrbb., 1869, 120.

85. — *Le cinquième.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — Y.

2. — α, **1**, 99. — β, **1**, 108. — γ, **1**, 193 (2e pagin.). — δ, **1**, 216. — ε, **2**, 287. — ζ, **2**, 157.

— * White. Voir Schnurrer, 487 et Journ. des sav., 1817, 679.

— * Richardson, A grammar of the ar. lang., 1776, 200-209 ; cfr. 199. (* Nouvelle édition, 1801.)

— Michaelis-Bernstein, Arab. Chrest., 179-191 ; cfr. XVI. — Journ. des sav., 1817, 756.

— Gorguos, Cours d'arabe vulg., **2**, 60-67 (texte) et 283-286 (trad.)

— Faris el Shidiac, a pract. gram. of the ar. lang., 1856, 52-67. (Texte avec transcription et traduction interlinéaires et traduction anglaise.)

3. — Galland, 5, 79. — Caussin, 3, 167. — Destains, 2, 369. — Gauttier, 2, 337 et 7, 370. — Habicht, 4, 35. — Loiseleur, 227. — Scott, 2, 388. — Lane, 1, 359. — Mardrus, 2, 154. — Weil, 1, 207. — Burton, 1, 309. — Payne, 1. — Henning, 2, 85.

— * Spectator, n° 535.

— Imbert, Historiettes ou nouvelles, 45-51 (et * Almanach des Muses.)

Le cinquième frère, Al 'Assâr, est mutilé des deux oreilles. Ayant hérité de son père une part de cent dirhems, il achète du verre pour en faire le commerce. Ayant mis tout son capital dans un panier, il rêve qu'il vendra à prix double et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit devenu riche. Il demandera alors la main de la fille du vizir. Le jour des noces, il recevra froidement sa fiancée et, en faisant les gestes qu'il réserve pour cette occasion, il renverse son panier et détruit, avec son verre, toute sa fortune. (1)

Une dame, apprenant la cause de sa désolation, a pitié de lui et lui donne cinq cents dînârs.

Une vieille (n° 189) s'introduit alors chez lui sous prétexte de faire ses ablutions et lui fait croire qu'une dame l'aime. Elle le conduit dans une maison où une jeune fille l'accable de caresses. (N° 415.) Un noir lui succède, qui le frappe du plat de son épée et croit l'avoir tué. A son appel arrive une jeune fille qui met du sel dans ses blessures : il tient bon ne voulant pas montrer qu'il vit encore. La vieille le traîne alors par les pieds et le jette dans un souterrain où il y a d'autres cadavres.

Le sel arrêtant l'hémorragie, il recouvre un peu ses forces et, se dissimulant, sort en suivant la vieille, qui part pour chercher de nouvelles

---

(1) *Châteaux en Espagne.* Bibliog. arabe, **2**, nos 113, 60 et 133, 7 ; **3**, 70 et 146. — Knust, Lucanor, 316-318. — Muséon, N. S., **1**, 473-474. — Bolte, Montanus, 603-605 et 658. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 465. — Clouston, **2**, 432-443. — Gött. gel. Anz., 1868, 1383 et 1872, 1510. — Journ. asiat., 1874, **2**, 264-265. — Mercure, **31**, 401-403. — Oestrup, Contes de Damas, 24-25. — Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit, 211-213. — Rev. des trad. pop., **13**, 511. — Reinhardt, Ein ar. Dialekt. 'Omân, 331-333. — Volkskunde (Gand), **9**, 1-10 et **13**, 182.

victimes. De retour chez lui, il se guérit ; emplissant une bourse de verre et cachant une épée sous ses habits, il se déguise et, épiant la vieille, lui demande si elle a une balance pour peser de l'or. Elle l'emmène dans la maison, où il revoit la jeune fille. Il la tue, ainsi que le noir et la vieille. Mais il épargne l'autre jeune fille, qui lui dit d'aller chercher des porteurs pour enlever les trésors du repaire. Quand il revient, elle a disparu avec l'argent. Il ramasse ce qui reste, mais le matin, la police le saisit quand il sort. Le lieutenant de police lui prend la majeure partie de ce qu'il a et, craignant d'être dénoncé, le chasse de la ville.

Des voleurs le dépouillent et lui coupent les oreilles.

Burton, **8**, 269. – Oestrup, 42 et 79.

86. — *Le sixième.*

1. — Man. égyptiens.— A.— B.— C.— Y.

2. — α, **1**, 103.—β, **1**, 111.—γ, **1**, 198.— δ, **1**, 222.—ε, **2**, 305.—ζ, **2**, 174.
— Vernon Schalch, Arabic selections, 7-11. (La première partie.)
— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit., 191-196. (La première partie.)
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 29.

3. — Galland, **5**, 112.—Caussin, **3**, 197.—Destains, **2**, 389.—Gauttier, **2**, 354 et **7**, 371.—Habicht, **4**, 50.— Loiseleur, 233.— Scott, **2**, 405.—Lane, **1**, 369. — Mardrus, **2**, 174. —Weil, **1**, 213. — Burton, **1**, 317. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 91.

4. — Basset, La Zenatia du Mzab, 186-187.

Vivant de mendicité, le sixième frère, Ṣaqâliq, entre un jour chez un fils de prince. (1) Celui-ci feint de bien le recevoir et fait semblant de le régaler.

(1) Selon d'autres textes, c'est un Barmécide. Dans un autre roman encore, on retrouve des Barmécides (Man. de Berlin, **20**, 411-418.).— Cfr. aussi Caise (Bibliog. arab, **4**, n° 231) 91 et suiv.

Saqâliq se prête à ce jeu et, quand il a feint de boire, il fait voir qu'il est ivre et frappe son hôte. Celui-ci trouve la revanche spirituelle et, désormais, le traite en convive pendant vingt ans.

Mais il meurt et, le sultan ayant confisqué les biens du défunt, le parasite se sauve. Un bédouin le prend et, ne pouvant tirer de lui aucune rançon, il lui coupe les lèvres et le fait travailler. Il repousse les avances de la femme du bédouin; mais, un jour qu'il va lui céder, il est surpris par le mari, qui le mutile et le transporte au loin.

Cfr. nº 169.

Barmécides. (1)

Nos 87 à 95.

87. — *L'homme aux fèves.*

1. — Man. égyptiens.— F F. (?)

2. - α, **1**, 472.— β, **2**, 124.— γ, **2**, 125.— δ, **2**, 391.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., **2**, 70-75 (texte) et 287-289 (trad.)
— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit., 243-247.
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 64-66.

3. — Weil, **4**, 51. — Lane, **2**, 360. — Burton, **3**, 280. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 17.
— Hammer, Rosenöl, **2**, 180-185.

Bien que Hâroûne ait défendu sous peine de mort de pleurer Ga'far, un bédouin, qui, en échange d'une poésie, recevait annuellement de lui 1000

(1) Les Mille et une nuits ne donnent qu'une très faible partie des anecdotes qui ont cours sur les Barmécides.

Ces anecdotes ont été réunies dans des recueils spéciaux, tels, p. ex , que ceux que cite Schefer, Chrest. persane, **2**, 5-13.— Man. Berlin, **19**, 480 et **20**, 20, nº 8987, 6 et 55-56.

L'I'lâm, malgré son titre, n'en donne relativement que fort peu.

Cfr. p. 163 ci-dessus.

pièces d'or, se rend au lieu de l'exécution et se lamente en récitant des vers. Ga'far lui apparaît en rêve et l'envoie à un marchand de Basra. Celui-ci lui donne sa pension, plus un cadeau de 500 pièces, et continue à lui remettre chaque année 1000 pièces. C'est que Ga'far l'ayant vu un jour en proie à une affreuse misère alors qu'il vendait des fèves, lui a fait acheter des fèves au poids de l'or et, partageant la dernière en deux, en a vendu une moitié à l'une de ses femmes et acheté lui-même l'autre à un prix énorme.

Cfr. De Sacy, Chrest. ar, **1**, 11-14 et 10-13 (trad.) et Humbert, Arab. chrest., fac, 90-93.— Man. Berlin, **19**, 523.— Mous., **1**, 181-183.— Damîri, **2**, 113.—Tam, **2**, 221-224.— I'lâm, 101-103.— D'Herbelot, 174-175.— Marigny, Histoire des Arabes, **3**, 109.— Bret, Fables orientales, **1**, 53-54. —(D'Allègre), Gulistan, 1737, 230-232.—Journ. encyclop., 1764, **4**, 2, 77-82. — Loiseleur, M. n., 144.

88. — *Yahyâ et Mansoûr.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 480.— β, **2**, 133.— γ, **2**, 137.— δ, **2**, 407.

3. — Lane, **2**, 381.— Burton, **3**, 298.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 40.

4. — Tibr, 116-119.

Mansoûr, à qui Hâroûne réclame un million de dirhems sous peine de mort, se rend, sur le conseil de celui qui vient le prendre, auprès de Yahyâ. Celui-ci lui donne ce qu'il a, fait chercher de l'argent chez les siens, notamment Fadl et Ga'far, et redemande à une esclave une pierre précieuse qu'il lui avait donnée. Apprenant que son obligé a récité un vers montrant qu'il est peu reconnaissant, Yahyâ l'excuse sur le trouble où il doit se trouver.

89. — *Le faussaire.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 181. — β, **2**, 134. — γ, **2**, 139. — δ, **2**, 110.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., **2**, 75-84 (texte) et 289-292 (trad.)

3. — Lane, **2**, 383. — Burton, **3**, 301. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 43.

4. — Tibr, 119-124. — Nafhat, 45-46.

Yahyâ est brouillé avec Abdallah ibn Mâlik al houzâ'i, à cause de l'affection que Hâroûne a pour lui. Abdallah ayant été nommé gouverneur d'Arménie, un homme va le trouver avec une fausse lettre de recommandation de Yahyâ. Abdallah le fait garder en attendant que son mandataire à Bagdad se soit enquis de l'authenticité de la pièce. Yahyâ, heureux de saisir cette occasion de réconciliation, rejette l'avis de ses amis qui veulent faire punir le faussaire et déclare que la lettre émane de lui. Abdallah fait de grands présents à l'homme, qui retourne à Bagdad et en reçoit de Yahyâ d'autres d'égale valeur.

La même histoire est attribuée à Ga'far brouillé avec le gouverneur de l'Egypte. Voir le texte de Breslau, **7**, 254; de Sacy, Chrest. ar., **1**, 26-29 et 22-25 (trad.); Humbert, Arab. chrest. fac., 96-98. — Traduction : Weil, **2**, 354.

Autres anecdotes du même genre : Tam., **1**, 80-82. — Tam., **2**, 220-221 et Mouhammad Efendi, 125. — Diez. Kabus, 769-770. — De Slane, Ibn Khall., **2**, 362.

90. — *L'homme austère.*

2. — ε, **7**, 251.

3. — Weil, **2**, 351. — Burton, **9**, 112. — Payne, **10**.

4. — De Slane, Ibn Khall., **1**, 303-305. — De Sacy, Chrest. ar., **1**, 23-26 et 20-22 (trad.). — Humbert, Arab. chrest. fac., 93-95. — Mous., **2**, 137-138. — Tam., **1**, 64-67. — Halbat, 74-76. — I'lâm, 83-84. — Hammer, Rosenöl, **2**, 197-198.

Ga'far voulant un jour se livrer au plaisir avec ses convives défend de laisser entrer tout autre encore qu'Abd al Malik. On introduit par erreur un autre 'Abd al Malik, homme austère que rien n'avait pu décider jamais à accepter les invitations du calife. Mais, voyant l'embarras de Ga'far, il le met à l'aise en prenant part à la joie commune. Puis il lui demande de payer une dette d'un million de dirhems, de faire nommer son fils gouverneur d'une province et de lui faire épouser une fille du calife. Ga'far envoie immédiatement l'argent et obtient le lendemain du calife les deux faveurs demandées.

91. — *L'anneau.*

2. — ε, **7**, 258.

3. — Weil, **2**, 355. — Burton, **9**, 115. — Payne, **10**.

Hâdi, devenu calife, demande à Hâroûne l'anneau que leur père Mahdi lui a donné et qu'il regarde comme un gage de sa future souveraineté. Pour échapper aux importunités de son frère, il le lance dans le Tigre. Devenu calife, il jette un anneau de plomb au même endroit et le plongeur lui rapporte l'autre ; ce qu'il considère comme un heureux présage.

Weil, Geschichte d. Chalifen, **2**, 135. — Rückert, **4**, 175-176.

92. — *Chûte des Barmécides.*

1. — FF.

2. — ε, **7**, 259.

3. — Weil, **2**, 356.—Burton, **9**, 116.—Payne, **10**.

La cause de la chûte des Barmécides est l'amour de Ga'far et de la sœur de Hâroûne, qu'il lui a fait épouser [1] pour jouir simultanément de leur société, mais en leur faisant promettre que le mariage ne serait pas sérieux. Cette promesse n'ayant pas été tenue, Hâroûne fait tuer Ga'far et sa sœur.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question de la chûte des Barmécides. Voir I'lâm, 86-92.—Bibliog. arabe, **4**, n° 341, 15.—De Slane, Ibn Khall., **1**, 306-314.—Ibn Haldoûne, Not. et extraits, **19**, 1, 26 et de Sacy, Chrest. ar., **1**, 119.— Rückert, **4**, 181-183.— Loiseleur, M. n., 51.— D'Allègre, Gulistan, 220, etc. — Cfr. p. 170 plus bas.

93. — *Générosité de Yahyâ.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 574.— β, **2**, 230.— γ, **2**, 273.— δ, **3**, 61.— ε, **8**, 219.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., **2**, 107-108 (texte) et 304-305 (trad.)
— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit., 240-241.

3. — Lane, **2**, 526.— Burton, **4**, 56.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 52.

4. — Tibr, 113.

---

[1] Autre exemple de mariage d'un ministre avec la sœur du roi, Freytag, Arabum proverbia, **2**, 319.

Un homme ayant imploré l'aide de Yahyâ, celui-ci lui donne 1000 dirhems par jour, le loge et le nourrit. Au bout d'un mois, il se sauve, craignant qu'on ne lui reprenne l'argent; il ignorait que son bienfaiteur l'eût gardé toute sa vie.

94. — *Fadl el Ga'far.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 575. — β, **2**, 231. — γ, **2**, 275. — δ, **3**, 62.
— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar, 2e édit, 241-243.
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 77-79,

3. — Lane, **2**, 527. — Burton, **4**, 58. — Payne, **4** — Henning, **8**, 51.

4. — Tibr, 114-116.

Sa'îd ibn Sâlim al Bâhili ayant des dettes considérables s'adresse à Fadl et à Ga'far, sur le conseil d'Abdallah ibn Mâlik al houzâi, qui lui dit de ne pas craindre leur orgueil. Ils s'adressent à Hâroûne et, à ses riches présents, ils en ajoutent de considérables.

95. — *Les fausses bénédictions.*

2. — ε, **6**, 189.

3. — Burton, **9**, 34. — Payne, **10**.

4. — Tazyîne, 482-483.

Une femme barmécide fait pour Hâroûne des vœux qui sont en réalité des malédictions.

Cfr. Sirâg, 121 et Pons. Ensayo bio-bibliográfico, 183-184.— Des vœux sous forme de malédictions, Wünsche, Midrasch Bereschit, 117.

Les littératures occidentales se sont aussi emparées du sujet des Barmécides.

— * Fauque. Abassaï. 1753.

D'après Marigny, Histoire des Arabes, **3**, 98 et suiv. C. R. Année littéraire, 1754, **3**, 15-20.

— De la Dixmerie. Contes philosophiques et moraux. Londres... 1768. **2**, 178-198 : Giaffar et Abassah, trait d'histoire arabe.

— La Harpe. Les Barmécides. 1778. Didot. (Œuvres, 1820, **2**, 111-195.)

« L'amitié du calife pour son ministre, le mariage de Barmécide, sa proscription, son caractère et celui d'Aaron, voilà tout ce que j'ai conservé ; le reste est d'invention. » (p. 118.)

C. R. Journ. encylop. 1778, **6**, 309-319. — Esprit des journaux, 1778, **9**, 300-310.— J. des sçavans, 1779, **26**, 322-324.— Annales dramatiques, **1**, 475-476.— Hammer, Redekünste, 400. — Œuvres de La Harpe, **11**, 62 et 69.

— F. M. Klinger. Geschichte Giafars des Barmeciden. * St Petersb. 1792-1794.

* Nouvelle édition, Königsberg, 1810. 2 vol.

Œuvres. * Edit. de 1816, **5**. — Edit Cotta, Stuttgart, 1879, **3**, 217 et suiv. et **4**, 1 et suiv.

* Leven van Giaffar of de Barmeciden, uit het Hoogduitsch. Amsterdam. C. Kosster. 1806. Gr. in-8. Met platen.

* Dschafar, Barmecidernes ättling Stockholm. 1823. In-8. 3 vol.

— Der uneigennützige Grossvezier. Palmblätter, n° 111. (**4**, 68 et suiv.)

— * Jos. v. Hammer. Dschafer oder der Sturz der Barmegiden. Ein histor. Trauerspiel. Wien. 1813. In-8.

— * La invencion del órgano, ó Abassa y Bermécides, novela histórica ; traducida de un manuscrito francés y adornada con 1 lám... por Doña María Bellormini Reus. Madrid (imp. de Sanchez) lib. de Viana. 1831. In-8. 152.

— Le Khalife de Bagdad Scènes de la vie orientale au IXe siècle par

Brasseur de Bourbouars (c.à.d. Bourbourg). (Vignette.) Limoges (imp. E. Ardant) Eugène Ardant et Cie, Editeurs. (1881.) Gr. in-8. 210; 1 lithog.

Ce livre, qui traite la chûte des Barmécides et dont l'auteur indique les sources p. VI-VII, a d'abord paru à * Paris en 1853 (in-18, 10 feuilles), puis de nouveau à * Paris en 1859, 2e édition, in-12.

C. R. Bibliog. cathol., **27**, 138.

96. — *Bâsim le forgeron.*

1. — *Version égyptienne.* Man. du Caire et Gotha. (Landberg, IX-X.)

Version syrienne. L.—Q.—W.—C C.—Paris, 620, nº 3624, 3 et 623, 3652, 8.—Berlin, **20**, 58-59 (1).—Gotha, **4**, 405-406, 412 et **5**, 55-56. —Tübingen, Ewald, 13-14.—Landberg, X-XI (Leide et Gotha.)

2. — Bâsim le forgeron et Hârûn er-rachîd texte arabe en dialecte d'Egypte et de Syrie publié d'après les manuscrits de Leide, de Gotha et du Caire et accompagné d'une traduction et d'un glossaire par le comte Carlo de Landberg. 1. Texte, Traduction et Proverbes. Leyde.— E. J. Brill. 1883. In-8. XVII, (1), 87; (1) et 116 de texte arabe (1 et suiv. texte égyptien; 45 et suiv.: texte syrien.)

C. R. Goldziher, Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg., **3**, 358.— T-n, Lit. Ctblatt, 1888, 1272-1274.— Basset, Rev. d. trad. pop., **3**, 508.— P. S., Muséon, **7**, 253-254. — Burton, **12**, 311.— Academy, 1888, **2**, 227.—Trübner's Am. a. or. Rec., N. S., **9**, 102.

3. — *Version égyptienne.* Landberg, 1-60.

Version syrienne. * Miscellanies: consisting of poems, classical extracts and oriental apologues. By William Beloe, F. S. A., **3** (1795.)

— Blaue Bibliothek, **11**, 8-96.

— * Dramatische Novellen der Vorzeit. 1799, **2**, 254 et suiv.

— * Tausend und ein Tag... V. d. Hagen, **11**, 289 et suiv.

— Bibl. d. Frohsinns. Arab. Mährchen, **1**, 10-72.

(1) Le troisième manuscrit de Berlin diffère beaucoup.

— Le forgeron Bazim, conte arabe. Dans Mercure de France, 1807, **27**, 321-325 et Esprit des journaux, 1807, **5**, 215-220.

— * Bazim ou le forgeron arabe. Paris. Lefuel. 1818 ou 1825 ? In-32. Fig.

— The Water-Carrier. Dans The Pacha of many tales by Captain Marryat, etc. Paris : Baudry's european library... 1840. In-8. P. 243-275. (1)

C. R. Academy, **7**, 218-219 (Coote) et 270 (Burton.)

Hâroûne, ne trouvant plaisir à rien (n° 177), sort déguisé en marchand avec Ga'far et Masroûr; ils arrivent chez un forgeron qui, ayant l'habitude de dépenser au jour le jour tout ce qu'il gagne, passe joyeusement ses soirées. Il finit par admettre les visiteurs, les avertissant de ne point parler de ce qui ne les regarde pas, s'ils ne veulent entendre ce qui leur déplairait. (N° 148.) Le lendemain, le calife fait défense d'exercer pendant trois jours le métier de forgeron. Mais Bâsim a la chance de trouver du travail chez un ami, qui est employé dans un bain et il peut, le soir, se livrer à ses plaisirs accoutumés, à la grande surprise de ses visiteurs, qui sont revenus pour jouir de sa déconvenue et qui sont d'abord mal reçus parce qu'ils avaient, la veille, énoncé la possibilité d'une telle prohibition.

Le jour suivant, fermeture des bains par ordre du calife. Mais Bâsim ayant été pris pour un messager de la justice par une femme qui se plaint de son mari, il reçoit d'elle de l'argent, de même que de l'époux, qui veut ainsi l'apaiser. Nouvelle visite, suivie le lendemain de l'examen des titres des messagers à leurs fonctions : Bâsim, ne pouvant établir son droit, est battu.

(1) La première édition du livre de Marryat est de Londres, Saunders and Otley, 1835, post-8°, 3 vol.—Bentley, 1835, in-12.— 1849.—Une édition Routledge, etc.

Traduction allemande de Roberts. Braunschweig, 1835. In-8. 3 vol.— Traduction allemande de Kolb. Stuttgart, 1857. In-8. (2e édition.) — Forme le tome 18 de la traduction complète des romans de Marryat en 23 volumes, Berlin, 1889-1891. In-8.

Se décidant alors à quitter Bagdad pour chercher fortune ailleurs, il se fait un glaive de bois, afin qu'on le prenne pour un huissier du calife. En cette prétendue qualité, il conduit, moyennant salaire, deux querelleurs à la cour; les huissiers, qui sont divisés en trois escouades de dix pour remplir alternativement leur office, croient que Bâsim est du nombre des gens de quelque émir et, pour lui faire une gracieuseté, le chargent d'amener un pâtissier, débiteur du trésor, avec le montant de sa dette; s'il lui offre quelque présent, il pourra le laisser en paix.

Le pâtissier le traite royalement et lui fait des cadeaux. Le soir, ses visiteurs lui apportant cette fois des victuailles et lui assurant qu'ils ne reviendront plus, leurs affaires à Bagdad étant terminées, il consent à les recevoir encore et leur raconte ce qui lui est arrivé.

Le lendemain, Bâsim se rend à la cour et Hâroûne, l'ayant aperçu, dit d'examiner les droits de chaque huissier. Arrivé à Bâsim, il ordonne d'amener quatre condamnés à mort en aveu et charge Bâsim, avec trois autres, d'exécuter les coupables. Quand vient son tour, Bâsim, d'abord fort en peine, inspire au criminel de se dire injustement condamné. Il déclare alors que son glaive est enchanté et qu'il se change en bois quand son maître à affaire à un innocent [1]. Hâroûne, charmé de sa chance et de son esprit, le nomme huissier. (Version syrienne.)

Dans la version égyptienne, Hâroûne se montre vraiment cruel. Il s'amuse d'abord à faire souffrir ses compagnons de la faim. Puis, sans paraître jamais vouloir réparer le tort qu'il fait à Bâsim pour son plaisir, il défend le métier de forgeron et de baigneur; il interdit aux gendarmes d'intervenir dans les rixes; constatant que Bâsim n'est pas huissier, il lui fait donner la bastonnade; et comme il a vendu, en qualité de crieur, un bracelet sans exiger du vendeur un répondant, il fait réclamer le bijou par une vieille, qui prétend qu'on le lui a volé. Bien que la véritable propriétaire arrive pour attester son droit et l'innocence du crieur, Hâroûne le fait mettre en prison.

---

(1) Rev. d. trad. pop., **12**, 197-198.—Sadler, Cours gradué de langue anglaise (versions) 1878, 180-183, raconte la même histoire d'un soldat de Frédéric-le-Grand.—Cfr. Sitzungsber. de l'Acad. de Berlin, 1889, 750.

Là, les murs se fendent et une djinne apparaît à Bâsim; elle lui fait apporter le dîner préparé pour Hâroûne et lui donne un anneau qui met un génie à sa disposition. (N° 19.) Hâroûne s'humilie alors devant Bâsim, qui jouit dix jours seulement du pouvoir et qui meurt ensuite. Hâroûne regrette sa mort, parce qu'il n'avait fait de tort à personne.

Oestrup, 103, 108, 129 et 153.

97. — *Bâz.*

1. — B.

98. — *Beauté et laideur.*

1. — C C.

3. — Blaue Bibliothek, **11**, 138-139.

4. — Damîri, **1**, 32. — Gawzi, 184-185. — Mouh., **2**, 125. — Mous., **2**, 23. — Qalyoûbi, 185. — (Hall.) Allglitz., 1828, **2**, 366.

Une belle femme, qui a un laid mari, dit qu'ils gagneront tous les deux le paradis, lui parce qu'il est reconnaissant au ciel de l'avoir obtenue, elle, parce qu'elle le supporte avec patience.

Cfr. nos 64 et 88 de Syntipas. — Nafhat, 4. — Cardonne, **1**, 212-214. — Wend., 101.

99. — *Bedreddin Lolo.*

3. — Mille et un jours, Lille, **3**, 28. — Rapilly, **2**, 2. — Pajot, 273. — Loiseleur, 117.

Bedreddin Lolo, roi de Damas, s'étonne que son ministre Atalmulc soit toujours triste et celui-ci répond qu'il n'existe pas d'homme qui n'ait quelque chagrin et qui puisse se dire parfaitement heureux.

Quand il lui a conté son histoire (n° 63), il se fait dire celle des gens qui passent pour heureux, Seyf (n° 348) et Malek. (N° 132.) Puis, ayant cherché en vain parmi ses ministres, ses courtisans et tous les habitants de la ville, il se met en voyage pour trouver un heureux. Il croit être arrivé à son but quand il entend dire à un calender qu'il jouit d'un bonheur parfait : mais le calender avoue que ce n'est pas vrai ; ou quand il entend des gens vanter en causant le bonheur de Hormoz, roi d'Astracan. Il veut tenter cette dernière aventure. Pénétrant chez ce roi comme joaillier avec Seyf et Atalmulc, il lui fait don d'une pierre rare et obtient de lui l'aveu de son malheur.

Quand Hormoz a conté son histoire (n° 217) et celle d'Avicenne (n° 69), Bedreddin avoue son propre malheur. (N° 186.) Puis Aboulfaouaris, qu'il rencontre, lui conte son histoire (n° 6.) Il reconnaît alors que l'homme doit se contenter d'être le moins malheureux possible et retourne à Damas où, dorénavant, il vit tranquillement.

100. — *Bénazir.* [1]

1. — Man. Langlès? (Gauttier, **7**, IV.)

3. — Gauttier, **7**, 217 et 402.— Habicht, **12**, 189 et **13**, 314.

La reine de Perse ne pouvant mettre au monde un enfant longtemps

[1] Le Nasr-i-Bénazîr hindoustani (Zenker, **2**, 306 ; Journ. asiat. 1826, **1**. 243 ; Brunet, **3**, 389) n'a rien de commun avec le conte des Mille et une nuits tel que le donne Gauttier, dit Gassin de Tassy. (Hist. de la litt. hind., **1**, 532 et 608.)

espéré, un inconnu l'aide, à condition qu'on le lui donne quand il aura dix-huit ans [1].

Pour soustraire l'enfant à son destin, on le confie à l'empereur de la Chine, chez lequel il est élevé sans connaître son origine et où il conçoit, pour la princesse, un amour que l'empereur, son père, ne semble pas désapprouver.

Le terme échu, l'inconnu essuie un refus chez le roi de Perse et, quand on veut le mettre à mort, il s'échappe sous la forme d'un aigle. Il se rend en Chine, s'y présente comme un envoyé du roi de Perse et emmène le prince. Voyant son chagrin, il va, sous sa forme d'aigle, reprendre la princesse, dont il s'éprend. Puis il transporte les deux à Tunis; là, il les conduit dans une galerie souterraine, où Bénazir est chargé de soigner un vieillard repoussant, père du génie.

La princesse, ne voyant de salut que dans la ruse, feint de vouloir accepter à la longue l'amour du génie. Elle obtient ainsi la permission de parcourir toutes les chambres de la galerie, sauf deux, et y découvre des livres de magie, qu'elle étudie. Elle apprend aussi à la fin que la vie du vieillard ne peut être prolongée que par des sacrifices humains : Bénazir doit être l'une des victimes; de même, que la vie du génie est attachée à un sabre, qu'elle soupçonne être renfermé dans l'une des chambres où elle ne peut pénétrer.

Continuant à user de son pouvoir sur le génie, elle parvient à mettre la main sur le sabre, se fait indiquer où Bénazir est renfermé et tue le génie.

Les appartements disparaissent avec fracas (n° 134); Bénazir et la princesse retournent en Perse et se marient de l'aveu de l'empereur de la Chine.

Burton, **8**, 242.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 253-259. (Le commencement.)— Green, Mod. ar. Stor., 55 (idem).— Cfr. Germania. **1**, 73, § 3.

Vie attachée à un objet. Bibliog. arabe, **2**, n° 148, 12.— Nos 134, 154, 233 et 348.— Jülg, Siddhi-K., 73-74, 91 et 108-110.— Putlibai, Rev. d. trad.

---

[1] *Enfant promis.* N° 252.—G. de Tassy, Bag o Bahar, 232-238.—Junod, Ba-Ronga, 159 et 314.— Clouston, **1**, 327.— Cosquin, **1**, 68, 80 et 164.— Grimm, 7, 23, 97, 98, 171, 173 et 220.— Mélusine, **9**, 21, n° 39.

pop., **4**, 535.—Spitta, Contes, 27 et IX.— Landberg, Proverbes, 313-314.— Green, Mod. arab. Stories, 68-69. – Rochemonteix, Contes nubiens, 39. — Burton, **12**, 296.— Junod, Ba-Ronga, 253-256 et Rev. d. trad. pop., **13**, 350.—Gött. gel. Anz., 1870, 1663 et 1872, 1508-1509 (Radloff.).—Germania, **15**, 174.— Kunos, Turkish Tales, 39, 130-133 et 150-152.— Rev. d. trad. pop., **3**, 234, **12**, 472 et **14**, 354.— Grimm, 72, 341 et 374.— Keightley, Tales, 286-287 et Keightley-Wolff, Mythologie, **1**, 92.— North Amer. Rev., **123**, 40.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 453.— Rhode, d. griech. Roman, 160. — Arfert (n° 128 plus bas), 20.

Bestialité.

Nos 101 à 103.

101. — *L'ours.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 531. – β, **2**, 186.— γ, **2**, 211.— δ, **3**, 16.

3. — Hammer, **3**, 340.—Mardrus, **7**, 73.—Weil. **4**, 64.—Burton, **3**, 404.— Payne, **4**.—Henning, **7**, 155.

Le boucher Wardâne fournissant tous les jours de la viande à une femme et étant largement payé, suit le porteur qui l'accompagne les yeux bandés et entre dans un souterrain, où elle fait fête à un ours. Indigné, il tue l'ours et offre en vain à la femme de l'épouser : elle préfère mourir. Revenant avec des richesses qu'il a prises dans le trésor du souterrain, il rencontre Hâkim, qui, au courant de tout par ses livres de magie (n° 64), lui demande s'il a tué les deux. Il le renvoie chercher le reste du trésor, Wardâne étant le seul qui puisse y réussir (n° 19) en prononçant le nom de Dieu.

Hâkim lui donne ce qu'il a pris d'abord et garde pour lui le surplus.

Tázerwalt, 188-189.— Sitzungsb. de l'Acad. de Vienne (philos. hist.), **7**, 790.— Jülg, Siddhi, 66.— Rev. d. études juives, **33**, 243.— Grimm, 424.— Clermont-Ganneau, Études d'arch. orient., **1**, 84.— P. de Régla, El Ktab, 62 et 275.— Fécondité de ces unions : Qazwîni, **2**, 337-338

102. — *Le singe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 533.— β, **2**, 188.— γ, **2**, 214.

3. — Hammer, **3**, 343.— Burton, **3**, 408.— Payne, **4**.

Une princesse, forcée de s'enfuir devant la colère de son père, se réfugie avec un singe dans le désert. Son boucher découvre le mystère, tue le singe, épouse la princesse, et, avec l'aide d'une vieille, la guérit.

103. — *Le singe.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 125.

Un cousin auquel on refuse sa cousine, l'enlève. Dans leur voyage, un singe s'empare d'elle un instant. Les amants se marient ; mais, à sa mort la femme conseille à son mari de ne jamais épouser qu'une vierge : elle n'a pu oublier le singe.

104. — *Le bœuf, l'âne et le laboureur.*

1. — Man. égyptiens. – A. — J. — F F. — Berlin, **20**, 68, nº 16. (?)

2. — α, **1**, 5. — β, **1**, 5. — γ, **1**, 6. — δ, **1**, 4. — ε, **1**, 19. — ζ, **1**, 27.

— * Ouseley, Collections, **2**, 161 et 229 (texte et traduction anglaise).

— Vernon Schalch, Arabic selections, 11-22.

— Gorguos, Cours d'arabe vulg., **2**, 52-56 (texte) et 280-281 (traduction.)

3. — Galland, **1**, 42. — Caussin, **1**, 36. — Destains, **1**, 27. — Gauttier, **1**, 25 et **7**, 358. – Habicht, **1**, 20 et **13**, 295. — Loiseleur, 9. — Scott, **1**, 23. — Lane, **1**, 10. — Mardrus, **1**, 12. — Weil, **1**, 9. — Burton, **1**, 14. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 18.

— P. 80, ci-dessus.

— Basset, La Zenatia du Mzab, 156-163.

— * Belkassem ben Sedira, Cours de langue kabyle, 217 (en zouaoua.)

— A. Müller. Türkische Grammatik, 1889, 69*-75*.

4. — Nafhat, 49-50. — Arnold, Chr. ar., **1**, 50-51. — Harder, Arabische Konversationsgram., 394-397. — Oestrup, Contes de Damas, 97-101. (Zeit. d. deut. morg. Ges., **51**, 175-176.)

Un cultivateur, qui connaît le langage des animaux, entend son âne conseiller à son bœuf, qui se plaint d'avoir à travailler plus que son compagnon, de feindre une maladie. Mais comme l'âne doit faire l'ouvrage du bœuf, il lui dit avoir entendu le maître ordonner qu'on le livre au boucher : ce qui guérit aussitôt le bœuf. La femme du cultivateur entendant rire à ce propos son mari, veut savoir la cause de sa gaîté. Il refuse de répondre parce qu'il ne peut, sous peine de mourir, révéler ce que lui apprend la langue des animaux. Elle insiste et, incapable de résister, il se prépare à la mort. Il entend alors son chien blâmer un coq de sa gaîté au moment où leur maître va mourir. Mais le coq répond qu'il est bien peu intelligent, puisqu'il ne sait pas faire obéir une seule femme, alors que, lui,

il dirige sans peine cinquante poules: qu'il devrait prendre un bâton et faire mourir ainsi sa femme ou la ramener à la raison. Le cultivateur profite du conseil avec un plein succès.

Benfey, 502-503. — Basset, Nouv. contes berb., 119-124 et 327-332. — Schlegel, Journ. asiat., 1836, **1**, 579. — Loiseleur, M. n, XIV, XIX, XXVIII et 12.—Mém. de l'Acad. des Ins., **10**, 53. —Zotenberg, Notice, 217 (Tirage à part, 51) — Oestrup, 61 et 148.— Réc. égypt., 38.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **52**, 287-288.— Sitzungsb. de l'Acad. de Vienne (philos. hist.), **7**, 740.—Bibliog. arabe, **3**, n° 76, 26.—Kuhn, Barlaam u. Joasaph, 13 et 81. — Steinschneider, *Busch, Jahrbuch, 1845, 226-227: Manna, 72-75 et 101-102; d. heb. Uebersetz., 864, 99.— Meisel, Prinz u. Derwisch, 1847, 223-228.— Serapeum, **10**, 10, n° 193.— P. Alphonse, édit. Schmidt, 35 et Pergamenus (Bibl. d. litt. Vereins, n° 148), 151.—W. Grimm, Vridankes Bescheidenheit, LXXXII.— Junod, Ba-Ronga, 314-317 (Rev. d. trad. pop., **13**, 351.) — Rosen, Tuti, 236-241.— Gött. gel. Anz., 1872, 1514 (Radloff.) —Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 339.—Rev. d. trad. pop., **8**, 320-321.—Benfey, 219.— Laboulaye, Rev. mensuelle, 1855, **1**, 239-249.— Almanach pittoresque, 1897, 228-233.—Volkskunde (Gand), **13**, 182.

Langue des animaux. Benfey, Orient u. Occ., **2**, 133-171 (et dans Ges. kleinere Schriften.) — Clouston, **1**, 242-248. — Basset, Nouv. Contes berb., 279-283. — Tawney, **1**, 499: **2**, 276, 368, 579-580, 628, 630, 633 et 638.— Jülg, Siddhi, 61 et Mongol. Märchen, 218-220.— Stumme, Tunis, **2**, 101 et suiv.— Bull. de corr. afr., **4**, 110-112.— Al Arawiyah, Tales of the Caliph, 133 et suiv.—W. Irving, Alhambra, Halle, 124 et suiv.—Grimm, 28 et 365. — Romania, **3**, 190.— Mélusine, **9**, 18.— Rev. d. études juives, **33**, 242.— Rev. d. trad. pop., **12**, 380 et 385.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 353.— Cfr. Syntipas, nos 17, 119 et 234.

105. — *Le bossu.*

1. — Man. égyptiens.— A.— B.— C.— I.— Y.— F F.— H H. (Ce dernier manuscrit est le plus complet, Zotenberg, Notice, 172 ou Tirage à part, 6.)

2. — α, **1**, 73.— β, **1**, 79.— γ, **1**, 153.— δ, **1**, 165 — ε, **2**, 123.— ζ, **2**, 2.

3. — Galland, **4**, 63.— Caussin, **2**, 390.— Destains, **2**. 159.— Gauttier. **2**, 186 et **7**, 368 et 371.— Habicht, **3**. 120.— Loiseleur, 175.— Scott, **2**, 205.— Lane, **1**, 291.—Mardrus, **2**, 7.—Weil, **1**, 155. -Burton, **1**, 234.—Payne, **1**. — Henning, **2**, 5.

* The Adventures of Hunch-Back, and the stories connected with it (from the Arabian Nights Entertainments) with (17) illustrative prints, engraved by William Daniell, from pictures of Robert Smirke. R. A. London, printed for William Daniell. Cleveland Street, by Thomas Davidson. 1814. Imp. — 4°. 99.

Nouvelle édition, 1823 ou 1824. (?)

Un tailleur et sa femme invitent à souper un joyeux bossu, bouffon du sultan de Chine; la femme le forçant à manger un morceau de poisson, il s'étrangle à cause d'une arête.

Le tailleur et sa femme le portent à un médecin juif, le déposent sur le seuil et s'éloignent après avoir appelé le médecin. Le juif trébuche sur le bossu, le fait tomber et s'imagine l'avoir tué. ([1])

Lui et sa femme le descendent dans le jardin du pourvoyeur du sultan, espérant que les chiens le mangeront. Le pourvoyeur le prend pour un voleur, le frappe et croit l'avoir tué.

Il le porte au marché. Un chrétien, courtier du sultan, rentrant ivre, croit reconnaître en lui un voleur qui le tourmente, appelle la garde et bat le bossu. Comme on pense qu'il l'a tué, on le mène au lieutenant de police, qui le condamne à être pendu.

Au moment de l'exécution, le pourvoyeur vient s'accuser; quand il va mourir, le juif le délivre en avouant son crime et, au moment où on veut l'exécuter, le tailleur s'accuse et le fait renvoyer. On arrive alors de la part du sultan, qui fait rechercher son bouffon, disparu depuis quelques jours et on conduit devant lui tous ceux qui ont été mêlés à l'affaire. Pour obtenir grâce, on lui conte des histoires. (N° 194.) On entend ainsi successivement celles du marchand chrétien (n° 249), du pourvoyeur (n° 305), du médecin juif (n° 253), du barbier et de ses frères (nos 78 et 80 et suiv.)

([1]) Cfr. Grimm, 112.

Le sultan fait alors venir le barbier. Il examine le bossu, constate qu'il vit encore et lui enlève l'arête. Le bossu guéri, le roi le comble de bienfaits; il fait aussi consigner par écrit et garder les histoires. (N° 147.)

Cfr. n° 38 de Syntipas.

Mém. de l'Acad. des Insc., **10**, 59-60.—Hist. litt. de la France, **23**, 141. — Loiseleur, M. n., XXVII.— Dunlop-Liebrecht, 486.— Edinb. Rev., **164**, 191-192.— Burton, **8**, 132.— Oestrup, 66 et 149-150.— Réc. égypt., 7, 9 et 10.— Cosquin, **2**, 336.— Clouston, **2**, 343 et 494.— Mag. pittoresque, **5**, 201-202.—Lane, **1**, 377 et Goldziher, Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **29**, 364.— Basset, Fragments de chansons populaires dans les M. n. dans Rev. d. trad. pop., **8**, 445-447.— De Cock, Volkskunde (Gand), **13**, 216-230.

106. — *Al Boundouqâni.*

1. — C.— E.—W.— C C.—Vienne, École des Langues, 54, CLXVIII. (?)

3. — Chavis, **38**, 11. (Le calife voleur.) — Caussin, **8**, 6.— Gauttier, **7**, 117, 399 et IV. (Version différente.). — Habicht, **12**, 102 et **13**, 313.— Loiseleur, 667. (D'après Chavis.) — Burton, **12**, 29. (D'après le man. E.) — Henning, **22**, 36. (D'après Burton.).— Hanley, 1.

— * Fraser's mag., juillet 1840.

Hâroûne, se promenant déguisé, fait l'aumône à une femme; frappé de la blancheur de sa main, il lui donne une pièce d'or, qu'elle veut lui rendre, croyant qu'il s'est trompé. Il lui offre de l'épouser; elle accepte moyennant une dot égale au revenu annuel d'Ispahan et du Khorassan : c'est qu'elle descend de Khosrou-Nouschirwan. Elle dit à Hâroûne, qui l'épouse [1], qu'elle attribue ses revers et sa bonne fortune aux mauvaises et aux bonnes actions de son aïeul.

[1] Cfr. Diez, Kabus, 592 et suiv.

L'année suivante, Hâroûne, encore une fois déguisé, sort le jour de l'Arafa et achète cent gâteaux à un marchand pour favoriser son commerce et, après avoir mis une pièce d'or sous chacun, les envoie à la princesse. Elle lui demande aussi 1000 pièces pour ses aumônes. Pendant qu'elle les distribue, altérée, elle fait demander de l'eau à la maison d'un jeune chambellan. Pour le remercier, elle lui envoie les gâteaux; le chambellan les donne à un gardien du quartier à l'occasion de la fête; celui-ci, à la demande de sa femme et vu sa pauvreté, les remet à un crieur pour les vendre. Un assistant y découvre l'inscription disant qu'ils sont à Hâroûne. Le crieur les lui ayant rapportés, il mande successivement le gardien et le chambellan, Aladin, dont on déchire le turban (n° 30) et dont on met la maison au pillage. (N° 188.) (1)

Aladin raconte tout, mais ayant avoué étourdiment qu'il a vu le visage de la dame, le calife ordonne qu'on le décapite, ainsi que la princesse. Il obtient toutefois un délai de trois jours, assurant que, pendant ce temps, Hâroûne verrait des choses extraordinaires.

N'ayant rien vu, le calife sort après ce délai pour savoir s'il ne lui arrivera rien; il s'est vêtu d'habits grossiers et se munit d'une arquebuse.

Il trouve une vieille, qui récite le Coran d'une façon remarquable et, s'approchant, entend qu'elle offre sa fille à un marchand. Il les suit, se glisse dans la maison et voit la jeune fille, dont la mère repousse le prétendant parce qu'il ne veut pas donner une dot de 4000 pièces d'or. Il s'esquive, rentre, promet la dot et, sans se faire connaître, fait appeler le cadi de la part d'Al Boundouqâni.

La vieille, qui le prend pour un voleur, se décide avec peine à aller chez le cadi. Mais celui-ci, entendant le nom qu'elle invoque, accourt et, faute de papier, écrit le contrat sur un pan de sa robe, qu'il coupe et remet à Hâroûne; puis il se retire sans rien recevoir pour sa peine.

Hâroûne va chercher la dot et envoie des ouvriers pour transformer la maison en palais, des meubles et tout ce qu'il faut pour un festin; à tout ce monde, il enjoint de dire qu'ils viennent de la part d'Al Boundouqâni et qu'ils ignorent sa profession. La vieille, croyant toujours que c'est un voleur, mais séduite par ses richesses, appelle ses voisins pour l'aider à tout ranger et pour prendre part à la fête.

(1) Nos 302, 303 et 348.—Loiseleur, M. n., XXI et 670-671.

Voyant cette splendeur, le marchand évincé dénonce l'inconnu à la police : il conseille de piller la maison. L'officier, aidé d'un chef connu pour sa brutalité, Chamama (n° 117), assiège la maison avec 400 gardes ; seul, un de ses chefs, Hassan, lui déconseille de recourir à de telles violences sur une dénonciation qui peut être calomnieuse.

Hâroûne revient. Il pénètre par les toits, se met tranquillement à manger et fait porter par la vieille son cachet aux assiégeants. Ravie de leur obéissance, elle déclare vouloir faire le même métier et voler les femmes.

Hâroûne fait bâtonner les officiers de police trop brutaux et met à leur tête Hassan. Retournant au palais, il grâcie Aladin et le nomme chef de ses émirs.

Aladin, qui est frère de la nouvelle femme de Hâroûne, revient et veut punir l'audacieux qui a épousé sa sœur en son absence. Mais il change d'avis en apprenant que c'est Al Boundouqâni, qu'il sait être le calife.

Le calife répudie la princesse de Perse et la donne en mariage à Aladin.

Habicht, **13**, XXIX. — Burton, **12**, 193-194. — Oestrup, 106 et 153.

St-Just et Boieldieu. Le calife de Bagdad. (Mag. encyclop., 6e année, **3**, 409-410. — L. C., Décade, **9**, 1, 107-110. — E., Mercure, **2**, 123-125. — Ann. dram., **2**. 160.)

107. — *Le cadi avare.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 112. — Gauttier, **6**, 254 et **7**, 393 — Habicht, **11**, 84 et **13**, 310. — Burton, **11**, 1. — Henning, **23**, 132.

Le cadi avare de Tripoli avait l'habitude de ne faire servir par jour qu'un repas d'oignons et de pain dur. Chaque fois qu'il se mariait, sa femme, mourant de faim, finissait par se plaindre ; il la répudiait alors pour inconduite, lui coupait les cheveux et ne lui rendait ni dot ni douaire. (N° 30.)

Une dame de Mossoul, voulant venger son sexe (n° 111), se fait épouser par lui. Elle découvre le trésor de son mari et, grâce à une fente du mur,

parvient, au moyen d'une baguette enduite de pâte, à en retirer de l'argent : elle fait faire bonne chère à son mari, lui disant que des parents à elle lui envoient des vivres.

Ne trouvant pas cette vengeance suffisante, elle fait un jour venir une amie sur le point de devenir mère, sert à son mari un repas fortement épicé, et profitant du soulagement qu'il éprouve pendant un évanouissement, lui fait croire qu'il a mis au monde un enfant qu'elle lui présente.

La nouvelle s'ébruitant, le cadi, pour échapper au ridicule, se rend à Damas, où il gagne péniblement sa vie, car il n'ose faire puiser sa femme au trésor, dont il veut lui cacher l'existence. Mais, pendant plusieurs années, elle en dispose librement.

Le cadi essaie un jour de rentrer à Tripoli ; mais il entend un enfant parler de l'année du cadi et comprend que rien n'est oublié. (N° 167.) Il se rend alors à Bagdad dans l'espoir que Hâroûne le placera.

Hâroûne venait de mander la femme du cadi pour lui entendre conter son aventure ; il peut ainsi montrer au cadi, déguisé en derviche, qu'il le connaît. Le cadi ayant consenti à donner par écrit à sa femme des sûretés pour une meilleure conduite, le calife réconcilie les époux et place le mari dans une autre ville.

Burton, **11**, 479. — Cfr. Landau, d. Quellen d. Dek., 154. — Warnke, d. Quellen d. Esope d. Marie de France, 193-194 (Festgabe f. H. Suchier.) — Germania, **1**, 261. — Stiefel, Germania, **37**, 207 et 223. - Frey, Gartengesellschaft, 274. — Rev. d. trad. pop., **4**, 344-347. — Grillparzer, Werke, **8**, 115.

108. — *Le cadi instruit par sa femme.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 400. — Henning, **24**, 149.

Un cadi, ayant une femme parfaite, croit que toutes les femmes le sont et donne toujours tort aux maris qui se plaignent. Un plaideur, condamné injustement, s'adresse à la femme du juge, qui lui promet réparation. Elle

fait rôtir deux oies. Elle les remplace plusieurs fois adroitement par deux moineaux pour son mari et remet les oies quand le beau-père vient pour constater la réalité des griefs de son gendre. Elle finit même par faire passer pour fou son mari, qu'on renferme. Elle le délivre ensuite, lui racontant ce qu'elle a fait et obtenant de lui la promesse de ne plus juger qu'en connaissance de cause, après avoir entendu aussi l'autre partie.

109. — *Le cadi puni.*

1. — C C.

3. — Blaue Bibliothek, **11**, 127. — Tausend u. ein Tag, **11**, 263. - Bibl. d. Frohsinns. Arab. Mährchen, **2**, 97.

Un jeune vaurien, ayant frappé un homme mélancolique, est attrait devant le juge. Lui ayant montré deux sequins [1], il n'est condamné qu'à une amende dérisoire et le juge le renvoie sous prétexte d'aller changer. Comme il tarde à revenir, le mélancolique frappe le cadi, lui disant de garder, à titre d'amende, l'argent que le vaurien rapportera.

Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **29**, 119.

[1] Decourdemanche, Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja, 94-95. — F. Reuter, Werke, **1**, 349-352 (De Hasenuhren.)

110. — *Le cadi et le voleur.*

1. — Paris, 551, n° 3118, 4 et 616, n° 3571, 3. — Alger, 549, n° 14 et 554, n° 1939. — Bull. de corresp. afr., **3**, 263. — Berlin, **20**, 56. — Gotha, **4**, 450-452. — Bibl. Lindes., 266.

2. — (Quiret.) Conte arabe. Histoire du cady Mohammed ben Mocatil et de ce qui lui arriva de la part d'un voleur qui le vainquit et lui prit ses habits. Dans Journ. asiat., 1826, **1**, 193-206 (traduction) et 206-219 (texte.). — Cfr. Timoni, Tableau.. des littératures.. de l'Orient, **3**, 308-309.

— * Asiatic Miscellany, **2**, 424.

3. — Digeon, **2**, 145-160.

— * Hartmann's asiat. Perlenschnur, **2**, 441-464.

— * Story of the Cadi and the Robber. By A. H. Bleeck, Esq. Dans Colburn's new monthly Magazine, septembre 1853.

— Traduction persane. Berlin, **4**, 117-118 — Gotha, Pers. Hand., 26 et Gotha, **5**, 484. — Gotha, **4**, 450. — Fraser, Naamrol van manuscripten, 33. — Zenker, **2**, 51, n° 675. — Une édition (s. l.) 1283. In-12. 31.

— Traduction turque. Dresde, 34, n° 224, 3 et 69, n° 406. — Gotha, Pers. Hand., 26, n° 19. — * Barker, A Reading Book of the Turkish Language, London, 1852, 106. — Gotha, **4**, 450. — * Camerloher u. Prelog, Meister Nasr-Eddin's Schwänke. 1856. — Journ. asiat., 1844, **1**, 222. (?)

— Traduction ourdoue. * Duzd o câzi. Ludiana. 1863. In-8. 48. D'après le persan. (G. de Tassy, Histoire, **2**, 423.)

Un cadi se rend la nuit à son jardin pour y prier et rencontre un voleur, qui le dépouille de sa mule et de ses habits après l'avoir vaincu par sa science dans une discussion ; le lendemain, il parvient encore à lui soutirer de l'argent.

La forme primitive de ce conte semble être l'anecdote de Gawzi, 160-161.

111. — *Cadre des Mille et une nuits et des Cent nuits.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — G. — I. — J. — Y. — F F.

2. — α, **1**, 2. — β, **1**, 1. — γ, **1**, 2. — δ, **1**, 1 (2e pagin.) — ε, **1**. 4. — ζ, **1**.
— * Ouseley's Collections, **2**, 161 et 229 (Texte et trad. anglaise.)
— * Tibal, Origine des Mille et une nuits. Alger. S. d. In-8.

3 — Galland, **1**, 1. — Caussin, **1**, 1. — Destains, **1**, 1. — Gauttier, **1**, 1 et **7**, 357. — Habicht, **1**, 1 et **13**, 295. — Loiseleur, 1. — Scott, **1**, 1. — Lane, **1**, 1. — Mardrus, **1**, 3. — Weil, **1**, 5. — Burton, **1**, 1. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 11.

4. — Qalyoûbi, 129-130.

Le roi sassanide de l'Inde et de la Chine, Ṣahriyâr, fait venir son frère, Ṣâhzamâne, roi de Samarqand, qu'il n'a plus vu depuis longtemps. Retournant à son palais, après en être parti, Ṣâhzamâne surprend sa femme avec un esclave noir et tue les coupables.

Il arrive triste chez son frère et lui cache la cause de son chagrin. Mais, un jour que son frère est à la chasse, il surprend sa femme avec un esclave noir et est, dès lors, consolé. Ṣahriyâr, étonné de cette joie succédant au chagrin, insiste pour savoir la cause de ce changement et surprend, à son tour, les coupables. Il se décide alors à voyager avec son frère pour voir si d'autres sont aussi malheureux.

Un jour, au bord de la mer, ils voient surgir un génie, portant un coffre sur sa tête. Cachés dans un arbre, ils aperçoivent une jeune fille qu'il en fait sortir et sur les genoux de laquelle il s'endort ensuite. La femme, qui les a aperçus, leur ordonne de descendre et, sous la menace d'éveiller le génie, qui les tuerait, de satisfaire sa passion. Elle leur demande aussi leurs anneaux, pour compléter la collection de cinq cent septante qu'elle a réunie en en demandant chaque fois un à son amant d'occasion.

Consolé par cette infidélité, le roi retourne chez lui et, dès lors, fait tuer chaque matin la jeune fille qu'il a épousée la veille. Aussi s'enfuient-elles et il n'en reste plus. C'est alors que la très docte fille du vizir se dévoue [1]

[1] N° 107. — Cfr. Rev. d. trad. pop., **3**. 570.

et, malgré l'opposition de son père qui lui raconte à ce propos l'histoire du bœuf et de l'âne (n° 104), elle se rend chez le roi. Par ses pleurs, elle obtient qu'on appelle sa sœur, avec qui il a été convenu qu'elle lui demanderait une histoire.

Elle commence alors à raconter, en s'interrompant de façon à faire remettre chaque fois son exécution au lendemain.

DÉNOUEMENT.

A. — *Galland.*

3. — Galland, **12**, 318.— Caussin, **9**, 445.— Destains, **6**, 198. — Gauttier, **7**, 351. — Habicht, **13**, 289.— Loiseleur, 666. — Scott, **5**, 411.

Au bout de 1001 nuits, le sultan est attendri et fait grâce à sa femme.

B. — *La version égyptienne.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 619.— β, **4**, 334.— γ, **3**, 492. — δ, **5**, 270.
— Belkassem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2e édit., 254-257.
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 142-143.

3. — Caussin, **8**, XX. — Hammer, **3**, 497.— Lane, **3**, 671.— Weil, **3**, 359. — Burton, **8**, 51.— Payne, **9**.— Henning, **17**, 172.

Après 1001 nuits, la reine présente au roi trois enfants. Le roi est heureux et fait grâce.

C. — *Habicht.*

1. — Man. Breslau. — F F, **4**, 472.

2. — δ, **12**, 384.

3. — Habicht, **15**, 172. (Hall. Allglitz., 1828, **2**, 370-371.) — Burton, **9**, 430.

La fille du vizir termine en racontant au roi sa propre histoire, c'est-à-dire le cadre. Frappé de l'injustice de sa conduite, il se repent et épouse la contense. Son frère, qu'il a fait venir et qui, lui aussi, pendant trois ans, avait fait mourir une femme tous les jours, épouse la sœur de la reine. Il envoie le vizir gouverner Samarqand et reste auprès de son frère, avec lequel il partage le gouvernement du royaume. (Cadre des nos 178 et 179.) (1)

Loiseleur, M. n., XIV, XXVIII et 5. — Benfey, 460. — Burton, **8**, 92, 100, 141-145, 262, 286 et **11**, 148. — Oestrup, 27-29 et 60-64. — Mém. de l'Ac. des Inscr., **10**, 52-53. — Schlegel (Bibliog. arabe, **4**, n° 10), 528 et 538. — Hist. litt. de la France, **24**, 592. — Amari, Solwan, LXII-LXIII. — Grässe, Lehrb. einer Literärg., **2**, 3, 1, 321. — Keightley, Tales, 88 et 111. — * Lévêque, les mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse, Paris. 1880. — Regnier, La Fontaine, **4**, 17 et 38. — * Rajna, Le fonti dell' Orlando furioso, 382-400. — Di una novella ariostea e del suo riscontro orientale attraverso ad un nuovo spiraglio. Nota del Corrispondente Pio Rajna. Dans Atti della reale Accad. dei Lincei.. Rendiconti... **5**, 1889, 268-277; cfr. 846. (Zeit. f. rom. philol., **13**, 551; * Bibl. delle scuole ital., **1**, 175; Wallonia, **6**, 19.). — * Rajna. Per le origine della novella proemiale delle Mille e una Notte. Dans Giorn. d. Soc. asiat. ital., **12**, 171-196.

Tawney, **2**. 96-99. — Rochemonteix, Contes nubiens, 86 et 107-111. — Literaturbl. f. or. Philol., **3**, 115* (Radloff.). — Gött. gel. Anz., 1858, 1512. — Rosen, Tuti, **2**, 71-82. — Rev. d. trad. pop., **3**, 394; **4**, 44-46; **14**, 687. — Cfr. Cardonne, **1**, 47-49. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 139-140.

La femme dans le coffre de verre. Syntipas, n° 24. — Loiseleur, M. n., XIV, XX, XXXIV et 7. — Oestrup, 148. — Tawney, **2**, 80. — Sachau, Fellichi-

(1) Isabelle de Montolieu a imaginé un autre dénoûment : Histoire de la princesse Una, ou les talismans, Suite et conclusion des Mille et une Nuits, contes Arabes. Dans Recueil de contes, tome premier. A Genève chez J. J. Paschoud, Libraire. An XI (1803). In-12. (1), IV, (2) et 201.

Le roi, dit-elle, trouve si belle une histoire que lui conte la fille du vizir, qu'il n'en veut plus entendre d'autre et qu'il consent à la laisser vivre.

Voici le résumé de cette histoire : Grâce à sa ressemblance avec sa sœur Zulmé. Noureddin la remplace auprès de sa sœur de lait, la princesse Una.

Dialekt, 68 (Rev. d. trad. pop., **10**, 626 et Réc. égypt., 104, n° 85.) — Iken, Touti, 31-32. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **21**, 518. — Germania, **33**, 246. — Rev. d. trad. pop, **11**, 116. — Le collier des dents de requin des jeunes filles de Samoa. — Cfr. Hammer, **1**, XXIII (Flügel, H. H., **2**, 7-8; **1**, 419; **3**, 620-621.)

Le cadre des *Cent nuits* est à peu près le même que celui des Mille et une nuits. Voir Basset, Revue d. trad. pop., **6**, 452-454. (D'après le manuscrit n° 4 du fonds berbère, Paris.)

La ressemblance avec Joconde est plus grande.

112. — *Cadre des Mille et un jours.*

Voir p. 130 ci-dessus.

113. — *Calaf.*

Nos 113 et 114.

3. — Mille et un jours, Lille, **2**, 61. — Rapilly, **1**, 226. — Pajot, 46. — Loiseleur, 69.

Le savant prince Calaf, fils de Timurtasch, Can des Tartares Nogaïs, conseille de résister au sultan du Carisme, qui exige tribut; mais les Circassiens alliés, ayant trahi après une bataille douteuse, les Nogaïs sont

---

Protégés d'abord par deux talismans, un anneau et un ruban que leur père a enlevés à un magicien, ils sont ensuite changés, Noureddin en lion et Zulmé en ânesse par le sorcier, qui est parvenu à reprendre son bien. Le lion est donné à Hâroûne, qui, un jour, a l'occasion de tuer le magicien et qui peut rendre alors leur forme humaine aux deux victimes.

Pour le dénoûment que Hamilton a imaginé (Fleur d'épine), voir Loiseleur, M. n., XXXIV.

défaits et le roi et la reine s'enfuient. Pillés par des voleurs et soumis à de nombreuses fatigues, ils arrivent à Jaic, où un bon vieillard les héberge : c'est Fadlallah, qui leur conte son histoire pour les encourager. (N° 171.)

Il leur dit que le sultan du Carisme fait chercher les fugitifs et, quand ils se sont fait connaître, il les aide à se réfugier sur les terres de la tribu de Berlas. Calaf mendie, puis essaie de se louer comme portefaix ; il a la chance de prendre le faucon du Can, qui s'est échappé, et obtient de ce chef qu'il prenne soin de ses parents et qu'il l'équipe pour qu'il aille chercher fortune.

Il se rend en Chine et reçoit, à Pékin, l'hospitalité d'une vieille, dont la fille est du nombre des esclaves de la fille du roi, Tourandocte. Il apprend d'elle que cette princesse, très savante mais dure est tombée malade quand on l'a demandée en mariage et que son père a consenti à lui jurer solennellement qu'elle n'épousera que celui qui répondrait à ses questions ; que celui qui ne le pourrait pas, serait mis à mort. Quoique juste et humain, le roi lui a accordé sa demande, pensant que nul n'osera tenter l'aventure.

Mais il en est autrement et Calaf assiste à l'exécution du prince de Samarcande, devenu amoureux à la vue d'un portrait de la princesse, comme le lui raconte son gouverneur en jetant cette image. Calaf la ramasse et s'éprend à son tour. (N° 112.)

Malgré les objurgations de la vieille, qui fait même des sacrifices aux dieux pour qu'ils le détournent de son dessein, malgré les observations d'un officier et du roi, qui lui trouve bonne mine, il demande la princesse. Quoique troublé à la troisième question, parce que la princesse se dévoile (Syntipas, n° 22), il résoud les trois problèmes : Quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable (le soleil) ; quelle est la mère qui dévore ses enfants devenus grands (la mer et les fleuves) ; quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre (l'année, composée de jours et de nuits.)

Voyant le désespoir de la princesse vaincue, Calaf lui offre de ne l'épouser que si elle ne devine pas une question : celle de savoir qui il est [1] ; il lui accorde en outre un délai d'un jour.

---

[1] Cfr. Grimm, 99. — Keightley-Wolff, Mythologie, **1**, 204-205. — Zeit., d. Ver. f. Volksk., **10**, 254-272 et 325. — Cosquin, **1**, 268-272. — Rev. d. trad. pop., **9**, 621-623. — Oestrup, Contes de Damas, 3 et 63. — Green, Mod. ar. Stor., 119-131. — Junod, Ba-Ronga, 311 et suiv.

La nuit, une esclave, princesse sauvée des eaux où son père vaincu par le roi de Chine l'avait fait jeter pour la soustraire au vainqueur, vient trouver Calaf dont elle s'est éprise et lui fait croire que Tourandocte veut le faire assassiner. Il lui reste cependant fidèle, tout en croyant la dénonciation, et refuse de fuir avec l'esclave. Mais, dans les plaintes qu'il profère, il prononce son nom et celui de son père.

Le lendemain, Tourandocte, à qui l'esclave a fait croire qu'elle a agi dans son intérêt, devine le nom de Calaf, mais consent à l'épouser. L'esclave désespérée se tue. Mariage. Arrivée du père et de la mère, avec le Can de Berlas. Expédition contre le sultan du Carisme, qui est défait. Timurtasch reprend ses états: Calaf devient roi du Carisme; son fils aîné, empereur de Chine. La vieille est récompensée.

Burton, **8**, 272 et **12**, 194. — Rhode, Der griech. Roman, 420. — Germania, **1**, 263-264. — * M. Landau, Zur Quelle der Turandot-Dichtung des Kellners dans Zeit. f. vergl. Litg., n. F., **9**. — * Stiefel, Turandot-Dichtung Heinz des Kellners, *ibidem*, **8**, 257-258.

Nos 272, 345 et 348. — Tawney, **2**, 118, 173-174, 623 et 637. — Zotenberg, Notice, 195. (Tirage à part, 29.) — Tázerwalt, 83-85 et 86. — Hammer, Redekünste, 116 et 136. — Erdmann, Die Schöne vom Schlosse Muhammed Nisameddin dem Gendscher nachgebildet.. Kasan... 1832. In-4. XIII, (5) et 9-115 (Journ. asiat., 1837, **2**, 283-290.). — Chalatianz, 51 et suiv. — Orient u. Occ., **2**, 91, 320-321 et 687-688. — Rev. d. trad. pop., **12**, 603. — Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 269-273. — Gött. gel. Anz., 1867, 185-186 et 1868, 1383-1384. — Gesta, 383-385 et 723; 511 (Dunlop-Liebrecht, 35.) — Contes péruviens, 1783, **1**, 149 et 202. — C. Gozzi, ci-dessus, p. 151; Royer, Théâtre fiabesque, 155-229. — Schiller; * F. Horn, Ueber K. Gozzi's Dramatische Poesie, besonders über dessen Turandot, nach der Schiller'schen Bearbeitung dieses Stücks. Penig. 1803. In-8. — Grimm, 41 et 439. — Andersen, Der Reisekamerad (Sämmtliche Märchen, Leipzig, 1853, 318-343.) — Freytag, Die Entstehung des Vielliebchen (Die verlorne Handschrift, 6te Aufl., 1872, 49-52.)

Pour les énigmes, voir aussi no 207.

114. — *L'intendante, l'interprète et le jeune homme.*

1. — E. — Paris, 621, n° 3637; 622, n° 3641, 2; 626, n° 3667, 5. — Catalogue.. Caussin de Perceval, 72, n° 859.

3. — Burton, **12**, 65.

— Traduction syriaque, Berlin, **23**, 437 et 442.

4. — Saïf al Masih (Landberg, Proverbes et dictons, 156-161 et 170. — Une édition de Baïroûte, 1303, 24.) — Barb, Nauruz, 65-77.

Le fils qu'obtiennent enfin un roi et une reine ruinés les vend à un roi, de leur consentement et pour les racheter plus tard. (Syntipas, n° 63.) Il reçoit un cheval harnaché en échange de son père et des vêtements en échange de sa mère.

Il part pour faire fortune. Il rencontre un cavalier, auquel il plaît, et qui lui remet une lettre de recommandation pour un roi; mais il la lit et voit qu'on demande de mettre à mort le porteur pour venger ainsi une offense faite à la fille du cavalier sans l'exposer à la honte. (1)

Mourant presque de soif, il s'abreuve de la sueur de son cheval.

Il arrive dans un pays où la princesse a fait mettre à mort 99 prétendants qui n'ont pu deviner ses énigmes. Le prince se décide à tenter l'épreuve et consent, par un acte public, à être tué s'il ne réussit. Trois jours de suite, il répond sans se tromper par l'intermédiaire de l'interprète : le tombeau ambulant dont l'habitant vit (la baleine de Jonas); deux combattants sans mains ni pieds ni paroles (le taureau et le buffle); la terre qui n'a vu le soleil qu'une fois (le fond de la mer rouge, lors du passage des Israélites); ce qui a bu de l'eau de son vivant et mangé après sa mort (la verge de Moïse devenue serpent) : une chose qui n'est ni homme, ni djinn, ni bête, ni oiseau (le pou et la fourmi); pourquoi Dieu a créé l'univers si tôt, la mort, la

(1) Cfr. n° 145 de Syntipas.

résurrection et le jugement (réponse théologique): qui, n'ayant eu ni père, ni mère, est mort; qui, ayant eu père et mère, n'est pas mort; qui, ayant eu père et mère, n'est pas mort comme les hommes (Adam et Eve; Elie: la femme de Loth); qui a eu, ici-bas, deux noms (Jacob-Israël); qui a inventé le gong et quand (Noé.) — L'arbre à douze rameaux, dont chacun a trente feuilles blanches et noires (l'année, les mois et les jours); l'arbre qui est devenu chair (la verge de Moïse); où sont cette verge et l'arche de Noé (dans le lac de Tibériade; à la fin du monde, un homme appelé al Nâsiri les en retirera); qui a filé d'abord et quand (Eve, sur l'ordre de Gabriel); qui sont les asâfir (des oiseaux révoltés contre Salomon); les deux fixes, les deux mobiles, les deux conjoints, les deux disjoints par jalousie, les deux ennemis éternels (le ciel et la terre; le soleil et la lune; la nuit et le jour; l'âme et le corps; la mort et la vie.) — L'action illégale, qu'on la fasse ou qu'on ne la fasse pas (la prière d'un homme ivre); l'intervalle entre le ciel et la terre (la prière de Moïse les a réunis); la distance entre l'est et l'ouest (l'espace d'un jour et la course du soleil de l'orient à l'occident); l'habillement d'Adam dans l'Eden (sa chevelure); pourquoi Dieu a choisi Abraham et l'a appelé son ami (parce qu'il a montré sa foi en consentant à sacrifier son fils); le nombre des Israélites quand ils sont sortis d'Egypte (600000 combattants, plus les femmes et les enfants); un lieu de la terre plus élevé que les cieux (Jérusalem.)

Vainqueur, il consent pourtant à ce que la princesse le fasse mourir si elle répond à une question qu'il lui fera. Il lui demande donc qui est celui dont il raconte les aventures (ce sont les siennes) en les revêtant d'une forme énigmatique.

Voulant découvrir la solution, la princesse se déguise et vient le trouver le soir avec des boissons et des mets choisis. Il se trahit; mais, comme la princesse a laissé chez lui différents objets, il dit, en arrivant au palais, qu'il a reçu la visite d'un oiseau et qu'il en montrera le plumage à tous. Le roi comprend et, trouvant d'ailleurs juste qu'il l'épouse puis qu'il a répondu à toutes les questions et qu'elle ne peut répondre que grâce à sa fraude, il les marie.

Burton, **12**, 194-195.

115. — *Le premier Calender.*

1. — Man. égyptiens. — A. — E. — I. — J. — Y. — F F.

2. — α, **1**, 31. — β, **1**, 31. — γ, **1**, 58. — δ, **1**, 61. — ε, **1**, 192. — ζ, **1**.

3. — Galland, **2**, 30. — Caussin, **1**, 295. — Destains, **1**, 212. — Gauttier, **1**, 272 et **7**, 364. — Habicht, **2**, 33 et **13**, 298. — Loiseleur, 60. — Scott, **1**, 185. — Lane, **1**, 134. — Mardrus, **1**, 122. — Weil, **1**, 63. — Burton, **1**, 96. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 89.

Un fils de roi va voir un autre fils de roi, son cousin, né le même jour que lui et lui promet de faire ce qu'il lui demande. Son cousin amène alors une femme et le conduit à un cimetière: entrant dans un tombeau, il soulève une trappe donnant sur un escalier et lui demande de la murer quand il sera descendu avec la femme. Le prince s'exécute, parce qu'il a juré; mais, le lendemain, pris d'inquiétude, il cherche le tombeau et continue en vain ses investigations pendant sept jours.

Il retourne alors chez son père et, à son arrivée, des soldats l'arrêtent : le vizir avait tué son père, et, voulant se venger du fils qui l'a un jour éborgné en manquant un oiseau qui s'était posé sur sa terrasse [1], le fait venir et l'éborgne de l'œil gauche. Puis il le livre au bourreau pour qu'il le tue hors de la ville: mais, touché par ses supplications et le souvenir de ses bienfaits, le bourreau le laisse partir.

Le prince retourne chez son oncle et le voit affligé de la disparition de son fils. Il lui avoue tout et, ensemble, ils se rendent au cimetière, où ils retrouvent la tombe. Ils l'ouvrent et, au fond, découvrent, à côté de provisions, le prince et la jeune fille carbonisés; le père crache sur lui et le frappe de son soulier. [2] C'est que Dieu les a punis, parce que le prince,

[1] Tawney, **2**, 147.

[2] Loiseleur, M. n., 62. — Bynaeus, de Calceis Hebraeorum, livre 2, chap. 8. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **37**, 205, n° 639. — Delitzsch, Psalmen, **2**, 382. — Dussaud, Hist. et rel. des Nosairîs, 107.

dès son enfance et malgré les défenses et les mesures de son père, a aimé sa sœur d'un amour coupable : c'est avec elle qu'il s'était fait renfermer dans le tombeau.

Retournant en ville, le roi et son neveu entendent le bruit d'une armée que le vizir usurpateur y a envoyée. Pour échapper, le prince se rase et se déguise et il se rendait auprès de Hâroûne pour l'implorer, quand il a rencontré les deux autres calenders, avec lesquels il est entré chez les dames de Bagdad.

Les histoires des trois Calenders sont encadrées dans le n° 148 ; dans le manuscrit E, elles forment un tout à elles seules. (Burton, **12**, XIX.)

Mém. de l'Acad. des Inscr., **10**, 58-59. — Burton, **8**, 151 et 280. — Oestrup, 149.

Comme imitation, il faut citer le Bag o Bahar et le Dyer's Tale des Tales of the Zenana (**2**, 165 et suiv.) — Cfr. aussi Pandurang hari. Hermes, **30**, 181-182. — Ducis s'en est-il inspiré pour son Abufar ? (Ann. dramat., **1**, 61-62.)

116. — *Le deuxième Calender.*

1. — Man. égyptiens. — A. — E. — I. — J. — Y. — F F.

2. — α, **1**, 34. — β, **1**, 37. — γ, **2**, 63. — δ, **1**, 67 — ε, **1**, 192. — ζ, **1**.

3. — Galland, **2**, 55. — Caussin, **1**, 318. — Destains, **1**, 229. — Gauttier, **1**, 284 et **7**, 364. — Habicht, **2**, 46 et **13**, 298. — Loiseleur, 64. — Scott, **1**, 200. — Lane, **1**, 140. — Mardrus, **1**, 136. — Weil, **1**, 67. — Burton, **1**, 104. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 97.

Le deuxième Calender est un prince qui s'est occupé de sciences et que sa réputation fait inviter par le roi de l'Inde. Avec ses nombreux cadeaux il est arrêté par des brigands, mais parvient à s'échapper. Il entre dans une ville dont le roi est l'ennemi de son père et est recueilli par un tailleur, qui lui montre que les sciences qu'il connaît ne sont pas estimées ici et lui conseille de se faire bûcheron pour gagner sa vie. (Cfr. n° 239.)

Il fait ce métier un an. Un jour sa hache rencontre un anneau : il déblaie et trouve une trappe et un escalier qui le mène dans un palais [1]; là, il rencontre une princesse de l'île d'ébène, qu'un esprit a enlevé, il y a vingt-cinq ans et qu'il vient voir tous les dix jours : quand elle a besoin de lui, elle n'a qu'à toucher deux lignes écrites sur un pavillon. Bien accueilli, il veut la délivrer, malgré son avis, et touche les lignes. Le génie apparaît; épouvanté, le prince se sauve laissant sa hache et son soulier. La princesse dit qu'elle a frôlé les lignes par mégarde; mais les objets abandonnés la trahissent et elle est cruellement battue. Le prince, ne pouvant supporter ses cris de douleur, retourne chez le tailleur.

Mais le génie arrive et, grâce aux objets qu'il montre au tailleur, découvre le prince. Il le ramène au château; la femme n'avoue pas et refuse de tuer le prince; celui-ci refuse également de la tuer. Le génie coupe alors à la princesse successivement les mains et les pieds et, surprenant un regard d'elle, la tue. Quant au prince, n'ayant pas la certitude qu'il l'a lésé, il se bornera à le changer, à son choix, en chien, en âne ou en singe [2]. Le portant sur une montagne, il le métamorphose en un vieux singe de cent ans, l'aspergeant de poussière et prononçant des formules magiques. (N° 371.)

Le singe est reçu dans un navire, dont le patron a pitié de lui et qu'il sert avec intelligence. On arrive dans un port, dont le roi demande un spécimen de l'écriture de chaque passager. Le singe, utilisant ses talents, écrit des vers en différentes écritures. Le roi envoie une robe d'honneur pour ce calligraphe qu'il ne connaît pas; le rire de ses courtisans lui apprenant ce qui en est, il n'en devient que plus désireux de voir le singe. Plein d'admiration pour sa façon de saluer, de manger, de se laver, d'écrire des vers et de jouer aux échecs (n° 21), il appelle sa fille. Mais la princesse, ayant appris à l'insu de son père dès son enfance la magie d'une vieille, reconnaît que c'est un homme et se voile. (N° 73.)

Avec un couteau couvert de mots hébreux, elle trace un cercle (n° 378) et y inscrit des noms et des talismans, tout en faisant des incantations. Des ténèbres couvrent tout et le génie arrive furieux que la princesse viole le traité par lequel ils se sont promis de ne pas s'attaquer. Il prend la forme

---

(1) Journ. asiat., 1887, 2, 299-302.

(2) Malgré l'histoire (n° 158) que, dans certains textes, il lui conte pour l'apaiser.

d'un lion, que la princesse coupe en deux avec un de ses cheveux changé en glaive ; cette bête devient scorpion et la princesse, serpent. Le scorpion se métamorphose en aigle, puis en chat noir; le serpent en vautour, puis en loup. Le chat vaincu se transforme en une grosse grenade rouge, qui finit par se briser sur le pavé en dispersant ses graines. Le loup, devenu coq, les avale toutes, sauf une. Le coq finit par la découvrir; mais elle tombe dans l'étang et devient poisson : le coq imite cette transformation. L'esprit enfin se fait flamme et la princesse de même. Pendant la lutte, une étincelle de l'esprit (celles de la princesse ne nuisent pas aux siens) éborgne le singe; une autre brûle le bas du visage du roi : une autre tue l'eunuque.

L'esprit est enfin vaincu et il ne reste de lui qu'un tas de cendres. La princesse, mortellement atteinte, a encore le temps de rendre au singe sa forme humaine, au moyen d'eau. (N° 2.)

Le roi, désespéré, reconnaît que ses malheurs sont l'œuvre du destin et prie le prince de quitter le royaume. Le prince se rase et se rend à Bagdad, dans l'espoir de voir Hâroûne.

Oestrup, 73-74.—Clouston, **2**, 463.—Zenatia du Mzab, 161.

La lutte entre le génie et la princesse, qui suppose la faculté de se transformer (cfr. p. ex. Perron, Dârfour, 355-359, Chalatianz, 64 et Journ. asiat., 1877, **1**, 167) se retrouve dans les Quarante vizirs : Le sorcier et son maître (n° 147 de Syntipas; voir Gibb, 253-256 et XXX et Behrnauer, 195-198) et dans les contes populaires arabes (Spitta-Bey, Contes arabes modernes, 1-11; cfr. Oestrup, Contes de Damas, 23.—Socin, Maroc, 158-169. — Houwâra, 116-118.)

Sur ces métamorphoses, voir Benfey, 410-413.—Liebrecht, Orient u. Occ., **3**, 374-375.— Clouston, **1**, 413-439 et 482-485. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**. 320-322 et 444; **8**, 428; **9**, 217. — Fränkel, Germania, **36**, 308-309. — Oestrup, 73-74.

Tawney, **1**, 343 et 577; **2**, 241-242 et 468. — Jülg, Siddhi, 52-53. — Oesterley, Baitál Pachísí, 174-175. — Zenatia du Mzab, 161.—Radloff (Gött. gel. Anz , 1872, 1508 et Journ. asiat., 1871, **2**, 267-269) -- Kunos, Turkish Tales, 80-82. — Serbian Folklore (Academy, **6**, 113, 3.) — Journ. asiat., 1877, **1**, 167.— Gött. gel. Anz., 1868, 1388.— Rev. d. trad. pop., **3**, 229-232

et **11**, 311. — Basset, Nouv. Contes berb., 281. — Grimm, 121-122; 274-275; 433; etr. 100. — Germania, **10**, 312. — Keightley, Tales, 122-125. — Loiseleur, M. n., XXVIII et 79. (D'après Straparola : * Le Noble, Le gage touché.) — Rev. pol. et litt., 1900, **2**, 350. — Abdalla fils d'Hanif, Cab. des Fées, **13**, 195 et suiv.

117. — *Le troisième Calender.*

1. — Man. égyptiens. — A. — E. — I. — J. — Y. — F F.

2. — α, **1**, 11. — β, **1**, 11. — γ, **1**, 80. — δ, **1**, 86. — ε, **1**, 259. — ζ, **1**.
— White. Voir Schmurrer, 187.

3. — Galland, **2**, 111. — Caussin, **1**, 400. — Destains, **1**, 289. — Gauttier, **1**, 326 et **7**, 365. — Habicht, **2**, 89 et **13**, 299. — Loiseleur, 81. — Scott, **1**, 252. — Lane, **1**, 160. — Mardrus, **1**, 169. — Weil, **1**, 81. — Burton, **1**, 128. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 116.
— * Agib. Ein Märchen aus 1001 Nacht, in stenograph. Schrift übertragen von Vieweger. Breslau. Aderholz' Buchh. 1880. In-8. 20.

4. — Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Ægypten, 117-118. — Green, Modern arab. Stories, 10-11.

Le troisième Calender n'est pas, comme les deux autres, une victime du destin : il est lui-même la cause de ses malheurs.

Roi juste et aimé de ses sujets, il a le goût des voyages et s'embarque un jour sur une flotte de dix vaisseaux. Bientôt on s'égare et la vigie annonce qu'on voit à droite un poisson et, au milieu de la mer, un objet qui paraît tantôt noir et tantôt blanc. Le capitaine se désespère et explique au roi qu'ils sont devant la montagne d'aimant : attirant les clous des navires, elle les fait tomber en morceaux. Dans cette mer se trouve aussi une coupole de cuivre jaune sur dix colonnes, au-dessus de laquelle est un cavalier montant un cheval de cuivre, tenant en main une lance de cuivre et portant à la poitrine une tablette de cuivre couverte de talismans. Aussi longtemps que la statue restera sur son cheval, les navires se briseront.

La flotte, poussée par les vagues, s'approche de la montagne et se rompt; beaucoup de marins périssent. Le roi est poussé à la rive sur une planche

et gravit la montagne par un sentier en escalier. Passant la nuit sous la coupole, il entend une voix lui révéler ce qu'il a à faire. Creusant à ses pieds, il trouvera un arc de cuivre et trois flèches de plomb, couvertes de talismans; il abattra le cavalier, qui tombera dans la mer; l'arc lui échappera de la main et il devra l'enterrer à sa place. Puis la mer montera jusqu'à lui et apportera une embarcation, [1] conduite à la rame par une personne autre que le cavalier; le rameur, s'il ne prononce pas le nom de Dieu (n° 270), le conduira en dix jours à des îles où il sera sauvé et où il trouvera qui le ramènera chez lui. A son réveil, le roi se conforme à ces ordres et tout se passe comme l'avait annoncé la voix. Il ne parle pas au rameur de cuivre qui porte sur la poitrine une tablette de plomb couverte de talismans; mais, le dixième jour, il ne peut s'empêcher de remercier Dieu. L'homme le jette alors à l'eau et il nage jusqu'au soir : une vague le pousse à terre dans une petite île.

Voyant aborder une petite embarcation, il se cache dans un arbre. Dix esclaves creusent et mettent à découvert une trappe : ils y portent en plusieurs fois des vivres. Puis il les voit avec un vieillard très âgé tenant par la main un beau jeune homme. Il pénètre à son tour par la trappe et descend un escalier. Il traverse trente-neuf beaux jardins; il ouvre une porte et aperçoit un cheval tout sellé; il le détache, l'enfourche et est emporté par lui sur un toit. Puis le cheval s'enfuit après l'avoir éborgné. Il descend et voit dix jeunes gens borgnes qui l'accueillent fort mal et il les quitte attristé. Il se rend alors à Bagdad, où il trouve les deux autres mendiants.

(Ce dernier paragraphe remplace dans les textes imprimés le récit beaucoup plus long et plus intelligible que donne Galland et dont voici le résumé :)

Apercevant un petit navire, il se cache dans un arbre touffu et voit des gens porter des objets et ensuite conduire un tout jeune homme dans un souterrain. (N° 18.) Après leur départ, il s'y rend et se lie avec le jeune homme : c'est le fils d'un joaillier, dont l'horoscope annonce qu'il courra à l'âge de quinze ans le risque d'être tué dans les quinze jours qui suivront la chute du cavalier de bronze. Le Calender vit amicalement avec lui, mais,

---

[1] *Navires magiques.* Dunlop-Liebrecht, 174-175, 177, 482 et 541. — Clouston, **1**, 218-222. — Annuaire des traditions populaires, 1887, 82-84.

le dernier jour du délai, voulant couper un melon, il laisse tomber le couteau si malheureusement qu'il tue le jouvenceau. Caché, il voit le père ensevelir son fils.

L'eau ayant baissé un mois après, il se rend à gué sur une plage, où il voit briller ce qu'il apprend ensuite être un château de cuivre rouge. En route, il rencontre dix jeunes gens borgnes de l'œil droit, rentre avec eux au château, est bien reçu et les voit le soir se noircir le visage, pleurer leur passé, puis se laver et changer de vêtements.

Même vie le lendemain. Malgré leur avertissement de n'avoir à s'enquérir de rien (n° 148), il insiste pour connaître leur secret.

Les jeunes gens, cédant à ses instances, lui disent seulement de prendre un couteau et le cousent dans une peau de mouton, qu'un rokh (n° 373) emportera au haut d'une montagne. Il devra alors fendre la peau avec son couteau, faire fuir le rokh en se montrant et se rendre à un château d'une grandeur et d'une richesse prodigieuses.

Ayant suivi cet avis, il entre dans le château et y trouve quarante dames qui l'accueillent avec bonté et avec lesquelles il vit heureux un an. Comme elles doivent s'absenter alors quarante jours, elles lui remettent les clefs de cent portes, en l'avertissant de ne pas ouvrir la porte d'or.

Il passe les premiers jours à visiter un jardin fruitier, un jardin de fleurs, une volière, un palais plein de trésors. Le dernier jour, il ne résiste pas à la tentation d'ouvrir la porte d'or, quoiqu'une odeur agréable qu'il perçoit tout d'abord le fasse tomber évanoui. Il entre, trouve un cheval noir (n° 130), l'enfourche et le frappe d'une houssine. L'animal, qui déploie des ailes, l'emporte sur la terrasse d'un château, qui se trouve être celui des dix jeunes gens, le jette à bas, et, de sa queue, lui crève l'œil droit.

Ne pouvant rester avec les jeunes gens, dont le nombre est complet, il prend l'habit de Calender et se rend à Bagdad pour se présenter à Hâroûne.

N° 143 et Syntipas, n° 15. — Tawney, **1**, 223-224 et 576; **2**, 451-452.

Loiseleur, M. n., XX et 95. — Clouston, **1**, 379. — Oestrup, 29 et 74-75. — Dunlop, 48. — D. warande, 1895, 114.

W. Jones a traité le sujet dans sa poésie *The seven fountains.* — Autres imitations : Abdalla fils d'Hanif, Cab. des fées, **13**, 28 et suiv. — Marcel, Mohdy, **1**, 334-357. — Contes mogols, 1782, **2**, 45. — Keightley, Tales, 80.

Montagne d'aimant. Nos 6 et 373. — Loiseleur, M. n., XXVII et 82. —

Dunlop-Liebrecht, 128 et 477.—Grässe, Litg., **2**, 3, 1, 338-339.—*Graf, Miti, **2**. — Bartsch, Herzog Ernst, XVII-XVIII et CXLVIII-CLII.— * Nevill, The Loadstone Mountain of Serendib. Dans Taprobranian, **2**, 163-165.— Basset, La montagne d'aimant. Dans Rev. d. trad. pop., **9**, 377-380.— Krümmel, Deutsche Rundschau, **86**, 438-442.— Clouston, **2**, 104.— Academy, **20**, 235-236.— Germania, **8**, 360 et 367.— Mas'oûdi, éd. B. de Meynard, **1**, 365.— Mous., **2**, 129. — Qazwîni, **1**, 192, 252 et 324.— Basset, Dialecte de Syouah, 13. — Hammer, Gesch. d. osm. Dichtk., 29 et Fundgruben, **3**, 657.— Burton, **8**, 274 (Jewâd).— Rambaud, Russie épique, 143. — Rev. d. deux Mondes, 1875, **10**, 854. — Grimm, 264-265. — Keightley, Tales, 88-89 et 286.—Tressan, Œuvres, **3**, 480-481.—Platen, Abbassiden, Chant 4, fin.—Paracelse, dit la Biographie Michaud, a voyagé à la recherche de la montagne d'aimant. (1re édit., 544.) — Sur l'île magnétique de Bornholm, voir Ciel et terre, **18**, 575.

Portes ou chambres défendues. Nos 153, 212 et 254. — Benfey, 151-156 et **2**, 530 (Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit, **3**, 147 ; Zeit. d. deut. morg. Ges., **27**, 562.) — Orient u. Occ., **2**, 678-679.— Cosquin, **2**, 60-63.— Clouston, **1**, 198-205.—*Kirby, The forbidden doors of the Thousand and One Nights. Dans Folk-Lore Journal, **5**, 112-124.—Tawney, **2**, 290.—Tázerwalt. 104-105 et 202.— Gött. gel. Anz, 1870, 1661.— Radloff (Gött. gel. Anz., 1868, 1655.)—Kunos, Turkish Tales, 222 et 271.—Tales of the Zenana, **2**, 233.— Grimm, 8, 17, 23, 36, 75, 312 et 343.— Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit, 7, 148, 152, 153, 154 et 390; **8**, 254 et 257.—Archiv f. slav. Philol., **5**, 22.—Gött. gel. Anz., 1868, 1382.—Zeit. d.Ver. f.Volksk., **5**, 459 et **6**, 69.—Volkskunde (Gand), **13**, 181-182 —Barbe bleue.

118. — *Le Calender balafré.*

1. — Man. Langlès? (Gauttier, **7**, IV.)

3. — Gauttier, **7**, 292 et 403.— Habicht, **13**, 52-61.

Le Calender balafré est un officier qui, un jour, a poursuivi un cerf avec tant d'ardeur qu'il s'abat avec son cheval. Il est recueilli par une vieille,

dont il voit la petite fille; il admire tellement sa piété et sa retenue qu'il la prend pour femme.

La vieille morte, les époux vont à la ville et la femme commence à mal se conduire. Averti par une esclave, le mari feint de partir en voyage, voit que sa femme reçoit un homme et, profitant d'une sortie qu'elle fait, le tue et l'enterre dans un coin du jardin.

A son retour, il demande à sa femme la cause de sa tristesse et lui montre qu'il sait ce qui s'est passé. Elle veut le tuer et le blesse : d'où sa balafre: en se défendant, il la tue.

119. — *Le calife (Hàroûne) et le jeune 'Alà al dine.*

1. — W. — Berlin, **20**, 68, n° 31.

Est-ce une histoire particulière ou bien celle du n° 18 ou du n° 106?

120. — *Camaralzaman.*

1. — Man. égyptiens.— A. (Zotenberg, Notice, 181-182; tirage à part, 15-16.).— B. — C.— D. — I. — J. — Y. — FF. — Paris, 620, nos 3621, 3622 et 3623, 1.

2. — α, **1**, 343.— β, **1**, 368.— γ, **1**, 564.— δ, **2**, 175.— ε, **3**, 166.
— * Le Caire, Castelli. 1287. In-8. 112.
— * Le Caire. 1305. In-8. 93.

3. — Galland, **6**, 166.— Caussin, **3**, 424.—Destains, **3**, 75.— Gauttier, **3**, 110 et **7**, 372.— Habicht, **5**, 3 et **13**, 302.— Loiseleur, 274.— Scott, **3**, 100. —Lane, **2**, 70.—Mardrus, **5**. 7.—Weil, **1**, 289.—Burton, **3**, 1.—Payne, **3**.— Henning, **5**, 113.

— * Histoire des amours de Camaralzaman, prince de l'île des enfants de Khalédan, et de Badoure, princesse de la Chine. Traduit de l'arabe par Galland. Nouvelle et complète édition, ornée de gravures. Paris (imp. Pommeret et Moreau) lib. Le Bailly. 1858. In-18. 108.

* Rééditions : 1864 (imp. Parent.) — 1868 (imp. Loignon et Cie à Clichy.). — 1869 (idem.)

— * Histoire de Camaralzaman et de Bedoure, princesse de la Chine, suivie des Aventures du calife Haroun al Raschid et de l'histoire de l'aveugle Babba Abdallah. Avignon, imp. et lib. Offray aîné. 1859. In-32. 99.

— * Camaralzaman by Rose Terry. Dans Old and new, septembre 1871.

4. — L'histoire de Sirhâne (deux formes.) Voir Man. Berlin, **20**, 171 et suiv. et 176 et suiv.

Qamar al zamâne, fils unique né tard au roi Šahrmâne, craint la perfidie des femmes et refuse opiniâtrement de se marier; aussi son père l'enferme-t-il dans une tour. A la même époque, Boudoûr, fille du roi de la Chine, refuse également de se marier, ne voulant pas se soumettre à un homme après avoir joui d'une grande puissance; son père la séquestre, la disant folle.

Une 'ifrîte, Maïmoûna, qui habite un puits de la prison de Qamar le voit et admire sa beauté. Elle rencontre un 'ifrîte, Dahnaš, qu'elle se soumet et qui admire les charmes de la princesse de la Chine. Pour couper court à la discussion qu'ils ont sur la beauté de leurs favoris, Dahnaš va chercher la princesse et la met auprès de Qamar (1). Leur désaccord continuant, ils prennent pour arbitre un autre génie, qui propose une épreuve : on éveillera chacun à son tour; celui qui se montrera le plus avide devra passer pour moins beau que l'autre. Dahnaš, se changeant en puce, pique le prince et alourdit le sommeil de la princesse. Qamar admire Boudoûr, essaie de

(1) N° 270. — Cfr. Tawney, **2**, 209 et G. de Tassy, Histoire, **1**, 619.

l'éveiller et va l'embrasser quand il s'avise de penser que ce pourrait être un piége tendu par son père; il se borne donc à prendre sa bague et se rendort. Maïmoûna, se changeant à son tour en puce, éveille la princesse, qui s'éprend de Qamar, lui enlève son anneau et se livre à des caresses qui font triompher Maïmoûna. On la rapporte alors en Chine.

Qamar, à son réveil, passe pour un fou aux yeux d'un esclave, puis du vizir, qu'il maltraite l'un et l'autre parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'il veut: mais il parvient à convaincre son père en lui montrant la bague. Reconnaissant qu'il y a là un mystère, il isole son fils dans un château qui donne sur la mer et ne le quitte plus que deux fois par semaine pour accorder audience aux fonctionnaires.

Quant à Boudoûr, à son réveil, elle pense, à cause de la bague, que son père a voulu l'éprouver et réclame Qamar, tuant la vieille qui croit qu'elle se moque. Le père accourt et fait enchaîner sa fille; mais comme il l'aime tendrement, il fait venir les savants, promettant, à qui la guérira, sa main et la moitié de l'empire; mais celui qui échouera sera mis à mort et sa tête suspendue à la porte du château. On en tue ainsi quarante en trois ans (nº 139).

Revient alors d'un lointain voyage Marzouwâne, frère de lait de la princesse. Vêtu en fille, il se fait mener à elle par un eunuque qu'il corrompt et promet d'aller à la recherche de Qamar. Il arrive enfin à la ville, où une tempête le jette près du château. Comme Qamar est dans un état désespéré, le ministre veut sauver le naufragé pour que cette bonne action touche Dieu en faveur du malade. Marzouwâne fait parvenir à Qamar la bonne nouvelle qu'il lui apporte et lui rend ainsi la vie. Joie du roi; charités; libération de prisonniers. (Nº 133.)

Comprenant que le roi ne pourra se passer de son fils, Marzouwâne conseille à Qamar de demander la permission d'aller à la chasse; les amis s'en vont et, le quatrième jour, Marzouwâne tue un cheval, couvre de sang les vêtements de son ami et les laisse sur la route pour qu'on croie à un malheur et qu'on cesse de les poursuivre.

Arrivés au but, Qamar se déguise en astrologue et, malgré le peuple et le roi qui veulent le détourner de sa dangereuse entreprise (nº 113), promet de guérir Boudoûr. Il lui envoie la bague; aussitôt elle rompt ses fers. Mariage.

Qamar rêve un jour que son père lui fait des reproches. Il obtient alors du roi la permission de lui faire une visite d'un an, à condition qu'il revienne le voir à son tour. Après un mois de voyage, le vent dérange une fois les vêtements de Boudoûr endormie et Qamar aperçoit une pierre-

rouge qu'elle porte sur elle. Il la prend pour l'examiner au jour et un oiseau la lui enlève [1]. Il le poursuit dix jours et se trouve alors dans une ville de mages, où un jardinier, mahométan comme lui, le recueille et le retient pour attendre le départ d'un vaisseau qui, dans un an, fera son voyage annuel aux îles d'Âbnoûs, qui sont sur la route des îles de Hâlidâne.

De son côté, Boudoûr, à son réveil, ne trouve plus ni son mari ni son joyau. Elle se revêt des habits de Qamar, auquel, d'ailleurs, elle ressemble, met une jeune fille à sa place dans sa litière et arrive à la ville d'Âbnoûs, dont le roi Armânoûs, qui est vieux et n'a qu'une fille, l'accueille avec bonté : il se démet en sa faveur et la marie avec sa fille. Pendant deux nuits Boudoûr passe son temps à prier et à réciter des vers; pour échapper à la colère du roi, elle se décide à tout avouer à la princesse, Hayât al noufoûs et s'arrange pour faire croire au roi que le mariage est consommé (N° 31)

Pendant ce temps, Sahrmâne a envoyé des armées à la recherche de son fils; on trouve les habits ensanglantés; dès lors, ne consacrant plus que deux jours aux affaires de l'état, il se retire le reste du temps dans une maison de deuil qu'il s'est fait bâtir.

Qamar, au service du vieillard, voit un jour un oiseau en tuer un autre. Deux oiseaux accourent, enterrent leur congénère et versent le sang du coupable sur la tombe. Dans le gésier, Qamar trouve le joyau perdu. Il découvre aussi un trésor, plein d'or rouge du temps de Tamoûd et d'‘Âd; le jardidier n'en veut accepter que la moitié et Qamar remplit, avec sa part, cinquante vases, les recouvrant d'olives; dans l'un, il dépose son joyau. Le tout est porté au navire. Mais le vieillard étant tombé malade, meurt et, pour le soigner et lui rendre les derniers honneurs, Qamar s'attarde et doit attendre le départ du navire l'année suivante.

Boudoûr, de son balcon, voit arriver le navire. Apprenant qu'il y a des olives, elle achète toute la cargaison et trouve l'or ainsi que son joyau. Elle ordonne au capitaine d'aller chercher Qamar, qu'elle dit être son débiteur. Quand il arrive, elle ne se donne pas à connaître, le traite magnifiquement et le fait avancer de dignités en dignités. Craignant que tant de faveur ne cache quelque intention déshonnête, Qamar se rend auprès de Boudoûr et lui demande son congé. Mais elle lui répond qu'elle l'a

---

[1] Tawney, **1**, 530.

comblé à cause de sa beauté et s'amuse à l'embarrasser par ses équivoques. (N° 28.) Mais on finit par s'expliquer.

Boudoûr révèle tout au roi. Qamar, du consentement de sa femme, épouse aussi Hayât. Fêtes. Libérations de prisonniers. On consigne l'histoire par écrit, avec de l'eau d'or. (N° 147.)

Amgad et As'ad.

A Qamar, qui oublie son père, Boudoûr donne bientôt un fils, Amgad, et Hayât, un autre, As'ad, plus beau encore que son frère.

Quand ils ont l'âge d'homme, Boudoûr s'éprend d'As'ad et Hayât d'Amgad. Chacune d'elles écrit une lettre, mais les deux jeunes gens tuent les émissaires. Furieuses, les deux femmes calomnient les jeunes gens et leur père les condamne à mourir [1]. Un officier les conduit au désert, d'où il devra rapporter deux bouteilles pleines de leur sang Chacun demande à être tué le premier pour ne pas voir le malheur de l'autre; puis ils se font lier afin d'être frappés du même coup, Amgad demandant à être au-dessus. Mais le cheval de l'officier s'échappe et, pendant qu'il le poursuit, un lion l'attaque. As'ad s'étant délié et ayant délié son frère, celui-ci tue le lion. L'officier refuse maintenant de les mettre à mort; il leur donne ses vêtemedts, fait deux paquets des leurs et remplit deux bouteilles du sang du lion. Le roi, en examinant les paquets, trouve les lettres, reconnaît son erreur et fuit dorénavant ses femmes et ses amis; il fait bâtir deux cénotaphes (n° 75) dans une maison de deuil.

Ayant erré un mois, les frères arrivent à une montagne, où ils se fatiguent. Ils trouvent une ville, où As'ad se rend seul (N° 90 de Syntipas). C'est une ville de mages [2]. Il y rencontre un vieillard, qui lui offre une hospitalité gratuite. Chez lui, il trouve quarante vieillards autour d'un feu, qu'ils adorent. Ils se réjouissent de la prise d'As'ad, qu'on sacrifiera sur la montagne. En attendant, on l'enchaîne dans une cave et une esclave vient l'y battre cruellement tous les jours.

---

(1) Maspéro, Contes pop. de l'Egypte ancienne, 1882, XII-XIV.

(2) N° 73. — Loiseleur, M. n, 317. — Forster (Bibliog. arabe, **4**, n° 241), XXX. — Man. Berlin. **20**, 187-188.

Amgad, ne voyant pas revenir son frère, se rend à la ville des mages. Un tailleur le reçoit et lui enseigne son métier. Un jour il rencontre une jeune femme qui lui plaît; elle préfère le suivre et, comme il ne sait où la mener, il la conduit de rue en rue et finit par s'asseoir devant une maison qu'il dit sienne et dont, dit-il, un esclave absent a la clef. Il espère la lasser. Mais elle casse la serrure et ils entrent dans la maison, qui appartient à un grand de la ville, homme très généreux. Survenant pendant le repas, il s'entend avec Amgad et se fait passer pour son esclave; mais la jeune fille le maltraite et, la nuit, veut même le tuer pendant son sommeil. Amgad la tue et le grand emporte le cadavre, disant que s'il ne revient pas, sa maison et tout son contenu seront à Amgad (1).

Le grand est rencontré par le lieutenant de police, qui le mène au roi. Le roi le condamne à mort. Mis au courant par la proclamation annonçant l'exécution, Amgad se dénonce; quand le roi a entendu son histoire, il en fait son vizir. Il recherche alors son frère, mais sans succès.

Au bout d'un an, la fête du feu approchant, on enferme As'ad dans un coffre et on le transporte sur un navire. Le vizir, présent par hasard au bord de la mer, fait fouiller le vaisseau, mais sans rien découvrir. Une tempête de deux jours jette le navire dans la ville de Mourgâna. Cette reine s'éprend d'As'ad et comme le maître du navire, Bahrâme, ne veut ni le lui donner ni le lui vendre, elle le prend, ordonnant à Bahrâme de partir la nuit même. Pendant qu'on lui fait fête, As'ad s'enivre et s'endort au jardin près d'un bassin, où les gens du mage, venant chercher de l'eau, le trouvent. On l'enlève; mais la reine part elle-même à sa recherche avec dix navires. Quatre jours après, Bahrâme est cerné et fait jeter son prisonnier à l'eau. Arrivant au bord, il erre et se retrouve dans la ville des mages; comme c'est le soir, elle est fermée et il se rend au cimetière, où il s'endort dans un tombeau sans porte.

Le mage qui, par sa ruse et ses arts magiques, a brisé les navires de Mourgâna, passe par là, découvre Amgad et le livre à sa fille Boustâne, pour qu'elle l'enferme dans une cave et l'y maltraite jusqu'à ce qu'il meure. Mais elle a pitié de lui, le guérit et se convertit à l'islamisme. Entendant les proclamations du vizir relatives à son frère, elle l'avertit et

(1) Nos 147 et 435. — Syntipas, no 76. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 213-215. — *Hertz, Sheik Hassan. (Elberling, 18).— Cfr. no 43.

le met à même d'aller le retrouver. Le roi ordonne de piller la maison de Bahrâme (nº 239) et va le faire mourir quand il se convertit (1).

Surviennent quatre armées, dont l'arrivée cause d'abord une grande terreur : celle de Mourgâna, à la recherche de son esclave; celle du père de Boudoûr, qui s'inquiète de sa fille; celle de Qamar al zamâne qui se réconcilie avec ses fils; celle d'un vieillard en deuil, Ṣahrmâne, qui retrouve maintenant son fils Qamar.

Mourgâne épouse As'ad et retourne chez elle. Amgad se marie avec la fille de Bahrâme et devient roi à la place du père de Boudoûr. As'ad devient aussi roi à la place d'Armânous, père de Hayât. Qamar al zamâne retourne avec son père Ṣahrmâne et ne tarde pas à le remplacer.

Mém. de l'Acad. des Insc., **10**, 60.— Edinb. rev., **164**, 189 et 193.— Burton, **8**, 134-135. — Oestrup, 89-90 et 149. — Rev. d. trad. pop., **11**, 283.

* Behar danush translated by J. Scott, **3**, 277.--Aventures du prince Abdulselam et de la princesse Chelnissa. Dans Bibl. des romans, août 1777, 49-61. — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1512 et Journ. asiat., 1874, **2**, 276-277.) — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 352.

Plusieurs poèmes ou romans du moyen-âge sont des imitations de notre conte, à savoir :

1. — * La storia di Ottinello e Giulia. Poemetto popolare in ottava rima, riprodotto sulle antiche stampe. Bologna presso Gaetano Romagnoli. 1867. In-12. XLVII et 27. (Edité par d'Ancona.)

C. R. Liebrecht, Gött. gel. Anz., 1868, 196-200. — Lemcke, Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **8**, 429-430.— Michelant, XXXI.

Nouvelle édition. 1889. C. R. G. Paris, Romania, **18**, 510-512. (2)

En appendice : Ridolfi. L'aretefila. (1560.)

2. — Pierre de Provence et la belle Maguelonne. (Tressan, **3**, 329-378.)

---

(1) Il raconte à ce propos une histoire (nº 263).

(2) Pour les anciennes éditions, voir Grässe, Trésor, **3**, 301.

Ne pas confondre avec le poème d'Ottinel (p. ex. Hist. litt. de la France. **26**, 269-278.)

Bolte a donné une bibliographie de 209 numéros dans son édition de Veit Warbeck, Die schöne Magelone. (Zeit. f. deut. Philol., **28**, 390.—Centralbl. f. Bibliotheksw., **12**, 311.—Literaturbl. f. germ. u. rom. Philol., **18**, 47-48.)

Voir aussi Grässe, Lehrb. e. Literärg., **2**, 3, 1, 386-387; cfr. 191.—Keightley, Tales, 82-88 (ou Forster, Bibliog. arabe, **4**, n° 211, XXIX-XXX.) —Loiseleur, M. n, XXVII, 298 et 307.— De Martonne, Mém. de la soc. roy. des antiquaires de France, **10**, 403-405.— Michelant, XXX.

Traduction en hébreu, Steinschneider, Die heb. Uebersetz., 965.

3. — L'Escoufle roman d'aventure publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de l'Arsenal par H. Michelant et P. Meyer. (Marque.) Paris (Le Puy, imp. de R. Marchesson, Boulevard Carnot, 23) librairie de Firmin Didot et Cie rue Jacob, 56 MDCCC XCIV. In-8. (4), LIX, (1), 328 et (2). (Société des anciens textes français.)

L'analyse aux p. IV-XXI; le conte auquel le roman est emprunté, XXVIII-XXXII.

Voir aussi Hist. litt. de la France, **22**, 807-817.— Romania, **15**, 529-542.

4. — R. Köhler. Das altdeutsche Gedicht « der Busant » und das altfranzösische « l'escoufle. » Dans Germania, **17**, 62-64.

Voir aussi * V. d. Hagen, Gesammtabenteuer, n° 16.—Mone, Anzeiger, **2**, 214, 476.— Germania, **1**, 260-261.— Archiv f. d. Stud. d. n. Spr., **88**, 400.— Michelant, XXVIII-XXX.

5. — Christoph von Mümpelgart und Veronika von England. Dans Schumanns Nachtbüchlein, édit. Bolte. (Litter. Verein, n° 197), 72-167 et 397-402.

L'épisode de l'enlèvement du joyau se trouve encore ailleurs : * Chrét. de Troyes. Guillaume d'Angleterre. (Hist. litt. de la France, **15**, 225 et suiv. – Michelant, XXXIII.— R. Köhler, Zeit. f. rom. Philol., **3**, 277.— M. Wilmotte, Moyen-âge, **2**, 188-191.) — * Sir Isumbras. Dans G. Ellis, Specimens of early english metrical romances. Lond. 1848, 484. (Michelant, XXXIII.) (1) —* Roman de la violette. Edit. Fr. Michel, 187 et suiv.

(1) Le Sir Isumbras vient d'être édité par G. Schleich. Berlin. 1901.

(Michelant, XXXIII.) — * Florimont d'Orléans. (Romania, **23**, 315.— Moyen-âge, **4**, 8.) — * Rua. Antiche novelle. (Romania, **23**, 315.—* Der Meistersang vom Grafen von Savoyen dans Eschenburg, Denkmäler altdeutscher Dichtkunst. (1)

Cfr. Platen, Die Abbassiden (n° 130) et * James. Camaralzaman. (Athenaeum, 1848, 1070-1071.)

121. — *Qamar al zamâne et la femme du joaillier.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 551.— β, **4**, 260.— γ, **4**, 386.— δ, **5**, 160.
— * Le Caire. 1299. In-8.

3. — Hammer, **3**, 150. - Weil, **4**, 181.— Burton, **7**, 313.— Payne, **9**.— Henning, **17**, 5.

Un marchand du Caire se décide enfin à laisser sortir son fils que, par crainte du mauvais œil, il avait gardé avec sa fille dans un château et qu'il montre maintenant qu'il a quatorze ans pour qu'on le connaisse et qu'on ne lui dispute pas un jour sa succession. (N° 18.) Un derviche, qui l'aperçoit, se met à gémir et à pleurer : c'est qu'il ressemble à la femme qu'il a vue traverser la ville de Basra déserte. Cette personne, dont il s'est épris, est l'épouse d'un joaillier qui a percé avec succès une perle précieuse et qui a obtenu en récompense le droit pour sa femme de parcourir tous les vendredis les rues de Basra sans que nul ose s'y montrer, sous peine de mort. (N° 19.)

Le derviche, qu'on a soupçonné à tort, se retire et Qamar, frappé de ce récit, se rend à Basra. Pillé par des bédouins, il sauve cependant le cadeau de sa mère, quarante pierres précieuses, qu'il avait dissimulées dans sa ceinture. A Basra, qu'il trouve déserte, il se cache et voit la dame, dont il s'éprend. Conseillé par la femme d'un barbier, il fait travailler le joaillier et le paie richement, lui abandonnant même pour sa femme deux bagues où il lui fait enchasser des pierres précieuses, sous prétexte qu'elles ne lui vont pas. Le joaillier en parle à sa femme, qui l'engage à inviter Qamar. Elle

(1) On pourrait citer aussi l'oiseau d'Escanor. (Edit. Michelant, Litt. Verein, n° 178, VII.)

met un soporifique dans leur boisson et peut alors caresser à son aise le jouvenceau; les traces qu'il porte le matin sont attribuées par le mari à des moustiques.

Le lendemain, même jeu. La première fois, elle a mis des dés dans sa poche, pour lui faire comprendre qu'il s'est conduit en enfant; la seconde fois, un poignard, pour le menacer s'il n'agit autrement. (N° 71.) Sur le conseil de la femme du barbier, qui lui a expliqué ces symboles, il s'abstient de boire et, resté éveillé, s'entend avec son amante.

Voulant vivre entièrement avec lui, elle décide son amant à louer du mari une maison contigüe, où elle a fait percer un passage secret. Elle lui remet un poignard richement orné, œuvre du joaillier; il dit au mari l'avoir acheté de quelqu'un qui se vantait de le tenir de son amie. Le joaillier court chez lui et y retrouve le poignard, Qamar s'étant hâté de le porter à sa complice. Même jeu avec une montre et des meubles; Qamar lui présente même sa femme comme une esclave qu'il a achetée. Chaque fois que le joaillier vérifie, il trouve tout en ordre chez lui.

Les amants prennent ensuite congé du mari et se rendent au Caire. Là, le père de Qamar le dissuade d'épouser cette femme, qui, dit-il, le traitera comme elle a traité son mari et lui fait prendre la fille d'un magistrat; quant à la femme du joaillier, il l'enferme dans un château. Le dernier jour des fêtes, consacré aux pauvres, se présente le joaillier, qui, cachant son aventure à Basra, est parti pour le Caire et a été dévalisé en route par des bédouins.

Le père de Qamar le traite avec honneur, lui raconte toute l'intrigue dont son fils a plutôt été la victime et l'engage à pardonner à sa femme, pour l'éprouver et bien décidé à le tuer s'il se montre assez vil pour suivre son conseil.

Le joaillier, qui entend d'ailleurs dire à sa femme qu'elle reste fidèle à Qamar, la tue. Le père le marie alors à sa fille qui, comme les femmes égyptiennes, consent à le suivre à Basra et qui, devenue veuve, refuse, comme elles, de se remarier et rejette la demande du roi de Basra. (1)

(1) Cet éloge des femmes d'Egypte est d'autant plus caractéristique (Réc. égyptienne, 12), qu'elles ne jouissent pas d'une bonne réputation. Voir, par exemple, Burton, **11**, 349 et **12**, 260; Maspero, Contes pop. de l'Egypte ancienne, XLIV-XLV; Artin Pacha, Contes pop. de la vallée du Nil, 195-200; Man. Paris, 615, n° 3564.

Nos 67 et 233 de Syntipas.

Burton, **8**, 78-79, 82 et 85. — Oestrup, 38, 107 et 151. — Rec. égypt., 8 et 12.

Dunlop-Liebrecht, 197-198 et 492.— Liebrecht, z. Volksk., 127; cfr. 129, n° 9. —Hist. litt. de la France, **19**, 787-789 et 830. —* Ribbeck, Alazon. 1882. — Der Miles gloriosus des Plautus in 1001 Nacht. Von D. Wilh. Bacher. Dans Zeit. d. deut. morg. Ges., **30**, 141-143 — Ed. Zarncke. Parallelen zur Entführungsgeschichte im Miles gloriosus. Dans Rhein. Mus. f. Philol., **39**, 1 et suiv. (Romania, **13**, 481.) — Archiv f. Litteraturg., **12**, 136.— Clouston, **2**, 212-228.—Die Reise der Söhne Giaffers (Litter.Verein, n° 208), 218-221.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 116. — Tázerwalt, 117-118.

(**311.**) — *Qamar al zamâne et Ṡams.*

1. — F F. — Berlin, **20**, 64.

Qamar al zamâne, fils du roi Mahmoûd, entend parler à la chasse de la princesse Ṡams, fille du roi Bahrâme. Il s'en éprend et, après avoir couru de nombreux dangers et avoir même subi un ensorcellement, il l'épouse et retourne chez lui, emmenant le roi Bahrâme, qui ne veut pas quitter sa fille.

Le héros de cette histoire a pour fils le héros de l'histoire du cheval d'ébène. (N° 130.)

122. — *L'île du Camphre.*

1. — Les trois manuscrits des Cent nuits.

Voir Rev. des trad. pop., **6**, 450.

123. — *Cap.*

3. — * Cap le pêcheur, conte tiré des Mille et une nuits par Marcel Devic. Dans Correspondance littéraire, juin 1863.

Caution.

Nos 124, 125 et 126.

124. — *Le jour de malheur et le jour de bonheur.*

2. — ε, **8**, 226-229.

3. — Burton, **9**, 119.

Le roi Nou'mâne, s'étant enivré, fait enterrer vivants deux de ses convives. Le lendemain il leur élève un monument et établit un jour de malheur et un jour de bonheur : on met à mort celui qu'il rencontre le jour fatal et on enrichit celui qu'il rencontre l'autre. Un jour un Tâyite est victime de cette loi ; il demande un délai pour aller pourvoir à la tutelle de ses enfants et l'obtient parce que Sarîk se porte garant pour lui. Le Tâyite revient en temps utile et le roi abolit la loi fatale ; il se convertit aussi au christianisme, qui a inspiré au Tâyite sa conduite.

Voir Bibliographie arabe, **3**, n° 113 et Centralbl. f. Bibliotheksw., **17**, 307 (Les sources des Palmblätter de Herder et Liebeskind, n° 13.).— Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 74-75. —Burley, (Litt. Verein, n° 77), 72. – Cfr. Rev. d. trad. pop., **12**, 633-635.

125. — *Le bédouin loyal.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 576.— β, **2**, 233.— γ, **2**, 278.— δ, **3**, 66.

3. — Hammer, **3**, 362. — Lane, **2**, 528. — Burton, **4**, 63. — Payne, **4**.— Henning, **8**, 60.

— Rödiger, Hall. Allglitz., 1827, **4**, 562-563.

4. — I'lâm, 3-4. - Oberleitner, Chrestom. arab., 230-236. (Rödiger, 562 et suiv.)

Un jeune bédouin, voyant qu'un vieillard tue d'un coup de pierre son chameau qui mangeait à un arbre dépassant le mur, lui lance la même pierre et le tue. Les deux fils du vieillard le conduisent au calife 'Oumar. Devant subir le talion, il demande trois jours pour aller dire à son frère où il a caché l'argent légué par son père. Un généreux assistant engage sa vie pour le bédouin sans le connaître Trois jours après, le bédouin, retardé par la chaleur, arrive au moment suprême. Les fils, touchés, lui pardonnent.

126. — *La caution divine.*

3. — Caylus, **8**, 72-74.

— Trad. éthiopienne. Man. Berlin, **3**, 59, n° 4.

4. — Mous., **2**, 232.

Un marchand de Bagdad, dépouillé dans l'Inde par des voleurs, obtient un prêt de 1000 sequins, en offrant au prêteur Dieu comme caution. Enrichi à Ormus et ne pouvant, vu la saison, retourner auprès de son

créancier pour lui rendre l'argent en temps utile, il enferme la somme dans un bloc de bois qu'il jette à la mer à l'adresse de son créancier. Celui-ci le trouve en se promenant en chaloupe sur la côte ; le débiteur, arrivant plus tard pour s'acquitter, apprend avec joie que Dieu a exaucé sa prière.

C'est le 23e miracle de Gonzalo de Berceo, Milagros de nuestra Señora, ou la 45e légende de Gautier de Coincy, Miracles de la Sainte Vierge.

Voir Puymaigre, Vieux auteurs castillans, **1**, 302-303. — R. Basset, Rev. d. trad. pop., **9**, 14-31.— Réc. égyptienne, 77-78.

127. — *Caverscha.*

3. – Mille et un jours, Lille, **1**, 156. – Rapilly, **1**, 113. – Loiseleur, 36.

C'est l'histoire du n° 401. Voir aussi le n° 108 de Syntipas.

Burton, **8**, 272. — Man. Berlin, **4**, 106-107 et **6**, 426.— G. de Tassy, Histoire, **1**, 230.

128. — *Chadul.*

3. — Caylus, **7**, 223.

4. — * Behar Danush, or garden of knowledge, translated from the persian by Jonathan Scott, Shrewsbury, 1799, **3**, 293. (Romania. **11**, 583-584 ou Arfert, 40.)

Chadul, s'étant rendue déguisée au bain, s'éprend d'un jeune tailleur, le fait venir et, ne pouvant le séduire, feint de se fâcher et le frappe si malheureusement qu'elle le tue. Elle charge un garde de faire disparaître

le cadavre; mais, ne se contentant pas de l'argent qu'elle lui donne, il exige d'elle le plus grand sacrifice. Ivre un jour, il se vante de sa conquête et l'oblige à se montrer à ses compagnons de la garde et à leur verser du vin : elle y met de l'opium (n° 13), ce qui lui permet de les tuer tous ensuite.

Ce meurtre reste secret. Comme on la marie à un prince voisin, elle envoie des copies de son portrait à des marchands d'esclaves et achète une vierge qui lui ressemble. Elle en obtient qu'elle la remplace le premier jour auprès de son mari; mais, comme elle refuse ensuite de lui céder la place, la princesse met le feu à la maison et profite du trouble pour jeter l'esclave dans les flammes Désormais elle vit sans crainte avec son mari.

Arfert, Das Motiv von der unterschobenen Braut in der internationalen Erzählungslitteratur... Schwerin 1897, 38-48; cfr. 31 et suiv. (C. R. G. P., Romania, **26**, 575-576. — Bolte, Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 215-216. — Collaboration de Bolte et de Nutt, p. 75) — R. Köhler, Romania, **11**, 581-584 et **15**, 610 611.— Landau, d. Quellen d. Dek., 135.— Tawney, **2**, 162, 602 et 637.—Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1514.)—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 87, 90 et 353.

129. — *Le changeur de Bagdad.*

Nos 129 et (305.)

1. — Man. égyptiens.— Paris, 304, n° 1618.— Gotha, **4**, 418, n° 2683 (1). — Berlin, **20**, 66, § 1. (?).— Un manuscrit de notre bibliothèque.

2. — α, **2**, 543.— β, **4**, 252.— γ, **4**, 375.— δ, **5**, 147.

— Kosegarten, Chrest. arab., 1-21 et 529-546; cfr. IX. (D'après le man. de Gotha, Q, n° 2635 et le man. de Paris.) C. R. Hartmann,

(1) Une autre histoire d'un changeur de Bagdad, Gotha, **4**, 406, n° 2653, 1.

Hermes, **33**, 332. — de Sacy, J. d. sav., 1829, 414-416. — Rückert, (Berliner) Jahrbb. f. wiss. Krit., 1830, **2**, 206. — Roorda, Bib. crit. nova, **5**, 289-302. — E(wald), Gött. gel. Anz., 1831, 51. — R(ödiger), (Hall.) Allglitz., 1830, **1**, 484-486. (1)

3. — Hammer, **3**, 138. — Burton, **7**, 297. — Payne, **9**. — Henning, **16**, 154. — Wolff, Das Buch der Weisen, **2**, 189-233. (D'après Kosegarten.) — * M. Angulo, El cambiante de Bagdad. Dans Revista mensual de filosofia, juin 1874.

Le calife Mou'tadid, dans une des courses qu'il faisait incognito avec son ministre, voit une belle maison, où il est bien reçu. Mais il remarque sur tous les objets le nom de son aïeul Moutawwakil; sa mauvaise humeur et ses soupçons ne disparaissent que quand son hôte Aboûl Hasane le hourâsânite, lui a raconté son histoire.

Héritier de son père, riche marchand, il a d'abord dissipé sa fortune; puis, obtenant les richesses que sa mère avait secrètement mises en réserve, il finit par se ranger.

Ayant plusieurs fois donné des sommes importantes à une belle jeune fille qui vient le voir et qui ne se fait pas connaître (2), il finit par apprendre que c'est la chanteuse préférée du calife.

Sous prétexte de donner à racommoder une déchirure (n° 218), il fait des largesses au tailleur de la cour et est mis par lui en rapport avec un esclave de son amie.

Celui-ci l'introduit au palais et le revêt des habits du calife. Pendant qu'il parcourt les corridors, le vrai calife survient et Aboûl Hasane se

(1) Tous les passages de ce texte que Lagus a utilisés dans sa grammaire sont relevés p. 114-117 du Lärokurs.. Arabisk krestomati. Helsingfors. 1874.

Les vers de la p. 8, avec la traduction que Rückert en a donnée dans les Jahrbb. f. wiss. Krit., sont reproduits dans Roorda, Gram. arab., 2e édit., 173-174.

(2) Nos 174, 175 et 249. — Cfr. Jouannin et Van Gaver, Turquie, (L'Univers, 1840), 383-384.

réfugie au hasard dans une chambre, qui se trouve être celle d'une amie de la chanteuse. Il se rend ensuite dans la chambre de la chanteuse. Le calife y vient aussi, voulant écouter ses chants pour se distraire du chagrin que lui cause sa brouille avec sa favorite. Aboûl Hasane se cache; son amie chante au calife des vers qui le décident à se réconcilier avec sa favorite (n° 35); par reconnaissance, il affranchit la chanteuse.

Pour faire sortir Aboûl Hasane, on l'habille en femme. Mais il doit passer devant le calife, qui reconnaît qui il est. La sincérité de ses aveux et de ceux de la chanteuse décide le calife à pardonner; il les marie, leur fait de grands présents et leur conserve sa faveur jusqu'au jour où il est tué par sa garde turque.

Mou'tadid, à son tour, comble le narrateur de faveurs et continue avec lui, dans la suite, d'amicales relations.

Oestrup, 127 et 150.

De Goeje a découvert et publié l'histoire qui est la source de notre conte et du conte du numéro suivant. (N° 19 C du tome **4** de la Bibliog. arabe, 13-22; cfr. 24-27.). Ce texte de la chronique de Gawzi se retrouve abrégé dans le Tazyîne, 267-270.

Dans plusieurs rédactions le changeur s'appelle 'Alâ al dîne.

(**305.**) — *Le Pourvoyeur.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C.

2. — α, **1**, 81. — β, **1**, 88. — γ, **1**, 163. — δ, **1**, 179. — ε, **2**, 165. — ζ, **2**, 49.

3. — Galland, **4**, 140. [1] — Caussin, **2**, 465. — Destains, **2**, 217. — Gauttier, **2**, 225 et **7**, 369. — Habicht, **3**, 154. — Loiseleur, 189. — Scott, **2**, 254. — Lane, **1**, 310. — Mardrus, **2**, 51. — Weil, **1**, 168. — Burton, **1**, 256. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 30.

[1] (Hall.) Allglitz, 1828, **2**, 381-387.

Le pourvoyeur, lors d'un festin, fait la connaissance d'un convive qui ne consent à manger d'un ragoût qu'à condition de se laver les mains quarante fois avec de la soude, quarante fois avec du souchet et quarante fois avec du savon. C'est un vœu qu'il a fait et dont voici la cause.

Fils de marchand, il rétablit les affaires que les désordres de son père avaient fait péricliter. Il reçoit un jour une dame, favorite de Zobéïde, qui le charge d'achats et à laquelle il fait deux fois un crédit considérable. Épris l'un de l'autre, ils conviennent de se marier.

Zobéïde ne voulant autoriser le mariage que si elle a vu le prétendant, on l'amène en le renfermant dans une des caisses (n° 16 de Syntipas) qu'on porte au palais. Le chef des eunuques s'oppose à l'entrée (n° 263) et ne la laisse passer que parce qu'il croit qu'un flacon d'eau de rose s'est brisé et mouille les vêtements qu'on dit être dans le coffre. Le calife, qui voit les caisses est amené aussi à ne pas examiner celle qui contient l'amoureux.

Présenté à Zobéïde, il lui plaît et les noces se célèbrent. Mais le fiancé a eu le tort de ne pas se laver les mains après avoir mangé d'un ragoût et, quand il est auprès de sa femme, elle se fâche et le bat; après l'avoir laissé dix jours, elle lui coupe les deux pouces et les deux orteils. Elle se réconcilie ensuite avec lui moyennant le vœu dont il a été question plus haut et les époux vont s'établir en ville, enrichis notamment par les dons de Zobéïde.

Sur l'original, voir n° 129. (De Goeje, 13-22 et 22-24.). — Cfr. Wünsche, Midrasch Bemidbar, 501 et 618.

130. — *Le cheval enchanté.*

1. — Man. égyptiens. — E. — L [1]. — Q. — W. — F F. — Paris, 620, nos 3624, 1 et 3625, 1; 626, n° 3667, 7.— Carchouni * Zotenberg, Cat. des

[1] La rédaction de ce manuscrit est tout à fait différente, dit ∂, 5, appendice, 2.

man syr. et sab., n° 276, 10).—Gotha, Pertsch, **4**, 105, 9 et **5**, 55.—British Museum [1]. — Les manuscrits 1, 2 et 3 des Cent nuits.

2. — α, **1**, 531.— β, **2**, 189.— γ, **2**, 216.— δ, **3**, 19.— ε, **3**, 326.

3 — Galland, **11**, 208 [2].—Caussin, **7**, 31.—Destains, **5**, 200.—Gauttier, **5**, 180 et **7**, 385.—Habicht, **9**, 74 et **13**, 306.—Loiseleur, 592.—Scott, **5**, 293.—Lane, **2**, 163.—Mardrus, **8**, 67.—Weil, **1**, 311.—Burton, **3**, 415.—Payne, **4** — Henning, **7**, 163.

— * Histoire du cheval enchanté, suivi des Aventures du calife Haroun-al-Reschid, contes arabes tirés des Mille et une nuits, traduits par Galland. Epinal, imp. et libr. Pellerin et Cie, 1858. In-18. 106 ; figures.

— P. 79 et 80 ci-dessus.

— * The Enchanted Horse, and other Stories illustrated. London, George Routledge and sons. (1875.) In-8. 96.

— * The Enchanted Horse, and other Tales from the Arabian Nights' Entertainments. London, James Blackwood and Co. (1877). In-8. II et 454.

— Traduction berbère. (Rev. d. trad. pop., **6**, 454.)

A un roi, qui a trois filles et un fils, trois savants présentent un jour, l'un, un paon d'or, qui crie les heures ; l'autre, une trompette qui sonne quand un ennemi entre dans la ville (n° 13) ; le troisième, un cheval magique de bois d'ébène. Ils demandent, en échange, la main des princesses.

Le roi accepte le paon et la trompette. Son fils, à qui le savant dit de toucher une cheville pour monter, fait l'essai du cheval et s'envole. Désirant descendre, il examine le cheval et découvre qu'il faut frotter la cheville de l'épaule gauche.

Il descend alors sur la plateforme d'un beau château d'abord désert,

---

[1] La rédaction de ce manuscrit diffère. (Basset, Rev. d. trad. pop., **6**, 450, note 3.)

[2] Zotenberg, Notice, 195, 198, 199 et 200 (Tirage à part, 29, 32, 33 et 34.)

mais qui s'anime quand arrive la fille du roi, à qui il sert de lieu de plaisance. Le prince se jette immédiatement sur l'eunuque et le renverse ; la princesse, croyant que l'étranger est le fils du roi de l'Inde qui vient de demander sa main et qu'on a repoussé à cause de sa laideur, et le trouvant beau, se précipite dans ses bras.

Le roi, averti par l'eunuque, accourt. Furieux d'abord, puis rempli de crainte, il reproche au prince de ne pas avoir ouvertement demandé la main de sa fille et le menace de le faire tuer. Mais le prince, lui représentant que sa mort laissera planer des soupçons sur la princesse, lui offre soit un combat singulier, soit une lutte contre toute l'armée ; s'il est vainqueur, il sera digne de devenir son gendre.

Le lendemain, l'armée s'assemble. Le prince réclame son propre cheval ; étonnement de tous en voyant qu'il se trouve sur le toit et qu'il est en bois. Le prince ayant fait écarter les troupes, monte en selle et disparaît dans les airs ; on le prend pour un magicien. Mais la princesse est profondément affligée de son départ et son père ne parvient pas à la consoler.

De retour dans son pays, le prince fait délivrer le sage de la prison où on l'avait enfermé ; on le comble de présents, mais on lui refuse la main de la fille du roi, à son grand dépit.

Épris de la princesse, le prince n'écoute pas son père qui voudrait qu'il ne se risquât plus sur ce cheval dangereux et repart le soir. Il se présente à la princesse, toujours malade, et la décide sans peine à l'accompagner. Le père, averti de la fuite de sa fille, prie en vain les amoureux de revenir ; la princesse, que son ravisseur interroge à ce sujet, déclare qu'elle préfère le suivre.

De retour au pays, le prince descend dans un jardin du roi et y laisse la princesse avec le cheval.

Il annonce son arrivée à son père, qui fait préparer un magnifique cortège pour aller chercher sa future bru. Mais le prince, revenu au jardin, ne trouve plus son amie et apprend des gardiens qu'il n'est venu d'autre personne que le sage persan, en quête d'herbes utiles : il se rend compte qu'il a voulu se venger du traitement que le roi lui a fait subir.

Venu, en effet, pour chercher des plantes, les parfums que répand autour d'elle la princesse l'ont mis en éveil ; il retrouve son cheval en bon état, voit la princesse et comprend tout. Se disant envoyé par le prince pour la mener à un autre jardin et lui expliquant qu'on l'a choisi si laid par jalousie, il inspire confiance à la jeune fille et l'enlève sur le cheval. Il

avoue tout alors et elle se désole. Descendu avec elle dans une prairie du pays de Roûme, il est trouvé par le roi du pays qui chasse aux environs et qui refuse de croire qu'il soit le mari de la princesse, comme il le prétend malgré les dénégations de sa victime; aussi est-il battu et jeté en prison.

Quant au prince, il s'est mis à la recherche de sa fiancée et, de pays en pays, il arrive au royaume de Roûme. Dans un khan, il apprend par la conversation de marchands la venue du sage et de sa victime; informé de la ville où ils se trouvent, il s'y rend et y parvient le soir.

D'après la coutume du pays, où l'on demande aux étrangers ce qu'ils sont et ce qu'ils savent, on le conduit à la prison, parce que le roi ne reçoit pas à cette heure tardive. Mais les geôliers, charmés de sa beauté, ne l'enferment pas et le font manger avec eux. Apprenant qu'il est persan, ils lui parlent d'un compatriote, qui ne fait que pleurer; s'il était savant comme il l'assure, il guérirait la princesse captive chez le roi.

Le prince, entendant ces nouvelles, espère trouver un arrangement qui le mène à son but. Quand on le renferme le soir, il cause avec le Persan, qui lui raconte son aventure et qui regrette d'avoir aspiré à ce qui ne lui convenait pas.

Conduit le lendemain à l'audience, le prince se fait passer pour médecin. Il obtient d'aller voir le cheval, sous prétexte qu'il peut en avoir besoin pour la cure, mais, en réalité, pour s'assurer s'il est encore en bon état; puis, mis en présence de la princesse que le roi aime mais qui feint la folie pour échapper à tout péril, il se fait connaître et l'engage à bien accueillir le roi pour lui faire croire qu'il a amélioré son état. Elle reçoit donc bien le roi, ainsi que ses gens, et on l'orne pour la mener au bain.

Sous prétexte d'assurer à jamais sa guérison, le faux médecin demande qu'on la conduise, ainsi que le cheval, au lieu où on les a trouvés : il y tuera l'esprit qui possède la malade et la ramènera sur le cheval.

En présence de l'armée, qui se tient à distance, il monte sur le cheval, y attache la princesse et part avec elle. Le roi attend un demi-jour et ce n'est qu'à la longue que ses courtisans le consolent en le félicitant d'avoir échappé à ce magicien.

Retour du prince en Perse. Fêtes, mariage. Le père a soin de briser le cheval. On informe le beau-père et on lui envoie des cadeaux; il se réjouit des événements et reste en correspondance avec son gendre. Celui-ci succède bientôt à son père et règne heureusement. (Texte égyptien.)

D'après le texte de Breslau, le jour du nouvel an [1], trois savants présentent au roi de Perse Sâboûr, qui aime les sciences, des objets merveilleux. Le premier, qui est indou, offre une figure d'or tenant une trompette qui sonne quand un espion entre dans la ville et le fait tomber mort. Le deuxième — un grec — apporte un paon d'or entouré de vingt-quatre poussins; à chaque heure, il pique l'un de ses poussins et, à la fin du mois, ouvre le bec pour y laisser voir une lune. Le dernier est persan; il produit un cheval d'ébène qui fait faire, en un jour, un voyage d'une année.

Epreuve faite, le roi accepte ces cadeaux et accorde aux trois savants la main de ses filles, comme ils l'ont demandé.

Mais le Persan est vieux et hideux, d'après la description qu'on en fait, et sa fiancée se désespère. Survient son frère qui, mis par elle au courant, fait des reproches au roi. Le Persan, qui est présent, conçoit une haine violente contre le prince.

Le roi ayant assuré son fils que s'il voyait le cheval, il l'admirerait, on l'apporte. Le prince émerveillé l'enfourche, mais ne peut le faire bouger; le Persan lui dit de frotter la cheville et le prince disparaît dans les airs. Le roi se désole et l'enchanteur lui ayant dit qu'il ne reverrait plus son fils, qui, par orgueil, ne lui a pas demandé comment il pourrait descendre et à qui il a oublié de le dire, il le fait jeter en prison.

Le prince, qui est fort avisé, comprend le danger de sa situation et découvre à temps la cheville qui fait descendre. Il plane au-dessus d'une ville et, le soir, arrive sur la plateforme d'un château. Il descend, voit un eunuque endormi auquel il prend son sabre sans l'éveiller et, après avoir mangé ce qu'il trouve, pénètre dans une salle, où, sur un lit, dort une belle jeune fille. Il lui baise la joue et, quand elle s'éveille, lui dit que son père l'a fiancée avec lui; elle le croit, son père l'ayant, en effet, promise à l'un des grands de la ville. Les suivantes, s'éveillant à leur tour, courent prévenir l'eunuque. Mais le prince l'ayant repoussé, il va avertir le roi.

Arrivant en fureur, il veut tuer le prince; mais celui-ci lui représente que ce qui est fait est fait; qu'il fera tort à sa fille en le tuant et en faisant ainsi dire partout qu'on a trouvé un jouvenceau chez elle. Mieux vaudra qu'il combatte seul toute l'armée du roi; s'il est tué, il sera puni de sa faute; s'il est vainqueur, il sera, pour le roi, un gendre avouable.

---

[1] Sachau, Albîrûnî, The Chronology, 199-204.

Le roi accepte et, le lendemain, le prince réclame son cheval, l'enfourche et disparaît dans les airs. Le roi croit détacher sa fille de l'inconnu en parlant de lui avec mépris; mais il s'aperçoit que rien ne peut la consoler.

Quant au prince, il rentre chez son père, chez qui tout est en deuil. Pendant plusieurs jours, on fête joyeusement son retour inespéré. Mais entendant un jour chanter des vers où il est dit, notamment, que l'absence ne fait pas oublier, ses regrets s'éveillent et, se cachant de son père, il retourne, grâce au cheval enchanté, chez la princesse.

Arrivé là, il l'entend, par ses pleurs, éveiller ses femmes. Quand elles se sont toutes rendormies, il éveille la princesse et lui promet de venir la voir une fois par semaine; mais elle demande à l'accompagner tout de suite. Ils s'échappent ensemble et arrivent en Perse; le prince laisse sa fiancée dans un jardin, afin qu'on vienne l'y chercher en grande pompe.

L'enchanteur, qu'on avait remis en liberté au premier retour du prince, avait pris l'habitude d'aller dans ce jardin. Il survient, et voyant ce qui se passe, saisit l'occasion de se venger de son ennemi. Il dit à la princesse que la reine, désireuse de la voir avant tout autre mais incapable de se rendre auprès d'elle, la prie de venir la trouver; que le prince l'a choisi pour cette affaire, parce que sa laideur rassure sa jalousie. La princesse le croit et monte avec lui sur le cheval.

Le prince ne trouvant plus sa fiancée quand il arrive avec le cortège, s'irrite contre le jardinier et, repoussant les offres de son père qui, pour le consoler, offre de le marier à qui il voudra, se met à voyager à la recherche de son amie.

Mais elle est en Chine et, là, l'enchanteur, descendu avec elle auprès d'une source, lui avoue tout et veut obtenir son amour; naturellement, elle le repousse avec horreur. Survient le roi du pays, qui, étant à la chasse, a eu soif; bien que l'enchanteur prétende que la princesse est sa femme, il croit plutôt la princesse, qui lui dit qu'elle a été enlevée et que son ravisseur est ce vieillard, qui parcourt le monde pour montrer son cheval; aussi est-il battu et mis en prison.

Le roi voulant, à son tour, épouser la princesse, celle-ci feint une folie furieuse. Pendant toute une année, le roi essaie l'art de tous les savants pour la guérir; en vain.

De pays en pays, le prince est arrivé dans la ville où gémit son amie. Par les conversations des gens, il apprend tout ce qui s'est passé. Se déguisant en astrologue, il se présente au roi et se fait fort de guérir la malade.

Quand on l'a mené près d'elle, il se fait reconnaître et lui annonce que, s'il ne peut la sauver par ruse, il reviendra avec une armée. Sur son ordre, on la porte au bain et, à son retour, elle se montre aimable à l'égard du roi.

Le faux médecin demande alors qu'on la mène au lieu où on l'a trouvée; le roi admire le savant pour avoir découvert ce fait. Il veut aussi qu'on recherche un cheval de bois noir, auquel se rattache l'enchantement; à défaut, la malade aura, chaque mois, une crise de folie. Nouvel étonnement du roi en présence de la pénétration de l'astrologue.

Le cheval apporté, il y monte avec la princesse, et pendant qu'on fait des fumigations qui doivent chasser l'esprit, il disparaît dans les airs.

Le roi, désolé, fait venir l'enchanteur et apprend de lui toute la vérité; il le blâme sévèrement de ne pas l'avoir mis au courant de tout; mais, de sa vie, il ne peut se consoler de la double perte qu'il a faite.

Quant au prince, il vole, cette fois, directement au palais de son père. Le mariage se célèbre; on avertit le beau-père, et tous vivent, jusqu'à leur fin, au sein de la plus parfaite félicité.

Benfey, 159-163. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 117-121. — Loiseleur, Essai, 35-36 et M. n., 610. — Clouston, **1**, 373-380. — Burton, **8**, 78.— Oestrup, 24, 53, 76-80 et 149. — V. Chauvin, Pacolet et les Mille et une nuits. Dans Wallonia, **6**, 5-19 et à part. (C. R. G. Paris, Romania, **27**, 325-326; R. Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 283-285 et 346; Edw. C., Rev. Bibliog. belge, **10**, 287; Montet, Asiatic Quart. Rev., avril 1898; Luzac's Or. List, **9**, 92.)

Imitations. Basset, Nouv. contes berb., 108-110 et 326.

— * Indian fairy Tales. Thornhill. London, 1882, 103-145. (Résumé par E. Mendham, Tabulation of folktales, n° 49, 131-132.)

— Li roumans de Cléomadès par Adenès li rois... A. Van Hasselt. Bruxelles, Devaux. 1865. (C. R. Scheler, Rev. (belge) de l'inst. publ., 1866, 218 et suiv.; 245 et suiv.; Ch. Potvin, Rev. trimestr., **50**, 308 et suiv.; J. B. Bormans, Obs. philol. et critiques sur le texte du rom. de Cléom.. Liége, Carmanne, 1867. In-8.)

Voir aussi Tressan, **3**, 255-298.— Keightley, Tales, 40-82 et 89.— De Martonne, Mém. d. antiquaires de France, **10**, 394 et suiv. — Loiseleur, M. n., XXVII. — De Reiffenberg, Mouskes, **1**, CLXXII-CXCIII. — Hist.

litt. de la France, **20**, 713. — Grässe, Lehrb., **2**, 3, 1, 278-279. — Edinb. Rev., **164**, 189. — Arthur Bovy, Adenet le Roi et son œuvre, Bruxelles, Vromant, 55-61. — Pacolet, 9 et suiv.

— Méliacin et Célinde ou le cheval de fust.

Voir Hist. litt. de la France, **31**, 171-195. — Zeit. f. rom. Philol., **10**, 160-176 et 615. — Pacolet, 9 et suiv.

— Valentin et Orson. [1])

Voir Bibl. des romans, mai 1777, 122 et suiv. — Pacolet, 9.

— Chaucer, The Squier's Tale.

— Don Quichotte.

— Platen, die Abbassiden.

Voir Man. Gotha, Pertsch, **4**, 401.

Platen a ajouté au sujet du cheval enchanté des traits empruntés à Camaralzaman, Zaïne al asnâme et Sindbâde. (Pacolet, 16.)

— Ingemann, Gangergriffen. (Elberling, 15-16.)

Le Garouda. Benfey, 159 et suiv. — Tawney, **1**, 54, 78, 80, 183, 572, 575; **2**, 54-55 et 312-317. — Rev. d. trad. pop., **3**, 568. — Ersch u. Gruber, v° Hitopadesa, 66. — Oesterley, Baital Pachísí, 122. — Jülg, Siddhi, 57 et suiv. — Loiseleur, M-j., 456. — Clouston, **1**, 166. — Rev. encyclop., **19**, 619. — * Garuda and giant birds. Dans J. of the R. As. Soc., **23**, 344-346.

Le cheval magique. * V. Schmidt, Die Märchen des Straparola, 269-275. De Reiffenberg, Mouskes, **2**, CXI-CXXI; cfr. CCIII et suiv. — Dunlop-Liebrecht, 143, 478-479 et 498. — Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 191. — * Cox, Mythology of the Aryan nations, **2**, 287 et suiv. — * Ralston's Russian Folk-tales, 256 et suiv. — Loiseleur, M. n., XXI. — Or. u Occident, **2**, 112. — Clouston, **1**, 373. — Burton, **8**, 145. — Jahrbb. f. rom. u. germ. Lit., **7**, 140-141. — Scott, **5**, 203. — Forster (Bibliog. arabe, **4**, n° 241), XXVIII.

---

(1) Un roman arabe qui présente quelque ressemblance avec Valentin et Orson, Man. Berlin, **20**, 153-161.

Nos 13, 77, 117, 154 et 241.—Tawney, **1**, 15-16, 256, 571 : **2**, 542-544. — Sitzungsb. de l'Ac. de Berlin, 1889, 754.—Kalilag, CII.—Man. Berlin, **20**, 78. — Carra, Abrégé des merveilles, 310. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 275. — Rosen, Tuti, 166. — Iken, Touti, 94. — Chalatianz, XVI. — Behrnauer d. 40 Veziere, 253-258. — Muséon, **12**, 33. — Journ. asiat., 1877, **1**, 191.— Paléfate, Chap. 29 et 30 (Bellérophon et Pélops.).—W. Irving, Alhambra, (Halle); 189 et suiv. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 396-397.— Germania, **14**, 390 et **18**, 179.—Keightley-Wolff, Mythol., **1**, 53 et 272; **2**, 323 et 388. — Rev. d. trad. pop., **11**, 487 et 570. — Cosquin, **2**, 223. (1)

Dans la littérature populaire, les objets les plus divers peuvent servir à des transports magiques. (p. ex. Cosquin, **1**, 123 et suiv.) En voici un relevé alphabétique.

Anneau. Dunlop-Liebrecht, 181. — Cosquin, **1**, 130. — Grimm, 159. — Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 147.— Esp. des journ., 1793, **12**, 213 et suiv.— Imbriani, Pom., 99.

Bonnet. Keightley-Wolff, Mythol., **1**, 325.— Cosquin, **1**, 123.

Bottes. No 77.— Tawney, **1**, 14.— Rev. d. trad. pop., **4**, 437 et 538.— Ons Volksleven, 1894, 84-86. — Jülg, Siddhi, 62.— Rosen, Tuti, **2**, 252-253. — Inatula, **2**, 261. — Cosquin, **1**, 131. — Clouston, **1**, 72 et 461-462. — Grimm, 399.— Keightley-Wolff, Mythol., **1**, 134.— Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 7.— Germania, **33**, 231.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **4**, 284-289. — Chamisso, Schlemihl, chap. 9.

Branche. Rev. d. trad. pop., **11**, 281.

Chaise. No 131 ci-dessus.

Char. No 69.— Tawney, **1**, 278, 325, 326, 386, 387, 392, 396, 400-403, 407-408, 440, 448, 457, 467, 494; **2**, 82, 83, 146, 258, 478, 483 (feu), 526, 553 et 556.— Oesterley, Baital Pachisi, 69.—Rev. d. trad. pop., **4**, 438.—Bag o Bahar, 230. — G. de Tassy, Histoire, **1**, 623. — Clouston, **1**, 285. — Mone, Anzeiger, **7**, 366-367.— Le Conservateur, **2**, 183-186.— Esprit d. journ., 14e année, **7**, 252.

---

(1) On pourrait rappeler ici aussi le cheval Bayard (Grässe, Lehrb., **2**, 3, 1, 335.)

Cheveux. Man. Berlin (turc), **6**, 391.

Coffre. Nos 131 et 132.— Contes des génies, Amsterd., 1782, **1**, 76 et suiv.

Cruche. Spitta, Contes, 141.

Éléphant. Tawney, **1**, 328 et **2**, 541.

Estrade. Landau, d. Quellen d. Dek., 193-219.

Flèche. Ersch u. Gruber, v° Abaris.

Jarretière. Lettres sér. et badines, **4**, 225.

Manteau. * Zeiller, Miscellanea, 1661. — Dunlop-Liebrecht, 491. — Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **3**, 147-148. — Bartsch, Herzog Ernst, CXV. — Keightley-Wolff, Mythol., **1**, 325.— Bowitsch, Sindibad, 37-39. — Faust.

Nuée. Rev. d. trad. pop., **12**, 201. — Keightley, Tales, 287. (Ogier.)

Oiseau. (Dressé à emporter un char.) Tabari, **1**, 321, 322, 323. — 'Antar (édit. de 1286), **1**, 75. — Dam., **2**, 305.— Hammer, Rosenöl, **1**, 51-52. D'Herbelot, 665.—Weil, Bibl. Leg., 77.— Malcolm, Sketches, **1**, 162.— Zéïdouna, 212.— Contes péruviens, **1**, 250 et passim; **2**, 171. — Dunlop-Liebrecht, 184.

— (Emportant directement.) Tawney, **2**, 529, 532, 536 et 630. — Rev. d. trad. pop., **10**, 446. — Oesterley, Baital Pachisi, 193. — Carra, Abrégé des merv., 166. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 166. — Hammer, Osm. Dichtk., **1**, 101. — Chalatianz, 21-42. — Cosquin, **2**, 137 et 141-144.

— Pour d'autres oiseaux (Rokh, Sîmourg, 'Anqâ et Griffon), voir n° 373.

Peaux de poissons, n° 154 ci-après.

Sabre. Tawney, **1**, 232, 503 et 558.— Cosquin, **1**, 219 et **2**, 80, 83, 86, 88 et 185.

Sofa. N° 18.

Tapis. N° 286.— Spitta, Contes, 118.— Kunos, Turkish Tales, 102.— W. Irving, Alhambra (Halle), 146.— Gesta, 466. — Cosquin, **1**, 126 et 131. —Wünsche, Mid. Wajikra, 207 et Mid. Schir, 184 (Lager.)

Trône. Cosquin, **1**, 129.

Le transport peut aussi s'opérer par la puissance de Dieu ou par l'opération d'un être supérieur (génie, nymphe, diable)

N°s 6, 154, etc., etc.— Tawney, **1**, 142 et 575 et **2**, 584.—'Antar, **1**, 55.— Carra, Abrégé d. merv., 139, 164, 175 (des démons portant une coupole ou un char.) — Dunlop-Liebrecht, 100, 125 et 126. — Altd. Blätter, **1**, 289. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 397-398. — Grillparzer, Œuvres, suppl., **6**, 33-34. — Cæsarius Heisterb., X, 2.

Il arrive aussi que les hommes volent eux-mêmes directement.

Tawney, **1**, 134, 157, 159, 160, 173, 180, 212, 215, 218, 314, 315, 350, 380; **2**, 63, 184, 538, 539, 561 et 604. — Trumelet, Saints de l'Islam, LX-LXI. — Rev. d. trad. pop., **9**, 329.—Carra, Abrégé d. merv., 319.—Journ. asiat., 1877, **1**, 167.— Cosquin, **2**, 18, 19 et 22.— Cfr. Dédale.

Un autre moyen de rapprocher les distances, c'est de replier la terre. Voir n° 138 ci-dessus.

Voir encore Dunlop-Liebrecht, 477 et Gervasius, 126.— Heidel. Jahrbb., 1869, 127.—Wünsche, Mid. Schir, 2. (Cfr. Mid. Kohel., 1.)—Grässe, Lehrb., **2**, 3, 1, 191. (1)

---

(1) Il peut être utile d'attirer ici l'attention sur les modes merveilleux de locomotion inventés par les auteurs de voyages imaginaires : Cyrano de Bergerac, Histoire comique, ou Voyage dans la lune et Histoire comique des États et Empires du Soleil. (Mag. pittor., **2**, 238.)—Les hommes volans ou Aventures de Pierre Wilkins, trad. de l'anglois. (Voyages imaginaires, tomes **22** et **23**.) — Les Aventures du voyageur aérien. (*Ibid.*, **23**) — * F. Godwin, L'homme dans la lune ou le Voyage chimérique fait au monde de la lune, nouvellement découvert par Dominique Gonzalès.... trad. par Baudoin (Mag. pittor., **10**, 310-312). — John Wilkins, Découverte d'un nouveau monde. (Bull. du Bibliophile de Techener, **5**, 255-257.) -- Les aventures de John Daniel. (Dunlop-Liebrecht, 452.) — * Smirke. L'homme volant. (Mag. pittor., **36**, 408) —Voltaire, Micromégas.— * Le char volant ou voyage dans la lune. (Esprit d. journ., 1784, **9**, 157-171 et Journ. encyclop., 1784, **8**, 166-167.)—Ed. Poë, The unparalleled adventure of one Hans Pfaall. (Works, **1**, 39-93.) —* Joh. Keplers... Traum vom Mond übersetzt und commentirt von Ludwig Günther. (XV : Ideale Reisen in den Mond.)

131. — *La chaise volante.*

1. — J.

3. — Scott, Tales, Anecdotes, etc. 1800, 1-17.
— Herder, édit. Suphan, **26**, 137-143 et 191. (La fin modifiée.)

Un ouvrier acquiert une chaise volante grâce à laquelle il devient le gendre du sultan, en se faisant passer pour l'ange de la mort. Pendant qu'il est auprès de la princesse, le cuisinier brûle par hasard la chaise. L'ouvrier est fort affligé; le génie, qui avait habité la chaise, lui apparaît et veut d'abord le tuer; mais il a pitié de lui et lui donne, avec un bonnet qui rend invisible, un anneau qui l'oblige à venir à son secours quand le porteur le presse. L'ouvrier peut maintenant accomplir différentes choses que souhaite son beau-père et anéantit son ennemi; puis, le sultan abdiquant, il prend sa place.

Benfey, 162. — Burton, **8**, 262. — Oestrup, 78-80. — Elberling, 19. — Clouston, **1**, 378. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **4**, 222.

Andersen (Märchen, Leipzig, 1853), 370-378 a imité ce conte. Nous ignorons si les * Contes d'Andersen traduits en arabe par Landberg, Baïroûte, 1877, in-8, 17 p. contiennent déjà le Coffre volant.

132. — *Malek.*

3. — Mille et un jours, Lille, **3**, 197. — Rapilly, **2**, 124. — Pajot, 327. — Loiseleur, 150.

Le fils d'un riche marchand de Surate, Malek, s'étant ruiné, achète d'un étranger un coffre qu'un mécanisme fait voler. Il se met en voyage et arrive à Gazna, où il apprend que la fille du roi est renfermée et gardée dans un palais pour échapper à la tromperie d'un homme qu'a prédite un horoscope.

Grâce à son coffre, il se rend plusieurs fois dans le palais et se fait passer pour Mahomet auprès de Schirine. Le roi, dont les soupçons sont excités par l'embarras de sa fille qu'il est venu voir, apprend la vérité et partage, à cause d'un orage qui survient, l'illusion de sa fille : il y est encore confirmé, parce que le cheval du seul courtisan qui a exprimé des doutes s'effraie pendant un autre orage et lui casse la jambe.

Bien convaincu d'avoir Mahomet pour gendre, le roi refuse l'alliance d'un roi voisin ; celui-ci lui déclare la guerre. Mais Malek se munit de pierres et, à l'aide de son coffre fait au roi ennemi une blessure, dont il meurt dans la suite et lance des pierres sur les soldats, qui fuient et dont les armées du roi de Gazna font alors un grand carnage.

Le roi célèbre solennellement les noces de sa fille. Malek étonne le peuple en tirant un feu d'artifice dans le ciel. Mais une étincelle met le feu au coffre et le réduit en cendres.

Malek se réfugie au Caire, où il se fait tisserand, puis à Damas, où, sous les apparences de la gaîté, il cache son incurable chagrin.

Loiseleur, M. n., XX.—Benfey, 161 —Burton, **8**, 272.

Le Sage. Arlequin Mahomet. (Œuvres choisies, 1783, **12**, 69-96.).— Ann. dram., **1**, 346 et **2**, 145.

Se faire passer pour Mahomet, etc. Tawney, **1**, 79-80, 161 et 573.— Dunlop-Liebrecht, 231-232, 489 et 497.—Loiseleur, M. j., 155.—Bédier, 89. —Wend., 68 et 152.— Frey (Litt. Ver., n° 209), 270.— Montanus (Litt. Ver., n° 217), 574-575 et 647, 29.— Olympias (p. ex. Talbot, Essai sur la légende d'Alexandre-le-Grand, 73-74). — Bibl. de aut. esp., **51**, 329. — Regnier, La Fontaine, **4**, 453 et 573 et **6**, 12.— Ann. dram., **4**, 47-48 et 130.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 39.— Esp. d. journ., 1778, **1**, 37-38.— Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **1**, 312.—Romania, **13**, 175 et **16**, 404-406.—J. des sav., 1895, 294.— Cæsarius Heisterb., II, 24. — Gött. gel. Anz., 1793, 1076.— * Hezel, Schriftforscher, **2**.—Mone, Anzeiger, **8**, 365, 78.

Cfr. Rev. d. trad. pop., **12**, 671-672 et **13**, 402-403.— Contes mogols, 1782, **3**, 256.— Contes des génies, 1782, **1**, 175.

133. — *Le roi de Chine, qui épouse la fille du marchand.*

1. — Y.

134. — *Les deux princes de la Cochinchine et leur sœur.*

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, **7**, IV.

3. — Gauttier, **7**, 153 et 100.—Habicht, **12**, 132 et **13**, 313.

Un savant roi de Cochinchine, à son lit de mort, recommande à son héritier Khanzad de bien traiter son frère Mourad et de marier sa sœur Aichah au premier qui la demandera. (1)

Un individu de mauvaise apparence l'obtient en suite de ce vœu; les noces sont célébrées sans joie et il emmène sa femme, promettant de la ramener chaque année.

Mais trois ans s'écoulent sans qu'il le fasse et Khanzad, laissant la régence à sa mère, part à la recherche de sa sœur. Arrivé dans un désert, un derviche, qui connait son histoire, lui dit qu'il ne pourra voir sa sœur que trois jours et que le génie fera son malheur. Il lui conseille de renoncer, de repartir avec la caravane qui va passer et, en tout cas, de ne pas s'écarter de deux mille pas de sa cabane.

Attiré par un arbre brillant dans le désert (2) Khanzad le suit tout un jour et y aperçoit un vieillard. Celui-ci lui dit que le derviche est un serviteur du génie Aboutavil, mais que Dieu l'a délivré au moyen de l'arbre. Il le restaure, faisant venir une table en frappant les mains, le prend ensuite sur son dos et le transporte au pied d'un palais.

(1) Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 384-386.— Cosquin, **2**, 73.

(2) Cfr. Tawney, **2**, 286, 288 et 289.—Oesterley, Baitál Pachísí, 95 et 201.

A son réveil, il pénètre à l'aide d'une échelle de soie qu'on lui jette d'en haut et il retrouve sa sœur. Elle lui apprend que son mari a transformé les gens de la suite en arbres au moyen d'eau (n° 2); qu'il a tué les chameaux; qu'il l'a emportée en cet endroit, où, à l'aide de conjurations, il a élevé le palais qu'elle occupe. C'est son mari qui a apporté ici Khanzad, dit-elle; il va pendant quarante jours attaquer les caravanes, dont il tue tous les voyageurs, puis revient toujours passer trois journées au château.

Le génie arrive et accueille avec joie son beau-frère; trois jours il le traite avec magnificence; puis il le conduit au jardin et on ne le revoit plus.

En Cochinchine, la reine vient à mourir et laisse l'empire à Mourad. Celui-ci, conscient de son inexpérience, laisse agir son vizir et contracte le goût des voyages en étudiant la géographie avec un vieil eunuque. Ayant écrit une lettre au vizir pour le charger du gouvernement, il part à la recherche de son frère.

Après une tempête heureusement surmontée, il aborde dans une île. Mais se laissant une fois entraîner à la chasse d'oiseaux rares, il manque le départ du navire et reste abandonné.

Six mois après, il découvre un jour un tombeau de marbre, recouvert d'une plaque d'or, à laquelle est attaché un anneau de diamant. Il ne peut déchiffrer l'inscription hébraïque qui s'y trouve, mais ouvre sans peine le tombeau; il en sort un feu qui prend la forme d'un génie. (N° 195.)

C'est le génie qui a conseillé à Caïn de tuer son frère et qui, voulant un jour prendre une des femmes de Seth, a été renfermé ici sur son ordre pour y rester jusqu'à ce qu'une créature mortelle le délivre. Reconnaissant du service qui lui a été rendu, il donne à Mourad les moyens de vaincre Aboutavil et le transporte dans le palais de sa sœur.

Ne voulant pas encore se faire connaître d'elle, il lui dit qu'orphelin d'un roi tué par son vizir, il a subi un naufrage et qu'après avoir erré, il vient de s'attacher à la patte d'un rokh (n° 373), qui l'a transporté ici.

Suivant à la lettre ce que le génie lui a dit, il se fait mener à l'appartement d'Aboutavil et y prend une boîte de poudre. Quand le génie apparaît sous la forme d'un terrible géant, il le fait tomber en lui jetant de cette poudre, saisit l'oiseau qui est dans son sein et auquel sa vie est attachée (n° 100) [1] et le force à ramener Khanzad, qu'il avait changé en chien

[1] Gervasius, édit. Liebrecht, 115-116.

(n° 371) et à lui rendre la forme humaine : il le fait en tenant devant les yeux de l'animal un miroir enduit d'une certaine pommade et en soufflant sur lui pendant qu'il prononce la formule connue de métamorphose.

Khanzad redevenu homme, Mourad tue l'oiseau. Le château disparaît (n° 100) et le corps du génie se dissout en un nuage d'une odeur infecte. Puis on sent un parfum délicieux et on voit arriver un beau génie, Habib.

C'était un des serviteurs de Salomon. Chargé un jour par lui de châtier un de ses compagnons, il l'a épargné et a menti en disant à Salomon qu'il avait exécuté son ordre. Il a été changé alors en mauvais génie qui, aimant les hommes, est condamné à leur nuire et qui doit veiller à la vie de l'oiseau, dont la mort doit cependant être le signal de sa délivrance.

Averti, il y a quelques années, par le compagnon épargné par lui qu'il allait être sauvé et qu'il avait préparé le roi de Cochinchine à sa demande, il a obtenu la main d'Aichah.

Habib leur apprend aussi que le royaume a été envahi par un ennemi. Il les y transporte et ils voient chez un paysan désolé combien leur dynastie est restée populaire. Par les soins de Habib, le peuple se soulève et chasse l'usurpateur. Puis Khanzad, Mourad, Habib et Aichah rentrent dans la capitale, où la population les reçoit avec bonheur.

Burton, **8**, 241-242.— Cfr. Grimm, 337-339 et Heidelb. Jahrbb., 1869, 120-121.

Gauttier pense que l'auteur de *Melmoth*, Maturin, a fait des emprunts à notre conte.

135. — *Collection de traits de générosité, d'amour, etc.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 564.— β, **2**, 220.— γ, **2**, 259.— δ, **3**, 53.— ε, **8**, 196.

3. — Voir les traductions à chacun des numéros.

Cette collection comprend les nos 36; 37; 38; 39; 40; 298; 299; 41; 320; 314; 367; 406; 384; 208; 198; 361; 164; 93; 42; 94; 337; 362; 165; 125;

255; 407; 166; 363; 287; 288; 289; 391; 253; 216; 43; 225; 44; 45; 46; 137; 47; 315; 316; 317; 318; 319 et 48.

Elle est complète dans les éditions de Boûlâq, du Caire et de Bombay.

Celle de Baïroûte ne donne que 25 contes sur 47. Elle omet les nos 37; 38; 39; 298; 299; 41; 320; 314; 384; 361; 391; 43; 44; 45; 46; 137; 315; 316; 317; 318; 319 et 48.

Celle de Breslau n'en omet que 8, à savoir : nos 36; 38; 39; 367; 94; 125; 255 et 256. En outre elle déplace le n° 299, qu'elle met au tome **6**, 179 et le n° 391 (**8**, 273). Elle donne, en plus, le n° 121. (p. 226.)

136. — *La colombe d'or.*

Voir p. 139 ci-dessus.

Conversions. (1)

Nos 137 à 140.

137. — *Le prieur converti.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 592. — β, **2**, 249. — γ, **2**, 301. — ε, **8**, 278.

(1) Les Mille et une nuits ne donnent qu'une faible partie des anecdotes qui ont cours chez les Musulmans à propos de conversions et qui ont peut-être fait l'objet d'un recueil spécial. Outre les contes donnés ici, on peut citer les nos 18, 271, etc. — N° 150 de Syntipas.

Le n° 13 est rempli de conversions en masse; il en est de même du roman d'Al Badr Nâr. (Bibliog. arabe, **4**, n° 131; ajouter Paris, 636-637, nos 3894-3905.)

Cfr. Réc. égypt., 13-15.

3. — Hammer, 3, 387.— Lane, 2, 511.—Weil, 4, 79.—Burton, 4, 100.— Payne, 4.— Henning, 8, 96.

4. — Tazyîne, 358 ; cfr. 357-358.

Abou Bekr ibn Mouhammad al anbâri, qui a reçu un jour, en terre grecque, l'hospitalité d'un prieur et de ses quarante moines, dont il admire la pitié, retrouve ce prieur avec cinq de ses frères au pèlerinage de La Mecque Il s'est converti avec tous ses moines parce qu'il a vu un miracle. Un jeune musulman, envoyé aux vivres par sa caravane s'éprend d'une chrétienne qui vend du pain et laisse partir ses compagnons. Etant resté trois jours devant sa boutique, il est lapidé par les habitants, recueilli et guéri au couvent. Il retourne auprès de la jeune fille, qui, touchée de son amour, veut l'épouser ou même lui céder s'il se convertit. Il refuse ces deux propositions et est de nouveau en butte aux sévices des habitants. Il meurt, priant Dieu de le réunir au ciel avec la jeune fille. Celle-ci, dans un rêve, est menée par lui au paradis, où il ne veut entrer que quand elle sera morte aussi, se convertit pour y pénétrer, voit le palais qui leur est destiné et reçoit deux pommes, dont elle mange l'une et dont elle rapporte l'autre aux moines, qui la mangent. Le cinquième jour, elle meurt sur la tombe du jeune homme. Arrivent des musulmans pour réclamer un saint ; mais les habitants refusent jusqu'à ce qu'un miracle les y force : ni les moines, ni les habitants ne peuvent retirer la jeune fille de la tombe, tandis qu'un seul musulman l'emporte sans peine après avoir invoqué le nom de Dieu. Les moines se convertissent.

138. — *La chrétienne convertie.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 648.— β, 2, 324.— γ, 2, 383.— δ, 3, 162.

3. — Hammer, 3, 441.— Lane, 2, 574.—Weil, 4, 97.— Burton, 4, 226.— Payne, 5.—Henning, 9, 35.

De deux héros musulmans qui, au temps d'ʿOumar, excitent l'admiration des chrétiens, dont, avec d'autres, ils assiègent une forteresse en Syrie, l'un est tué et l'autre, fait prisonnier. Pour le gagner, on veut le convertir et on lui fait voir la fille d'un des grands. Mais il résiste à la tentation en récitant le Coran et la jeune fille, qui s'éprend de lui, se convertit.

Il ne peut l'épouser faute de deux témoins musulmans, de dot, etc., mais elle obtient la permission de s'en aller avec lui sous prétexte qu'il ne veut pas habiter l'endroit où son frère a péri. Ils rencontrent une armée, qui effraie moins la jeune fille, confiante en Dieu, que le guerrier; mais c'est une armée d'anges, avec le frère martyr, qui vient féliciter à l'occasion du mariage. Le martyr annonce que Dieu a replié la terre et qu'ils seront, au lever de l'aurore, à Médine. Les anges leur disent, de leur côté, que le mariage était décidé au ciel, deux mille ans avant Adam.

Arrivés à Médine, ils rencontrent ʿOumar, qui, ce jour-là, avait mis moins de temps à la prière afin d'aller à la rencontre des fiancés, comme il l'annonce au grand étonnement de ses amis. On fait un festin de noces.

Réc. égyptienne, 68.

139. — *Conversion d'une princesse.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 650. — β, **2**, 326. — γ, **2**, 386. — δ, **3**, 166.

3. — Hammer, **3**, 445. — Burton, **4**, 231. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 40.

Ibrâhîm al Ḫawwâṣ est conduit à une princesse chrétienne malade, au sujet de laquelle on a fait mourir plusieurs médecins qui ne l'ont pas guérie. (N° 120.) Il ne la salue pas le premier, mais elle l'interpelle par son nom, ayant été miraculeusement avertie de son arrivée. Sa maladie est d'aspirer à l'islamisme. Ibrâhîm l'instruit et favorise sa fuite en pays musulman, où elle vit encore pieusement sept années à La Mecque.

Réc. égyptienne, 69.

140. — *La femme franque et le bédouin.*

1. — Man. égyptiens. (1)

2. — α, **2**, 455.— β, **4**, 156.— γ, **4**, 232.— δ, **5**, 1.— ε, **10**, 421.
— Anecdote des croisades par Varsy de Marseille. Dans Journ. asiat., 1850, **2**, 76-92 (texte et traduction.) Et à part.

3. — Hammer, **3**, 489.— Burton, **7**, 99.— Payne, **8**.— Henning, **15**, 94.

4. — Tam., **1**, 181-183.—Islâm, 129-130.—Hammer, Rosenöl, **2**, 247-250.

Un marchand de coton se rend à Acre et s'y éprend d'une franque. Ayant par deux fois obtenu un rendez-vous, il la renvoie, sa qualité de chrétienne lui inspirant du scrupule. La troisième fois, il doit quitter subitement Acre à cause de la fin de la trêve. Trois ans après, Saladin, victorieux, lui laisse choisir à Damas une esclave franque pour le restant du prix d'un achat d'esclave qu'il ne peut payer entièrement. C'est la franque, qui se convertit, et il l'épouse; elle refuse de profiter d'un échange de prisonniers et renonce à sa patrie.

141. — *Le coq et le renard.*

1. — E.— Q.— Paris, 624, n° 3656, 4. (?)

3. — Burton, **12**, 100.— Henning, **12**, 114.

Le renard annonce au coq que la paix a été proclamée par le lion et l'aigle, roi des oiseaux. Le coq répond qu'il voit un lévrier. Le renard se sauve, disant que le lévrier était absent lors de la proclamation.

(1) Nous croyons qu'il faut ajouter le manuscrit de Leide, **1**, p. 339 (Le marchand et la jeune fille) et les trois manuscrits des Cent nuits. (Le jeune marchand égyptien et l'esclave étrangère.)

Bibliog. arabe, **2**, n° 148, 51 et **3**, p. 76. — Warnke, d. Quellen d. Esope d. Marie de France (Festgabe f. H. Suchier), 208-210.

Cfr. Bibliog. arabe, **2**, 113, 44. — Tamazratt, 69. — Basset, Nouv. Contes berb., 23 et 259-261. — Hartmann, Früchte, **1**, 363-364.

Gawzi, 214, a une fable analogue : Chez un oiseau, qui donne un festin, un renard est invité par erreur. Les convives, en l'apprenant, sont pris de peur. Mais l'alouette va demander au renard s'il préfère venir le jour des chiens slouqis ou celui des chiens kardaniens. Le renard se rappelle alors le vœu qu'il a fait de jeûner.

142. — *La corbeille ou mariage d'al Ma'moûne. (Boûrâne.)*

1. — Man. égyptiens. — F F. — Leide, 2e édit., **1**, 339. — Gotha, **1**, 52. (?)

2. — α, **1**, 454. — β, **2**, 105. — γ, **2**, 98. — δ, **2**, 361. — ε, **7**, 175. — ζ, **1**.

3. — Hammer, **3**, 289. - Lane, **2**, 308. — Mardrus, **7**, 207. — Weil, **2**, 331. — Burton, **3**, 242. — Payne, **3**. — Henning, **6**, 176.

— de Sacy, J. des sav., 1817, 682-684. (Résumé d'après le texte de ζ.)

4. — 'Iqd.

— Halbat, 50-54. — Traductions : Nouv. bib. univ. des romans, therm. an VI, **2**, 77-87. — Langlès et Venture, Mag. encyclop., 1815, **6**, 138-149. — Gauttier, **7**, 264 et 402. — Habicht, **13**, 27, 293 et 314.

— I'lâm, 105-107. — Traduction : Hammer, Rosenöl, **2**, 220-223.

— Keller, Das Kitâb Baġdâd von... Taifûr. 1898, (3).

— Hartmann, Früchte, **1**, 281-293. — Perron, Femmes arabes, 577-596.

Ishaq al mawṣili voit une nuit dans une rue pendre une corbeille (1) et s'y étant placé est transporté dans un palais luxueux, où, sans se faire

(1) Cfr. Tawney, **2**, 96.

connaître, il passe la nuit dans la société d'une jeune fille. Elle et lui, tour à tour, récitent des vers, causent et chantent. Y étant retourné encore les deux nuits suivantes, il raconte tout au calife al Ma'moûne, qui l'avait fait chercher en vain, et le présente comme cousin. Le calife dit qui il est et épouse la jeune fille.

Burton, **8**, 136.—Habicht, **12**, XXIV.—Rückert, (Hall.) Allglitz., 1828, 2, 374-376.—Weil, Gesch. der Chalifen, **2**, 257 et 266.— N. des Vergers, Arabie, 426.—Freytag, Fructus imperator., **2**, 129.

Sur le luxe étalé à propos de ce mariage, De Slane, Ibn Khall., **1**, 268 et suiv.—* Asiatic Journal, décembre 1825.—Hammer, **3**, 295 et Literaturg. d. Araber, **4**, 15.— Lane, **2**, 311-312.—Perron, Femmes arabes, 597 et suiv. (Defrémery, Corresp. littér., **3**, 304.).—Tazyîne, 495.

La critique de ce conte, comme le donne le 'Iqd, par Ibn Haldoûne. Voir Notices et extraits, **19**, 1, 38-39; de Sacy, Chrestom. arabe, **1**, 131-132 et 383-384 (traduction); Hammer, Fundgruben, **5**, 389.

143. — *La corbeille.*

3. — Caylus, **8**, 100.

— Bibliothèque des romans, 1re année, **6**, 118-158.

— * J. A. Liebeskind. Der Korb. Dans Dschinnistan, tome **3**, 1789. (Cfr. Œuvres de Wieland, édition Hempel, **30**, 13-14.)

— * (Reichard's) Roman-Bibliothek, **16**, 1789.

— * Hartmann, Perlenschnur, **2**, 1801.

Le jeune roi Kemsarai aimant à s'entretenir avec ceux qui se rendent au caravansérail qu'il a ordonné de bâtir, fait la connaissance d'un derviche, dont la tristesse pique sa curiosité. Sur ses indications, il se rend déguisé en Chine, dans la ville de Medhouchan, pleine de gens en deuil, dont il ne

peut tirer aucun renseignement. A force d'instances, il obtient d'un jeune marchand, qui échappe à la tristesse générale, d'être mené à un palais ruiné, du dôme duquel pend une corbeille.

Il s'y place et est rapidement enlevé : il arrive dans un jardin délicieux, où règnent toutes les voluptés. Il s'éprend de la princesse qui y séjourne et lui fait, de son côté, impression. Il succombe deux fois aux charmes de jeunes filles qu'on lui laisse choisir, sans toutefois qu'on en avertisse le roi du pays. Mais il devient de plus en plus pressant auprès de la princesse, qui le traite d'ailleurs affectueusement et qui, feignant de céder, lui dit de fermer les yeux. Quand elle les lui fait rouvrir, il se retrouve dans la corbeille, qui le ramène.

Désolé, il tombe malade et se retire dans une maison sur une montagne solitaire, où sa sœur Zahidé le soigne. Vu l'amour que lui porte son peuple, on gouverne en son nom sans le remplacer, comme on l'avait déjà fait pendant son absence.

Sa sœur, à qui il finit par confier la cause de sa douleur, craint de le voir mourir et se dévoue. Se vêtant en homme (n° 31), elle se rend à Medhouchan et, grâce à la corbeille, arrive dans le pays enchanté et y trouve la princesse affligée. Elle choisit trois fois de suite la même jeune fille, qui, éprise d'elle et quoique froidement traitée sous prétexte de passion pour la princesse, cherche à se rendre Zahidé favorable en s'efforçant, avec succès, de découvrir le mystère de la corbeille.

Il y a dix ans, le roi de Medhouchan est mort, laissant sa femme Gulsoum tutrice de la princesse Zoulouch et du prince Badanazer, actuellement règnant. Fidèle à la mémoire de son mari, elle repousse la passion du roi des génies, qui, pour se venger en atteignant la veuve dans ses sentiments de mère, persuade au Conseil de rendre impossible le mariage de Zoulouch, afin que le royaume ne soit pas divisé. Dans ce but, et, en même temps, afin de ne pas faire souffrir trop une innocente, il crée un jardin délicieux, que la princesse habitera. Elle ne pourra épouser que celui qui, pendant trois jours, aura résisté à toutes les séductions du jardin. En revanche, les habitants de ce lieu de délices ne vieilliront pas. Mais il ne sera accessible qu'au moyen de la corbeille et à la fois seulement pour une personne, dont la présence empêchera toute autre d'y arriver; la corbeille n'obéira d'ailleurs plus à quiconque aura été ramené.

La jeune fille choisie par Zahidé veut se venger de sa froideur en l'accusant d'avoir succombé; mais elle découvre que c'est une femme et, comprenant sa conduite, conçoit pour elle la plus vive amitié. Elle complote

avec la princesse Zoulouch, qui aime toujours Kemsarai, de lui faire épouser Zahidé, en disant au roi les mensonges nécessaires : ainsi cesserait pour la princesse la situation extraordinaire où elle se trouve.

Mais Zahidé est trop sincère pour mentir et confesse au roi toute la vérité. Celui-ci, s'éprenant d'elle, veut l'épouser. Elle y consent, s'il peut, pour l'amour d'elle, se priver d'une chose dont le besoin et le plaisir réunis l'engageront à jouir; il a, pour cela, trois jours.

Badanazer croit remplir la condition en allant à la chasse aux gazelles, qu'il n'aime pas, au lieu de se livrer à sa passion pour la poursuite des tigres. Mais, accablé de soif, il trouve un breuvage que Zahidé avait préparé et il ne résiste pas au désir de se désaltérer.

Ainsi vaincu, il consent à prier le roi des génies de faire cesser l'enchantement. On l'appelle en écrivant son nom et celui de Badanazer sur quelques feuilles de papier, qu'on brûle sur un feu de bois de sandal et d'aloës. (N° 443.) Le génie est attendri, surtout parce que Zoulouch ne craint pas que les années écoulées produisent leur effet sur elle; et, ayant aussi quelque remords, il consent à tout. Il guérit notamment tous les malheureux du souvenir de leurs maux.

Une dernière fois la corbeille est mise en mouvement : c'est pour amener Kemsarai, qui épouse Zoulouch, tandis que Badanazer se marie avec Zahidé.

Cfr. n° 117.— Lacoin de Villemorin, Jardin des délices, 37 et suiv.

Dunlop-Liebrecht, 417 et 525.—Hammer, Redekünste, 115. —Benfey, 155. —Habicht, **12**, XXIV.—Bibl. des romans, août 1777, 9.—E. Scribe, Le cheval de bronze.

144. — *Couloufe.*

Voir p. 49 ci-dessus.

145. — *Le crocodile.*

Le médecin grec (n° 156) cite cette histoire, mais ne la raconte pas.

Il a en vue le n° 109 de Kalîlah. (Lane, **1**, 114-115.)

146. — *Le cultivateur.*

1. — Y.

3 — Scott, **6**, 157. – Burton, **11**, 56.— Henning, **23**, 186.

Un cultivateur apporte des fruits au sultan et est largement récompensé. Lui ayant conté une histoire qui lui plait, il reçoit en cadeau une jeune fille; mais il est noué et elle fait alors pour lui les cérémonies de l'ensevelissement. Le roi rit beaucoup et reprend pour lui cette jeune fille si spirituelle.

Cette historiette sert de cadre pour plusieurs contes.

147. — *Dalîla.*

1. — Man. égyptiens. — F F.— Paris, 623, n° 3652, 5 et 638, n° 3921.— Berlin, **20**, 149-150.

2. — α, **2**, 187.— β, **3**, 201.— γ, **3**, 305.— δ, **4**, 92.— ε, **9**, 193.

— * Le Caire, 1305. In-8. 72. (Or. Bibliog., **2**, 166, n° 2688.)

— *... Les fourberies de Delilah, conte extrait des Mille et une Nuits, texte arabe ponctué à la manière française, et accompagné de l'analyse grammaticale des mots et des formes les plus difficiles ; par A. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, etc. Paris (imp. impériale) Hachette, 1856. In-18 2 1/5 feuilles.

C. R. J. D (erenbourg), Journ. asiat., 1856, **2**, 389-391.

— *... Cherbonneau, directeur du Collège arabe-français d'Alger. Paris (imp. Lahure) lib. Hachette et Cie 1871. In-12. IV et 63. 1 f. 50.

— * Les Roueries de Dalila, conte traduit des Mille et une nuits, par Arnaud, interprète militaire. (Avec le texte arabe.) Alger, imprimerie Aillaud et Cie. 1881. In-8. 106.

Y a-t-il une édition de ce livre Alger, 1879 ?

3. — Hammer, **2**, 1.— Mardus, **8**, 131.—Weil, **4**, 313.— Burton, **5**, 340. — Payne. **6**.— Henning, **12**, 59.

Hâroûne ayant accordé de hauts emplois de police à deux maîtres voleurs, Ahmad al danaf et Hasane Soûmâne, une voleuse habile, Dalîla, fille d'un gardien des pigeons de la poste, se décide, avec sa fille Zaïnab, à faire un coup d'éclat afin d'attirer sur elle l'attention du calife.

Parcourant la ville déguisée en dévote, elle surprend une conversation d'où il résulte que l'émir Hasane regrette de ne pas avoir d'enfants. Elle s'introduit chez lui, gratifie le portier en lui faisant croire que l'or qu'elle lui donne est dû à un pouvoir surnaturel et conseille à la femme de l'émir, qui espère en ses prières, de la suivre vêtue de ses plus beaux habits chez un saint homme.

Suivie de cette femme à une certaine distance, elle dit à un jeune marchand imberbe que c'est sa fille et la lui offre en mariage; il lui dit de marcher derrière elle à distance, lui promettant de lui faire contempler sa beauté; car il ne veut épouser qu'une personne qu'il aurait vue.

Elle demande ensuite à un teinturier doublement vicieux de loger provisoirement les deux, qu'elle lui dit être ses enfants; à la femme elle fait ôter ses habits, parce que son fils est simple d'esprit et a la manie de forcer les gens à se dévêtir comme lui; au marchand elle enjoint de se déshabiller, parce que sa prétendue fille le croit lépreux. Elle envoie le teinturier chercher des provisions et, en son absence, dit à un ânier de charger les marchandises que le teinturier, qu'elle prétend être son fils, veut soustraire à ses créanciers. Elle-même disparaît avec les vêtements de la femme et du marchand et emmène l'âne chargé des biens du teinturier.

Les quatre se retrouvant au même lieu se prennent d'abord pour des complices de la voleuse. S'étant expliqués, la dame retourne chez elle et les trois, sur le conseil du lieutenant de police, cherchent Dalîla.

Vêtue en esclave de bonne maison, elle est allée chez le chef des marchands, qui célèbre les noces d'une de ses filles et dont une esclave porte un autre enfant. Elle envoie l'esclave présenter ses compliments et prend en attendant l'enfant; elle le dépouille et le porte à un joaillier juif qui le connaît, le lui laissant en gage pour les achats de bijoux qu'elle fait chez lui.

Le juif se voyant volé, se joint à ceux qui cherchent Dalîla et qui, pour mieux la trouver, se divisent.

L'ânier l'ayant rencontrée, elle lui dit que son âne est chez un barbier, auquel elle le conduit. Au barbier, elle fait croire que l'ânier est son fils; qu'il est fou et réclame sans cesse un âne; qu'il doit lui répondre qu'il l'a et, pour le guérir, le brûler aux tempes et lui arracher deux dents. Pendant l'opération, Dalîla dévalise la boutique du barbier.

Mais toutes les victimes se retrouvent et, avec l'aide de gens de police, arrêtent la voleuse. Menés au lieutenant, ils s'endorment. Profitant de cette circonstance, elle s'introduit chez la femme du lieutenant et lui dit qu'elle a amené cinq esclaves achetés par son mari. La femme lui en donne le prix et elle s'esquive.

Mais les cinq hommes, auxquels se joint l'émir Hasane, reprennent Dalîla avec l'aide de la police et, sous bonne garde, elle est exposée sur une croix.

Pendant le sommeil de ses gardiens, elle entend un bédouin dire qu'il est venu à Bagdad pour manger des gâteaux au miel. Dalîla lui fait croire alors qu'on l'a attachée là parce qu'elle refuse d'en manger. Le bédouin se met à sa place (1) et elle s'enfuit vêtue de ses habits et lui volant son cheval.

On recourt au calife. Le lieutenant de police refusant de s'occuper encore de cette affaire, on en charge Ahmad.

La fille de Dalîla, Zaïnab, se pare et loue pour un jour la boutique d'un épicier. Elle y attire Ahmad et ses hommes, les endort en leur faisant

---

(1) Stumme, Tunis, **1**, 81-82 et 82-83; **2**, 137-138 et 140.—Rochemonteix, Contes nubiens, 87-94 et Rev. d. trad. pop., **3**, 394.—Houwâra, 94 et suiv.; cfr. 9.— Bull. d. corr. afric., **4**, 155.— Radloff (Gött. gel. Anz., 1868, 110 et 1870, 1419).— Junod, Ba-Ronga, 299-301 et Rev. d. trad. pop., **13**, 351. —Velten, Suaheli, 244-245.

Il serait difficile de faire l'énumération complète des contes occidentaux où ce trait se retrouve (Rapularius, Campriano, Bürle, René, Richedeau, Blancpied, le Roi et ses fils, etc.) Voir p. ex. Mone, Anzeiger, **8**, 561-580; Or. u. Occident, **2**, 487, 488, 301 et **3**, 348-352.— Cosquin, **1**, 108, 223 et **2**, 126, 282, 330 et 354.—Grimm, 112 et 240.— Nachtbüchlein (Litt. Verein. n° 197), 278, 365 et 387.—Mone, Anzeiger, **3**, 364.—Jahrbb. f. rom. u. germ. Lit., **5**, 11-12. — Rev. d. trad. pop., **11**, 499 et **13**, 396 et 634. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 106 et **10**, 107.

manger des gâteaux pleins d'opium (n° 13) et leur enlève leurs habits, comme trophée.

Hasane Soûmâne se charge alors de l'affaire et obtient du calife pour Dalîla la garde des pigeons de la poste.

Ali al Zaïbaq. (1)

A cette époque vivait à Bagdad un voleur du Caire, Ali Vif-Argent, ainsi nommé parce qu'il savait échapper à toutes les recherches. D'un porteur d'eau, qu'il ne rémunère pas assez largement et qui lui vante la générosité d'Ahmad al danaf, il reçoit une lettre qu'il avait remise à ce porteur d'eau pour le prier de se rendre à Bagdad; mais, jusque là, le dépositaire n'avait pas trouvé 'Ali.

Se rendant à cette invitation, Ali sort armé du Caire, apaise la querelle d'un marchand avec ses chameliers, tue un lion qui prélevait un tribut humain sur chaque caravane et sauve la sienne des attaques des bédouins. Arrivé à Bagdad, il se rend à la caserne d'Ahmad, que lui indique le neveu de Dalîla en poussant du pied un caillou dans la direction de la porte.

Dalîla le rencontre un jour et le reconnaît grâce à la géomancie. (N° 28.) Elle craint qu'il ne lui joue quelque tour, parce qu'elle découvre que son bonheur est supérieur au sien et à celui de sa fille; aussi Zaïnab se décide-t-elle à le prévenir.

Magnifiquement vêtue, elle se fait un jour suivre de lui et le mène à une

---

(1) Cette partie a reçu un développement particulier. Voir Man. Paris, 623, n° 3651, 7 ?—Man. Berlin, **20**, 118, 13 b; 124, 17 a et 126, 52 a ?—* Baïroûte, 1866. In-8. 4 vol., 151, 247, 327 et 407 (Par Ahmad ibn 'Abd allâh al masri. —Cfr. Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 70.)—* Baïroûte, 1884. In-8.—* Le Caire, 1297. In-8. Lithog. (Par Ahmad, etc.)

Galland en connaissait une récension en 12 volumes. (Zotenberg, Notice, 195 de Tirage à part, 29.)

Nous avons émis l'opinion que cette partie est due au second auteur égyptien. (Réc. égyptienne, 22-23.)

maison étrangère qu'elle dit lui appartenir et dont elle finit par lui faire forcer la serrure. (N° 120.) Ils y festoient et Zaïnab, feignant d'avoir laissé tomber un anneau dans le puits, l'y fait descendre et l'y laisse. On l'y retrouve et il n'avoue la vérité qu'après avoir prétendu que, tombé dans le Tigre, les eaux souterraines de ce fleuve l'avaient conduit là.

Voulant épouser Zaïnab, dont la beauté et la retenue l'ont charmé, il suit les conseils de Hasane, se noircit de façon à ressembler au cuisinier de Dalîla, l'enivre, lui prend ses clefs et pénètre chez elle. Malgré les soupçons de Dalîla qu'il a peine à détourner par ses ruses ingénieuses, il endort tout le personnel en mêlant du bendj aux mets et enlève les quarante pigeons de la poste.

Il veut alors forcer Dalîla à lui donner sa fille en mariage en échange des pigeons, après avoir essayé de lui faire croire qu'on les a rôtis; mais elle reconnaît au goût que ce sont des oiseaux substitués. Dalîla dit qu'elle ne peut forcer sa fille, reçoit les pigeons à titre gracieux et exige, pour le mariage, le consentement de son frère, Zoûraïq, autrefois voleur et actuellement pêcheur, qui est le tuteur de la jeune fille.

Zoûraïq a achalandé sa boutique en suspendant à l'entrée une bourse de 1000 dînars et en proclamant qu'elle serait à qui saurait la voler. Mais un cordon avec des sonnettes l'avertit de toute tentative et il maltraite chaque fois les maladroits. Ali essaie sept fois, habillé en femme enceinte, en palefrenier, en psylle qui lâche ses serpents, etc. Ne pouvant réussir de la sorte, il vole la bourse que Zoûraïq a rapportée chez lui. Zoûraïq, se rendant en secret à sa caserne, la lui reprend en se faisant passer pour Hasane Soûmâne; mais Ali l'enlève de nouveau en endormant la femme de Zoûraïq au moyen de bendj et emporte aussi son enfant. Quand le père vient le réclamer, on veut d'abord lui faire croire que son fils est mort et on lui montre à cet effet un agneau rôti enveloppé dans un linge. Comme il dit qu'il ne peut forcer Zaïnab, on lui rend la bourse et l'enfant et il promet la main de sa nièce à Ali, s'il apporte comme dot les vêtements et d'autres objets précieux de Qamar, fille du juif 'Oudra, habile sorcier [1],

---

[1] *Juifs sorciers.* N° 20.— Houwâra, 112, 116 et 118.— Trumelet, Saints de l'Islam, 76.— Basset, Nouv. Contes berb., 72.— Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, **22**, 124.— Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 626. — Rev. d. trad. pop., **13**, 227-228 et 628-629.

qui, tous les jours, expose ces objets dans le château qu'il élève magiquement en proclamant qu'ils seront à qui saura les voler.

Ali, profitant d'un repas que fait le juif, veut les lui prendre; mais, par son art magique, il immobilise en l'air ses deux mains et son pied droit. Recourant à la géomancie, le juif apprend le nom d'Ali et est averti que son bonheur est plus grand que le sien; aussi l'épargne-t-il et il se borne à le changer en âne au moyen d'eau. (N° 2.) Il le vend à un jeune homme, qui le ramène bientôt parce qu'il est trop amoureux. Il le transforme alors en ours; on l'achète pour donner de sa chair et de sa graisse à un malade; mais, au moment fatal, la fille du juif le fait rapporter par un esprit. Il est alors métamorphosé en chien. (N° 371.) Comme il s'est réfugié auprès d'un boutiquier, la fille de son nouveau maître se voile en le voyant (n° 73) et consent à le délivrer s'il veut l'épouser. Mais l'esclave qui a enseigné la magie à la jeune fille à condition de ne pas l'exercer sans son concours et de lui faire épouser son mari accourt et réclame. Arrive aussi la fille du juif, qui s'est éprise d'Ali, et qui, obéissant à une voix qu'elle entend en rêve lui dire de se convertir, s'est faite musulmane; elle apporte les objets réclamés en dot par Zaïnab ainsi que la tête de son père, qu'elle a coupée quand il a refusé de se convertir.

Ali retourne joyeusement à la caserne; en route, le fils de la sœur de Zaïnab, déguisé en pâtissier, l'endort au moyen de bendj; mais il est endormi à son tour et emporté par un faux cadi, qui n'est autre que Hasane Šoûmâne déguisé.

Tous comparaissent enfin devant Hâroûne. Il donne à Ali le palais du juif, dont il est heureux d'être débarrassé et lui fait épouser les quatre jeunes filles. Il lui dit aussi de mander les quarante jeunes gens qu'il a laissés au Caire et lui confère un haut emploi dans sa police. On consigne par écrit toute l'histoire. (N° 348.)

Lane, **2**, 291.— Burton, **8**, 85, 140 et **12**, 296.— Oestrup, 16-17, 65, 107 et 151.— Réc. égyptienne, 7, 12, 22-23, 29 et 30.— De Goeje (Bibliog. arabe, **4**, n° 19C), 7.—Horovitz, Zeit. d. deut. morg. Ges., **54**, 333-335.

Comme au n° 154, il est fait mention dans cette histoire du mouchoir de l'amâne (3, 213 et 214.)

Dans d'autres contes aussi la police joue un grand rôle; voir n°s 18, 106, 151 et 408.— La mort de Dalîla dans Artin Pacha, Contes pop. inéd. de la Vallée du Nil, 208 et suiv.—Cfr. n° 148 de Syntipa s.

148. — *Les dames de Bagdad.*

1. — Man. égyptiens.— A.— I.— J.— Y.— F F.— Berlin, **20**, 68, n° 15.

2. — α, **1**, 25. - β, **1**, 27.-- γ, **1**, 13.— δ, **1**, 49.— ε, **1**, 146.— ζ, **1**.

3. — Galland, **1**, 248.— Caussin, **1**, 233.— Destains, **1**, 167.— Gauttier, **1**, 239 et **7**, 364. - Habicht, **2**, 1.— Loiseleur, 47.— Scott, **1**, 146.— Lane, **1**, 120.— Mardrus, **1**, 93.—Weil, **1**, 51.-- Burton, **1**, 75.— Payne, **1**. — Henning, **1**, 75.

Une belle jeune fille emmène un portefaix pour ses achats et l'introduit dans une maison luxueuse, dont une autre belle jeune fille ouvre la porte; une troisième siège sur un trône. Ils se livrent alors à d'obscènes plaisanteries et le portefaix obtient la permission de rester la nuit, à condition de ne rien dire quoi qu'il puisse voir, comme cela est d'ailleurs écrit en lettres d'or au-dessus de la porte. (1)

Surviennent trois mendiants borgnes, qu'on admet à la même condition; puis trois inconnus, qui se disent marchands égarés après une fête offerte par un confrère : ce sont, en réalité, Hâroûne, Ga'far et Masroûr.

La maîtresse de la maison, fait amener deux chiennes, qu'elle bat cruellement et dont elle essuie les larmes. Puis la commissionnaire chante et, chaque fois, une des trois femmes tombe évanouie après avoir déchiré ses vêtements de façon à laisser voir des traces de coups.

Les étrangers se concertent, et se voyant seuls hommes, chargent, malgré l'avis de Ga'far, le porteur de demander aux dames la cause de ces évènements étranges. Aussitôt la maîtresse de la maison frappe trois fois le sol et sept esclaves accourent le glaive tiré et se mettent en devoir de tuer les indiscrets. Mais, après un discours du porteur qui rejette la faute sur les calenders, la maîtresse se décide à demander à chacun son histoire.

Le porteur n'a rien à dire; mais les calenders racontent leurs aventures. (Nos 115, 116 et 117.)

(1) *Défense de s'enquérir.* Nos 96, 117 et 177.— Stumme, Tripoli, 173-175. — Stumme, Tunis, **2**, 110.

La dame leur permet alors de s'en aller; le lendemain, tous, y compris les dames, sont mandés devant Hâroûne, auquel deux dames racontent leur histoire. (Nos 443 et 33.)

Hâroûne fait appeler la djinne, qui rend leur forme humaine aux chiennes. Le calife confère des emplois aux calenders. Mariage de Hâroûne et des calenders avec quatre des dames.

Burton, **8**, 131.

149. — *Le dépôt.* (1)

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, **7**, IV.)

3. — Gauttier, **7**, 184 et 400.— Habicht, **12**, 161 et **13**, 314.

Abdallah, auquel des pratiques de dévotion ont valu l'estime de tous, reçoit un dépôt considérable d'un marchand sans lui remettre d'acte de reconnaissance. Il nie le dépôt ; le cadi feint alors de vouloir le prendre pour successeur, ce qui le décide à restituer au marchand, pour ne pas nuire à sa réputation. Le cadi lui fait donner la bastonnade.

Pierre Alphonse, no 13.—Tam., **1**, 134-138.— Monatss f. Gesch. u. Wiss. d. Judenth., **22**, 69-70.

(1) On a déjà vu des contes ayant pour sujet le dépôt au no 26 ci-dessus et au no 113, 37 de Kalîlah. Le sujet sera traité en détail aux nos 13 et 14 de Pierre Alphonse.

150. — *Le destin.* [1]

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 391. — Destains, **6**, 296. - Burton, **11**, 406. — Henning, **24**, 155

Un marchand obtient enfin une fille du ciel, mais une voix l'avertit qu'à l'âge de quatorze ans elle lui causera beaucoup de chagrin par une intrigue qu'elle aura avec le prince d'Irak. Sur le conseil d'un derviche, on lui fait passer l'année fatale dans une maison située au milieu de la montagne et accessible seulement par une caverne gardée. Le prince, égaré à la chasse, excite la pitié des gardiens, est reçu, séjourne plusieurs mois et, à son départ, rencontre le père, à qui il fait ses confidences. Le père fait exposer l'enfant né de l'intrigue; mais le prince revient, épouse la jeune femme et fait rechercher l'enfant, qu'une caravane avait recueilli et qu'on retrouve.

Burton, **11**, 484.

151. — *Les deux maris.*

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, **7**, IV.)

3. — Gauttier, **7**, 178 et 400.— Habicht, **12**, 155.
— La Fleur lascive orientale donne une paraphrase, 109-117, prétendûment traduite du manuscrit de Breslau.

4. — Spitta, Gram. d. arab. vulgärd. v. Ægypten, 456.— Green, Mod. ar. Stor., 29.—Tázerwalt, 98-102 et 201-202.—Caise, 157-188 (Les voleurs de la Kasba.).— N° 148 de Syntipas. (Gibb, 257-265 et XXX-XXXI; Behrnauer, 261-267.)

---

(1) Voir Syntipas, n° 80.

Une dame du Caire a deux maris [1] : l'un, escamoteur, n'est à la maison que la nuit; l'autre, voleur, le jour seulement; aussi ne se connaissent-ils pas. L'un et l'autre se décidant une fois à voyager, demandent des provisions à la femme : elle donne à chacun successivement un demi-gigot.

Le hasard les réunit dans un caravansérail et le gigot fait naître en eux des soupçons qu'ils convertissent bientôt en certitude. Retournant ensemble, ils obtiennent des aveux et conviennent que celui-là seul restera marié avec elle qui aura fait le meilleur tour.

L'escamoteur enlève à un juif une bourse de cent sequins et la lui glisse de nouveau après en avoir enlevé dix pièces et y avoir mis son cachet. Il le mène ensuite au cadi, qui, convaincu par l'exacte description de la bourse, la lui adjuge. [2]

A son tour, le voleur s'introduit avec l'escamoteur dans le palais. Il trouve un page, qui, tout assoupi, chatouille la plante des pieds du roi. Il l'endort avec un flacon de narcotique (n° 13), le suspend au plafond et prend sa place auprès du roi. Il lui raconte deux histoires, notamment la sienne, et lui demande lequel, de l'escamoteur ou du voleur, est le plus audacieux. Le roi se prononce en faveur du voleur.

Il l'endort alors à son tour et s'échappe avec son compagnon. Le lendemain, le roi, voyant son page suspendu, comprend que c'est de lui qu'on a parlé. Il le nomme lieutenant de police; quant à l'escamoteur, il s'avoue vaincu.

Burton, **8**, 242. — Hertz, Sheik Hassan (Elberling, 18.). — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 268. — Dans Stumme, Tripoli, 149-163, deux femmes, dont chacune ignore l'existence de l'autre.

(1) Sur les femmes de jour voir Van Vloten, Djahiz, Le livre des avares, XVI.

(2) Pierre Alphonse, n° 15.

152. — *Djamasp.*

1. — Man. égyptiens.— F F. – Berlin, **20**, 12-13.

2. — α, **1**, 657.— β, **2**, 333.— γ, **2**, 396.— δ, **3**, 177.

3. — Hammer, **1**, 142. — Mardrus, **7**, 83. — Weil, **4**, 106. — Burton, **4**, 245.— Payne, **5**.— Henning, **9**, 53.— Hanley, 289.

— En turc. Vienne, École des langues, 53. — Dresde, 8, nº 61 et 22, nº 150. — Gotha, Türk., 204-205 et Gotha, **5**, 551-— Vatican, Vet. auct., **4**, 2, 675, nº 52.—Lee, Orient. man. purchased in Turkey, 2e édit., 66. — Fleischer, Berichte de l'Acad. de Saxe, 1879, 66-7 ou Kl. Schriften, **3**, 255-260.— H. Halfa, **5**, 67 ?

Un sage de la Grèce, Daniel, qui n'a pas de fils, perd un jour ses livres dans un naufrage et n'en sauve que cinq feuilles (1); elles rendront savant le fils qui naîtra de lui. L'enfant, Hâsib (Gâmasb), vient au monde après la mort de son père et les astrologues lui prédisent science et longue vie s'il échappe, dans sa jeunesse, à un grand danger.

Sa mère n'ayant pas réussi à le guérir de sa nonchalance (nº 233) en le mettant à l'école, puis à un métier, enfin en le mariant, lui donne un âne, une hache et une corde pour qu'il fasse le bûcheron avec des voisins. Surpris un jour par un orage avec ses compagnons, il trouve dans une caverne, où il s'est réfugié avec eux, une fosse pleine de miel : ses compagnons l'emportent en plusieurs fois pendant qu'il monte la garde pour eux, s'enrichissent en le vendant et, pour qu'il ne réclame pas sa part, abandonnent Hâsib qu'ils ont fait descendre une dernière fois pour vider la fosse. (2)

Il sent tomber sur lui un scorpion; cherchant d'où il est venu dans cette fosse jadis pleine, il découvre une petite ouverture, qu'il agrandit et qui le mène à une galerie et à une porte et, de là, à une mer. (Nº 373.)

(1) Hammer, Osman. Dichtk., **3**, 129.

(2) Cfr. Jülg, Siddhi, 69.

Au bord est une colline de pierres précieuses où il y a un trône entouré de 12000 siéges d'or. Il s'assied sur le trône, s'y endort et, réveillé par le bruit, les voit occupés par des serpents. Un serpent s'approche portant sur le dos un bassin d'or dans lequel est un brillant serpent à visage de femme : c'est la reine, qui le reçoit hospitalièrement et, pour le garder, lui raconte les histoires des nos 77 et 153. (1)

Hâsib demande alors de nouveau à retourner chez lui et, moyennant un nouveau serment de ne jamais entrer dans un bain, elle le renvoie sur terre sous la conduite d'un serpent. Bien accueilli par sa mère et sa femme, il fait annoncer son retour à ses compagnons. Ceux-ci, qui se sont enrichis, lui font chacun cadeau de la moitié de leur fortune.

Un jour, Hâsib, qui a toujours refusé d'aller au bain, s'y laisse entraîner parce qu'un baigneur jure que, s'il n'y entre, il répudiera par trois fois ses femmes. Quand il y est, on vient le chercher de la part du roi, atteint de l'éléphantiasis, qui sait que le remède est au pouvoir de la reine des serpents. Hâsib dit qu'il ne la connaît pas; mais on produit un livre (n° 64) annonçant ce qui lui est arrivé et disant que l'homme qu'on cherche verra son ventre se noircir en entrant au bain : c'est à ce signe qu'on l'a reconnu. Comme il nie toujours, on le bat et on le flatte si bien qu'il consent à montrer d'où il est revenu. Il mène le vizir et sa suite au puits; le vizir, qui est sorcier, brûle des parfums et prononce des formules. (N° 19.) On entend un bruit terrible, au point que plusieurs personnes en meurent. Dans un plat d'or, sur un énorme serpent, paraît la reine qui se plaint de Hâsib, tout en reconnaissant que tel était le destin. Elle défend au vizir de l'approcher et se fait porter sur la tête de Hâsib.

La reine lui dit de ne pas la couper en trois, comme le vizir va le lui ordonner. Il le fera alors lui-même et, mandé par le roi, il lui enjoindra de mettre à part la première écume, de la boire pour se guérir de tout mal et de lui garder la seconde écume. La reine l'avertit de faire le contraire, de porter sa chair au roi, de lui en faire manger trois fois en trois jours, en ayant soin chaque fois de le couvrir, de le faire dormir, puis boire, et, enfin, de le faire encore dormir.

---

(1) Cfr. Artin Pacha, Contes, 96 et suiv.— Ethé, Sajjid Batthâl, **2**, 89 et 94. — Rev. d. trad. pop., **8**, 488-491.

Tout se passe comme la reine l'a annoncé. Hâsib boit la seconde écume, fait croire au vizir qu'il souffre et lui donne la première : le vizir tombe mort. Dès qu'il a bu, Hâsib devient savant; se rendant chez le roi, il lève la tête et comprend les mystères du ciel; la baissant, il découvre les secrets de la terre, de ses plantes, de ses métaux, etc. : ce qui lui fait connaître la médecine.

Le roi s'afflige de la mort de son ministre, qui devait le guérir; mais Hâsib lui applique la recette de la reine des serpents et lui rend la santé. Le roi le prend pour vizir et l'accable de cadeaux : ceux qui lui feront des présents les auront faits au roi. (N° 13.) On le reconduit en pompe chez lui et tout le monde vient le féliciter; il met la main sur les biens du vizir et reste très savant.

Il demande un jour à sa mère ce que son père Daniel a laissé en fait de livres ou d'autres choses. Elle lui apporte les cinq feuilles, que Daniel lui a enjoint de remettre à l'enfant attendu, si c'est un fils.

Hâsib apprend toutes les sciences et vit heureux jusqu'à sa fin.

Cfr. N° 241.

Hammer, **1**, XXV. — Edinb. Rev., **164**, 189. — Burton, **8**, 117-120. — Oestrup, 86-87 et 153. -- Réc. égypt., 16, 22 et 30. — Steere, Swahili Tales. (Gött. gel. Anz., 1870, 1661)

153. — *Djanchah.*

Voir au n° 212.

154. — *Djaudar.*

1. — Man. égyptiens.—F F (**1**, 343 et **3**, feuillets supplém.).—Paris, 621, n° 3634.— Alger, 554, n° 1935.— Berlin, **20**, 146-147.

2. — α, **2**, 86.— β, **3**, 93.— γ, **3**, 141.— δ, **3**, 386.— ε, **9**, 311.

— * Histoire de Djouder le pêcheur. Texte arabe, extrait des Mille et une nuits, accompagné d'un vocabulaire par ordre de racines

des mots contenus dans le texte, et autographié par O. Houdas, professeur de langue arabe au Collège impérial français-arabe d'Alger. Alger, imp. et lib. Dubos; Paris, libr. Challamel aîné. 1865. In-8. 88 et 46. (Biblioth. algérienne.) 3 f.

* 2e édition. Alger. 1884. In-12.

— * Raux, Rec. de morceaux choisis, 124-128.

3. — Hammer, **1**, 287.— Lane, **3**, 168.—Mardrus, **8**, 265.—Weil, **2**, 381. —Burton, 5,121.—Payne, **6**.—Henning, **11**, 5.—Hanley, 227.—Kirby, 124.

— * The Lady's Magazine, février 1830.

— * Histoire de Djonder le pêcheur, conte traduit de l'arabe par MM. Cherbonneau et Thierry. Paris (imp. Lahure) Hachette. 1853. In-18. 3 1/2 feuilles. (Bibliothèque des chemins de fer.) 1 f.

4. — Stumme, Tunis, **1**, 29-38 et **2**, 39-57. (Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg., **8**, 270.)

Les deux frères de Gawdar lui contestant sa part d'hérédité la lui font dépenser et dépensent la leur en procédures; ils dépouillent judiciairement leur mère, qui tombe à la charge de Gawdar : ayant vu qu'elle secourait ses frères, il leur pardonne aussi et les recueille.

N'ayant rien pris à la pêche pendant plusieurs jours, il obtient crédit d'un boulanger. (N° 3.) C'est alors que, quand il est allé au lac Qâroûne, un maugrabin (n° 252), montant une mule, lui demande de le lier et de le jeter à l'eau : s'il voit reparaître la main, il doit le repêcher; si c'est le pied, ce sera signe qu'il est mort. Il devra alors aller remettre sa mule au juif Šami'a, qui lui donnera cent dînârs.

Le maugrabin étant mort, Gawdar s'exécute et paie ses dettes. Même aventure avec un deuxième maugrabin, auquel, par crainte, il a d'abord répondu qu'il n'avait pas vu le premier.

Le lendemain, troisième maugrabin, qui, cette fois, est sauvé et ramène deux poissons rouges, qu'il enferme dans deux boîtes.

Ces hommes sont les fils d'un magicien, ainsi que le prétendu juif, qui, lui, se livre au commerce; les trois autres n'ayant, lors du partage, pu se mettre d'accord sur la possession d'un manuscrit contenant des secrets magiques, ont trouvé un arbitre dans le maître de leur père : ce livre sera à celui des trois qui ouvrira le trésor de Šamardal et lui en rapportera le

sceau auquel est soumis un génie ; le sabre, qui, au choix, fait fuir ou détruit une armée ([1]) ; la sphère qui montre tout ce qui se passe dans le monde et avec laquelle on peut brûler tout endroit qu'on tourne vers le soleil ([2]) ; enfin le vase de kouhl qui fait voir tous les trésors de la terre à qui s'en frotte les yeux. (N° 365.) Mais, pour cela, il faut d'abord s'emparer des enfants du roi rouge, qui ont été poursuivis en vain par le père des quatre et qui se sont réfugiés dans le lac enchanté de Qâroûne : ce sont les poissons rouges, qui ont tué les deux frères. Et, pour parvenir à les prendre, comme pour l'ouverture du trésor, les astres ont dit qu'il faut l'assistance de Gawdar. (N° 19.)

Gawdar consent à suivre le magicien à Fez et à Méquinez, à condition qu'il pourvoie aux besoins de sa mère pendant les quatre mois que doit durer son absence.

Le magicien le nourrit à l'aide d'un sac de voyage magique, où l'on prend tous les mets qu'on veut, à charge d'y remettre les plats vidés; il le transporte au moyen d'une mule qui accomplit en un jour le chemin d'une année et qu'on fait rentrer sous terre quand on n'en a plus besoin. ([3])

Après dix jours de royale hospitalité à Méquinez, on se rend au bord d'un fleuve, où le maugrabin conjure les poissons pour qu'ils ouvrent le trésor; reprenant leur forme, ils obéissent à cause de la présence de Gawdar. Puis il fait des fumigations (n° 19); l'eau diminue et l'on voit une porte, où Gawdar, suivant les instructions de son maître, tend le cou au portier qui veut le lui couper et rompt ainsi le charme. A la deuxième porte, il présente la poitrine à la lance d'un cavalier; à la troisième, il l'offre à une flèche; à la quatrième, il se laisse mordre la main par un lion; à la cinquième, un esclave lui dit d'ouvrir la sixième, ce qu'il fait, grâce à une formule; à la sixième, il tend les mains à deux dragons; à la dernière, il voit sa mère et lui enjoint, sous peine de mort, d'ôter ses vêtements ([4]); mais, cédant à ses supplications, il lui permet de garder le dernier : ce qui fait tout échouer: battu violemment, Gawdar se retrouve auprès du magicien.

([1]) Jülg, Siddhi, 87.— Rev. d. trad. pop., **4**, 436.— Cosquin, **2**, 185.— G. de Tassy, Allégories, 445.

([2]) N° 228 de Syntipas.

([3]) Cosquin, **1**, 216.

([4]) Cfr. Bull. de corr. afr., **3**, 84.

Tout doit être remis à l'année suivante; mais, cette fois, on réussit : Gawdar trouve Šamardal endormi et lui enlève les quatre objets.

Comme récompense, il reçoit le sac magique et un sac plein d'or et de joyaux. Ramené au Caire par un esclave et une mule, qui sont des génies et qui disparaissent, il nourrit sa mère à l'aide du sac. Mais, quoique averti par le maugrabin, il en confie le secret à sa mère, qui le répète aux frères, de nouveau appauvris. Ils vendent Gawdar au chef du golfe de Suez, disant que c'est un mauvais sujet qui ruine les siens. De retour, les frères se disputent le sac; un homme de la police les ayant entendus, les dénonce au roi, qui s'empare des sacs, emprisonne les frères et donne une pension à la mère.

Au bout d'un an passé à ramer dans une galère, Gawdar profite d'un naufrage pour s'enfuir; il se rend à La Mecque avec un maître auquel il s'engage et y trouve le maugrabin, qui lui donne l'anneau magique.

Il se fait transporter chez sa mère et rendre ses frères et leur pardonne. Ayant envoyé le génie prendre au roi le sac et tout son trésor, il lui ordonne à son retour de lui construire un palais magnifique. (N° 19.)

Le roi, qui songe d'abord à sévir, écoute les conseils de prudence de son vizir et députe un émir à Gawdar. L'émir veut parler en maître, est battu, ainsi que les détachements, toujours plus considérables, qu'on envoie successivement. Quand le vizir vient seul, il est mieux reçu. Le roi, qui arrive à son tour, reçoit un accueil sévère; mais le vizir lui conseille de ne pas se brouiller avec son trop puissant sujet. (N° 377.) Pendant le festin offert à Gawdar, on s'arrange pour qu'il aperçoive la fille du roi; il s'en éprend, l'épouse et succède à son beau-père.

Il prend pour vizirs ses deux frères, Sâlim et Salîm, qui l'invitent un jour et l'empoisonnent. Sâlim met la main sur l'anneau, fait tuer Salîm par le génie, s'empare du trône et exige que la veuve du roi l'épouse sans même observer les délais légaux. (N° 250.) La reine feint d'y consentir, lui fait boire du poison, brise l'anneau et déchire le sac. Elle demande alors qu'on procède à l'élection d'un roi.

Autre forme.

1. — Gotha, **4**, 414-417. — FF. ?

3. — Weil, **4**, 253.

Cinq vieillards réduits à la misère sont invités par un jeune homme et traités par lui avec tant de magnificence qu'ils se mordent les doigts pour s'assurer qu'ils ne rêvent pas. (N° 155.) Ayant été ainsi reçus par lui soixante soirées de suite, ils conçoivent sur ses richesses des soupçons qu'ils se font un devoir de soumettre au sultan Beibars.

Beibars mande le jeune homme, Djaudar, et lui fait conter son histoire.

Le père de Djaudar lui lègue une petite somme, l'engageant, s'il s'appauvrit, à se faire pêcheur. Ayant bientôt tout dissipé, il suit le conseil paternel.

Ne prenant rien dans le Nil, il se rend au lac Karoun, d'où il retire un grand poisson. Le lendemain, un occidental vient à lui et se fait lier et jeter à l'eau. Djaudar doit, si sa tête sort d'abord, l'enterrer et mener, sans la monter, sa mule à un certain juif. L'occidental, jeté à l'eau, meurt et Djaudar reçoit du juif un dînâr. Le lendemain, autre occidental; craignant sa vengeance, il nie qu'il soit Djaudar; mais, cédant à ses menaces, il obéit et, l'homme mort, il reçoit encore une fois un dînâr. Le troisième jour, nouvel occidental qui lui enjoint, s'il meurt, de ne pas ramener la mule, sous peine de périr, mais d'attendre qu'on vienne lui en offrir mille dînârs. Cette fois, l'étranger sort de l'eau tenant, dans sa main droite, un poisson rouge et un noir dans l'autre. Djaudar le repêche; l'autre met le poisson rouge dans une boîte de corail rouge et le noir dans une noire; les poissons, aussitôt, se liquéfient.

L'occidental, Mahmoud, annonce à Djaudar que sa fortune est faite et l'envoie porter cent dînârs à sa mère. Puis il le prend en croupe et s'envole avec lui sur le mont Moukattam. (N° 130.) Comme il ne peut atteindre son but qu'avec l'aide de Djaudar (n° 19), il lui fait promettre de ne pas le quitter et lui conte son histoire.

Né à Tunis et élève d'un magicien âgé de trois siècles, il reçoit de lui un

livre auquel sont soumis 1000 génies et grâce auquel il peut évoquer le génie Sandja, qui en sort comme fumée pour prendre ensuite la forme d'un esprit à trois ailes, dont une au dos. (N° 194.)

Ses frères, auxquels il montre le livre, ont envie de le lui voler. Un jour il se fait porter avec eux à la montagne de corail, puis à la vallée des gazelles, derrière laquelle se trouve l'île du roi amalécite Nouman. (N° 13.) Du haut d'un énorme noyer d'où l'on peut contempler l'île, ils voient arriver un grand poisson rouge qui se change en belle jeune fille [1]; puis un vert, un jaune, et ainsi de suite jusque quatorze. Mahmoud dit à Sandja de les enlever pour lui: mais, quoique aidé par d'autres génies, trois colonnes lumineuses le repoussent.

Pendant que Sandja se repose de cette lutte avant de ramener tout le monde à Tunis, les frères feignent de dormir et enlèvent le livre à Mahmoud qui, abusé par leur faux sommeil, s'est endormi. Ils évoquent deux esprits, qui les portent à Tunis avec le livre.

Mahmoud, éveillé, erre autour d'une haute montagne et, suivant un sentier qu'il finit par y découvrir, arrive à un couvent entouré de fer. Un respectable vieillard, le prêtre Sanouda, averti par le maître tunisien, Abouladjaib, le reçoit amicalement; il lui explique que les filles de Nouman, roi de l'île des corbeaux, ayant été malades, le prêtre et magicien Ansarout les a engagées à s'éloigner un peu de l'île, sur laquelle souffle toujours l'air de la mer et leur procure des peaux de poissons, qui les transportent où elles veulent, les défendant contre les génies par les noms sacrés qui y sont inscrits. Elles vont ainsi à la vallée des gazelles, protégées par Didakam, fils d'Ansarout, dont la présence doit rassurer le roi sur les dangers de ses filles, qu'il partage.

Sanouda confie ensuite Mahmoud à un génie que le maître de Tunis a envoyé, en le prémunissant contre les dangers qu'il pourrait lui faire courir. Mahmoud arrive ainsi chez son maître Abouladjaib, qui lui apprend que l'on a porté le livre dans le ravin des aigles, séparé par sept portes du mont Moukattam. Il a été déposé dans un coffre de laiton, à côté de l'épée que le prêtre Sintbest, élève d'une fille de Satich, le maître de tous les magiciens, a couverte de formules talismaniques et qui permet de vaincre les hommes et les génies. On l'a cachée parce qu'on sait qu'un homme s'en emparera

---

(1) Cfr. G. Paris, Poèmes et légendes, 51 et 91.

un jour et, devenu puissant, coupera l'arbre du magicien Bahram. Mais c'est en vain : si Mahmoud est aidé de Djaudar, il s'en emparera. Qu'il se fasse jeter dans le lac Karoun; un vieillard lui remettra deux poissons, qu'il placera dans la boîte rouge et la boîte noire qu'il lui donne. « Va, ajoute-t-il, du mont Moukattam vers l'orient, jusqu'à une colline rouge. En brûlant un drachme de la liqueur de la boîte rouge, une lumière te montrera une trappe conduisant à un escalier (1). A la 31e marche, il y aura un corridor dont le sol est de plomb; si tu prends la main de la jeune fille qui y lit et qui te fera bon accueil, vous périrez dans le plomb, qui se mettra à fondre. Il faut, au contraire, jeter de la liqueur contre le mur et la jeune fille vous laissera entrer dans la salle qu'elle garde. Au bout, un corridor à la fin duquel une jeune fille encore plus belle vous saluera. Faites ce qu'elle vous dira. En ce moment, tes frères, qui ont écouté à la porte, se font transporter en Egypte : ils périront dans le lac Karoun, tués par les génies de ces eaux. »

Mahmoud exécute ce que son maître lui a dit et tout se réalise point par point, jusqu'à ce qu'il arrive avec Djaudar auprès de la seconde jeune fille. C'est Heifa, fille de Sasan, roi du mont d'air et du château d'or. Fille unique, elle a été élevée comme guerrière et a combattu maint prétendant qu'elle rebute. Sintbest aussi l'a demandée en mariage; sur son refus, il l'a fait enlever par un génie, qui la tient depuis vingt ans dans la vallée; mais, il y a dix jours, une voix l'a avertie en rêve qu'elle va être délivrée par Mahmoud et Djaudar, parce que Sintbest est mourant. (N° 73.)

Heifa se met à les guider. Salle entourée de divans où siègent des rois morts, portant au cou une tablette d'argent avec inscription. Au milieu, une fontaine avec quatre lions, quatre paons, quatre statues ayant une trompette, quatre musiciennes grecques, quatre autres, franques. Tout s'anime quand Djaudar prend place sur le trône vide de Sintbest et aussi longtemps qu'il l'occupe. Il lit aussi l'une des inscriptions : celle d'Alexandre, rappelant, avec sa puissance, son impuissance devant la mort; il est si ému qu'il ne lit pas les autres. (N° 16.)

Autre salle avec quarante cabinets fermés d'un voile; dans chacun, une jeune fille qui semble dormir mais qui est morte. Au milieu, une statue de cuivre qui brûle des parfums.

(1) Cfr. Carra, Abrégé des merveilles, 335.

On écarte un trône. Corridor obscur qu'il faut une demi journée pour parcourir. Jardin fleuri contenant un château orné de diamants, mais sans portes ni fenêtres. Au devant, un rocher sur lequel se retourne un génie barbu, qui attend depuis trente ans : c'est le noir Abdallah, cadi des génies musulmans; grâce à l'arrivée des deux hommes, le voilà délivré et à même d'aller rejoindre ses nombreux enfants quand il aura dit aux survenants ce qu'ils ont à faire : c'est d'appeler par son nom de Schah bair un chat noir attaché par une chaîne d'or à une colonne de marbre blanc au milieu d'un étang; il y est attaché depuis dix ans à cause d'eux : c'est une terrible magicienne. On l'interpelle et on jette dans l'étang de la liqueur du flacon noir. Le chat devient gros comme deux fois la colonne, se détache, vole sur le toit du chateau et revient sous une forme humaine mais avec six cornes; elle apporte une caisse contenant le livre et a une épée sous le bras. Quand elle a déposé ces objets, elle s'envole. (Weil, 272.)

Lorsque Mahmoud veut ouvrir le coffre, il entend des voix menaçantes (n° 27) et se voit entouré de flammes. Mais, conseillé par Heifa, il jette de la liqueur noire sur le feu et la fumée qui s'élève chasse tous les génies de Sintbest. On retrouve le livre, trois morceaux dont on reconstitue l'épée et un anneau, qui donnera à Beibars la victoire sur les infidèles mais qui ne peut lui être remis que quand Mahmoud aura obtenu les filles de la vallée des gazelles. Sur l'évocation de Mahmoud, une fumée sort du livre et prend la forme de Sandja, qui rapporte Heifa chez elle : son père est mort et elle détrône le vizir qui avait usurpé le pouvoir.

Mahmoud et Djaudar, qui s'est épris de Heifa, retournent à la colline rouge du mont Moukattam. Mahmoud envoie la mule avertir son maître de son succès; puis les deux hommes vont rassurer la mère qui croyait son fils mort et lui annoncer qu'il va entreprendre une plus grande expédition.

Il en est chargé à l'exclusion des mille génies de Mahmoud, parce qu'il peut seul manier l'épée sans être réduit en cendres; seul il peut tuer le tyran Hindmar et couper l'arbre de fer de Bahram. Sur l'ordre de Mahmoud, il se rend à Alexandrie, où il rencontre un persan entouré d'esclaves, dont il se fait connaître en lui mordant le pouce et qui le conduit à une île verte. Il la traverse et trouve une barque qui le mène à une île blanche. (N° 117.) Sur le conseil de son guide, il traverse sept vallées, arrive à une montagne rouge et pénètre dans un couvent, où siège, sur un trône, le jeune prêtre Schanouda, sept voiles sur la tête.

Ce n'est que quand il a ôté ses voiles en tournant sept fois en rond qu'il répond avec affabilité au salut de Djaudar. Il lui dit qu'il réussira, parce

que son maître Abouladjaib n'a en vue que le bien des musulmans en lui faisant tuer Hindmar et couper l'arbre de Bahram; que son épée lui soumet 500 génies, dont 499 l'ont suivi et ont salué le roi voilé. Leur chef, Misram, sans qui Djaudar ne peut rien, est chez la reine Darouma, où il doit aller le chercher.

La nuit, Djaudar rêve que sa chevelure et sa barbe sont blanches mais avec quelques poils noirs; c'est un présage qu'il réussira après quelques épreuves, que les poils noirs annoncent symboliquement.

Arrivée au château de Darouma, sur lequel une statue de cuivre sonne de la trompette pour annoncer son approche. (N° 13).

Darouma a tout intérêt à la mort de Hindmar. Elle est fille d'un roi des génies, Kaschouch; le sage de ce roi, Kandarin, a vu un jour la fille du roi Schamkour dans une fête qu'il donne pour célébrer sa guérison d'une grave maladie. Le roi, s'éprenant sur la description que lui fait Kandarin (n° 112), la demande et est agréé, parce que la princesse l'a vu parader devant elle. Kandarin donne un onguent aux époux afin d'empêcher que l'approche du génie, qui est de feu, ne détruise la princesse, qui est de terre. Du mariage naît Darouma, qui réunit en elle les privilèges des génies et des hommes. Hindmar veut l'épouser et comme Kandarin a vu dans un livre (n° 64) que son destin est d'être tué dans une année par Djaudar, on promet de la lui donner dans deux ans, sous prétexte qu'elle est trop jeune; Hindmar accepte.

Pour évoquer Misram, Djaudar doit prendre dans le corps de la statue une feuille blanche, qui se trouve au milieu d'autres marquées d'une lettre, et la jeter au feu. Ce sont les congés de trois jours par mois que Sintbest, quand il a soumis Misram au sabre, lui a promis sur sa demande, pour qu'il puisse aller voir ses deux fils chéris.

Djaudar ayant fait ce qu'on lui dit, une fumée sort de la bouche de la statue et se change en effrayant génie. (N° 194.) Mais Darouma lui conseille de se métamorphoser en beau jouvenceau, pour ne pas effrayer Djaudar, nullement habitué aux génies.

Départ. En route, une tente où gît un homme, Hatem de Baser, enchaîné couvert de blessures. Djaudar se cache et décapite deux esclaves qui viennent battre le malheureux.

Délivré, il raconte que, fiancé avec sa nièce Touraja, il craint que le jeune roi Kink, fidèle à ses habitudes de débauché, ne la lui enlève. Il part avec elle; dans un désert, il lit sur une table d'acier pendue à une colonne qu'il doit marcher en ligne droite, sous peine de mort. S'étant restaurés

dans le val fertile où ils sont, ils s'endorment. A leur réveil, ils se trouvent devant le roi Moudsil, qui, vu sa taille gigantesque, semble descendre des Amalécites (n° 13); à son trône sont attachés quatre lions. Il veut séparer Hatem de sa fiancée et exige qu'il prenne sa religion, qui consiste à adorer une idole de cristal. Pour l'effrayer, il avale un des lions qu'on dépouille de sa peau et qu'on rôtit. Il sépare Hatem de Touraja et le fait battre tous les jours par deux esclaves.

Djaudar se met en route avec Hatem et Misram pour délivrer la fiancée. Les génies apparaissent vêtus en cavaliers, ce qui cause d'abord quelque émoi à Djaudar.

Moudsil ayant refusé de rendre la fiancée, Misram tue en combat singulier vingt et un champions d'un souffle enflammé de sa bouche. Puis il fait enlever Moudsil, qui implore son idole. Misram brise l'idole que Moudsil avait adorée cinquante ans et qu'on lui avait apportée la tête en bas. Convaincu maintenant de l'impuissance des idoles, Moudsil se convertit, convertit son peuple, unit Hatem et Touraja et, avec les revenus nécessaires, leur assigne comme demeure la tente où ils devront recevoir les voyageurs, en réparation du tort fait à ceux que l'inscription mensongère de la colonne avait jadis fait tomber aux mains du roi, qui les tuait s'ils ne préféraient adorer l'idole pour être comblés par lui de bienfaits.

Djaudar se remet en route. Ayant accordé congé de trois jours à Misram, il souffre de la faim; mais il voit un couvent à la porte duquel une inscription promet hospitalité. Quand il va manger, une voix l'avertit par trois fois de s'abstenir et il voit Misram, qui est revenu et qui lui apprend que, s'il avait mangé, il eût péri et que son épée lui eût été enlevée. C'est que le couvent, habité par une horrible vieille, adoratrice du feu et cousine de Hindmar, qu'elle aime, est destiné à attirer des hommes que ce tyran dévore ensuite. Djaudar tue un esclave, puis, se cachant, la vieille, que son épée réduit en cendres. On envoie ses trésors à Mahmoud, que son livre avait déjà informé de tout.

Ce succès encourage Djaudar, non moins que la nouvelle de l'alliance de Schilschanoum, fils du prêtre de Hindmar, Djaldjamouk. Ce tyran, ayant contracté une maladie que nul ne peut guérir, Djaldjamouk le sauve en lui prescrivant le sang et la chair des hommes. Guéri, il engage ceux qui l'aiment à bien traiter son sauveur. (N° 13.) Depuis quelques mois, il est inquiet; son prêtre lui apprend que c'est parce qu'il est menacé par Djaudar et lui fait une statue qui l'avertira de son approche en jouant de la trompette. (N° 13.) C'est ce qui est arrivé lors de l'embarquement de

Djaudar à Alexandrie; aussitôt le prêtre prépare quatre pièges; mais Schilschanoum, qui a dû l'aider, est musulman et a horreur du culte que son père rend au feu; de plus, il est l'ami des fils de Misram; aussi lui promet-il son aide.

On arrive à un mont vert, mont des oiseaux; puis il faudra traverser la vallée du feu pour arriver au château de Hindmar. On trouve un sentier qui mène à un château sur le mont vert. Djaudar et Misram voient sur la terrasse un oiseau de cuivre qui fait trois tours et étend les ailes à leur approche. Joie d'un vieillard et d'une jeune fille à la vue du prodige : c'est le signe que bientôt se réalisera un rêve de la jeune fille lui annonçant que sa sœur Badiah, enlevée depuis douze ans par Hindmar, va lui être rendue.

Un oiseau blanc apporte Schilschanoum, qui explique les pièges à Djaudar. Après avoir traversé pendant trois jours la vallée du feu, il gravira une montagne, d'où il verra un château sur vingt-quatre colonnes, sans fenêtres ni portes; vis-à-vis, le petit lac des corbeaux. Au devant est une colonnette, du haut de laquelle un corbeau d'or dirige son bec vers la terre. En creusant à la place qu'indique le corbeau, Djaudar trouvera un arc et trois flèches. Il doit viser le bec du corbeau, qui, après avoir tourné trois fois sur lui-même, laissera tomber trois clefs; il ne peut manquer le but, au moins au troisième coup; s'il ne réussit pas les deux premières fois, qu'il ne se laisse pas effrayer par les cris menaçants qu'il entendra. (N° 27). Avec les clefs, il ira à l'aile droite du château, appellera Abd Assourour, entendra un grand bruit qui s'apaisera et verra s'ouvrir une porte; à l'esclave qui le recevra, il donnera une feuille de congé, sur quoi l'esclave s'envolera.

Pénétrant dans la galerie il verra trois salles, qu'il ouvrira avec ses clefs. Dans la première, pavée de vingt carreaux blancs et de vingt carreaux noirs, il évitera les blancs, sur lesquels il fondrait comme du plomb; avec son épée, il vaincra les génies, ainsi que les éléphants de la seconde chambre et les deux statues, qui, dans la troisième, le menaceront de leurs flèches.

L'air chaud de la salle suivante l'altérera; sous peine de périr, qu'il ne boive pas à la source qui y jaillit. Arrivé à l'air, près d'un petit lac où se trouve une île avec une tente dorée, il verra, sur une colonne, une statue ayant en main une balle de plomb; s'il la touche de l'épée, une barque viendra le chercher et le mènera à la tente de Hindmar. (N° 117.)

Djaudar obéit à la lettre, trouve Hindmar, qui n'a de l'homme que les pieds et les mains, le touche de son épée et le réduit ainsi en fumée et en cendres.

Le lac s'est tari et, de pied sec, Djaudar arrive au château. Entendant une voix sortir d'une bouteille scellée, il l'ouvre et voit la fumée qui en sort (n° 195) se transformer en Schah bair, fils d'Abou Tawaif ou Iblis. (Weil, 292.) Un jour Abouladjaib, ayant appris qu'il gardait le livre volé à Mahmoud, s'était fait apporter son frère Schamhourisch; s'en servant comme d'un otage, il avait obtenu du père qu'il force Schah bair à rendre le livre et l'épée à Djaudar. Mais Sintbest, mis au courant, fait la guerre aux trois et saisit Schah bair; sur les supplications de ses amis, dont Hindmar, il lui laisse la vie à condition de le garder toujours prisonnier dans la bouteille, sans toutefois la jeter dans la mer Schah bair, délivré, retourne auprès des siens.

Dans une autre salle, où il entend des plaintes et qui s'ouvre quand il marche sur un scorpion d'or (n° 365), il trouve, pendu par les pieds, un jouvenceau.

C'est Tadj almoulouk, roi de Tauris. Entraîné un jour à la poursuite de trois gazelles qui sautent au-dessus du cercle les enserrant, il en abat une d'une flèche et elle se réduit en cendres.

Cette poursuite l'ayant écarté des siens, il reçoit, sans être connu, l'hospitalité d'un bédouin, le plus brave mais le plus pauvre de sa tribu. Il n'a qu'un coq blanc, qu'il met en gage pour se procurer des vivres. Voyant ses regrets, le roi apprend combien il y est attaché et, le lendemain, lui fait faire des dons par sa suite en disant que qui l'aime doit récompenser son hôte (n° 13), lui donne un beau cadeau et l'établit chef des bédouins, auxquels il prescrit exacte obéissance au nouveau maître.

A son retour chez lui, un génie l'emporte : c'est le père de la gazelle, qui était un génie. Le roi des génies refuse de le condamner, parce qu'il reconnaît que la flèche n'eût pu tuer le génie si un djinn ne l'avait empoisonnée. (N° 13.) Il ordonne au père de rapporter le roi chez lui; mais il désobéit et le conduit à Hindmar, pour qu'il le mange. Djaudar charge Misram de ramener Tadjalmoulouk dans sa patrie.

Pénétrant ensuite dans le harem, il renvoie les captives chez elles, sauf Sakirsad, qui avait prédit son arrivée et Heifa, qu'il retrouve enchaînée parce que, de retour chez elle, elle a été prise par Sindbest, qui la donne à Hindmar pour la torturer.

Djaudar passe avec Heifa les trois jours de congé qu'il accorde à Misram. Reprenant alors son expédition, il s'embarque dans un navire qu'arrête un calme plat mais que, dès son arrivée, des vents favorables mettent en mouvement.

Mais bientôt le vent devient violent et pousse le navire à une montagne où deux cents singes enchantés tuent les naufragés et près de laquelle se dresse l'arbre de fer que le magicien Bahram y a élevé pour tout attirer à 24 heures à la ronde, après avoir inondé la terre qu'habitaient des brigands, adorateurs du feu, dont il avait eu à subir les outrages.

Misram rassure les matelots, qui ont confiance en lui à cause du prodige des vents favorables et envoie Djaudar couper l'arbre fatal; avec son épée, il y réussit sans peine.

Laissant les matelots suivre la route qu'ils leur indiquent, Misram et Djaudar débarquent et arrivent à la vallée des gazelles. Cachés sur le noyer, ils voient trois des filles du roi Nouman quitter leur peau de poisson. Quand elles s'en sont éloignées, Djaudar les prend et les fait porter près de Heifa par trois génies; deux reviennent bientôt, parce qu'on les a arrêtés en route sur l'ordre de Schilschanoum, qui a fait garder les jeunes filles avec l'un des génies afin d'être sûr de leur venue. Quand ils les ont rejointes, arrive Schilschanoum sur un oiseau blanc. Son père, informé de la mort de Hindmar, l'a appelé, a fait jeter les trésors dans la mer et, voulant venger son ami, se fait apporter une tasse d'or avec du sable blanc; l'humectant d'un liquide et prononçant des formules, il en asperge, quand le liquide s'est mis à bouillir, Heifa, Sakirsad et leurs huit suivantes et change en statues le bas de leur corps. (N° 222.) Mais son livre lui apprend que Djaudar le vaincra tout de même avec l'aide de quelqu'un qui lui tient de près; et, pour empêcher que Heifa reprenne jamais sa première forme, il écrit les noms des jeunes filles sur une tablette qu'il charge Schamhourisch de déposer dans une statue tout près du château du sorcier Mounkisch dans le val royal; il se rend aussi chez Mounkisch pour échapper un certain temps à Djaudar, après avoir détruit le château de Hindmar, sauf la chambre des jeunes filles.

C'est après les avoir rassurées qu'il s'est arrangé pour retrouver Djaudar et Misram. Pour arriver au château, il les conduit d'abord à l'île de la fille du vizir Schems, qui s'est retiré auprès de Mounkisch. De là au val royal, il faut à un navire rapide vingt ans; aux génies, deux jours; à ceux qui ont les noms sacrés, une heure. Un jour suffit à certains oiseaux. Afin de conserver la liberté de ses mouvements quand il passera près de certains pays hostiles, Schilschanoum enferme Djaudar dans un chameau qu'un oiseau grand comme un éléphant emporte et d'où il le tire en chassant l'oiseau quand ils sont arrivés au val royal. (N° 373.)

Sur l'ordre de Schilschanoum, il se rend à l'une des quatre portes de fer

du château de Mounkisch; il frotte un scorpion d'or (N° 365) et, dans une statue, s'ouvre une porte : il y prend un moineau d'émeraude et le lie, après que l'oiseau a fait trois tours, en évitant de se faire piquer ou gratter par lui : il en serait mort.

Aussitôt apparaît Djaldjamouk, dont la vie semble s'éteindre (N° 100); par de flatteuses paroles, il excite la pitié de Djaudar et l'engage à remettre le moineau en liberté, promettant de lacher les jeunes filles. Retournant dans ce but auprès de Schilschanoum, il le trouve irrité parce que Djaudar, en obéissant à son père, eût causé la ruine de tous; il ne l'épargne qu'à cause de leur ancienne alliance; que Djaudar stipule avant tout la libération des jeunes filles. Se voyant trahi, il lui donne son anneau pour que son fils l'accueille et lui procure la tablette; il prendra de certain sable blanc et en mettra dans une tasse d'eau. Schilschanoum lira sept fois les noms de la tablette et aspergera les jeunes filles en prononçant une formule; elles redeviendront plus belles qu'auparavant.

Djaudar revient auprès de Schilschanoum. Sur son conseil, il pénètre dans le beau jardin où se trouve le monstrueux Schamhourisch, assis auprès d'une roue hydraulique mûe par un bœuf d'or. Comme il tient en main un serpent qui le défendra contre Djaudar, celui-ci s'approche doucement par derrière et lui montre subitement l'anneau. Forcé ainsi d'obéir et délivré d'ailleurs par l'arrivée de Djaudar de la dépendance où Djaldjamouk le tenait depuis vingt-quatre ans, il lui donne les indications nécessaires.

Dans un pré, Djaudar trouvera une colonne sur laquelle se tient un oiseau blanc : s'il est posé sur une patte, il répondra quand Djaudar frappera la colonne de son épée ou, s'il se tait d'abord, il obéira au second coup; mais s'il est posé sur ses deux pattes, il faudra revenir au plus vite.

L'oiseau répond et apprend qu'il a affaire à Djaudar dont un sage lui a annoncé l'arrivée, qui doit le libérer. Il va lui chercher dans un château situé vis-à-vis du mont Qâf (n° 212) la clef de la colonne et se montre à lui sous une forme humaine extravagante. Djaudar retire la tablette où se trouve, outre le nom des jeunes filles, celui de l'oiseau blanc; il l'efface à sa demande et lui rend ainsi sa liberté, dont il profite pour s'envoler.

Djaudar porte la tablette à Schilschanoum, qui, pour plus de sûreté, étrangle le moineau. Djaldjamouk devient charbon puis cendre. Faisant échapper Djaudar au danger d'une agression en le couvrant de nouveau d'une peau de chameau qu'un oiseau emporte (n° 373), Schilschanoum le transfère ensuite au château de Hindmar. On rend aux jeunes filles leur forme.

Avant de retourner en Egypte, Djaudar veut voir le pays du haut d'une terrasse très élevée. Il aperçoit le palais de Schadad, fils d'Ad, fondateur d'Irem aux colonnes, dont Misram lui raconte l'histoire. (N° 224.) Il lui dit notamment le luxe du palais et du jardin, qui doit dépasser le paradis. La première nuit que Schadad y passe, il a un rêve affreux, que son interprète, le sage Ifrach, lui rappelle après avoir obtenu le mouchoir de l'amâne (n° 147) : entraîné avec son vaisseau dans l'abîme par un noir à tête de lion, il se trouve dans une fosse sans issue, où un feu commence à le consumer. Le songe signifie qu'il périra dans dix jours. En effet, la terre l'engloutit avec toutes ses troupes.

Après lui, le château est habité par le roi des génies Deibaboudj, qui a tué son père Jadjoudj, roi de la ville de plomb. Le magicien Bousirian, époux d'Ounka, fille de Jadjoudj, le renferme dans un vase de plomb, mais sans le jeter dans la mer, à la demande d'Ounka. Après de longues années, son cousin Iblis va trouver le prêtre Djindar, qui l'envoie à Abouladjaib. Celui-ci qui a un visage humain et une face d'éléphant dont il cache l'une ou l'autre selon qu'il est de mauvaise ou de bonne humeur, prend Bousirian, qui est allé sur une montagne voisine pleurer la mort de sa femme et qui, dans son chagrin, a oublié son livre magique; il délivre Deibaboudj et lui donne le château et les filles de Bousirian.

Misram ne sait rien de plus. Arrive un oiseau comme un rokh avec une lettre de Mahmoud priant Djaudar de délivrer Bousirian et ses filles, de tuer Abouladjaib et Deibaboudj, qui habitent le château et de rendre son livre à Bousirian.

On exécute ses ordres. Puis Mirsam apporte Heifa et Sakirsad en Egypte; Schilschanoum se charge de Djaudar. Les deux génies s'en vont ensuite; Djaudar se marie avec Heifa le jour où Mahmoud épouse les filles de Nouman. Les trésors du château de Schadad servent à combler de bienfaits les pauvres du Caire.

Djaudar remet alors son épée à Beibars et reste avec lui en relations d'amitié.

C'est le poète Hassan d'Andalousie qui a écrit cette histoire, l'ayant apprise de Djaudar, dont il a fait la connaissance au Caire.

Burton, **8**, 139, 264-265 et 270. — Oestrup, 31, 65 et 152. — Réc. égyptienne, 7, 10, 21, 24 et 30. — Rev. d. trad. p., **3**, 567.

Sac, table ou autres objets fournissant des repas ou d'autres choses. Tawney, **1**, 11, 385-386, 393 et 578. — Jülg, Siddhi, 87, 88, 112 et Mongol. Märchen, 140-141, 192 et 195.— Spitta, Contes, 36.— Trumelet, Saints de l'Islam, 214. – Basset, Contes berbères, 61-62 et 168-170; Nouv. contes berb., 93-95, 215-217 et 290-300. — Bull. de corr. afr., **3**, 419-420.— Rosen, Tuti, **2**, 220 et 252-253.— Radloff. (Gött. gel. Anz., 1872, 1510-1511.) — Or. u. Occident, **3**, 378.— Dunlop-Liebrecht, 73.— Grimm, 67-68, 95 et 191. — Keightley-Wolff, Mythologie, **1**, 65 et **2**, 194.— Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 389.—Loiseleur, M. n., XXVIII.— Cosquin, **1**, 55 et **2**, 64-65, 67, 87, 169, 171, 172, 173, 284, 286 et 308.— Clouston, **1**, 72 et suiv. et 461-462 et Flowers, 152-158 et 181-182.— Cabinet des fées, **13**, 221.— Amalthée. (Paléfate chap. 46.)—G. Paris, Poèmes et légendes, 44, 46 et 86.

On peut aussi obtenir tout directement et sans l'intervention d'un objet enchanté : Oestrup, Contes de Damas, 60-61.

155. — *Le dormeur éveillé.*

1. — B.— C.— D.— I.— F F.— Berlin, **20**, 62 et 65.?

2. — δ, **2**, 153.— ε, **4**, 134.

3. — Galland, **9**, 3.— Caussin, **5**, 174.—Destains, **4**, 168.— Gauttier, **4**, 75 et **7**, 378.— Habicht, **7**, 3 et **13**, 304. – Loiseleur, 437.— Scott, **4**, 177. —Lane, **2**, 313.—Weil, **1**, 390.—Burton, **9**, 1.—Payne, **1**.

— * Histoire du Dormeur éveillé, suivie des Aventures de Khodadad et de ses frères, contes arabes tirés des Mille et une nuits, traduits par Galland. Epinal, imp. et libr. Pellerin et Cie 1858. In-18. 108.

— * Histoire du dormeur éveillé ; suivi de l'Esclave d'amour; par Galland. Avignon, imp. et lib. Offray aîné. 1859. In-32. 156; vignettes.

4. — N° 345.— Al Ishaqi, Kitâb Latâif. (Basset, Rev. d. trad. pop., **16**, 77-83.)

Abou Hassan [1], tenu de près par son père, veut se dédommager à sa mort. Il fait deux parts de sa fortune : l'une qu'il dépensera sans compter; l'autre qu'il place en biens et dont il laissera les revenus sans y toucher. Au bout d'un an il a gaspillé l'argent destiné au plaisir. Ils demande au moins un prêt à ses amis; mais ils refusent tous. (N° 22.) Désillusionné, il fait vœu de ne plus jamais inviter de bagdadien et de se contenter de recevoir chaque soir un étranger qu'il va attendre au pont et de l'héberger une nuit sans plus avoir avec lui de relations ultérieures.

Un jour il ramène Hâroûne, qu'il prend pour un marchand de Moussoul. Pendant le joyeux souper, il exprime le vœu d'être calife pour pouvoir punir un imam du voisinage et quatre vieillards hypocrites, qui se font un plaisir de calomnier tout le monde. Le calife jette une poudre soporifique dans son vin (n° 13) et le fait porter à son palais. En partant il laisse exprès la porte ouverte, malgré la recommandation de son hôte.

Hâroûne avertit ses officiers du rôle qu'ils auront à jouer. Abou Hassan, à son réveil, se voit entouré de toute la cour et finit par se croire calife. [2] Il tient conseil et tranche avec bon sens les questions qu'on lui soumet et se hâte d'envoyer l'ordre de bâtonner l'imam et les quatre vieillards et de remettre mille pièces d'or à sa mère.

Festin dans quatre salles. Dans la quatrième, on l'endort et on le rapporte ensuite chez lui.

A son réveil, il se croit calife. Ce que sa mère lui raconte de la bastonnade et de l'envoi des pièces d'or le confirme dans son idée; aussi finit-il par frapper sa mère (n° 271) et, comme on le croit fou, on le mène à l'hôpital, où, pendant trois semaines, on le bat chaque jour. Revenant à lui, il exprime l'opinion qu'un démon sera entré par la porte laissée ouverte et lui aura troublé l'esprit.

Guéri, il reprend son ancien train de vie. Hâroûne le retrouve un jour sur le pont et, après avoir subi quelques récriminations, est invité à souper. Il l'endort de nouveau et le fait transporter au palais, où la comédie recommence. Mais on s'explique enfin et Hâroûne, le prenant pour commensal, lui fait épouser une esclave de Zobéïde.

Les nouveaux époux vivant joyeusement ont bientôt dépensé tout ce

---

(1) D'après Galland, qui donne un peu plus de détails.

(2) Il se mord les doigts pour s'assurer qu'il ne dort pas. (N° 154.)

qu'on leur a donné. Il s'avise alors de faire croire qu'il est mort et sa femme obtient des secours de Zobéïde. Lui-même, il annonce au calife la mort de sa femme et tire ainsi de lui de l'argent [1].

Hâroûne va porter ses condoléances à Zobéïde, qui prétend que c'est le mari qui est mort. Querelle et pari : Masrour va vérifier et trouve la femme ensevelie; Zobéïde envoie sa nourrice, qui voit Abou Hassan étendu mort. Le calife et sa femme se décident alors à y aller eux-mêmes et apprennent toute la vérité; charmés du tour qu'on leur a joué, ils comblent les époux de bienfaits.

Cfr. n° 437 et Syntipas, n° 186.

Dunlop-Liebrecht, 321, 417 et 540. — Loiseleur, M. n., XXVIII. — Burton, **8**, 78 et 96 et **9**, IX-X. — Oestrup, 105-106, 143 et 150. — Reinaud, Monum. Blacas, **1**, 47 et **2**, 452-453, 454 et 455. — Bibliog arabe, **2**, n° 133, 51 et Pacolet, 18-19. — Elberling, 105. — Basset, Rev. d. trad. pop., **16**, 74-88 et 183.

A la liste des imitations ou reproductions donnée par Gauttier, **7**, 378-380, Loiseleur, M. n., 464 et 467 et Basset, Rev. d. trad. pop., **16**, 85-86, il faut ajouter : Percy, Reliques, 120-122. — Meletaon, 482-494. — Hartmann, Früchte, **2**, 160-170. — Contes mogols, **1**, 98 et **3**, 302. — Le faux duc de Bourgogne, dans Les hommes et les choses du Nord de la France, 236-237. — Le prince d'un jour dans Collin de Plancy, Légende des douze convives du chanoine de Tours. — Volkskunde (Gand), **13**, 182.—Rev. de Paris, édit. belge, 1832, **8**, 180-197.

Calderon, La vie est un songe. (Rev. crit., 1882, **1**, 271.) — Marmoutel, Le Dormeur éveillé. 1783. — Halm (Grillparzer, Œuvres, **8**, 206). — Arlequin toujours Arlequin (Ann. dramat, **1**, 350-2). — Le charbonnier (*ibid.* **2**, 283-284).—Le Dormeur éveillé (*ibid.*, **3**, 236-237).—Pixerécourt, Koulouf, opéra

---

[1] Sur cette seconde partie et ses sources, voir Basset, Rev. d. trad. pop., **16**, 86-88. — Mouh., **1**, 339-340.— Naf., 59.— Qalyoûbi, 106-108. — Stumme, Tunis, **1**, 68-70 et **2**, 112-116.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 669. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **5**, 55-56 et **6**, 74.— Dunlop-Liebrecht, 248.— Rev. d. deux Mondes, 1875, **10**, 832-833.— Les deux morts (Ann. dramat., **3**, 163-164.).— Cfr. n° 431 et Syntipas, n° 82.

en trois actes. (Arch. Littér., **12**, LXVI; Ann. dramat., **5**, 267-269; Mag. encyclop., 1807, **1**, 174-176; Esp. d. journ., 1807, **1**, 273-280 et 1808, **3**, 286-287.) —Hauch, Drömmeren (Elberling, 15).— * Van Duyse, Philips de Goede en de Dronkaert. Antw. 1845.—Jos. Demarteau, La poudre du calife, 1850. (Petit théâtre belge de la jeunesse. Liége.)

—* J. Simec. Abou-Hassan, ou le Dormeur éveillé, comédie en cinq actes. Paris et Lyon (imp. Waltener et Cie à Lyon), libr. Delhomme et Briquet, 1892. In. 16. 39. — * G. Hauptmann, Schluck und Jau.

Dans une note de la p. 87, Basset a rassemblé de nombreux et intéressants renseignements sur l'anecdote racontant que Doulâma, ayant obtenu du calife un chien de chasse, parvient à se faire donner, en outre, un cheval, un esclave, une servante, une maison et un domaine. Voir aussi : Mouh., **1**, 330-341.—Tam., **1**, 76-77; cfr. **2**, 256,— Damîri, **1**, 132; cfr. 132-133.— Gawzi, 89. — De Sacy, Gram. arabe, **1**, 78-85. -- Combarel, Cahiers d'écr. ar., **1**, 19-20. — Cool, Gr. ar. de Roorda, 2e édition, 11-12. — Wright, Reading Book, 11-12.—Socin, Gr. ar., 106-107.—Hartmann, Früchte, **2**, 267-270.—Hammer, Rosenöl, **2**, 298-299 et Literaturg., **3**, 459.—Wolf, d. Buch. d. Weisen, **2**, 252-254. — Cfr. Wünsche, Mid. Wajikra, 38-39.

156. — *Douban.*

1. — Man. égyptiens.— A.— I.— J.— Y.— F F.

2.— α, **1**, 12.— β, **1**, 13.— γ, **1**, 20.— δ, **1**, 23 — ε, **1**, 80.— ζ, **1**.

3. — Galland, **1**, 135.— Caussin, **1**, 126.—Destains, **1**, 91.— Gauttier, **1**, 77 et **7**, 359 et 363. — Habicht, **1**, 70 et **13**, 296. — Loiseleur, 27. — Scott, **1**, 79.— Lane, **1**, 75.— Mardrus, **1**, 46.—Weil, **1**, 30.— Burton, **1**, 41.— Payne, **1**.— Henning, **1**, 41.

— Voir p. 79 plus haut.

— Wieland, Schach Lolo. (Edition Hempel, **12**, 33 et suiv.) D'abord dans le * Teutscher Merkur, **22**.

— Oehlenschlaeger. (Elberling, 72-75.)

Un roi est lépreux et rien n'a pu le guérir. Arrive le médecin Rouyâne (Douban), qui le sauvera sans médicament ni onguent. Il fait une paume dans le manche de laquelle il introduit un remède et prescrit au roi de jouer à la balle jusqu'à ce qu'il transpire; il devra se rendre alors au bain (1). La cure réussit et le roi comble Rouyâne de bienfaits. Au ministre, jaloux de sa faveur et voulant le noircir à ses yeux, le roi raconte une histoire (n° 173) à laquelle le vizir répond par une autre. (N° 197.) Le roi, frappé de ce qu'on l'a guéri sans drogues, finit par croire que le médecin pourrait l'empoisonner avec un simple parfum et par admettre que c'est un émissaire. Il lui annonce qu'il va le faire mettre à mort; le médecin supplie en vain et cite inutilement l'histoire du crocodile (n° 145), qu'il ne raconte d'ailleurs pas vu sa situation. Il obtient d'aller régler ses affaires et, de retour, fait croire au roi que s'il feuillette un livre qu'il lui apporte il fera parler sa tête après sa mort (2). Le roi mouille son doigt pour tourner les pages et tombe mort empoisonné. (3)

Mém. de l'Acad. des Inscr., **10**, 57.— Rückert, (Hall.) Allglitz., 1828, **2**, 379-381. — Hammer, Osman. Dichtk , **2**, 533.— Burton, **8**, 131. — Oestrup, 67, 72 et 143. — Basset, Cébès, 11. — Timoni, Tableau des litt. de l'Orient, **3**, 306-308.

Hammer, Rosenöl, **1**, 120. — Dunlop-Liebrecht, 511.—Voltaire, Zadig.

Médecins soupçonnés, etc. Quinte-Curce, III, 6.—Polano, Talmud, 226-227 (Maimonide.).— Cardonne, **2**, 142.— Cfr. Syntipas, n° 139.

157. — *Le jeune Egyptien et sa Cousine.*

1. — Les trois manuscrits des Cent nuits.

Voir Rev. d. trad. pop., **6**, 450-451.

(1) Cfr. Germania, **24**, 135.

(2) Cfr. Westermann's Monatshefte, **65**, 703.

(3) Schlegel, Bibliog. arabe, **4**, n° 10, 542.—Tazyîne, 291.

158. — *L'envieux et l'envié.*

Voir p. 14 ci-dessus.

159. — *L'étoile de lumière.*

1. — Le premier manuscrit des Cent nuits.

Voir Rev. d. trad. pop., **6**, 450.

Les eunuques.

Nos 160 et 161.

160. — *Le premier eunuque.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 127.— β, **1**, 137.— γ, **1**, 233.— ε, **4**, 373.

3. — Burton, **1**, 372.— Payne, **1**.— Mardrus, **2**, 304. — Henning, **2**, 157.

Élevé dès son enfance avec la fille de son maître, il abuse et on le mutile.

Encadré dans le n° 188.
Burton, **8**, 133.— Cfr. Mous., **2**, 69 et Naf., 47-48.

161. — *Le deuxième eunuque.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 128.— β, **1**, 138.— γ, **1**, 234.— δ, **1**, 269.— ε, **3**, 375.

3. — Lane, **1**, 440. — Burton, **1**, 374.— Payne, **1**. — Mardrus, **2**, 308.— Henning, **2**, 159.

On l'a vendu en avertissant qu'il a un vice, celui de mentir une fois par an.

Un jour que son maître, à une fête des marchands, l'envoie chercher un objet à la maison, il annonce qu'un mur à écrasé son maître dans sa chûte et, au milieu du deuil général, brise le mobilier.

Pendant que la famille se rend avec les curieux et les autorités au lieu de l'accident, il court en avant et annonce que sa maîtresse, les enfants et les animaux domestiques ont été écrasés par la chûte de la maison.

Mais les gens arrivent et tout s'explique, l'esclave disant que ce n'est là que la moitié de son mensonge annuel, qu'il fera un autre jour l'autre demi mensonge. Il refuse aussi de se laisser affranchir, ne sachant aucun métier.

On le mutile alors et on le vend d'autant plus cher.

Burton, **8**, 133 et 144. — Bibliog. arabe, **6**, nº 148, **20** (1).

(1) Le troisième eunuque ne raconte pas son histoire (p. ex. β, 140-141; Burton, 379; Mardrus, 318). Comme cause de son malheur, il fait allusion à ses rapports avec la femme et le fils de son maître.

Facéties. (1)

Nos 162 à 170 *quater*.

162. — *La besace merveilleuse.*

1. — Man. égyptiens.— Y.— Paris, 626, n° 3667, 3.

2. — α, 1, 468.— β, 2, 119.— γ, 2, 118.— δ, 2, 373.

3. — Scott, 6, 155.— Hammer, 3, 301.— Mardrus, 7, 165. — Weil, 4, 52. — Burton, 3, 270 et 11, 56.— Payne, 3. — Henning, 7, 5.

4. — I'lâm, 97-98.

Hâroûne étant triste, Ali le persan lui raconte l'aventure suivante, qui le fait rire.

Un Kurde, lui ayant un jour arraché une valise, ils se rendent chez le cadi. Le Kurde, pour prouver qu'elle lui a été volée, décrit le contenu et Ali lui répond sur le même ton : ils font, tous deux, des énumérations insensées de villes, de fleuves, etc., que la valise contiendrait. Il ne s'y trouve, naturellement, que quelques objets sans valeur.

Burton, 3, 273, 8, 136 et 12, 246-247.— Cfr. Ginguené, Hist. de la litt. ital., 13, 271.

163. — *Al Ma'moûne et le sage.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 483.— β, 2, 136.— γ, 2, 142.— δ, 2, 413.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 84-87 (texte) et 293 (trad.)

(1) Voir aussi Poètes; Prières singulières; Réparties.

3. — Hammer, 3, 309. — Lane, 2, 386. — Burton, 3, 301. — Payne, 4. — Henning, 7, 47.

4. — Tibr, 144-146. — Cfr. Tam, 1, 87-88.

Dans une des réunions bihebdomadaires de savants tenues chez al Ma'moûne, un étranger se distingue par sa science. Traité avec les plus grands honneurs, il refuse de boire du vin avec les autres. Le calife le récompense largement.

164. — *L'hermaphrodite.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 573. — β, 2, 229. — γ, 2, 272. — δ, 3, 59. — ε, 8, 217.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 103-106 (texte) et 303-304 (trad.)
— * Bresnier, Anthol. ar. 1876, 89.
— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit., 174-176.

3. — Hammer, 3, 356. — Lane, 2, 525. — Mardrus, 7, 195. — Burton, 4, 54. — Payne, 4. — Henning, 8, 50.

4. — Kalilah, nos 113, 135. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 255. — Mons., 2, 207. — Guys, Voyage en Syrie, 313-314. — Basset, Rev. d. trad. pop., 4, 328-329.

Hosroû Parwîz ayant donné 4000 dirhems pour un poisson, Sîrîne lui conseille de les reprendre en demandant au pêcheur le sexe du poisson et en prétendant en avoir voulu un de l'autre sexe. Le pêcheur échappe en disant qu'il est hermaphrodite. Cette répartie lui vaut encore 4000 dirhems. Ayant ramassé en s'en allant une pièce qu'il a laissé tomber, il est rappelé par le roi, qui lui reproche son avarice : il eût pu la laisser pour un serviteur.

Le pêcheur répond qu'il l'a ramassée par respect pour le portrait [1] et le nom du roi qu'elle porte. Nouveau don de 4000 dirhems. Proclamation du roi d'avoir à ne pas suivre l'avis des femmes [2] : celui qui le suit perd, avec son dirhem, deux autres.

Benfey, 602.

165. — *Le collyre merveilleux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 576. — β, **2**, 232. — γ, **2**, 277. — δ, **3**, 65. — ε, **8**, 225.
— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit., 234-236.

3. — Hammer, **3**, 361. — Mardrus, **7**, 159. — Weil, **4**, 70. — Burton, **4**, 61. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 58.

4. — Mous., **2**, 215. — Damîri, **1**, 227. — Tam., **1**, 143. — Gawzi, 113-114. — Naf., 50. — Arnold, Chr. ar., **1**, 42. (D'après le Miat Aamil, 31.) — Mouh., **1**, 270.

Hâroûne rencontrant un vieillard qui se rend à Bagdad consulter pour ses yeux, charge Ga'far de s'en moquer. Ga'far lui indique un remède ridicule (vent, rayons de soleil, etc.). L'âne se charge de payer Ga'far, que le vieillard accable de malédictions. Le calife lui fait des présents.

Burton, **8**, 144. — Cfr. Keller, Erzählungen. (Litt. Verein, n° 35), 480. — N° 388, p. 41 ci-dessus.

(1) Cfr. Rev. d. trad. pop., **12**, 197. — Or. u. Occident, **3**, 372.
(2) Cfr. n° 172 de Syntipas.

166. — *Part à deux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 580.— β, **2**, 236.— γ, **2**, 283.— δ, **3**, 72.— ε, **8**, 231.
— Caussin de Perceval, Gram. ar. vulgaire, 1833, 3-5 (texte) et 159-163 (trad.)
* Nouvelle édition, 1843.
— * Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 1re édit., 32-34.

3. — Hammer, **3**, 367.— Lane, **2**, 533.— Mardrus, **7**, 198.— Weil, **4**, 72. — Burton, **4**, 71.— Payne, **4** — Henning, **8**, 69.— Hanley, 95.
— Zenatia du Mzab, 172-173.
— Basset, Nouv. contes berbères, 166-167.

4. — Mas'oûdi, édit. B. de Meynard, **8**, 161-168.— Basset, Rev. d. trad. pop., **12**, 675-678.— Mous., **2**, 221.— Rosen, Chrest. ar., 33-35.

Hâroûne étant triste, Masroûr lui amène un bouffon qu'il a vu faire rire des gens et dont il obtient, après une vive discussion, la promesse de lui remettre les deux tiers de ce que Hâroûne lui donnera. Le calife l'avertit qu'il le récompensera s'il le fait rire; sinon, il recevra trois coups d'une poche pleine de pierres. N'ayant pu dérider le calife et ayant déjà reçu un coup, il se rappelle sa promesse; mais Masroûr renonce à son droit.

Loiseleur, M. n., XXXII-XXXIII.— Burton, **8**, 137.— Basset, Rev. d. trad. pop., **12**, 675-678. — Basset, Nouv. contes berb., 354-356. — Hist. litt. de la France, **23**, 238 et 835-836; **24**, 589. — Dunlop-Liebrecht, 257 et 491.— Pauli, 512.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 465.— Grimm, 20.— Shakesp. Jest-books, **3**, Hobson, 40 et notes 10-11. — F. Reuter, Werke, **1**, 352-355. (De russ'schen Rubeln.) — Volkskunde (Gand), **7**, 147-148. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 284-285.

167. — *L'incongruité.*

3. — Burton, **4**, 95-97.

Aboûl Hasane le yéménite se marie et, au milieu des fêtes, commet une incongruité. Il se sauve et se rend dans l'Inde : il y devient chef des gardes d'un roi et y séjourne dix ans. Poussé par l'amour du pays, il se déguise et y retourne. Il entend ainsi une mère, parlant à sa fille, lui dire qu'elle est née l'année de l'incongruité d'Aboûl Hasane. Il retourne dans l'Inde, où il reste jusqu'à sa mort.

Cfr. n° 107.

168. — *Les deux farceurs.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 463.

Un farceur de Damas et un autre, du Caire, s'efforcent de l'emporter l'un sur l'autre. Le damasquin conduit à une porte de ville encombrée un âne chargé d'épines et déchire les habits des gens. Le cairote offre des fleurs à des gens qui se sont retirés pour satisfaire un besoin naturel : c'est lui qui l'emporte.

Anecdote du prêt d'un âne refusé poliment et accordé grossièrement.

169. — *Le sultan et son vizir.*

1. — C C.

3. — * Beloe. (Bibliog. arabe, **4**, n° 226)
— Blaue Bibliothek, **11**, 117.
— Bibl. d. Frohsinns. Arab. Mährchen, **2**, 90.

Un sultan, frappé par un hôte dont il blâme le luxe, l'invite pour le battre au moindre prétexte, comme le lui conseille son vizir, qu'il a menacé s'il ne peut se venger. Mais l'hôte loue le luxe du sultan, accepte l'eau qu'il lui offre pour se laver après le repas, et l'approuve quand il frappe un jeune esclave. Le vizir, menacé par le sultan, prie l'hôte d'intervenir et reçoit alors de lui un coup, ce qui fait tellement rire le sultan qu'il pardonne.

Cfr. n° 86.

170. — *Les trois derviches.*

1. — CC.

3. — * Beloe.
— Blaue Bibliothek, **11**, 135.
— Bibl. d. Frohsinns... **2**, 109.
— Clouston, Flowers, 113-114.

Trois derviches demandent à passer gratuitement de Syrie en Chypre, disant qu'ils ont reçu des dons divins : l'un de voir à 360 jours de marche, l'autre, d'entendre d'aussi loin, le troisième, d'être incroyant. Le capitaine les reçoit, y compris le dernier pour l'amour des deux autres, qui ne

veulent pas se séparer de lui. En mer, l'un dit qu'il voit la fille du sultan des Indes à sa fenêtre; l'autre, qu'il entend le bruit de l'aiguille qu'elle vient de laisser tomber. « Dois-je croire ou non, » dit le troisième.— « Moi aussi je veux être incrédule, » dit le capitaine en l'emmenant dans sa cabine.

170*bis*. — *L'avare et son esclave.*

1. — CC.
3. — * Beloe.
— Tausend u. e. Tag, **11**, 274.

Bien soigné par son esclave pendant une maladie, un avare dit qu'il l'affranchira quand il sera guéri. Comme il se fait servir un coq en plusieurs jours par petites portions, l'esclave souhaite qu'il affranchisse d'abord le coq.

170*ter*. — *Le mahométan et le grec.*

1. — CC.
3. — * Beloe.
— Tausend u. e. Tag, **11**, 281.

Au bain, un mahométan demande à un homme sans vêtements son respectable nom. — « Mahomet. » — Quand l'homme se rhabille il met un turban bleu et le musulman reconnaît que c'est un chrétien. « Tu ne peux t'appeler Mahomet. » – « Non; je m'appelle Georges; mais tu ne m'as pas simplement demandé mon nom; tu as voulu savoir mon nom respectable. »

170 *quater*. — *L'homme indigne de ce nom.*

1. — CC.

3. — * Beloe.

— Tausend u. e. Tag, **11**, 283.

Un sultan demande à son vizir s'il connaît un seul homme au monde qui ne sache pas ce que c'est que le kanaffée (friandise.) Le vizir lui amène un Kurde, qui prend le sultan pour Dieu. Le sultan s'afflige qu'il ne connaisse pas son créateur.

C'est ainsi que le Tausend u. e. Tag donne l'histoire; mais le texte doit probablement prêter au sultan une réponse dans ce genre : « Mais ce n'est pas un homme que tu m'amènes, puisqu'il ne connaît pas son créateur. »

171. — *Fadlallah.*

3. — Mille et un jours, Lille, **2**, 81. — Rapilly, **1**, 241. — Pajot, 57. — Loiseleur, 73.

4. — Rosen, Tuti, **2**, 257-262. — Barb, Naurus, 94-101. — Serendip (Litt. Verein, n° 208), 208-209.

— Quarante vizirs (Gibb, 313-318 et XXXIII; Behrnauer, 321-324; Gauttier, **1**, 186-188 et **7**, 362; Habicht, **1**, 170 et **13**, 298.)

Avant de se marier, Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, roi de Moussel, désire voyager et se rendre à Bagdad. Pillé par des bédouins, il échappe au massacre parce que le chef, voulant se venger de Bin-Ortoc, compte le faire pendre. Mais pendant que la bande est subitement appelée par une occasion de pillage qui se présente, la femme du chef a pitié de lui et le délivre.

Arrivé misérable à Bagdad, il mendie et aperçoit par hasard Zemroude, fille d'un gouverneur destitué à cause des manœuvres de son ennemi le cadi. Il va passer la nuit dans un cimetière, y tombe sur une bande de voleurs qui veut l'enrôler et est pris avec eux. Il parvient à se justifier et le cadi, ne connaissant pas son rang et voulant accabler son ennemi, feint de se réconcilier avec lui et fait épouser Zemroude à Fadlallah, qu'il présente comme le fils du roi de Basra.

Le lendemain [1], il lui redemande les habits qu'il lui a prêtés et lui renvoie ses haillons, ce qui donne à Fadlallah l'occasion de déclarer à sa femme qui il est. Mais elle veut se venger, se rend chez le cadi, lui fait admirer sa beauté, et lui dit que son père le teinturier, la faisant passer pour laide, refuse de la marier. Le cadi, moyennant une dot de 1000 pièces d'or, épouse, devant plus de cent témoins, la fille du teinturier, qui se trouve être un monstre, et répudie sa femme qui s'est montrée jalouse. Bien que le cadi s'empresse de renvoyer le monstre, le calife, à qui Fadlallah s'est fait connaître, l'oblige à le reprendre dans la prison où il l'enferme à perpétuité et rend au beau-père le gouvernement de Bagdad.

Les jeunes époux retournent à Moussel, où Bin-Ortoc est mort et a été remplacé par un cousin de Fadlallah; mais ce cousin lui rend le trône.

Peu après, Fadlallah se lie avec un derviche savant qui, grâce à deux mots magiques, peut transporter son âme dans un cadavre qu'il ranime ainsi. Le roi se laisse tenter, entre dans le corps d'une biche et se sauve quand il voit que le derviche, qui a pris son corps, veut le tuer. Le derviche s'empare du trône et de Zemroude et fait tuer, moyennant primes, toutes les biches du royaume : en vain, car Fadlallah était entré dans le corps d'un rossignol.

Ainsi métamorphosé, il vole au jardin de son palais, s'y fait prendre et devient le favori de la reine. Un jour qu'il a eu l'idée quasi inspirée d'entrer dans le corps d'une chienne qui vient de mourir, le derviche, pour consoler la reine, entre dans le corps du rossignol, que Fadlallah tue après avoir repris son corps.

La reine meurt de chagrin à cause de son involontaire infidélité et Fadlallah, ayant remis le trône à son cousin, se retire à Jaic, où il vit quarante ans inconnu. C'est là qu'il reçoit Calaf (n° 113) et lui conte ses aventures.

---

(1) L'épisode de ce paragraphe est le conte du n° 331.

Dunlop-Liebrecht, 411 et 519.— Keller, Sept sages, CLXXVI et Dyocletianus, 52.— Loiseleur, Essai, 175; M. n., XXI et XXIII-XXIV; M. j., 88.— Benfey, 120 et suiv. et **2**, 530.— Clouston, **1**, 437.

Tawney, **1**, 21-22 et 420.— Jülg, Mongol. Märchen, 194-195.— Journ. asiat., 1844, **1**, 359-361.— Basset, Nouv. contes berb., 47 et 273.— Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1544.)—Lacoin de Villemorin, Jard. d. délices, 163 et suiv.— Rev. d. trad. pop., **10**, 112.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 320, note 3.— Rev. pol. et lit., 1884, **1**, 27-30.

* Spectator, n° 578.— C. Gozzi, Royer, Le théâtre fiabesque, 99-151.— * Hauch, Fadlallah (Elberling, 17.) — Hartmann, Mährchen, 84 et suiv.— Cfr. Hauff, d. Calif Storch.—Bibliog. arabe, **2**, n° 133. —Amphitryon.

Cfr. n° 390.

Faucon.

172. — *Hisâme et la fable du faucon.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 447.— β, **2**, 97.— γ, **2**, 87.— δ, **2**, 346.— ε, **7**, 155.
— Belkassem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2e édit., 231-234.
— * Raux, Rec. de morceaux choisis, 52-55.

3. — Hammer, **3**, 277.—Weil, **2**, 325.— Burton, **3**, 225.— Payne, **2**.— Henning, **6** 159.

4. — Hâm, 36-37.— Hammer, Rosenöl, **2**, 55-57.

Hisâme, à la chasse, interroge un jeune arabe avant de le saluer et n'en reçoit que des réponses impolies, même quand sa suite arrive et lui fait connaître que c'est le calife. Au moment d'être mis à mort, il raconte la fable d'un faucon qui épargne un moineau, parce qu'il est trop insignifiant. Le calife lui pardonne et le comble de présents.

Bibliog. arabe, **3**, p. 60, n° 23.

173. — *Le roi persan (Sindbâd) et son faucon.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 14. — β, 1, 16. — γ, 1, 24. — ε, 1, 27.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 56-60 (texte) et 281-283 (trad.)
— Belkassem beñ Sedira, Cours de litt. ar., 2e édit., 162.

3. — Mardrus, 1, 54. — Weil, 1, 32. - Burton, 1, 46. — Payne, 1. — Henning, 1, 46.

Un roi, au cours d'une chasse, menace de mort celui du côté duquel s'échappera une gazelle entourée du cercle des chasseurs; elle s'échappe de son côté; il la poursuit et l'atteint. Fatigué, il voit découler un liquide d'un arbre et veut en boire; mais son fidèle faucon ayant renversé trois fois le vase, il le frappe. Avant de mourir, le faucon peut encore attirer son attention sur la cîme de l'arbre : il y aperçoit un serpent dont le liquide en question est le venin.

Bibliog. arabe, 2, n° 113, 115 et p. 233; 3, p. 61. — Oesterley, Baital Pachísí, 101 et 202. — Tazyîne, 372-373. — Gawzi, 202. — De Slane, Ibn. Khall., 1, 621. — Rev. d. trad. pop., 12, 340-341. — Clouston, Flowers, 174, 175 et 176-177. — Babrius, édit. Crusius, 135-136. — Grimm, 353.

174. — *Le faux calife.*

Voir p. 99 ci-dessus.

175. — *Le bimaristan ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue.*

Voir p. 101 ci-dessus.

176. — *Histoire du premier fou.*

Voir p. 102 ci-dessus.

177. — *Manjab (Mundschab.)*

Voir p. 103 ci-dessus.

Favorites.

Nos 178 et 179.

178. — *Les quarante favorites.*

1. — Man. Breslau.

2. — ε, **12**, 398.

3. — Habicht, **15**, 181. — Burton, **9**, 437. — Payne, **12**. — Henning, **19**, 183.

Une des quarante favorites du calife entre chez un jeune homme, parce qu'elle est altérée; en buvant, elle se montre et son hôte s'éprend d'elle. Elle lui dit que, sauf elle, toutes les femmes du calife ont un amant; elle lui donne un vêtement à mettre pour venir la voir et lui dit le mot de passe qui le fera reconnaître d'un petit esclave.

Le jour du rendez-vous, un ami prie l'amoureux d'entrer un instant chez lui; mais il l'enferme pour aller chercher des rafraîchissements et ne revient que le lendemain, parce qu'on l'a retenu de force dans une société.

Furieux, le jeune homme se rend au palais pour s'excuser. Sur la place, il voit 38 pieux, auxquels sont crucifiés 38 hommes et, en dessous, 38 femmes : c'est le calife qui les a surpris et a fait justice.

Cfr. Rosen, Tuti, **2**, 90-91.

179. — *La favorite de Ma'moûne.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **12**, 402.

3. — Habicht, **15**, 184. — Burton, **9**, 440. — Payne, **12**. — Henning, **19**, 185.

La favorite du calife Ma'moûne al hâkim bi Amrillâh fait des achats chez un marchand; puis, après avoir, un autre jour, accepté de lui un cadeau, elle lui confie 1000 dînârs à faire fructifier; il double ce capital et, avec 1000 dînârs qu'elle ajoute, il bâtit sur son ordre un palais dans l'île de Rawda.

Quand il est achevé, il va l'attendre avec un âne; mais un jeune homme se joint à eux, malgré le mauvais accueil que lui fait la favorite. Se radoucissant, elle ne s'occupe plus que de lui pendant que le marchand les sert à leurs repas et les voit même s'embrasser. Elle enivre ensuite ce jeune homme, lui tranche la tête, le découpe en morceaux et le fait jeter dans le Nil.

C'est que, libre six jours par mois, elle va passer ce congé chez une femme qui l'a élevée; là, ce jeune homme, fils d'une voisine, s'est imposé à elle; depuis, il n'avait plus cessé de la compromettre et de l'importuner. (Cfr. n° 136 de Syntipas.)

Ainsi libérée, elle montre tout son amour au marchand et, pendant un an, lui consacre son congé mensuel.

Au bout de ce temps, elle reste un mois absente et fait savoir à son amant qu'il tâche de la sauver, parce que, avec 26 autres femmes qui ont eu la sottise de s'accuser réciproquement d'infidélités, elle a été condamnée à être jetée à l'eau.

Le marchand se déguise en batelier et gagne l'amitié d'un batelier qui se trouve être celui dont l'embarcation sert pour le supplice et qui le fait passer pour son aide. Sur son conseil, il prépare une outre gonflée d'air. Quand vient le tour de son amie, il lui ôte le sac de sable qu'on lui a attaché, lui donne l'outre d'air et va la reprendre au lieu où le courant l'a

emportée. Il la cache ensuite dans le palais de Rawda ; mais elle meurt des émotions qu'elle a éprouvées.

Le marchand enlève les meubles, mais laisse un coffret dont il ignorait l'existence. Le magistrat préposé aux successions le découvre et y voit des bijoux royaux ; le marchand est bâtonné et confesse tout. Le calife, admirant son courage, se borne à l'exiler, lui laissant la vie et la liberté.

180. — *Fleur des jardins.*

1. — Le premier manuscrit des Cent nuits.

Voir Rev. d. trad. pop., **6**, 449.

Additions et corrections.

— Page 1, **4** : Rosenöl, **2**, 217-218.

— Page 4, *L'eau*, etc. : N° 134.

— Page 4, n° 443, **2** : ζ, **1** et Green, 76-82.

— Page 4, *Joyaux qui éclairent* : N° 73.—Tawney, **1**, 327, 577 et **2**, 204, 233 et 494. — Clouston, Flowers, 196-197.

— Page 5, note 1 : Velten, Suaheli, 58.

— Page 5, *Appeler en brûlant des cheveux*, etc. : Dunlop-Liebrecht, 431. — Stumme, Tripoli, 95.— Stumme, Tunis, **2**, 63 — Tázerwalt, 149 et 205.— Green, 115.— Carra, Abrégé des merveilles, 196-197.— Artin, 117.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **43**, 588 et **48**, 394 et 668.— Mercier, Chaouia, 67.— Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 69 et 366.— Lacoin, Jardin d. délices, 78.— Keightley-Wolff, Mythologie, 35.— Malcolm, Sketches, **1**, 38.— Kunos, Turk. Tales, 76, 77, 79, 92, 94, 95, 155, 156 et 214.— Chalatianz, 21-42.—Archiv f. Litteraturg., **12**, 139.—G. de Tassy, Allégories, 294, 337, 462 et 474.— Cfr. Grimm, 338.— Kunos, Turk. Tales, 213 et 250.

— Page 6, § 2 : Oestrup, 66 et 72-73.

— Page 8, Le plus généreux : Romania, **9**, 8-9.

— Page 10, § 1 : N° 58.

— Page 11, Abounadar : Cfr. n° 72 et Cosquin, **2**, 6.—Dubois, Pantcha-Tantra, 217 et suiv.— Clouston, Flowers, 136-144.— Basset, Contes berb., 168-169.

— Page 13, § 2 : Volkskunde (Gand), **13**, 182.

— Page 13, *Secret surpris* : G. de Tassy, Histoire, **1**, 621.—Velten, Suaheli, 83, 84, 85 et 86.—G. de Tassy, Allégories, 371.

— Page 14, n° 158, **2** : ζ, **1**.

— Page 16, note 1 : Journ. asiat., 1887, **2**, 311-314.— * Lidzbarski, Geschichten u. Lieder a. d. neuaram. Hands. d. K. Bibl. zu Berlin ; compte-rendu de Bolte dans Zeit. f. vergl. Litteraturg , N. F., **13**, 234.

— Page 16, note 2 : *Regard qui réduit en cendres* : Tawney, **2**, 80.
Rev. d. trad. pop., **15**, 445.

— Page 17, *Anneau* : I'lâm, 92.

— Page 19, **2** : * Baïroûte, 1302. 88.

— Page 20, note 1 : N° 59.—Lane, **1**, 276.—Tawney, **2**, 195 et 222.

— Page 20, note 2 : N° 21.

— Page 23, note 2 : Gauneau, Le calife pêcheur, 124 et 126.
— Page 25, note 2 : N° 154.
— Page 30, fin : N° 73.
— Page 30, note : W. Irving, Alhambra, 78-95.
— Page 32, n° 16, **1** : Man. de Munich, Aumer, 273.
— Page 36, **4** : Rückert, **4**, 33-36.—W. Irving, Alhambra, 89-91.
— Page 37, Voir les trésors : Nos 72 et 151. Cfr. Alarawiyah, 89 et suiv.
— Page 41 : W. Irving, Alhambra, 81, 160 et 208.
— Page 43, **3** : Mardrus, **5**, 199.
— Page 43, note : Tawney, **2**, 216.— Basset, Contes berb., 208.— Arfert (n° 128), 20 et 29.—G. de Tassy, Allégories, 215 et 407.—Rev. d. trad. pop., **15**, 471.
— Page 44, § 1 : N° 121.
— Page 44, note : N° 117.—W. Irving, Alhambra, 122 et 137.
— Page 45, note : Vincenti, Aus goldenen Wandertagen, 3 et suiv.
— Page 51, note 2 : W. Grimm, Konrads von Würzburg Goldene Schmiede, XXXIII.
— Page 52, **2** : * Le Caire, 1302. In-8. 75.
— Page 60, § 2 : Nos 96 et 131.
— Page 60, *Fumigations* : Nos 27, 72, 73, 152 et 154.
— Page 61, *Sortie des femmes* : W. Irving, Alhambra, 103-104. — Jülg, Mongol. Märchen, 245-246.
— Page 63, note 2 : N° 154.—Velten, Suaheli, 61.— G. de Tassy, Allégories, 346.— G. Paris, Poèmes et légendes du Moyen-âge, 46.
— Page 66 : * Clouston, Notes a. Queries, 1889, 1.—Volkskunde (Gand), **13**, 182.
— Page 67 : Görres a emprunté son Höhle Xaxa à Meletaon, 495-567.— * Archiv f. slav. Philol., **5**, 26 : **15**, 807 et 837 et **19**, 243.—* Wisla, **2**, 467. — * Radloff, **1**, 88-117 et 320-325; **3**, 395-402.— Bull. de l'Acad. de St Pétersb., 1861, **3**, 503.— * Rev. celtique, **3**, 132.
— Page 69, note : G. Paris, Poèmes, 231.
— Page 72, note : Tawney, **2**, 622.— G. Paris, Poèmes, 243-244.
— Page 77, note : Nos 63 et 177.
— Page 78, note : De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 321 et suiv.
— Page 83, note 1 : De Mont et de Cock, 211; cfr. 217.
— Page 84 : Volkskunde (Gand), **13**, 182.—De Mont et de Cock, 331-332.
— Page 86, n° 27, **3** : Bibliog. arabe, **4**, nos 138 A et 138 B.
— Page 87, § final : N° 154.

— Page 87, *Signe de mort* : Tawney, **1**, 387 et 577. — De Mont et de Cock, VIII.—Velten, Suaheli, 218.

— Page 87, *Peloton* : Volkskunde (Gand), **13**, 182.

— Page 90, *Artifices*, etc. : Cardonne, **2**, 153 et 155.—Pentamerone, édit. Liebrecht, **1**, 287.

— Page 90, note 2 : Velten, Suaheli, 255.

— Page 91, ligne 1 : N° 120.

— Page 94, note : N°s 106 et 107.

— Page 96, note 1 : *Zwierzina, Die Legende der h. Margareta (Brockhaus Mittheilungen 1899, 47.) — Brunet, Légende dorée, **1**, 149 et **2**, 176 et 178.

— Page 96, note 2 : Bulau, Personnages énigmatiques, **2**, 333.

— Page 98, *Joue mordue* : Cassel, Die Hochzeit von Cana, 1891, 2-3.— Grimm, Deutsche Sagen, 1866, **2**, 307-308.—Grünhagen, Ueber die Sage von der Flucht der Landgräfin Margaretha und dem Biss in die Wange, Dans Zeit. d. Vereins f. thüringische Geschichte u. Altertumskunde, **3**, 99-114.

— Page 103, n° 177, **1** : Munich, Aumer, 272.

— Page 104, § final : Alarawiyah, 102-103.

— Page 104, note : N° 96.

— Page 105, n° 35, **4** : Halbat, 82-83.

— Page 107, *Hind* : Munich, Aumer, 272.

— Page 107, *Même tombe* : Rev. d. trad. pop., **16**, 169.

Arbres s'entrelaçant : G. Paris, Poèmes, 131.

— Page 108-109 : C. R. de Splettstösser, Landau, Zeit. f. vergl. Litteraturg. N. F, **13**, 235-238.— * Vogt, der edele Moringer. Dans Paul und Braune, Beiträge, **12**, 431-453.—Rev. d. trad. pop, **16**, 104-107.

— Page 118, **1** : Munich, Aumer, 273.

— Page 118, **4** : Rückert, **4**, 146-151.

— Page 124, § 3 : Reinaud, Mon. Blacas, **2**, 453.

— Page 124, n° 59, **1** : Cat. Caussin, 74, n° 888. — Munich, Aumer, 273.

— Page 126, § 2 : N°s 76 et 276.

— Page 132, *Description* : G. de Tassy, Allégories, 483, 485 et 489.

Rêve : G. de Tassy, 221, 485 et 492.

— Page 134, *Roméo* : Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 352. — Cliges, édition Foerster, XVII et suiv.

— Page 135, *Livre magique* : N°s 101, 152 et 154.

— Page 135, *Rire et pleurer* : N° 396.—G. de Tassy, Allégories, 349.

— Page 139, *Mains coupées* : Cfr. Zeit. d. Ver. f. Volksk, **5**, 460 et Arfert (n° 128), 17-18.

— Page 139, Colombe d'or : Grünbaum, N. Beit. z. semit. Sagenkunde, 201.

— Page 142, *Aumône* : Rev. d. trad. pop., **15**, 461-465.

— Page 142, Avicenne, § 1 : Salverte, Sc. occultes, 344-346.

— Page 143 : Sitzungsb. de Vienne, **6**, 222.

— Page 145, *Lang. symbolique* : Erdmann, die Schöne (p. 193), 111 et suiv.—Velten, Suaheli, 44-45, 180, 181 et 239.—Grünbaum, Sem. Sagenk., 256-267.—Rev. d. trad. pop., **15**, 468.

— Page 146, Baba Abdallah, **3** : p. 205.

— Page 149, note 2 : G. de Tassy, Allégories, 447.

— Page 151, note : N° 154.

— Page 159, Aveugles : Velten, Suaheli, 64-71.

— Page 161, *Fascination* : Salverte, Sc. occultes, 219-224.

— Page 162, *Châteaux en Espagne* : Velten, Suaheli, 74-75. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 381-382.

— Page 168, Chûte des Barmécides : Velten, Suaheli, 19-23.

— Page 176, *Vie attachée à un objet* : De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, VIII.

— Page 180, *Langue des animaux* : De Mont et de Cock, IX et XI.

— Page 181, **3** : Traduction partielle en kurde,* Hartmann, Materialien, **1**. (Journ. asiat., 1901, **1**, 188-189.)

— Page 192, § 5 : N° 120.

— Page 194, **3** : Lidzbarski-Bolte, 232.

— Page 201, *Navires* : N° 154.

— Pages 201-202 : La forme primitive de cet épisode, Velten, Suaheli, 148-152.

— Page 214, § 3 : Lidzbarski-Bolte, 234.

— Page 215, § final : Lidzbarski-Bolte, 234.

— Page 221, § 3 : Journ. asiat., 1901, **1**, 81.

— Page 228, *Cheval* : G. de Tassy, Allégories, 456.

— Page 229, *Char* : G. de Tassy, 393, 409 et 471.

— Page 230, *Flèche* : Salverte, Sc. occultes, 459.
Machine : Journ. asiat., 1901, **1**, 269 et 271.

— Page 230, *Nuage* : Grünbaum, Sem. Sagenk., 276.
Plat : Velten, Suaheli, 61 et 62.

— Page 241, note : Velten, Suaheli, 55, 56, 113 et 114; cfr. 82.

— Page 247, note : De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 214-215 et 221.

— Page 251, *Défense de s'enquérir* : G. de Tassy, Allégories, 281.

Table des contes qui ne sont pas rangés à leur place alphabétique.

N° 60. L'amant et l'amante, p. 126.
N° 175. Le bimaristan, p. 101.
N° 112. Cadre des Mille et un jours, p. 130.
N° 174. Le faux calife, p. 99.
N° 131. La chaise volante, p. 232.
N° 136. La colombe d'or, p. 139.
N° 144. Couloufe et Dilara, p. 49.
N° 158. L'envieux et l'envié, p. 14.
N° 176. Le premier fou, p. 102.
N° 196. Ghulnaz, p. 91.
N° 61. Ins ibn Qaïs, p. 128.
N° 114. L'intendante, p. 191.
N° 224. Iram aux colonnes, p. 36.
N° 132. Malek, p. 232.
N° 177. Manjab, p. 103.
N° 9. Mouhsine et Moûsî, p. 13.
N° 65. Nasiraddolé, p. 137.
N° 66. Naz-Rayyar, p. 137.
Le négociant de Bagdad, p. 50.
N° 271. Noûr al dîne et Miryam, p. 52.
N° 20. Le fils du pêcheur, p. 68.
N° 305. Le pourvoyeur, p. 220.
N° 365. Salomon et 'Âd, p. 37.
N° 388. Theïloun, p. 39.
N° 389. Le vannier, p. 42.
N° 397. Le deuxième vieillard, p. 6.
N° 443. Zobéide, p. 4.

En commission chez Harrassowitz.

— Le scopélisme. In-8. 31 p.
— Trois lettres inédites de Reiske à Mercier. Notes pour la biographie de Reiske. In-8. 15 p.
— La défense des images chez les Musulmans. In-8. 30 p.
— Gaspar Ammonius de Hasselt. In-8. 8 p.
— Pacolet et les Mille et une nuits. In-8. 19 p.
— Le rêve du trésor sur le pont. In-8. 4 p.
— Abou Nioute et Abou Nioutine. In-8. 4 p.
— Homère et les Mille et une nuits. In-8. 4 p.
— Tawaddoude ou la docte esclave. In-8. 3 p.
— Mahmoud. In-8. 8 p.
— La récension égyptienne des Mille et une nuits. (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége). In-8. 124 p. 3 f. 50.
— Le régime légal des eaux chez les Arabes. In-8. 17 p.
— Sébastien-Auguste de Neusen. In-8. 4 p.
— Les sources des Palmblätler de Herder et Liebeskind. In-8. 17 p.
— La constitution du Code Théodosien sur les *Agri deserti* et le droit arabe. In-8. 43 p. (Mémoire couronné par la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.)
— Documents pour la parabole des trois anneaux. In-8. 4 p.
— Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard, par Victor Chauvin et Alphonse Roersch. In-8. 203 p. (Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique.)
— Jean-Noël Paquot. In-8. 39 p.

BINDING SECT. OCT 1 2 1982

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Z
7052
C53
v.5

Chauvin, Victor Charles
Bibliographie des ouvrages
arabes ou relatifs aux Arabes

18